ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME QUINZIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

Plutarch

OEUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS

PAR MM. BROTIER, VAUVILLIERS, ET CLAVIER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE NEUVE DES PETITS-CHAMPS, N° 17.

M DCCC XIX.

24

SOMMAIRE

DES PRÉCEPTES DE MARIAGE.

Les préceptes de conduite dans le mariage sont un objet intéressant des recherches de la philosophie. II. Symboles de l'harmonie conjugale chez les anciens. III. Supporter les premières contrariétés du ménage, pour en assurer la douceur constante. IV. Il faut que l'amour pénètre dans l'ame pour devenir durable. V. Faute des femmes qui veulent subjuguer leurs maris par des charmes, ou autres moyens de ce genre. VI. Des maris qui avilissent leurs femmes pour les dominer. VII. Comparaison d'une femme avec la lune. VIII. Mot d'Hérodote blâmé. IX. Harmonie conjugale comparée à deux sons qui font accord. X. Un mari obtient de sa femme, par la douceur de ses avis, ce qu'elle refuse à l'autorité. XI. Ne jamais reprendre sa femme devant des témoins. XII. Il faut qu'une femme se conforme aux sentiments et aux affections de son mari. XIII. Un mari doit partager ses plaisirs avec sa femme. XIV. Comment une femme sage doit traiter certaines fautes de son mari. XV. Un mari communique ses inclinations à sa femme. XVI. Réponse d'une jeune Lacédémonienne. XVII. Il ne faut pas qu'une femme ait d'autres amis que ceux de son mari. XVIII. Tout doit être commun entre mari et femme.

XIX. Divers traits historiques relatifs à ce Traité. XXII. C'est le caractère d'une femme, et non sa beauté ni ses richesses, qu'on doit rechercher. XXIII. Utilité morale qu'une femme peut tirer de son miroir. XXIV. Véritable ornement d'une femme. XXV. Pourquoi on jette le fiel de la victime dans les sacrifices offerts à Junon conjugale. XXVI. Soins qu'une femme doit prendre pour plaire à son mari. XXVII. Pourquoi les femmes d'Égypte ne portent point de souliers. XXVIII. Belle réponse de Théano. XXIX. Idée de Phidias dans une statue de Vénus. XXX. Quel doit être l'empire d'un mari sur sa femme. XXXI. Union résultante du mariage. XXXII. Coutume singulière dans la ville de Leptis. XXXIII. Conduite d'une femme à l'égard des parents de son mari. XXXIV. Le lit nuptial doit être le lien de la paix et de la réconciliation. XXXV. Nulle querelle n'en doit approcher. XXXVI. Comment une femme doit repousser les conseils qui tendent à l'aigrir contre son mari. XXXVIII. Combien un mari et une femme doivent se respecter. XXXIX. Concorde nécessaire entre eux. XL. Il faut qu'il évite ce qui peut exciter sa jalousie. XLI. Qu'elle s'abstienne de ce qui déplaît à son mari. XLII. Réponse d'une femme à Philippe. XLIII. Respect qu'un mari doit à sa femme. XLV. Il doit l'instruire. XLVI. L'étude orne l'esprit et le cœur d'une femme.

LES OEUVRES MORALES DE PLUTARQUE.

LES PRECEPTES DU MARIAGE.

PLUTARQUE A POLLIANUS ET A EURYDICE. S.

Après la cerimonie du mariage usitée en ce païs, que la presbtresse de Ceres vous a appliquée, en vous enfermant ensemble, il m'est advis que le discours qui viendroit à seconder et favoriser ceste vostre conjonction, en vous instruisant de bons enseignements et sages advertissements nuptiaux, ne vous seroit point inutile, et se trouveroit bien conforme à la coustume et cerimonie que lon observe aux nopces en ce païs. Les musiciens entre leurs chansons qu'ils chantent avec les haulbois, en ont une sorte qu'ils appellent Hippothoros, (* qui vault autant à dire comme, Saillejuments,) ayans opinion que cela est un aiguillon qui incite les chevaux à saillir les juments. Mais la philosophie ayant plusieurs beaux et bons discours, en a un qui fait autant à estimer que nul autre, par lequel instruisant et enchantant ceulx

* Ceci n'est point dans le grec.

qui conviennent en un lien pour user tous les jours de leur vie ensemble, elle les rend plus souples, plus gracieux et plus traittables l'un à l'autre. Parquoy je vous ay fait un recueuil de preceptes et advertissements que vous avez souventefois ouïs, ayans tous deux esté nourris en l'estude de la philosophie et les ay reduits à certains articles en peu de paroles, à fin qu'ils en soient plus aisez à retenir, dont je vous fais un present à tous deux : en priant aux Muses, qu'elles veuillent assister et accompagner en vostre endroit la deesse Venus, pource que ce n'est pas moins leur office de mettre bon accord et bonne consonance en un mariage, par le moyen du discours de la raison et l'harmonie de la philosophie, que de bien accorder une cithre ou une lyre.

II. C'est pourquoy les anciens ont voulu que l'image de Venus fut colloquée joignant celle de Mercure, comme voulans par là donner à entendre, que le plaisir de mariage avoit besoing de l'entretien d'une bonne et sage parole : encore mettoient ils avec ces deux images là, celles des graces et de la deesse d'eloquence Suadele (1), à fin que les conjoincts par mariage eussent gracieusement ce qu'ils voudroient l'un de l'autre, non pas en hargnant et noisant l'un contre l'autre. Solon vouloit que la nouvelle mariée mangeast de la chair de coing premier que de se coucher auprès de son mary : signifiant, à mon advis, par ceste cerimonie, qu'il faut premierement que la

(1) Pythô, ou la Persuasion.

grace de la bouche, c'est-à-dire l'haleine, et la parole, soit doulce, plaisante et aggreable.

III. Au païs de la Bœoce la coustume est, que le jour des nopces, quand on met le voile nuptial à l'espousée, on luy met aussi sur la teste un chapeau du ramage d'asperge sauvage, pource que celle plante d'une très poignante espine produit un très doulx fruict : aussi la mariée, pourveu que le mary ne s'ennuye, et ne se rebute point pour la premiere difficulté et fascherie qu'il y a en mariage, luy apportera puis après une très doulce et très amiable compagnie : mais ceulx qui ne peuvent supporter les premieres hargnes et riottes des filles, ressemblent proprement à ceulx qui quitteroient la grappe de raisin à un autre, pour autant qu'ils l'auroient veuë qu'elle n'estoit que verjus. Et plusieurs nouvelles mariées qui prenent à dedaing leurs maris, à cause des premieres rencontres, font tout ne plus ne moins que celuy, qui ayant ja reçeu la picqueure de l'abeille, en jette par despit la goffre du miel qu'il tenoit en sa main. Parquoy il fault que ceulx qui sont conjoincts ensemble par mariage, aient soigneusement l'œil à eviter du commencement toutes occasions de discord et de dissension, considerant que les pieces de bois qui sont assemblées et collées freschement ensemble, se desjoignent et desunissent facilement et pour la moindre occasion du monde : mais au contraire quand les jointures sont bien soudées et asseurées par long traict de temps, à peine les peut on plus desjoindre ne separer avec le feu ny avec le fer.

IV. Tout ainsi comme le feu se prend aiseement à de la balle (1) et au poil de lievre, mais aussi s'estaint il encore plus tost, si lon n'y met soudainement quelque matiere propre à le nourrir et entretenir : aussi faut il estimer que l'amour des nouveaux mariez qui n'est allumé que de la chaleur de jeunesse et de la beauté du corps seulement, n'est pas ferme ne durable (2), s'il n'est fondé en conformité de bonnes et honestes meurs, et qu'il ne tiene de la prudence engendrant une vive affection reciproque de l'un envers l'autre.

V. La pescherie que lon fait de poisson avec des appasts empoisonnez est bien soudaine à prendre et prompte à arrester le poisson, mais elle le rend mauvais et dangereux à manger : aussi les femmes qui composent certains bruvages d'amour, ou quelques autres charmes et sorcelleries pour donner à leurs marits, et qui les attrayent ainsi par allechements de volupté, il est force qu'elles vivent puis après avec eulx insensez, estourdis, et transportez hors de leur bon sens. Ceulx que l'enchanteresse Circé avoit ensorcelez, estans devenus pourceaux et asnes, ne luy pouvoient plus donner de plaisir ny de rien servir, là où elle aimoit extremement Ulysses qui estoit sage,

(1) A de la paille, des étoupes, etc. Voyez les Observations.

(2) Cette phrase, très difficile dans le grec, signifie, je crois : à moins que, s'appuyant sur la sensibilité morale, et pénétrant jusqu'à la partie pensante, il ne prenne le caractère d'une affection de l'ame.

et se portoit en homme de bon entendement envers elle. Mais celles qui aiment mieulx estre maistresses de leurs marits insensez, que leur obeïr estans sages, ressemblent proprement à ceulx qui aiment mieulx conduire et mener des aveugles, que suyvre des voyans et cognoissans. Elles ne veulent pas croire que jamais la royne Pasiphaé ait aimé un taureau, ayant un roy pour mary, et neantmoins elles en voient aucunes qui se faschent de leurs marits, lesquelz sont personnes honestes et graves, et s'abandonnent à d'autres qui sont tous composez de luxure, de dissolution et d'ordure, comme chiens ou boucs.

VI. Il y a des hommes si foibles ou si mal adroits, qu'ils ne peuvent pas monter dessus leurs chevaux estans debout, et pource leur enseignent ils à se mettre à genoux et à se baisser : aussi se treuve il des marits qui ayans espousé des femmes riches et de nobles maisons, n'estudient pas à se rendre eulx plus honestes et meilleurs, ains à rabaisser leurs femmes, se persuadans qu'ils en viendront mieulx à bout, quand ils les auront abbaissées et ravallées : là où il faut entretenir comme la juste haulteur du cheval, aussi la dignité de la femme, et en l'une et l'autre sçavoir bien user de la bride comme il appartient.

VII. Nous voyons que la lune plus elle est esloignee du soleil, plus elle est claire et plus elle se monstre, et que au contraire elle a moins de lumiere et se cache tant plus elle s'en approche : mais il faut que la femme sage face tout le contraire, qu'elle se face voir

auprès de son mary, et qu'elle se tiene close, et garde la maison, quand son mary n'y est pas.

VIII. Herodote n'a pas bien dit, que la femme despouille la honte avec la chemise, car au contraire celle qui est honeste, en despouillant sa chemise se vest de honte : et est le plus certain signe que lon sçauroit avoir, que les conjoincts par mariage s'entr'aiment bien reciproquement, quand plus ils se portent de reverence l'un à l'autre.

IX. Ainsi comme si lon prent deux sons qui soient d'accord, lon entend tousjours plus celuy du bas : aussi en une maison bien reglée et bien ordonnée tout se fait bien du consentement des deux parties, mais il apparoist tousjours que c'est de la conduite, du conseil, et de l'invention du mary.

X. Le soleil, ce disent les fables, surmonta le vent de bise, car tant plus il s'efforçoit d'oster par force la robbe à l'homme, et que pour ce faire il souffloit plus violentement, d'autant plus l'homme se serroit, et restraignoit son habillement : mais quand le soleil vint à estre chaud après le vent, l'homme se sentant eschauffé, despouilla sa robbe, et puis après bruslant de chaud, il osta son saye et tout : la plus part des femmes en fait tout de mesme, car quand elles voient que leurs marits leur veulent oster d'authorité et par force les delices et la superfluité, elles combattent à l'encontre, et en sont marries : et au contraire s'ils leur remonstrent avec la raison, elles l'ostent d'elles mesmes tout paisiblement, et le supportent patiemment.

XI. Caton priva un senateur Romain (1) de la dignité senatoriale, d'autant qu'en presence de sa fille il avoit baisé sa femme : cela fut bien un peu trop violent : mais s'il est laid, comme il est, de s'entre-baiser, embrasser et accoller en presence d'autres, comment n'est-il encore plus laid et plus deshonneste, s'entre-injurier et s'entre-tanser l'un l'autre? se jouer à part en secret avec sa femme, et la caresser, et puis en public la tanser, la blasmer et picquer de rudes et aigres paroles devant le monde?

XII. Comme un mirouër pour estre bien doré et enrichi de pierres precieuses, ne sert de rien s'il ne represente bien au vif la face de celuy qui se mire dedans : aussi ne plaist point une femme pour avoir beaucoup de biens, si elle ne rend sa vie semblable, ses meurs et conditions conformes à celles de son mary. Si le mirouër fait un visage triste et morne à un qui est joyeux et gay, ou au contraire riant et enjoué à une personne qui est melancholique ou marrie, il est faux, et ne vault rien : aussi est une femme mauvaise et importune, qui fait de la renfrongnée quand son mary a envie de se jouer à elle, et de la caresser : ou à l'opposite qui veult rire et jouër alors qu'elle voit son mary en affaire, et bien empesché : car l'un est signe qu'elle est fascheuse, l'autre qu'elle mesprise les affections de son mary : là où il faut, ainsi que disent les geometriens, que les lignes et les superfices ne se meuvent point par elles,

(1) Manilius. Voyez la Vie de Caton, chap. xxxv, tome III.

mais au mouvement des corps : aussi que la femme n'ait nulle propre et peculiere passion ou affection à elle, ains qu'elle participe aux jeux, aux affaires, aux pensements, et aux ris de son mary.

XIII. Ceulx qui ne prennent pas plaisir de voir leurs femmes boire et manger librement en leur presence, leur enseignent à se saouler gouluëment à part, quand elles sont seules : aussi ceulx qui ne s'esjouissent pas gayement avec leurs femmes, et ne se jouent et ne rient pas priveement avec elles, leur enseignent de chercher leurs plaisirs et voluptez à part.

XIV. Les roys de Perse quand ilz souppent ou mangent à leur ordinaire, ont leurs femmes espousées assises auprès d'eulx à la table : mais quand ils veulent jouër et boire d'autant jusques à s'enyvrer, ils renvoyent leurs femmes en leurs chambres, et font venir leurs concubines et leurs chanteresses et baladines : et font bien en cela, qu'ils ne veulent point que leurs femmes legitimes voient ne participent en rien de leurs yvrogneries, et de leurs dissolutions. S'il advient doncques qu'un homme privé subject à son plaisir, et mal conditionné commette quelque faute avec une siene amie ou avec une chambriere, il ne faut pas que sa femme pour cela se courrouce, ne qu'elle s'en tourmente : mais plus tost qu'elle estime, que c'est pour la reverence qu'il luy porte, qu'il ne veult pas qu'elle soit participante de son yvrognerie, de son orde luxure et intemperance.

XV. Quand les roys aiment la musique, ils sont

cause que de leur regne il se fait plusieurs bons musiciens : semblablement ceulx qui aiment les lettres font plusieurs hommes lettrez, ceulx qui aiment les exercices de la personne rendent plusieurs de leurs subjects bien adroits et dispos : aussi un mary qui n'aime que le corps, fait que sa femme n'a autre soing que de se farder : qui aime la volupté, fait qu'elle tient de la courtisane, et devient lubrique et lascive, et quand il aime l'honneur et la vertu, il la rend sage, vertueuse et honeste.

XVI. Une jeune garçe Laconiene respondit à quelqu'un qui luy demandoit, si elle avoit ja esté au mary : non pas moy à luy, mais bien luy à moy. C'est, à mon advis, la maniere comme se doit comporter une femme honeste envers son mary, de ne rejetter ny ne desdaigner point les jeux et caresses d'amour, quand son mary les commance, ny aussi ne les commancer point : pource que l'un tient de la courtisane effrontée, l'autre sent sa femme superbe, et qui n'a point de grace ni d'amour.

XVII. Il ne faut point que la femme face d'amis particuliers, mais bien qu'elle estime communs ceulx de son mary. Or les dieux sont les premiers et les plus grands amis que puisse avoir l'homme, pource fault-il qu'elle serve et adore ceulx que son mary repute dieux seulement, sans en recognoistre d'autres (1) : et au demourant qu'elle ferme sa porte à

(1) Une femme doit-elle trahir sa patrie pour plaire à son mari? Non, sans doute, répond Plutarque en plusieurs endroits. Elle

toutes curieuses inventions nouvelles de religions, et toutes estrangeres superstitions : car à nul des dieux ne peuvent estre agreables les services et sacrifices que la femme fait à la derobbée, au desçeu de son mary.

XVIII. Platon escrit que la cité est bien heureuse, et bien ordonnée, là où lon n'entend point dire, « Cela est mien, cela n'est pas mien » : pource que les habitans y ont toutes choses, mesmement celles qui sont de quelque importance, communes entre eulx, autant comme il est possible : mais ces paroles là doivent bien encore plus estre bannies hors du mariage, sinon en tant que comme les medecins tienent que les coups qui se donnent en la partie gauche se sentent en la droitte, aussi la femme doit ressentir par compassion les maulx de son mary, et le mary encore plus ceulx de sa femme, à fin que comme les nœuds prennent leur force de ce que les bouts s'entrelassent l'un dedans l'autre, aussi la société de mariage s'entretiene et se fortifie quand l'une et l'autre des parties y apportera affection de bienveuillance mutuelle : car la nature mesme nous mesle par noz corps, à fin que prenant partie de l'un et partie de l'autre, et meslant le tout ensemble, elle rende ce qui en provient commun à tous deux : de maniere que ny l'une ny l'autre des parties n'y puisse discer-

est plus à la patrie qui la fit citoyenne, qu'à l'époux qui la rendit femme. La divinité n'est-elle pas quelque chose de plus que la patrie? Quelle idée Plutarque avoit-il de dieux, qu'un caprice devoit faire adopter ou quitter?

ner ne distinguer ce qui est propre à elle, ne ce qui est à autruy. Ceste communauté de biens mesmement, doit estre principalement entre ceulx qui sont conjoints par mariage, qui doivent avoir mis en commun et incorporé tout leur avoir en une substance : de sorte qu'ils n'en reputent point une partie estre propre à eulx, et une autre à autruy, ains le tout propre à eulx et rien à autruy. Comme en une couppe où il y aura plus d'eau que de vin, nous l'appellons vin neantmoins, aussi le bien doit tousjours, et la maison estre nommée du nom du mary, encore que la femme en ait apporté la plus grande partie.

XIX. Helene estoit avaricieuse, et Paris luxurieux : au contraire, Ulysses estoit prudent, et Penelopé chaste : pourtant le mariage de ceulx-cy fut heureux, et celuy de ceulx-là remplit les Grecs et les Barbares d'une Iliade, c'est-à-dire, d'une infinité de maulx et de calamitez.

XX. Un gentilhomme Romain ayant espousé une belle, riche, et honeste jeune dame, la repudia : dequoy tous ses amis le reprirent et tanserent bien asprement : et luy, tendant le pied, leur monstra son soulier, leur demandant, que luy faut il? n'est il pas beau? n'est il pas tout neuf? et toutefois il n'y a celuy de vous qui sçache l'endroit où il me presse, et me bleçe (1). Voilà pourquoy il ne fault

(1) Si M. Reiske avoit pris la peine de relire, il n'auroit pas attribué ce trait à Paul Émile, d'après Plutarque. Voyez sa Vie, chap. VII, tome III.



point qu'une femme se confie, ny en ses biens, ny en la noblesse de sa race, ny en sa beauté, mais en ce qui touche de plus près au cœur de son mary, c'est à dire, en son entretien, en ses meurs, et en sa conversation, donnant ordre que toutes ces choses ne soient point dures, fascheuses ny ennuyeuses par chascun jour à son mary, ains plaisantes, aggreables et accordantes à ses conditions. Car tout ainsi que les medecins craignent davantage les fievres qui s'engendrent de causes occultes, assemblées de longue main petit à petit, que celles qui viennent de causes toutes apparentes et manifestes : aussi y a il quelquefois de petites hargnes, et querelles quotidianes et continuelles, entre le mary et la femme, que ceulx de dehors ne voient ny ne cognoissent pas, qui les separent plus l'un de l'autre, et gastent plus le plaisir de leur cohabitation que nulle autre cause.

XXI. Le roy Philippe aimoit une femme de Thessalie, que lon mescroyoit de l'avoir charmé et ensorcelé : parquoy la royne Olympiás sa femme feit tant qu'elle l'eut entre ses mains : mais quand elle l'eut bien regardée et considerée comme elle estoit belle, de bonne grace, et comme sa parole sentoit bien sa femme de bonne maison, et bien apprise : arriere, dit elle, toutes calomnies : car je voy bien que les charmes dont vous usez sont en vous mesme. C'est doncques une force inexpugnable qu'une femme espousée et legitime, qui mettant en elle mesme toutes choses, son avoir, sa noblesse, ses charmes, voire tout le tissu mesme de Venus, s'estudie par

doulceur, bonne grace et vertu, d'acquerir l'amour de son mary.

XXII. Une autrefois la mesme royne Olympias entendant qu'un jeune gentilhomme esponsoit une dame de la cour, qui estoit bien belle, mais elle n'avoit pas trop bon bruit : Cestui-cy, dit elle, n'a point de cervelle, car autrement il ne se fust pas marié au rapport ny à l'appetit de ses yeux. Or ne se faut il pas marier au gré de ses yeux seulement, ny au rapport de ses doigts non plus, comme font aucuns qui comptent sur leurs doigts, combien leur femme leur apporte en mariage, et ne considerent pas premierement, si elle est conditionnée de sorte qu'ils puissent vivre avec elle.

XXIII. Socrates avoit accoustumé de conseiller aux jeunes hommes qui se regardoyent dedans des mirouërs, « S'ils estoient laids de visage, de corriger « leur laideur par la vertu, en se rendant vertueux : « et s'ils estoyent beaux, de ne souiller point leur « beauté par vice » : aussi seroit il bien honeste que la dame mariée, quand elle tient son mirouër en sa main parlast ainsi en elle mesme, si elle est laide : que sera ce doncques de moy, si je deviens encore meschante? et si elle est belle, que sera ce au prix, si je demeure honeste et sage? car si la laide est aimée pour sa bonne grace, et pour ses honestes meurs, celuy est plus d'honneur, que si c'estoit pour beauté.

XXIV. Le tyran de Sicile Dionysius envoyoit des robbes et des bagues precieuses aux filles de Lysan-

der, mais Lysander ne les voulut oncques recevoir, disant, « Ces presens feroient plus de honte que « d'honneur à mes filles (1) ». Le poëte Sophocles devant Lysander avoit dit une semblable sentence,

Cela, chetif, ne te fait point honneur,
Mais bien plus tost et honte et déshonneur,
Monstrant ton cœur lascif et impudique.

Car comme disoit le philosophe Crates, cela est ornement qui orne, et cela orne la dame qui la rend plus honorable : ce que ne font pas les joyaux d'or, les esmeraudes, ny les pierres precieuses, ny les accoustrements de pourpre, mais tout ce qui la fait estimer honeste, sage, humble et pudique.

XXV. Ceulx qui sacrifient à Juno conjugale ou nuptiale, n'offrent pas le fiel avec le demourant de la beste immolée, ains le tirent dehors, et le jettent auprès de l'autel : par laquelle cerimonie, celuy qui l'a premierement instituée a voulu donner à entendre, qu'en mariage il n'y doit point avoir de fiel, c'est à dire amertume de cholere, ny de courroux quelconque : non qu'elle ne doive estre grave et un peu austere, mais ceste austerité doit estre comme celle du vin, utile et plaisante, non pas amere comme celle du chicotin (2), ou de quelque autre drogue de medecine.

XXVI. Platon voyant le philosophe Xenocrates,

(1) Voyez ce trait un peu différemment raconté dans sa Vie, ch. III, tome IV.

(2) Grec, aloës.

qui estoit au demourant bien vertueux et homme de bien, mais un peu de meurs trop severes, l'admonestoit de sacrifier aux Graces : aussi estimé-je que une dame honeste a encore besoing de graces envers son mary, à celle fin que comme disoit Metrodorus (1), elle vive joyeusement avec luy, et qu'elle ne se fasche, ny ne se repente point d'estre femme de bien : car il ne faut pas, ny que pour estre bonne mesnagere elle mette en nonchalloir d'estre propre et nette, ny que pour bien aimer son mary elle laisse de le caresser courtoisement, pource que la conversation fascheuse d'une femme rend son honesteté odieuse, comme la salleté fait aussi haïr son espargne et bon mesnage tellement que celle qui craint de rire devant son mary, ou de faire quelque autre gayeté, de peur d'estre estimée affettée et effrontée, fait ne plus ne moins que si elle laissoit de s'oindre de tout poinct, de peur que lon ne l'estimast perfumée : ou de se laver le visage, de peur qu'on ne la souspeçonnast fardée. Nous voyons mesme que les poëtes et les orateurs qui veulent eviter la fascherie qu'il y a à lire un langage bas, vulgaire et de mauvaise grace, s'estudient ingenieusement à retenir et esmouvoir le lecteur et l'auditeur par la force de l'invention, de la disposition, et naifve representation des meurs des personnes : aussi faut il que l'honeste mere de famille, en bien faisant evite toute affetterie, toutè curiosité, et brief toute façon de faire qui sente sa cour-

(1) Lequel? car il y en a eu plusieurs.

tisane, ou sa femme qui se veuille monstrer, mais bien qu'en ses jeux, ses caresses et ses graces, dont elle usera en sa conversation ordinaire avec son mary, elle l'accoustume à l'honesteté avec plaisir. Toutefois si d'adventure il s'en treuve quelqu'une si austere, et si severe de sa nature, qu'il n'y ait ordre quelconque de la pouvoir esgayer ny resjouir, en ce cas là il faut que le mary soit equitable : et tout ainsi comme Phocion respondit à Antipater qui luy commandoit une chose deshoneste et mal-seante à son estat, « Tu ne « me sçaurois avoir pour amy, et pour flatteur ensemble » : aussi faudra il qu'il die en soy-mesme de sa femme qui sera pudique et severe, il n'est pas raisonnable que je face d'elle comme d'une femme, et comme d'une amie ensemble.

XXVII. Les femmes d'Ægypte par la coustume du païs ne portoient point de souliers en leurs pieds, à fin que cela les acoustumast à demourer en la maison : mais au contraire la plus part de noz femmes, si vous leur ostez les patins dorez, les carcans, les bracelets, les callessons, les perles et les robbes de pourpre, elles ne partiront jamais du logis.

XXVIII. Theano (1) un jour en vestant sa robbe monstra d'adventure une partie du bras : et quel-

(1) Théano, femme de Pythagore. Une femme lui demandoit un jour combien, après avoir habité avec un homme, il falloit employer de temps à se purifier pour prendre part aux mystères de Cérès et de Proserpine. Si c'est le vôtre, répondit Théano, vous êtes pure à l'instant même ; si c'est un autre, vous ne le serez jamais.

qu'un des assistans qui l'apperceut, se prit à dire, ô le beau bras que voilà! il est vray, respondit elle, mais il n'est pas (1) commun : aussi ne faut il pas que le bras seulement de la dame pudique et honeste ne soit pas commun : mais ny sa parole mesme : ains faut qu'elle se garde, et qu'elle ait honte, autant presque de desployer sa parole, que de descouvrir son corps devant des estrangers, pour autant que ses meurs, ses affections et ses conditions se voient et se descouvrent en icelle, quand elle parle.

XXIX. Phidias feit l'image de Venus aux Eliens, ayant le pied dessus la coque d'une tortue, qui signifioit, que la femme ne se doit partir de la maison, ains y demourer en silence : car il faut qu'elle parle ou à son mary, ou par son mary, ne se faschant point pour cela, si elle sonne par la langue d'autruy, comme fait le haubois.

XXX. Les hommes riches, les princes et les roys en honorant les philosophes et gens de lettres se font honneur à eulx mesmes : mais les philosophes qui font la court et s'asservent aux riches, ne les rendent pas honorez pour cela, ains se rendent eulx mesmes deshonorez. Il en prent tout de mesme aux femmes : car quand elles se soubmettent à leurs marits, elles en sont louées : mais quand elles en veulent estre maistresses, cela leur est plus mal-seant, que non pas à ceulx qu'elles maistrisent. Mais il faut que le mary domine la femme, non comme le seigneur fait

(1) Public.

son esclave et ce qu'il possede, mais comme l'ame fait le corps, par une mutuelle dilection et reciproque affection, dont il est lié avec elle: et comme l'ame peut bien avoir soing du corps, sans s'asservir aux voluptez, ny aux appetits desordonnez d'iceluy: aussi peut bien le mary dominer à sa femme, en luy complaisant et la gratifiant.

XXXI. Les philosophes tiennent, que des corps composez de plusieurs pieces, les uns sont composez de parties distinctes et separées les unes des autres, comme une flotte de vaisseaux, ou une armée navale: les autres de parties conjoinctes et qui touchent les unes aux autres, comme une maison ou une navire : les autres de parties unies dès la naissance, croissantes et vivantes naturellement ensemble, comme sont tous les corps des animaux. Le mariage se rapporte presque et ressemble à tout cela, car le mariage de ceulx qui s'entre-aiment, ressemble proprement aux corps dont les parties sont naturellement unies ensemble: celuy de ceulx qui se marient pour les grands douaires, ou pour avoir des enfans, ressemble aux corps dont les parties s'entretouchent: et celuy de ceulx qui couchent seulement ensemble, se conforme au corps duquel les parties sont separées et distinctes l'une de l'autre, desquels on pourroit veritablement dire, qu'ils habitent, mais qu'ils ne vivent pas ensemble. Or faut il, que comme les physiciens disent que les corps liquides sont ceulx qui se meslent du tout en tout l'un avec l'autre, aussi que de ceulx qui sont mariez ensemble, et les corps et les

biens, et les amis, et les parents soient tous uns et communs, meslez l'un parmy l'autre : c'est pourquoy les loix romaines defendent aux conjoincts par mariage de s'entrefaire donations mutuelles, non à fin qu'ils n'aient rien l'un de l'autre, mais à celle fin qu'ils estiment toutes choses communes entre-eulx.

XXXII. Il y avoit une coustume en la ville de Leptis (1), qui est située en la Barbarie, que la nouvelle mariée le lendemain de ses nopces envoyoit devers la mere de son mary luy demander à emprunter un pot à mettre au feu : sa belle mere le luy refusoit, et respondoit qu'elle n'en avoit point, à fin que dès le commancement la nouvelle espousée apprist, que la belle mere tient un peu de la marastre, et que si après il advenoit qu'elle luy teint quelque autre plus aspre rudesse, elle ne le trouvast point estrange, et qu'elle ne s'en courrouceast point : aussi faut il que la femme de bonne heure remedie à l'occasion de ceste ordinaire rudesse, qui n'est autre chose que la jalousie de la mere, pour l'amitié que son fils luy porte : et le remede unique de ceste passion est, que la femme s'estudie tellement de gaigner la bonne grace de son mary, que pour cela elle ne diminue point, ny ne tire point à elle l'affection que le fils doit porter à sa mere.

XXXIII. Il semble que les meres entre leurs enfans

(1) Il y a deux villes de ce nom en Afrique, toutes deux sur la côte de la Méditerranée; l'une, appelée la grande Leptis, dans le canton des Syrtes, au midi; l'autre, nommée la petite Leptis, dans la Bisacène, à l'occident de l'île de Malte.

aiment plus coustumierement les fils que les filles, comme ceulx de qui elles esperent plus de secours: et les peres au contraire, aiment plus les filles, comme celles qui ont plus de besoing de secours : et peut estre que par l'honneur qu'ils s'entre-portent, l'un veut sembler avoir plus d'affection et plus d'amour envers ce qui est plus propre à l'autre: toutefois cela à l'adventure est different, mais bien est il seant et honeste à la femme, de monstrer avoir plus d'inclination à honorer et caresser les parents de son mary, que les siens propres : et si elle a quelque ennuy, le communiquer plus tost à ceulx là, et le celer aux siens: car ce qu'elle monstre avoir plus de fiance en eulx, fait qu'ils se fient plus en elle : et ce qu'il semble qu'elle les aime plus, fait qu'elle est aussi plus aimée d'eulx.

XXXIV. Les capitaines de Cyrus commanderent à leurs soudards, si les ennemis leur venoient courir sus avec grands cris, qu'ils les receussent sans mot dire: et au contraire, s'ils venoient les assaillir en silence, qu'eulx leur courussent avec grands cris à l'encontre: aussi les femmes de bon entendement, quand elles voient que leurs marits estans en cholere crient, elles se taisent: et au contraire, s'ils ne disent mot, en parlant à eulx et les reconfortant, elles les appaisent et addoucissent. Et fait sagement le poëte Euripides, quand il reprent ceulx qui usent de la lyre, et autres instruments de musique durant un festin: car il falloit, dit-il, plus tost appeller la musique quand on est en cholere, ou bien en deuil, que

non pas quand on est en feste et en joye, pour se lascher encore plus en toute volupté, aussi faut il estimer que vous commettez une faute, quand vous allez coucher ensemble pour vous donner plaisir l'un à l'autre, et quand vous estes en courroux, ou en quelque different l'un contre l'autre, vous faittes deux licts, et couchez à part l'un de l'autre, et n'appellez pas lors à vostre aide la deesse Venus, qui sçauroit mieulx que nulle autre donner la medecine propre à telles maladies, ainsi comme le poëte mesme Homere le nous enseigne au passage où il fait dire à Juno,

Je finiray voz querelleux debats (1)
Dedans un lict par amoureux esbats.

XXXV. Or faut il que la femme fuye toutes occasions de quereller avec son mary, et le mary semblablement avec sa femme : mais principalement faut il bien qu'ils s'en donnent de garde lors qu'ils sont couchez ensemble dedans le lict : car comme disoit la femme grosse preste d'accoucher, et ja sentant les douleurs de son travail, à ceulx qui la vouloient coucher dessus son lict : comment est ce que le lict pourroit guarir ce mal, veu que ç'a esté sur le lict qu'il m'est advenu ? aussi les querelles, injures, courroux et choleres qui s'engendrent dedans le lict, il est malaisé de trouver autre temps ny autre lieu qui les peust jamais appaiser ny guarir.

(1) Iliade, l. XIV, v. 205 et 209. *C.*

XXXVI. Il semble que Hermione dit vray en une tragedie d'Euripide quand elle parle ainsi,

Entrans chez moy femmes de mauvais nom (1)
Ont ruiné mon los et bon renom.

Mais cela n'est pas simplement quand de mauvaises femmes entrent en une maison, ains quand elles y hantent lors que quelque noise contre le mary ou quelque jalousie leur ouvrent non seulement les portes de la maison, mais aussi les oreilles, c'est alors que la femme sage doit fermer les oreilles et se donner bien garde de leur babil, de peur que ce ne soit adjouster feu sur feu, et qu'elle doit bien avoir devant ses yeux le dire du roy Philippus de Macedoine : car on lit qu'il respondit un jour à quelques uns de ses familiers qui l'irritoient à l'encontre des Grecs, d'autant qu'ils detractoient et mesdisoient de luy, après en avoir receu beaucoup de bien. Or advisez donc qu'ils feroient, dit il, si je leur faisois du mal. Quand doncques telles femmes viendront à luy dire : comment, vostre mary vous fait injure à vous qui l'aimez tant, et qui luy gardez si bien loyauté de mariage : elle leur respondra, que me fera il doncques si je commance à le haïr, et à luy faire tort?

XXXVII. Un maistre ayant apperceu son esclave fugitif, qui s'en estoit fuy long temps y avoit, se meit à courir après pour le reprendre : l'esclave fuyant, se jetta dedans un moulin : et le maistre dit en luy-

(1) Andromaque, v. 931. *C.*

mesme, en quel lieu eusse je mieulx aimé le trouver (1)? aussi la femme qui par jalousie est sur le poinct de faire divorse avec son mary, qu'elle die à par soy en elle mesme: en quel estat aimeroit mieulx me veoir celle qui me rend jalouse, que faisant ce que je fais, me voyant despite, en mauvais mesnage avec mon mary, abandonnant ma maison, et le lict mesme nuptial?

XXXVIII. Les Atheniens font en l'année trois labourages sacrez, le premier est en l'isle de Sciros, en memoire de la premiere invention de labourer la terre et de semer, dont ils ont esté inventeurs: le second est celuy qui se fait au lieu appellé Raria: le troisieme celuy qui se fait tout joignant la ville, et l'appelle lon Buzygion, en remembrance de l'invention d'atteller les bœufs sous le joug au timon de la charrue: mais le labourage nuptial est plus sacré, et se doit plus sainctement observer que tous ceulx là, en intention d'avoir lignée. C'est pourquoy Sophocles a bien et sagement appellé Vénus fructueuse: pourtant faut il que l'homme et la femme conjoincts par mariage en usent fort religieusement et sainctement, en s'abstenant entierement de toute autre illicite et defendue conjonction, et de labourer ou semer en lieu dont ils ne voudroient pas recueillir aucun fruict, et dont si d'adventure il en vient, ils ont honte, et font ce qu'ils peuvent pour le cacher.

(1) Grec, te trouver. On étoit dans l'usage de punir les esclaves en les envoyant moudre au moulin, parceque ce travail étoit en effet fort rude.



XXXIX. L'orateur Gorgias en pleine assemblée des jeux olympiques feit une harengue aux Grecs qui y estoient assemblez de toutes parts, pour les enhorter de vivre tous en bonne paix, union et concorde les uns avec les autres: mais il y eut un Melanthius qui luy dit tout haut: cestuy cy s'ingere de nous conseiller et prescher la concorde en public, qui ne peut pas persuader en son privé à sa femme et à sa chambriere qu'elles vivent en paix ensemble, et si ne sont qu'eulx trois en la maison: car ce Gorgias portoit quelque affection à sa chambriere, et sa femme en estoit jalouse: aussi faut il que la famille et maison soit bien ordonnée de celuy qui se veut mesler de donner ordre aux affaires publiques, et à ceulx de ses amis, car communement il advient que les fautes que lon commet contre les femmes, sont plus divulguées parmy le peuple, que celles des femmes.

XL. On escrit que les chats se troublent de l'odeur des parfums et des senteurs jusques à en entrer en fureur : s'il advenoit aussi que la femme s'offenceast jusques à avoir le cerveau troublé des parfums de son mary, il seroit bien d'estrange nature s'il ne s'en abstenoit: ains pour un bien peu de plaisir, la laissoit tomber en un si grand inconvenient. Or puis qu'il est ainsi que tels accidents leur adviennent, non pas quand leurs marits se parfument, mais quand ils s'addonnent à aimer des putains, c'est une grande injustice à eulx, que pour un bien peu de volupté contrister, offenser et troubler si fort leurs femmes, et ne faire pas au moins comme ceulx qui ont à s'ap-

procher des abeilles, lesquels s'abstiennent de toucher mesme à leurs propres femmes, pource que lon dit que les abeilles les haïssent, et leur font plus la guerre qu'aux autres, ayans le cœur si lasche, que de se venir coucher auprès de leurs femmes estans souillez et pollus de la compagnie d'autres quelconques.

XLI. Ceulx qui gouvernent des elephans ne vestent jamais de robbes blanches, ny ceulx qui approchent des taureaux ne prennent jamais robbes rouges, pour autant que ces animaux là s'effarouchent et s'effroient de telles couleurs : et dit on que les tigres quand elles entendent sonner des tabourins à l'entour d'elles, en enragent, et se deschirent elles mesmes par fureur. Puis qu'il y a donc des hommes qui ne trouvent pas bon, et se courroucent quand leurs femmes portent des robbes d'escarlatte et de pourpre, et d'autres qui sont marris d'ouïr sonner des cymbales ou des tabourins, quel mal y aura il quand les femmes s'en abstiendront, pour ne fascher ny ne provoquer point à ire leurs marits, et qu'elles vivront avec eulx sans bruit, en repos et en patience?

XLII. Une jeune femme dit un jour au roy Philippus qui la tiroit par force maugré elle : laissez moy, sire, toutes femmes sont une quand la chandelle est esteincte : cela est bon à dire aux hommes adulteres et dissolus en luxure : mais il faut pourtant que l'honeste dame mariée, principalement quand la clarté est ostée, ne soit pas toute une que les autres communes femmes : ains faut que lors que son corps ne se voit point, elle face plus paroistre sa pudicité, son

honesteté, son amour envers son mary, et que elle soit propre à luy seul.

XLIII. Platon admoneste les vieilles gens de se monstrer plus vergongneux devant les jeunes que devant nuls autres, à celle fin qu'ils leur enseignent par leur exemple à estre aussi reverends et respectueux en leur endroit : pource que là où les vieux sont effrontez, il n'est pas possible d'imprimer aucune honte ny aucune reverence aux jeunes. Or faut il que le mary se souvenant de ce precepte, revere sa femme plus que toutes les autres personnes du monde : car la chambre nuptiale luy sera une eschole d'honneur et de chasteté, ou bien d'intemperance et de lubricité : car celuy qui prent les plaisirs qu'il defend à sa femme, fait ne plus ne moins que s'il luy commandoit de combattre contre des ennemis, ausquels il se fust desja luy mesme rendu.

XLIV. Au reste quand à aimer d'estre parée et bien en poinct, toy Euridicé qui as leu ce que Timoxenus (1) en a escrit à Aristilla, tasche à l'imprimer en ta memoire : mais toy Pollianus, n'estime pas que jamais ta femme s'abstiene de curiosité, delices et superfluité, si elle apparçoit que tu ne la mesprises pas ès autres choses, ains que tu prenes plaisir à veoir et avoir de la vaisselle bien dorée, ou des cabinets bien diaprez, des mulets sumptueusement enharnachez, et des chevaux richement equippez, car il est bien mal-aisé de chasser les delices et la super-

(1) Timoxena.

fluité d'entre les femmes quand on la voit regner entre les hommes.

XLV. Au demourant estant ja de l'aage pour estudier aux sciences, qui se preuvent par raison et par demonstration, orne desormais tes meurs en hantant et frequentant avec les personnes qui te peuvent servir à cela : et quant à ta femme, amasse luy de tous costez, comme font les abeilles, tout ce que tu penseras luy pouvoir profiter, le luy apportant toy mesme, et en toy mesme, fais luy en part, et en devise avec elle, en luy rendant amis et familiers les meilleurs livres et les meilleurs propos que tu pourras trouver,

> Car tu luy es au lieu de pere et mere (1),
> Et desormais tu luy es comme frere.

Et ne seroit pas moins honorable d'ouir une femme qui diroit à son mary, mon mary tu es mon precepteur, mon regent et mon maistre en philosophie, et la cognoissance de très belles et très divines sciences. Car ces sciences là et ces arts liberaux premierement retirent et destournent les femmes d'autres exercices indignes : car une dame qui estudiera en la geometrie, aura honte de faire profession de baller : et celle qui sera ja enchantée des beaux discours de Platon et de Xenophon, n'approuvera jamais les charmes ny enchantements des sorciers. Et s'il y a quelque enchanteresse qui luy promette d'arracher la lune du

(1) Iliade, l. VI, v. 429. *C.*

ciel, elle se mocquera de l'ignorance et bestise des femmes qui se laissent persuader cela, ayant appris quelque chose de l'astrologie, et entendu comme Aganice (1) fille de Hegetor grand seigneur en la Thessalie, sachant la raison des eclipses qui se font lors que la lune est au plein, et le temps auquel elle entre dedans l'ombre de la terre, abusoit les femmes du païs, en leur faisant à croire, que c'estoit elle qui ostoit la lune du ciel.

XLVI. Il n'y eut jamais femme qui feit enfant toute seule sans avoir compagnie de l'homme, mais bien y en a il qui font des amas sans forme de creature raisonnable, ressemblans à une piece de chair, qui prennent consistence de corruption : il faut bien avoir l'œil à ce, que le mesme n'adviene en l'ame et en l'entendement des femmes. Car si elles ne reçoivent d'ailleurs les semences de bons propos, et que leurs marits ne leur facent part de quelque saine doctrine, elles seules à par elles engendrent et enfantent plusieurs conseils estranges, et plusieurs passions extravagantes. Mais toy Eurydice estudie tousjours aux dicts notables et sentences morales des sages hommes et gens de bien, et aies tousjours en la bouche les bonnes paroles que tu as par cy devant estant fille ouyes, et apprises de nous, à celle fin que tu en res-

(1) Plutarque la nomme ailleurs Aglaonice. Cet Hégétor pourroit bien être le même que celui dont parle Diogène Laërce dans la Vie du philosophe Ménédème. Du moins celui-ci étoit-il aussi un riche Thessalien de la ville de Lamia. Ménédème vivoit sous les premiers successeurs d'Alexandre.

jouïsses ton mary, et que tu en sois louée et prisée par les autres femmes, quand elles te verront si honorablement et si singulierement parée, sans qu'il te couste rien en bagues et joyaux. Car tu ne sçaurois avoir les perles de ceste riche et opulente femme là, ny les robbes de soye de ceste estrangere cy, pour t'en parer et accoustrer, que tu ne les achettes bien cherement : mais les ornements de Theano, ou de Cleobuline (1), ou de Gorgo (2) femme du roy Leonidas, ou de Timoclia (3) sœur de Theagenes, ou de l'anciene Claudia (4) Romaine, ou de Cornelia de Scipion (5), et de toutes ces autres dames qui jadis ont esté pour leurs vertus tant celebrées et renommées, tu les peux avoir gratuitement sans qu'il te couste rien, et t'en parer et orner, de maniere que tu en vivras heureusement ensemble et glorieusement. Car si Sapho (6) pour sa suffisance de mettre bien par escript en vers, a bien eu le cueur d'escrire à une dame riche et opulente de son temps,

(1) Voyez le Banquet des sept Sages, chap. VIII.

(2) Fille de Cléomène, et femme de ce Léonidas, si fameux par le combat des Thermopyles. Ils furent tous deux successivement rois de Sparte, étant fils d'Anaxandride, le seul roi de Sparte qui ait eu deux femmes à-la-fois.

(3) Voyez le Traité des vertus des femmes.

(4) Quinta Claudia, vestale qui conduisit à Rome, en le traînant par sa ceinture, le vaisseau qui avoit apporté de Pessinunte de Phrygie, la pierre que les habitants honoroient du nom de mère des dieux, l'an de Rome 550.

(5) La mère des Gracques.

(6) Sapho de Mitylène, ville de Lesbos, florissoit en même temps qu'Alcée dans la quarante-quatrième olympiade.

Toute au tumbeau morte gerras,
Pour ce que cueilly tu n'auras
Jamais des roses dont fleurie
Est la montaigne Pierie :

Pourquoy ne te sera il plus loisible de te glorifier et te contenter de toy mesme, attendu que tu ne participeras pas seulement aux fleurs ny aux chansons, mais aussi aux fruicts que les Muses produisent et donnent à ceux qui aiment les lettres, et la philosophie?

SOMMAIRE

DU BANQUET DES SEPT SAGES.

Fausseté dans la manière dont on a raconté ce qui se passa au banquet des sept sages. II. Dioclès raconte comment il se rendit au lieu du banquet avec Thalès et Niloxène. III. Conversation dans le chemin. VIII. Arrivée au lieu du festin. X. Mauvaise humeur d'Alexidème. XII. Centaure femelle. On se met à table. XIII. Propos gais pendant le souper. XVI. Sobriété du repas. XVII. Bons mots d'Anacharsis et d'Ésope. XVIII. Périandre propose d'entendre la lecture d'une lettre d'Amasis. XIX. Lettre d'Amasis, problême de l'eau de la mer proposée à boire. XX. Bias résout la difficulté. XXI. Réflexions philosophiques de Chilon à ce sujet. XXII. Périandre propose de disserter en commun sur les vertus qui conviennent à un roi. XXIII. Diverses sentences ou pensées des convives sur ce sujet. XXIV. Réflexion d'Ésope qui donne lieu à quelques plaisanteries. XXV. Cléodème demande qu'on écoute les autres propositions dont Niloxène étoit chargé de la part d'Amasis. XXVI. Niloxène expose les questions qu'Amasis avoit faites au roi d'Éthiopie, et les réponses de celui-ci. XXVII. Thalès blâme les réponses du roi d'Éthiopie. XXVIII. Il répond lui-même à toutes les questions. XXIX. Pé-

riandre observe que cet usage de se proposer des questions énigmatiques avoit été anciennement fort à la mode chez les Grecs. XXX. Cléodème compare malignement ces questions aux énigmes d'Eumétis. XXXI. Ésope prend finement la défense d'Eumétis. XXXII. Mnésiphile demande que chacun propose aussi quelque sentence relative au gouvernement démocratique. XXXIII. Diverses opinions des sages convives sur le meilleur gouvernement populaire. XXXIV. Question économique proposée par Dioclès, et réponse d'Anacharsis. XXXV. Diverses réponses des autres sages. XXXVI. Plaisanterie d'Ésope sur ce que Solon ne buvoit pas. XXXVII. Pittacus en demande la raison à Mnésiphile. XXXVIII. Explication philosophique de quelques vers de Solon donnée par Mnésiphile. XL. Chersias demande si Jupiter partage le nectar par mesure aux dieux, comme Agamemnon le vin aux princes grecs qui étoient à sa table. XLI. Réponse de Cléodème. XLII. Réponse de Cléobule à la question de Chersias sur la mesure de biens qui suffit à l'homme. XLIV. Question d'Ardalus sur la manière de vivre d'Épiménide, qui donne lieu d'examiner si la nécessité de manger, à laquelle l'homme est assujetti, est bonne ou mauvaise. XLV. Propos préliminaires de Thalès, Solon, Périandre, Anacharsis, et Cléodème, sur la frugalité. L. Cléodème soutient que la nécessité de manger est très avantageuse aux hommes. LIII. Dioclès appuie le sentiment de Cléodème. LIV. Solon établit l'opinion

contraire. LX. Arrivée de Gorgias. LXI. Il raconte l'histoire d'Arion sauvé de la mer par des dauphins. LXV. Périandre fait mettre les matelots du vaisseau d'Arion en prison. LXVI. Histoire de la mort d'Hésiode. LXVII. Affection des dauphins pour les hommes. LXVIII. Histoire d'Énalus et de la fille de Sminthée. LXX. Réflexions d'Anacharsis sur ces événements. LXXI. Chersias raconte la manière dont Cypsélus avoit été dérobé à la poursuite de ceux qui vouloient le tuer. LXXII. Sentences fameuses chez les anciens. LXXIII. L'assemblée se sépare.

LE BANCQUET DES SEPT SAGES.

Diocles raconte à Nicarchus tout ce qui y fut fait et dit.

CERTAINEMENT le long cours du temps, amy Nicarchus, devra apporter grande obscurité et incertitude aux affaires, puis que maintenant en choses si nouvelles et si recentes on t'a inventé et controuvé des propos faux, qui toutefois sont creus et receus pour veritables : car il n'y avoit pas seulement sept conviez à table en ce festin, comme vous avez ouy dire, ains y en avoit deux fois plus, entre lesquels moy mesme en estois l'un, estant familier de Periander à cause de mon art, et hoste de Thales, car il logeoit chez moy par le commandement de Periander : ny celuy qui vous les a comptez n'avoit pas bien retenu les propos qui y furent tenus, qui me fait penser que ce ne doit point avoir esté aucun de ceulx qui furent au bancquet : mais puis que nous sommes à present de grand loysir, et que la vieillesse n'est pas bien asseuré guarant pour remettre et differer le compte à un autre temps, puis que vous en avez si grande envie, je vous reciteray le tout par ordre dès le commancement.

II. Le festin premierement ne fut pas preparé de-

dans la ville, mais au port de Lecheon (1), en une grande salle à faire festes, qui là est joignant le temple de Venus, à laquelle le sacrifice se faisoit : car depuis le malheureux amour de sa mere, laquelle se feit elle mesme volontairement mourir, il n'avoit jamais sacrifié à Venus, jusques alors qu'il fut premierement incité par quelques songes de Melissa (2) à honorer et venerer ceste deesse. Or avoit on amené à chascun des conviez un coche fort bien en point pour les conduire jusques au lieu pource que c'estoit en la saison d'esté, et estoit tout le grand chemin, depuis la ville jusques sur le bord de la mer, plein de pouciere et de bruits des chariots et du monde qui alloit et venoit. Thales donques voyant à la porte de mon logis le coche que lon luy avoit amené, s'en prit à rire, et le renvoya. Ainsi nous nous meismes en chemin tout bellement à travers les champs luy et moy, et pour le troisieme Niloxenus natif de Naucratie (3), homme d'honneur, et qui avoit autrefois cogneu familierement Thales et Solon en Ægypte : et lors estoit pour la seconde fois renvoyé devers Bias, mais pourquoy c'estoit, luy mesme ne le sçavoit pas, sinon qu'il se doutoit que c'estoit une se-

(1) Voyez les Observations.

(2) Femme de Périandre, fille de Patroclès, tyran d'Épidaure.

(3) La ville de Naucratis fut bâtie, selon Strabon, par les Milésiens dans la partie de l'Égypte appelée le Delta, sur la rive orientale du canal le plus occidental du Nil, au temps d'Inarus, par conséquent vers la quatre-vingtième olympiade. Il y a donc ici un anachronisme d'environ cent vingt ans, puisque Périandre est mort dans la quarante-huitième olympiade.

conde question qu'il luy apportoit close et scellée dedans un pacquet, pource qu'il luy estoit commandé, si Bias ne pouvoit venir à bout de soudre la ditte demande, qu'il la monstrast alors aux plus sages des Grecs.

III. Si dit adonc Niloxenus, ce banquet icy, seigneurs, m'est un grand heur, là où je vous trouveray tous ensemble : car je porte quand et moy à ce festin le pacquet, comme tu voys, et le nous monstra sur l'heure. Et lors Thales en se soubriant : Si c'est quelque question difficile à soudre, il te fault de rechef aller en la ville de Priene (1), car Bias luy mesme te la soudra, comme il a fait la premiere. Et quelle fut la premiere, dis-je ? Il luy envoya, me respondit il, un mouton, luy mandant qu'il luy en renvoyast la pire et la meilleure partie de la chair, la mettant à part : et luy en tirant à part bien et sagement la langue, la luy envoya, dont il est à bon droit bien prisé et bien estimé.

IV. Ce n'est pas pour cela seulement, ce dit Niloxenus, mais aussi pource qu'il ne refuit pas l'amitié des princes et des roys, comme tu fais, car Amasis admire plusieurs choses en toy, et entre autres la maniere comme tu pris la mesure de la haulteur de la pyramide, il en feit fort grand compte, que sans autre manufacture quelconque, et sans aucun instrument, dressant seulement à plomb un baston au

(1) Ville d'Ionie.

bout de l'ombre de la pyramide, et se faisant deux triangles avec la ligne que fait le rayon du soleil touchant aux deux extremitez, tu monstras qu'il y avoit telle proportion de la haulteur de la pyramide à celle du baston, comme il y avoit de la longueur de l'ombre de l'un à l'ombre de l'autre : mais, comme j'ay dit, tu es accusé envers luy, de porter mauvaise volonté aux roys : et si y a d'avantage, qu'on luy a rapporté plusieurs sentences et responses de toy contumelieuses aux tyrans, comme qu'estant un jour enquis par Molpagoras seigneur d'Ionie, quelle chose tu avois jamais veuë qui te semblast la plus estrange: tu respondis, un tyran vieil. Et de rechef, en un bancquet s'estant meu propos, touchant les bestes fieres quelle estoit la pire : tu respondis, qu'entre les sauvages c'estoit le tyran, entre les privées le flatteur. Car les roys, encore qu'ils se disent estre bien differents des tyrans, ne prennent pas plaisir à ouïr tels propos.

V. Ceste response là, dit Thales, ne fut oncques mienne, ains fut Pittacus qui la feit un jour en se riant, à Myrsilus. Mais quant à moy, je ne m'esbahirois pas tant de voir un vieil tyran, comme un vieil pilote: toutefois quant à ceste transposition du tyran au pilote, je dirois volontiers comme ce jeune homme là lequel jettant une pierre à un chien, et ayant failly le chien, en assena sa marastre : encore ainsi ne va il pas mal, ce dit il : pourtant ay je tousjours estimé Solon très sage, lequel refusa d'estre tyran de son

païs. Et ce Pittacus (1) icy s'il n'eust esté ennemy (2) de la monarchie, jamais n'eust dist, qu'il est difficile d'estre homme de bien. Et Periander me semble, par maniere de dire, comme s'estant trouvé saisy d'une maladie hereditaire de ceste tyrannie, s'en revenir le mieulx qu'il peut, en usant de la conversation salubre des gens de bien, au moins jusques aujourd'huy, et attirant auprès de soy compagnie de sages hommes, sans approuver ny admettre les accourcissements des sommets que luy suade et met en avant Thrasybulus mon concitoyen : car un tyran qui aime mieulx commander à des esclaves qu'à des hommes entiers, me semble proprement faire comme le laboureur qui aimeroit mieulx recueillir des sauterelles, et des oiseaux, que non pas de bon grain de forment et d'orge : car ces dominations et principautez tyranniques icy ont un seul bien au lieu de plusieurs maulx, qui est l'honneur et la gloire. S'ils commandent à de bons hommes, c'est signe qu'ils sont eux encore meilleurs : et s'ils commandent à de grands hommes, cela monstre qu'ils sont encore plus grands : et s'ils ne visoient qu'à leur seureté au lieu de l'honesteté, ils ne devoient seulement chercher qu'à commander à plusieurs moutons, plusieurs bœufs, et plusieurs chevaux, non pas à plusieurs hommes.

(1) Pittacus en sa vieillesse estant contrainct de prendre la charge d'une armée prononcea ceste sentence. *Amyot*. Voyez les Observations.

(2) Grec, s'il n'eût approché de la monarchie, c'est-à-dire s'il n'eût été en quelque sorte monarque.

VI. Mais ce bon seigneur icy estranger nous a je ne sçay comment jettez en propos qui ne sont point convenables à ce qui se presente, laissant en arriere de dire et demander ce qui siet beaucoup mieulx à ceulx qui s'en vont à un festin. Car n'estimez vous pas que comme celuy qui fait le festin a des apprests à faire, aussi en a celuy qui y est convié? Les Sybarites ce me semble envoyent convier les dames un an devant, à fin qu'elles aient tout loisir de se parer de vestements et de bagues et joyaux pour venir au festin : quant à moy je pense que le vray preparatif de celuy qui doit aller au soupper, ainsi qu'il appartient, a besoing de plus long temps, d'autant qu'il est plus difficile de trouver l'ornement convenable aux meurs et à l'ame, que non pas au corps qui soit exquis et utile : car l'homme sage ne va pas au festin porter son corps comme un vaisseau pour le remplir, ains y va en intention d'y passer le temps à deviser à certes et en jeu, et de parler et d'ouïr selon que le temps en apportera les occasions à la compaignie, s'ils veulent joyeusement et plaisamment converser ensemble : car il est en luy de rejetter une viande qui luy semblera mauvaise : et s'il ne treuve le vin bon, avoir recours aux nymphes (1) : là où un voisin fascheux, ennuyeux, et mal plaisant à la table, fait perdre la grace et le plaisir de toute viande, de tout vin, voire et toute la doulceur de la musique : et si ne peult on pas quand on veult revomir ceste fas-

(1) C'est-à-dire : boire de l'eau.

cherie là, ains y en a, à qui elle demeure toute leur vie, de maniere qu'ils ne peuvent jamais s'entrevoir de bon œil, comme si c'estoit une vieille crudité d'injure et de cholere rapportée d'un festin qu'ils n'auroient jamais peu digerer. C'est pourquoy il me semble que Chilon feit très sagement, lequel estant hier convié à ce festin ne voulut jamais promettre d'y venir, que premierement il ne sceust qui estoient les conviez, l'un après l'autre : car il disoit que lon est contraint, veuille lon ou non, de supporter un compaignon fascheux en une navire, quand on est sur la mer, et en un pavillon, quand on est à la guerre, pource qu'il est force de naviguer et de camper avec eulx : mais de se mesler indifferemment sans discretion avec toutes sortes de gens en un bancquet, c'est à faire à homme qui n'a point de jugement.

VII. Quant à la façon de faire d'Ægypte, où ils ont accoustumé d'apporter ordinairement au milieu d'un festin l'anatomie seiche d'un corps d'homme mort, et le monstrer à tous les conviez, en admonestant de se souvenir qu'en peu de temps ils seront tels, encore que ce soit un fort mal plaisant et un importun entremets, toutefois si a il quelque commodité. Car s'il ne convie la compagnie à faire grande chere et à se donner du plaisir, au moins les incite il de s'entreporter amour et dilection les uns aux autres, les admonestant de se souvenir que la vie estant courte de soy mesme, ils ne cherchent pas à la faire trouver longue par affaires fascheux et ennuyeux.

VIII. En tenant tels propos par le chemin, nous

feismes tant que nous arrivasmes : et quant à Thales, il ne se voulut point estuver ni baigner : car je me suis desja huylé, ce dit il : mais il alla ce pendant par tout voir les belles allées, les loges à luicter, et le boccage qui estoit au long de la mer fort bien planté et bien accoustré : non qu'il s'esbahït de voir rien de tout cela, mais de peur qu'il ne semblast mespriser en aucune chose Periander, ou desdaigner sa magnificence : les autres, à mesure que chascun s'estoit lavé et huylé, les serviteurs le conduisoient en la salle, par le portique, dedans lequel estoit assis Anacharsis, ayant devant soy une jeune fille, qui de ses mains luy mespartissoit les cheveux, laquelle accourant fort franchement au devant de Thales, il la baisa, et luy dit en riant, fay que cet estranger, qui est le plus doulx homme du monde, devienne beau, à fin qu'il ne nous semble plus hydeux ny sauvage à voir. Je demanday lors qui estoit ceste jeune fille : comment, dit il, ne cognoissez vous pas la sage Eumetis, qui est tant renommée ? le pere luy a donné ce nom là, mais le peuple l'appelle du nom de son pere Cleobuline (1).

(1) Le père Petau a placé cette Cléobuline, qu'il faut bien distinguer de la mère de Thalès, à l'époque de la quatre-vingt-deuxième olympiade, d'après Eusèbe. Mais c'est un anachronisme que Scaliger avoit déja relevé. Cléobule étoit à la tête de la république de Linde en l'île de Rhodes, lorsqu'il offroit une retraite à Solon contre la tyrannie de Pisistrate, dans une lettre que Diogène Laërce nous a conservée. Solon est mort la deuxième année de la cinquante-cinquième olympiade. Comment Cléobuline pouvoit-elle être florissante plus de cent ans après?

IX. Ne l'appellez vous pas sage, dit adonc Philoxenus, à cause de la vivacité de son esprit, à proposer, et sa subtilité à soudre des questions obscures, que lon appelle ænigmes? car il y en a quelques uns inventez par elle qui ont penetré jusques en Ægypte. Non pas moy, respondit Thales, car elle n'en use que comme de martres (1), pour jouër et passer le temps seulement, et s'en esguaye avec ceux où elle se rencontre : mais elle a un courage grand à merveilles, un entendement digne de gouverner un estat, et une douceur de meurs fort agreable, de maniere qu'elle rend son pere plus doux et plus humain seigneur envers ses citoyens. Soit ainsi, dit Niloxenus, et y a bien de l'apparence, à voir la simplicité de son accoustrement, et sa naïfveté : mais d'où vient ceste privauté, qu'elle accoustre si amiablement les cheveux à Anacharsis? Pource, dit-il, que c'est un homme de bien, et qui sçait beaucoup, qui luy a raconté bien au long et bien volontiers la façon de vivre des Tartares, et la maniere de charmer les maladies, dont ils usent à l'endroit des malades : et je croy que maintenant elle l'accoustre et le caresse ainsi, en devisant et apprenant quelque chose de luy.

X. Comme nous estions desja tout auprès de la salle, nous rencontrasmes Alexidemus Milesien, le bastard de Trasybulus le tyran, tout troublé et courroucé, disant je ne sçay quoy en luymesme, sans que

(1) Grec, comme d'osselets. Tout le monde connoît cette espèce de jeu d'enfants.

nous peussions clairement entendre ce qu'il disoit : mais quand il apperceut Thales, il se revint un peu, et s'arrestant tout court : Periander m'a fait, dit il, un grand tort, qui ne m'a pas voulu laisser partir quand je me voulois embarquer, ains m'a contraint par ses prieres d'attendre ce beau soupper, et puis quand j'y suis venu il m'a donné un lieu d'assiette deshoneste à moy, en preferant des Æoliens, des Insulaires, et qui non, à Trasybulus! par où il appert qu'il n'a cherché autre chose que le moyen de luy faire recevoir une honte en moy qui suis envoyé de par luy, et de le mettre à bas par un mespris et contemnement.

XI. Comment, luy respondit Thales, tu crains donc que comme les Ægyptiens disent, que les astres en faisant leurs revolutions ordinaires sont une fois haults, et puis une autre fois bas, et selon leur hauteur ou leur bassesse, deviennent pires ou meilleurs qu'ils n'estoient, aussi que pour le lieu que l'on t'a baillé tu n'en deviennes plus ravallé et plus rabaissé : tu serois par ce moyen de plus lasche cœur, que ce Laconien, qui ayant esté par le maistre des cerimonies colloqué tout au plus bas et dernier lieu de la danse, ne s'en courroucea point autrement, ains dit seulement, tu as bien sceu trouver le moyen comme tu rendrois ce lieu cy honorable. Quand nous sommes assis à la table, il ne faut pas regarder après qui nous sommes assis, mais plus tost comment nous nous accommoderons et rendrons agreables à ceux auprès de qui nous sommes, monstrans dès l'arrivée appa-

rence d'avoir, ou plus tost ayants à bon esciant dedans nous mesmes la sourse et l'anse, par maniere de dire, à prendre amitié avec eux, ne nous fascher point du lieu qu'on nous baille, ains plus tost louër nostre bonne fortune, de nous estre rencontrez avec si bonne compaignie : car celuy qui se courrouce pour le lieu et assiette qu'on luy baille, se courrouce plus tost à celuy auprès de qui il est à table, qu'à celuy qui l'a convié, et se rend odieux à l'un et à l'autre. Ce sont paroles que cela, dit alors Alexidemus, mais en effect je voy que jusques à vous autres sages cherchez bien les moyens de vous faire honorer : et en disant cela il passa outre, et s'en alla. Et Thales se tournant devers nous, qui nous esbaïssions grandement de l'estrange façon de faire de cest homme : c'est un fol ecervellé, ce nous dit il, d'une bizarre nature, comme vous pourrez cognoistre par un tour qu'il feit estant encore sur le commancement de son adolescence : on avoit apporté à son pere Trasybulus de l'huile de perfum fort excellente, il la versa toute dedans une grande tasse, et du vin tout pur par dessus, puis beut et avalla l'un et l'autre tout ensemble, engendrant inimitié au lieu d'amitié à Trasybulus.

XII. Cela fait, il vint un serviteur à l'entour de la table, qui me dit, Periander vous prie que prenant Thales avec vous, et cest estranger aussi, vous veniez voir quelque chose que lon luy a apportée de nouveau, pour sçavoir s'il la doit prendre comme fortuitement advenue, ou bien comme un presage qui pro-

gnostique quelque chose : car il s'en trouve quant à luy tout troublé, ayant peur que ce ne soit une pollution et une macule à son sacrifice. En disant cela il nous mena en une maison qui respondoit sur le jardin, là où nous trouvasmes un jeune garson, qui sembloit estre quelque pastre à le voir : il n'avoit point encore de barbe, et au demourant n'estoit point laid de visage, lequel desployant un manteau de cuyr nous monstra un jeune tendron qu'il disoit estre né d'une jument, duquel le hault jusques au col et aux mains avoit forme d'homme, et tout le reste de cheval : cryant au reste tout ne plus ne moins que font les petits enfans quand ils sortent du ventre de leurs meres. Niloxenus adonc l'ayant entreveu, tourna soudain sa face de l'autre costé, en s'escryant, ô dieu nous veuille preserver : mais Thales regarda le jeune garson d'œil fiché bien longtemps, puis en se riant, pource qu'il avoit tousjours accoustumé de se jouer à moy, touchant mon art, il me dit : ne pensez vous pas desja, Diocles, à faire quelque expiation de ce prodige, et en empescher les dieux qui ont le soing de destourner les malheurs imminents, comme estant cecy un grand prodige et un mauvais accident? Pourquoy non, luy respond-je : car je vous advise Thales, que c'est un presage de discord et de sedition, et ay grand peur qu'elle ne passe jusques aux mariages, et jusques à l'acte de generation, avant que le premier courroux de la deesse soit appaisé, qui le nous monstre par ce second presage comme vous voyez. Thales ne respondant rien à cela, ains s'en

riant, s'osta de là : et comme Periander nous fust venu au devant à la porte de la sale, et nous enquist touchant ce que nous venons de voir, Thales me laissant, et le prenant par la main, luy dit : quant à ce que Diocles te suade de faire, tu le feras tout à loisir : mais quant à moy, je te conseille de ne te servir plus dorenavant de si jeunes pastres à garder tes juments, ou bien de leur donner des femmes. Si me sembla que Periander fut bien fort aise de ceste parole, car il s'en prit à rire, et ambrassant Thales le baisa : et si croy, dit il (1), en se tournant vers moy, Diocles, que ce prodige a desja son evenement, car vous voyez le grand mal qui nous est desja advenu, parce que Alexidemus n'a pas voulu soupper avec nous.

XIII. Quand nous fumes entrez dedans la sale, Thales commanceant à parler plus hault : et où est ce, dit il, que lon avoit logé cest homme de bien qui s'est courroucé du lieu qu'on luy avoit baillé? et luy ayant esté la place monstrée, tournant à l'entour, il s'y en alla seoir, et nous y mena quant à luy, disant : quant à moy, j'eusse achetté l'occasion de manger avec Ardalus : or estoit cest Ardalus Trœzenien joueur de flustes et presbtre des Muses Ardalienes (2), dont l'ancien Ardalus Trœzenien aussi avoit donné et dedié les images.

(1) Thalès.

(2) Il y avoit à Trœzène, près du temple d'Artemis, un temple des Muses, bâti, suivant la tradition du pays, par Ardalus, fils de Vulcain, inventeur de la flûte; à cause de quoi elles y étoient honorées sous le nom de Muses Ardaliennes. Pausan. Corinth. p. 73.

XIV. Mais Æsope qui depuis nagueres avoit esté envoyé par le roy Crœsus, tant devers Periander, comme devers l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, estant assis dessus un banc bas auprès de Solon, qui estoit au dessus de luy, se prit à dire, un mulet de Lydie ayant veu la forme et figure de son corps dedans une riviere, et s'esbahissant de la beauté et grandeur d'iceluy, se meit à courir à toute bride, en secouant la teste comme un cheval eschappé : mais quand il vint à penser en luy mesme qu'il estoit fils d'un asne, il cessa soudainement de courir, et meit fin à son audace et à sa braverie. Alors Chilon en son langage Laconien luy dit, cela s'addresse à toy mesme, qui es tardif comme un asne, et cours comme un mulet.

XV. Après cela entra Melissa, qui s'alla seoir auprès de Periander, et Eumetis s'asseit aussi pour soupper. Thales addressa sa parole à moy qui estois assis au dessus de Bias, et me dit, amy Diocles, que ne dis tu à Bias, que ton hoste Niloxenus de Naucratie est venu par deçà envoyé par son roy devers luy, pour luy apporter de rechef de nouvelles questions à soudre, à fin qu'il les reçoive estant encore sobre, et en estat d'y pouvoir bien penser. Et Bias prenant la parole, il y a ja longtemps, dit il, que pour me cuider estonner il m'admoneste de ce faire : mais quant à moy je sçay très bien, que Bacchus est au reste un sage et puissant dieu, et que pour sa sapience on le surnomme Lysien, qui vault autant à dire comme, desliant toutes difficultez : c'est pourquoy je n'ay

point de peur d'estre moins asseuré au combat pour estre remply de luy, quand il me conviendra disputer.

XVI. De tels joyeux propos s'entrejouoient ils l'un avec l'autre en souppant : et voyant l'appareil du soupper un peu moindre que l'ordinaire, il me vint en pensée, comme pour festoyer et donner à soupper à des hommes sages et gens de bien, on n'en entre point en plus grande despense, ains que plus tost on la diminue, pource que lon en oste toute curiosité de viandes exquises, des parfums, confitures et marchepans apportez d'estrange païs, et des vins delicieux : dont Periander estant tous les jours servy en son ordinaire pour la magnificence de son estat, de ses richesses, et de ses affaires, neantmoins il faisoit lors gloire envers ces sages hommes là, de se passer à peu sobrement : car non seulement il feit oster toute autre superfluité d'ornements accoustumez, mais encore à sa propre femme il les feit laisser et cacher, et la leur monstra ornée de peu d'estat, et de modestie seulement.

XVII. Après que les tables furent ostées, et que Melisse eut envoyé de rang à chascun des conviez son chapeau de fleurs, nous rendismes graces aux dieux, en leur espanchant un peu de vin : et la menestriere ayant un peu chanté après graces, se retira incontinent de la sale. Lors Ardalus appellant Anacharsis par son nom, luy demanda, s'il y avoit des menestrieres entre les Scythes : et luy sans songer luy respondit sur le champ, non pas seulement des vignes.

Et comme Ardalus luy respliquast, voiremais si y a il des dieux pourtant : ouy certes, respondit il, il y en a voirement, et qui entendent la langue et parole des hommes, non pas comme les Grecs qui s'estiment plus elegamment parler que les Scythes, et neantmoins ont opinion que les dieux oyent plus volontiers le son des flustes et haubois qui sont faits d'os et de bois, que non pas la voix et parole de l'homme. Et que dirois tu donc aupris, ce dit alors Æsope, si tu sçavois ce que font aujourd'huy les faiseurs de flustes qui rejettent les os des jeunes cerfs et biches, et choisissent ceux des asnes, pource qu'ils disent que le son en est meilleur : et pourtant Cleobuline en a fait un de ses ænigmes, sur la fluste Phrygiene,

D'asne braiard jambe morte a l'ouye
Du chef ramé de grands cors resjouye :

de sorte que c'est merveille comment l'asne, qui au demourant est une fort grosse et lourde beste, esloignée de toute douceur et harmonie de musique, peult bailler un os ainsi delié et propre à faire un harmonieux instrument de musique. Certainement, dit adonc Niloxenus, c'est ce que les habitans de Busiris nous reprochent à nous autres de Naucratie, car nous commançons aussi desja à user des os d'asnes à faire flustes : et à eux il ne leur est pas loysible d'ouïr seulement le son d'une trompette, pourautant qu'elle retire un peu au braire de l'asne : or sçavez vous que l'asne est fort diffamé et haï envers tous les Ægyptiens, à cause de Typhon.

XVIII. Après cela chascun se taisant, Periander voyant que Niloxenus avoit bien bonne envie de parler, mais qu'il n'osoit entamer le propos, commançea à dire, seigneurs je trouve bonne la coustume des villes et des magistrats qui donnent audience, et depeschent premierement les estrangers que leurs citoyens : et pourtant me sembleroit il bon, que pour un peu de temps vous reteinssiez voz propos, qui nous sont tous familiers, et comme nez en nostre païs, et que vous donnissiez entrée et audience, comme en une assemblée de ville, à ceulx que nostre bon amy Niloxenus a apportez d'Ægypte, mesmement de la part du roy à Bias, et Bias en veult conferer avec vous. Et Bias suivant son dire : Et en quel lieu, dit-il, ny avec quelle compagnie me pouvois-je plus deliberément hazarder qu'en ceste cy, à faire de telles responses, s'il en est besoing? attendu mesmement que le roy mande expressément, que lon commance premierement à moy à me proposer sa question, et puis que l'on l'aille puis après de rang presentant à tous vous autres. Ainsi luy bailla lors Niloxenus la lettre close du roy, et le pria de l'ouvrir, et de la lire hault et clair devant toute la compagnie. Si estoit la substance des lettres telle :

XIX. Amasis le roy d'Ægypte, à Bias le plus sage des Grecs, salut. « Le roy d'Æthiopie est entré en « contestation de sapience à l'encontre de moy, et « s'estant trouvé vaincu en toutes ses autres proposi- « tions, finablement il m'a proposé un mandement « fort estrange et merveilleusement difficile à accom-

« plir, c'est qu'il m'a commandé, que je boive toute « la mer. Et si je puis venir à bout de soudre ceste « question, je gaigneray plusieurs villes et villages, « qui sont à luy : et si aussi je ne la puis resoudre, il « fault que je luy cede les villes de la contrée Ele- « phantine : Et pourtant après que tu y auras bien « pensé, renvoye moy incontinent Niloxenus : et si « tu as affaire pour toy ou pour tes citoyens, je t'ad- « vise que rien ne te defaudra de ma part ».

XX. Ces lettres leuës, Bias n'arresta pas long temps, ains après avoir un peu pensé en soy-mesme, et un peu parlé en l'oreille à Cleobulus, qui estoit assis tout joignant luy, se prit à dire : Comment amy Naucratien, le roy ton maistre Amasis, qui commande à si grande multitude d'hommes, et qui possede un si beau et si bon païs, voudra il bien boire toute la mer pour gaigner je ne sçay quels meschans villages de peu de valeur ? Et Niloxenus en riant luy respondit, je te prie de considerer diligemment ce qu'il est possible pour y respondre, comme s'il le vouloit. « Or « qu'il mande doncques à cest Æthiopien, qu'il ar- « reste les rivieres qui se deschargent en la mer, jus- « ques à ce qu'il ait achevé de boire toute l'eau de la « mer qui est à present : » car c'est de celle là dont est fait le mandement, et non pas de celle qui sera par cy après. Quand il eut dit ces paroles, Niloxenus en fut si aise, qu'il ne se peut contenir qu'il ne l'ambrassast et baisast sur l'heure : et tous les autres louërent et approuverent aussi semblablement son dire.

XXI. Mais Chilon en se riant, ô Naucratien mon

amy, dit-il, je te prie avant que la mer toute beuë perisse, retourne t'en par mer annoncer au roy ton maistre, qu'il ne se travaille pas à chercher comment il pourra consumer une si grande quantité d'eau salée, mais plus tost comment il pourra rendre son regne bien dessallé et doux à boire à ses subjects : car Bias est grand ouvrier, et un fort excellent maistre de ce mestier-là, lequel quand Amasis aura bien appris de luy, il n'aura plus besoin du bassin (1) d'or envers les Ægyptiens pour les contenir en obeïssance, ains le serviront tous volontiers, et l'aimeront affectueusement, quand ils verront qu'il sera devenu bon prince, voire et fust il encore de plus bas et de plus petit lieu qu'il n'est.

XXII. Certainement, dit adonc Periander, ce seroit chose digne que nous contribuissions tous à ce roy de tels présens, ἀνδρακὰς, comme parle Homere, c'est à dire par teste : car par ce moyen l'accessoire luy sera plus utile que le principal de son voyage, et à nous mesmes il en reviendra un très grand profit. Alors dit Chilon, Il seroit raisonnable que Solon com-

(1) Voyez Hérodote, du regne d'Amasis, livre 4. *Amyot.* Voici ce qu'Hérodote en raconte, non pas au livre 4, mais au livre 2 : Amasis avoit détrôné Apriès; mais, comme les Égyptiens le méprisoient parcequ'il étoit de basse extraction, il fit fondre secrètement un grand vase d'or qui servoit à laver les pieds, et en fit faire une statue de dieu. Et lorsqu'il vit que les Égyptiens l'adoroient, il les assembla, et, en leur apprenant à quel usage cet or avoit d'abord été consacré, il leur fit comprendre que son premier état ne pouvoit rien ôter à la dignité du trône sur lequel il étoit assis maintenant, ni à l'obéissance qu'ils lui devoient.

mançeast le propos, non seulement pource qu'il est le plus ancien de nous tous, et qu'il est au premier lieu de la table, mais aussi pource qu'il tient le plus grand et le plus digne office, estant le premier qui a fait et estably les loix aux Atheniens. Niloxenus adonc se tournant devèrs moy me dit tout bas en l'oreille, Certainement on croit, Diocles, beaucoup de choses à faulses enseignes, et y en a qui prennent plaisir à controuver eux-mesmes de faulses nouvelles, touchant les grands et sages hommes, et à en recevoir de controuvées par d'autres, comme sont celles que lon nous a apportées jusques en Ægypte, de Chilon, qu'il avoit renoncé à l'amitié et hospitalité de Solon, pourautant qu'il maintenoit, que les loix estoient muables. Cela est un propos digne de mocquerie (1), car il faudroit premierement chasser Lycurgus et toutes ses loix, avec lesquelles il a renversé tout l'ancien ordre de la republique de Lacedæmone.

XXIII. Solon doncques ayant un peu demouré, se prit à dire : Il me semble qu'un roy ou prince souverain n'a moyen de se rendre plus glorieux, qu'en faisant de sa monarchie une democratie, c'est-à-dire, en communiquant son authorité souveraine à ses subjects. Le second fut Bias, qui dit, En se rendant luy-mesme le premier subject aux loix de son païs. Après luy Thales dit, Je repute un seigneur bien-heureux, qui peut arriver à la vieillesse, et mourir de mort naturelle. Le quatriéme, Anacharsis, s'il est seul

(1) Ajoutez : *lui répondis-je. C.*

sage. Le cinquiéme, Cleobulus, s'il ne se fie à personne de ceux qui sont autour de luy. Le sixiéme, Pittacus, s'il peut tant faire que ses subjects craignent non luy, mais pour luy. Après luy Chilon dit, qu'un prince ne doit penser à nulle chose transitoire ne mortelle, mais eternelle et immortelle. Après que tous ces sages eurent ainsi dit chascun leur mot, nous requerions Periander, qu'il voulust aussi à son tour dire le sien. Et luy avec un visage non gueres joyeux, mais pensif et chagrin, je vous diray ce qui me semble de toutes les sentences qui ont esté dittes par ces seigneurs, c'est que elles degoustent, presque toutes, l'homme de bon jugement, de vouloir jamais commander aux autres.

XXIV. Et adonc Æsope, comme celuy qui aimoit à reprendre : Il falloit donc, dit-il, que chascun de vous à par soy feist cela, non pas qu'ayant pris à conseiller un prince, et faisant profession de luy estre amis, se constituer comme accusateurs des roys et des princes. Et Solon lui embrassant la teste, luy dit en riant, Ne te semble il pas Æsope, que celuy rende un seigneur plus moderé, et un tyran plus gracieux, qui luy suade, qu'il est meilleur ne commander point, que commander? Et qui sera celuy, respondit Æsope, qui te croira en cela (1), ny au dieu Apollo mesme qui te rendit un tel oracle,

De celle ville est heureuse la gent
Là où ne s'oyt que la voix d'un sergent.

(1) Lisez : *plutôt qu'au dieu. C.*

Solon luy repliqua, Aussi n'oyt on maintenant à Athenes que la voix d'un huissier, et d'un seul magistrat, qui est la loy, estant la ville en estat populaire : Mais toy Æsope, qui a le sens d'entendre les voix des corbeaux, voire des geais (1), tu n'entends pas ce pendant la tienne propre, ny ta propre parole; car tu reputes, suivant l'oracle d'Apollo que tu as allegué, que la ville soit très heureuse qui n'entend qu'une voix, et ce pendant tu estimes, que ce soit la beauté et perfection d'un convive, que tous les conviez y parlent, et de toutes choses. Ouy vrayement, dit Æsope, pource que tu n'as pas encore escript la loy, d'autant que c'est tout un, que les serfs n'ayent point à s'enyvrer, comme tu en as faict à Athenes une, que les esclaves n'ayent point à faire l'amour, ny à s'oindre à sec (2).

XXV. Solon se prit à rire de ceste replique : Et le medecin Cleodemus, Il me semble, quant à moy, que c'est tout un que de se huyler à sec, et de causer après que lon a bien beu, car l'un et l'autre est fort plaisant. Et Chilon prenant le propos, c'est pourquoy, dit-il, on s'en doit plus contregarder. Et Æsope de rechef, voire-mais il semble que Thales a voulu dire, qu'il vieillira bien tost. Periander adonc se prenant à rire, Vrayement dit-il, nous avons tous payé la peine que nous meritions, Æsope, de ce que nous nous sommes laissez transporter en autre propos devant que d'avoir entendu tous ceux du roy Amasis, ainsi

(1) Voyez les Observations. *C.* (2) *Ibid.*

que nous avions proposé de commancement. Et pource, seigneur Niloxenus, poursuy le demourant de sa lettre missive, et te sers de ces personnages icy, cependant que tu les as tous ensemble.

XXVI. Voire-mais, respondit Niloxenus, il m'est advis que le mandement de cest Æthiopien se pourroit proprement nommer le triste (1) buletin, ainsi que parle Archilocus ; mais le roy Amasis ton hoste est bien plus gracieux en semblables questions et plus gentil : car il luy demanda, quelle chose au monde estoit la plus vieille, quelle la plus belle, la plus grande, la plus sage, la plus commune : et par dessus encore, quelle est la plus profitable, quelle la plus dommageable, quelle la plus puissante, et quelle la plus facile. Comment, l'Æthiopien respondit doncques à chascune de ces demandes, et les solut il toutes ? Voicy comment il respondit, ce dit Niloxenus : et vous jugerez, après que vous aurez ouy ses reponses, s'il y satisfeit ou non : car le roy mon maistre y procede si sincerement, qu'il ne voudroit pour rien du monde ny estre trouvé calomniateur ès responses d'autruy, ny aussi faillir à estre relevé et repris s'il se trouvoit qu'il eust bronché et erré ès sienes. Or je vous reciteray de poinct en poinct, comment il y respondit : quelle chose est la plus vieille du monde ? le temps : quelle la plus grande? le monde : quelle la plus sage? ve-

(1) Ou plutôt un bâton brisé ; c'est-à-dire une difficulté dont la solution n'offre que de la peine sans utilité, comme un bâton brisé avec effort.

rité : quelle la plus belle ? la lumiere : quelle la plus commune? la mort : quelle la plus profitable? dieu : quelle la plus dommageable ? le diable (1) : quelle la plus puissante? fortune : quelle la plus facile ? ce qui plaist.

XXVII. Quand ces responses eurent esté lues, seigneur Nicarchus, il se feit un peu de silence : et Thales adonc demanda à Niloxenus, si le roy Amasis avoit approuvé toutes ces solutions : Niloxenus feit response qu'il en avoit approuvé les unes, et que de quelques autres aussi il ne s'en estoit peu contenter. Et toutefois, adjousta Thales, il n'y en pas une qui ne soit grandement reprehensible, ains y a en toutes de grandes erreurs et de grandes ignorances, comme dès le commancement : en quelle sorte peut on soustenir que le temps soit la plus anciene chose du monde, attendu qu'une partie en est desja passée, l'autre presente, et l'autre encore à venir? car le temps qui viendra après nous, semble par raison devoir estre estimé plus jeune que tous les hommes, et toutes les choses qui sont de present. Et puis d'estimer que verité soit sagesse, il me semble que c'est tout autant comme qui diroit, que l'œil et la lumiere fussent tout un : et puis s'il estimoit que la lumiere soit chose belle, comme elle l'est aussi, comment oublioit il le soleil? au demourant quant à ce qu'il respond de dieu et du diable, il y a de l'arrogance et du danger beaucoup : et de la fortune, il n'y a appa-

(1) Grec, le génie.

rence quelconque : car si elle estoit si forte et si puissante comme il dit, comment se tourneroit et se changeroit elle si facilement qu'elle fait ? Ny la mort n'est pas la plus commune chose qui soit au monde, car elle n'est pas commune aux vivans. Mais à fin qu'il ne semble que nous ne sachions que corriger les autres, conferons un petit nos sentences particulieres avec les sienes. Quant à moi, je me presente le premier à respondre de poinct en poinct, si Niloxenus me veult interroguer. Je vous exposeray doncques maintenant icy par ordre les interrogatoires et responses, selon qu'elles furent lors proposées et respondues.

XXVIII. Quelle chose est la plus vieille qui soit au monde ? c'est dieu, respondit Thales : car il n'eut oncques commencement de naissance. Qui est la plus grande ? le lieu (1) : car le monde contient toutes autres choses, et le lieu contient le monde. Qui est la plus belle ? le monde : car tout ce qui est disposé par bel ordre, est partie d'iceluy. Qui est la plus sage ? le temps : car il a ja parcydevant trouvé tout ce qui s'est inventé, et trouvera encore cy après tout ce qui s'inventera. Qui est la plus commune ? esperance : car elle demeure encore à ceux qui n'ont nulle autre chose. Qui est la plus profitable ? vertu, d'autant qu'elle rend toutes autres choses utiles, en en usant bien. Qui est la plus dommageable ? le vice : car là où il est, il pert et gaste tout. Qui est la plus forte ?

(1) L'espace.

necessité : car elle seule est invincible. Qui est la plus facile? ce qui est selon nature : car les hommes se lassent des voluptez mesmes quelquefois. Et comme toute l'assitance eust grandement loué les responses de Thales, Cleodemus se prit à dire : voilà des questions qui sont convenables à proposer, et respondre aux princes et aux roys, seigneur Niloxenus, mais ce roy Barbare d'Æthiopie, qui mande au roy Amasis qu'il boive la mer, auroit besoing d'une telle courte response, que feit Pittacus au roy Alyates, qui commandoit par lettres quelque chose arrogamment aux Lesbiens, car il ne luy respondit autre chose, sinon qu'il l'admonesta, de manger des oignons et du pain chaud.

XXIX. Si est ce, dit Periander, que c'estoit la façon des anciens Grecs, seigneur Cleodemus, de se proposer ainsi les uns aux autres de telles questions : car nous avons entendu (1) que jadis la coustume estoit, que les plus sçavans et plus excellents poëtes qui fussent pour lors, s'assembloient à certain jour à l'entour de la sepulture d'Amphidamas en la ville de Chalcide (2). Cestuy Amphidamas estoit homme

(1) Lisez : « Que jadis les plus excellents poëtes s'assemblèrent « à Chalcis, aux funérailles d'Amphidamas. » Voyez les Observations. *C*.

(2) Chalcis et Érétrie étoient les deux principales villes d'Eubée, du côté du détroit de l'Euripe. Autrefois l'île entière avoit porté ce nom, parceque c'étoit là que le cuivre avoit été découvert. Lilantus ou Lélantus est une plaine entre ces deux villes, fameuse par ses eaux chaudes. Pline y place aussi une rivière du même nom. Il y avoit une ville de Chalcis dans l'Étolie, sur le golfe de

d'honneur et de valeur au gouvernement de la chose publique, et qui avoit donné beaucoup d'affaires aux Eretriens, ès guerres qu'ils eurent contre ceux de Chalcide, touchant Lilantus, ès quelles finablement il mourut : et pour autant que les vers qu'apportoient les poëtes, rendoient le jugement difficile et fascheux à ceux qui estoient eleus pour juges, et que la gloire de deux concurrents, Homere et Hesiode, tenoit les juges en grande perplexité, pour la honte qu'ils avoient de donner leurs sentences de deux si grands personnages, ils se tournerent à demander les uns aux autres de telles questions ainsi comme raconte Lesches (1),

Muse dy moy ce qu'on confessera
Qui ne fut onc, ny jamais ne sera.

A quoy Hesiode respondit sur le champ promptement,

Quand les chevaux de rendon furieux,
Pour emporter le prix victorieux :
Courans entour la tumbe et sepulture
De Jupiter, y rompront leur voitture.

Crissa ; et dans la Thrace une province considérable aussi nommée Chalcis, ou la Chalcide, qui s'étendoit depuis le mont Athos jusqu'à Pallène.

(1) Leschès de Lesbos, qui a composé la petite Iliade, dont il reste quelques vers, florissoit, selon Eusèbe, dans la trentième olympiade.

Il ne faut pas croire d'après ce qu'on lit ici qu'Homère et Hésiode fussent contemporains. On sait que l'âge de ces deux poëtes a donné lieu à des disputes peut-être intérminables.

Et dit on que pour cela il fut tant estimé, qu'on luy en adjugea le tripié d'or.

XXX. Et quelle difference y a il, dit adonc Cleodemus, entre ces demandes là, et les obscures questions de Eumetide, lesquelles ne luy sont pas à l'adventure mal seantes à inventer, par maniere de jeu, et à proposer aux autres dames, comme les autres s'amusent à tissir des cordons et à faire des coëffes de resieu : mais que des hommes d'entendement en facent aucun compte, c'est une droitte mocquerie. A quoy il sembloit que Eumetide luy eust volontiers repliqué quelque chose, mais elle se reteint de honte, qui luy feit monter la couleur au visage.

XXXI. Et Æsope, comme pour la revenger, se prit adonc à luy respondre : et n'est ce pas encore plus grande mocquerie de ne les pouvoir pas soudre? comme est celle qu'elle nous a proposée un peu avant soupper.

J'ay vu coller du cuyvre avec le feu,
Dessus le corps d'un homme en plus d'un lieu (1).

Nous sçaurois tu declarer que c'est que cela? nenny pas moy, respondit Cleodemus, ny ne me soucie pas de le sçavoir. Et toutefois, luy repliqua Æsope, il n'y a personne qui le sçache mieux, ne qui le face plus que toy : et si tu le nies, j'en croy, dit il, les cornets et ventoses : adonc Cleodemus se prit à rire, car il usoit plus d'appliquer des ventoses que autre mede-

(1) Manière d'appliquer les ventouses.

cin qui fust de son temps, et estoit ce remede de medecine en usage et en reputation autant que nul autre, pour l'amour de luy.

XXXII. Mais Mnesiphilus Athenien familier et grand zelateur de Solon, se prit lors à dire, seigneur Periander, je desirerois quant à moy que ce devis et propos de ceste belle compagnie ne fut point departy aux riches ny aux nobles seulement, ains qu'il fust distribué egalement par teste, et communiqué à tous comme le vin, ainsi qu'il se fait ès citez qui sont regies par gouvernement populaire. Ce que je dis, d'autant que nous autres qui vivons en estat populaire, n'avons aucune participation à tout ce que vous avez n'agueres dit, touchant la principauté et le gouvernement d'un roy : et pource nous sembleroit il raisonnable que recommanceant de rechef à discourir vous alleguïssiez chascun à son rang quelque notable sentence, touchant le gouvernement populaire, où chascun a egale authorité, et que Solon fust de rechef le premier qui commenceast à dire la sienne. Tous furent alors d'avis d'ainsi le faire.

XXXIII. Et pourtant Solon commancea à dire : voire mais amy Mnesiphile, toy et tous les habitans d'Athenes avez ja pieça entendu, quel est mon jugement et advis touchant le gouvernement de la chose publique : toutefois si tu le veux encore maintenant entendre, je te dis qu'il me semble, que la cité est très bien gouvernée, et maintient très bien l'estat et liberté populaire, en laquelle ceux qui ne sont point outragez haïssent autant, et poursuivent aussi as-

prement celuy qui a faict une oppression et outrage, que celuy qui est outragé. Après luy Bias dit, que le gouvernement populaire luy sembloit estre très bon, auquel tous les habitans redoutent la loy comme un severe tyran. Après lequel Thales opina, disant, que celle chose publique luy sembloit la mieux ordonnée, où il n'y avoit point d'hommes ny trop riches ny trop pauvres. Suivant celuy là Anacharsis dit, que c'estoit à son advis celle, en laquelle toutes autres choses estans egales entre les habitans, la precedence se mesuroit à la vertu, et le rebut au vice. Le cinquieme, Cleobulus, afferma, que la cité populaire luy sembloit estre la mieux policée, en laquelle les citoyens redoutoient plus le deshonneur que la loy. Le sixieme, Pittacus (1), celle où les meschans n'ont point authorité de commander, et les bons si. Joignant lequel Chilon prononcea, que celle police luy sembloit estre la meilleure, où le peuple prestoit plus l'oreille aux loix, que non pas aux orateurs. Et après tous Periander le dernier donnant son jugement, dit, qu'il luy sembloit que tous estimoient le gouvernement populaire estre le meilleur, qui approchoit le plus près de (2) celuy d'un sage senat.

XXXIV. Ce propos estant achevé, je les priay qu'ils voulussent aussi nous enseigner du mesnage, comment il s'y falloit gouverner, pource qu'il y a

(1) Lisez : « Celle où les méchants ne peuvent obtenir aucune « magistrature, et où les bons ne peuvent pas s'en exempter. » *C.*

(2) L'aristocratie. *C.*

peu d'hommes qui soient appellez à gouverner les villes ny les royaumes, mais du gouvernement de son mesnage, et de sa maison, chacun en a sa part. Non a pas, ce dit Æsope en se riant, si vous y comprenez Anacharsis : car quant à luy, il n'a point de maison, et si fait gloire de n'en avoir point, ains de demourer en un chariot, comme lon dit que fait le soleil qui va tournant tout à l'entour du ciel, tantost en une contrée, et tantost en une autre. C'est pourquoy, respondit Anacharsis, le soleil seul, ou plus que nul autre de tous les dieux, est franc et libre, commandant à tous, et n'estant commandé de personne : et pourquoy il regne et conduit luy-mesme son chariot : mais il me semble que tu n'as jamais compris en ton entendement la grandeur et beauté d'iceluy, combien excellent et admirable est son chariot, car autrement tu ne l'eusses jamais en jouant, et par maniere de risée, comparé aux nostres : au demourant il semble que tu appelles maison ces toicts couverts de thuile et de terre cuitte, ne plus ne moins que si tu disois que la tortue fust sa coque et non pas l'animal qui est dedans. C'est pourquoy je ne m'esbahis pas, si tu te mocquas il y a quelque temps de Solon, pouree qu'ayant veu le palais de Crœsus fort richement et somptueusement orné, il ne jugea pas incontinent celuy qui en estoit possesseur, estre logé heureusement et magnifiquement, pour ce qu'il vouloit premierement estre spectateur, et veoir à l'œil les biens qui estoient dedans luy plus tost qu'auprès de luy. En quoy il me semble que tu as oublié ton re-

gnard, lequel estant venu en contestation à l'encontre du leopard, à sçavoir lequel des deux estoit plus tavelé de diverses mouchetures, il requit à leur juge, qu'il ne considerast pas tant les tavelures et mouchetures exterieures de la peau, que celles de l'esprit au dedans, pource qu'il les trouveroit plus diverses : mais tu vas regardant seulement aux ouvrages des tailleurs de pierres, et des maçons, estimant que cela seul soit la maison, non pas ce qui est dedans chascune, et qui est domestique, comme sont les enfans, la femme, les amis, les serviteurs, ausquels estans sages et bien conditionnez, le pére de famille communiquant et faisant part de ce qu'il a, fust-ce dedans un nid d'oiseau, ou dedans une formiliere, se peut dire habiter une bonne et heureuse maison. Voylà ce que je respond à Æsope, quant à moy, et que je contribue pour ma quotte à Diocles : au demourant, il est raisonnable qu'un chascun de vous en die son advis.

XXXV. A laquelle semonce Solon respondit, Que celle maison luy sembloit très bonne, de laquelle les biens n'estoient point acquis par moyens injustes, n'y n'avoit on point de crainte et de souspeçon à les garder, ny de regret à les despendre. Bias après : en laquelle, dit-il, le maistre est tel au dedans par luy mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy. Et Thales : en laquelle, dit-il, le maistre est de grand loisir. Et Cleobulus : là où il y a plus de personnes qui aiment le maistre, que qui le craignent. Pittacus dit, que la meilleure maison est celle qui n'a faute

de chose quelconque, ny superflue, ny necessaire. Chilon opina, que la maison doit, le plus qu'il est possible, ressembler à une cité gouvernée par le commandement d'un roy: puis y adjousta, que Lycurgus avoit jadis respondu à un qui luy conseilloit d'establir en la ville de Sparte un gouvernement populaire, Commance toy-mesme le premier à mettre en ta maison l'estat populaire, où chascun soit aussi grand maistre l'un que l'autre.

XXXVI. Après que ce propos fut aussi achevé, Eumetide sortit avec Melisse. Et Periander prenant une grande couppe beut à Chilon, et Chilon de rang à Bias. Et adonc Ardalus se levant, et addressant sa parole à Æsope, Ne nous veux tu pas, dit-il, envoyer aussi la couppe icy, veu que ceux cy se la renvoyent ainsi de main en main les uns aux autres, comme si ce fust le hanap (1) de Bathycles, sans en faire part aux autres? Et Æsope adoncques dit, Ny ceste couppe mesme, à ce que je voy, n'est point populaire, car il y a ja long temps qu'elle demeure devant Solon seul.

XXXVII. Et Pittacus appellant Mnesiphilus par son nom : Pourquoy est-ce, dit-il, que Solon ne boit,

(1) Coupe. J'ignore quel est ce Bathyclès. Je trouve un sculpteur ou statuaire de ce nom dans Pausanias; mais je ne crois pas que ce soit le même. *Vauvilliers.* Bathyclès, Arcadien, avoit laissé par son testament une coupe pour être donnée au plus sage des Grecs, et on raconte à son sujet la même histoire que d'autres racontent au sujet du trépied trouvé par des pêcheurs de Milet. Voyez Diogène Laërce, l. I, §. 28.

ains contredit à ses poëmes propres, ès quels il a luy mesme escrit,

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le bruvage me duit,
Les dons aussi des Muses, car ce sont
Les poincts qui l'homme en plaisir vivre font.

Anacharsis prenant la parole luy repliqua : C'est pour autant Pittacus, qu'il te redoute, et celle tienne rigoureuse et severe loy, par laquelle tu as ordonné, si quelqu'un pour estre yvre vient à commettre une faute, quelle qu'elle soit, qu'il fust puny au double, que s'il eust esté sobre. Et lors Pittacus : Mais neantmoins, dit-il, tu t'es si superbement mocqué de mon ordonnance, que n'agueres chez mon frere Libys (1), d'elle mesme t'estant enyvré, tu en demandas le prix et la couronne. Pourquoy non respondit Anacharsis, veu que lon avoit proposé prix de la victoire à qui beuroit le plus, m'estant chargé et enyvré des premiers, n'eusse-je voirement demandé le prix de la victoire? ou bien enseigne moy quelle autre fin il y a de bien boire, sinon que s'enyvrer. Pittacus s'estant pris à rire, Æsope recita une telle fable : Le Loup ayant apperceu des bergers qui mangeoient un mouton dedans leur loge, s'approchant d'eux, « Quel « bruit, dit-il, vous meneriez, si je faisois ce que « vous faittes » ! Chilon adonc : Æsope, dit-il, a eu sa revanche bien à propos, de ce que n'agueres nous

(1) Voyez les Observations.

luy avons fermé la bouche, voyant que maintenant d'autres ont rompu le propos, et osté la parole de la bouche de Mnesiphilus, auquel on auroit demandé qu'il respondit pour Solon.

XXXVIII. Adonc Mnesiphilus parla ainsi, Qu'il sçavoit bien que l'opinion de Solon estoit telle, que l'œuvre de tout art et de toute faculté, tant humaine que divine estoit plus tost son effect que ce parquoy elle le fait, et sa fin plus tost que les moyens tendans à icelle fin : comme l'œuvre d'un tissier, à mon advis, est plus tost de faire un manteau, ou une robbe, que non pas de disposer ses fils, et de dresser ses pesons : et d'un serrurier souder le fer, et donner la trempe à une congnée, plus tost que chose aucune qui soit necessaire pour cest effect, comme d'embrazer les charbons ou preparer du chapplis de pierres. Et davantage un architecte nous reprendroit bien à bon droict, qui luy diroit que son œuvre fust non bastir une maison, ou une navire, mais percer des pieces de bois, ou bien destremper du mortier. Et les Muses se plaindroient merveilleusement, et non sans cause, de nous, si nous estimions que leurs ouvrages fussent des cithres ou des flustes, et autres tels instruments de musique, non pas instruire les meurs et addoucir les passions de l'ame de ceux qui se delectent des chansons, harmonies et accords de la musique : Aussi doncques faut-il que nous confessions, que l'œuvre de Venus n'est pas l'assemblée ny la meslange des corps, ny de Bacchus l'yvresse ny le boire vin, mais bien la resjouïssance, l'affection, l'amitié,

et la familiarité qu'ils nous engendrent des uns envers les autres. C'est ce que Solon appelle œuvres divines, et c'est ce qu'il dit, qu'il aime, et qu'il desire, et qu'il poursuit estant devenu vieil : car certainement Venus est l'ouvriere de la concorde, et mutuelle bien-veuillance qui est entre les hommes et les femmes, meslant et fondant ensemble, par le moyen de la volupté, les ames avec les corps : et Bacchus à plusieurs qui paravant n'avoient pas grande familiarité ensemble, ny pas la cognoissance seulement les uns des autres, amollissant et humectant, en maniere de dire, la dureté de leurs meurs par le vin, ne plus ne moins que le fer s'amollit dedans le feu, leur donne un commancement de commixtion et incorporation des uns avec les autres.

XXXIX. Il est bien vray que quand tels personnages, comme sont ceux que Periander a icy conviez, s'assemblent et conviennent ensemble, il n'est ja besoing de couppe ny de verre pour les allier : car les Muses apportans au milieu de la compagnie, comme une couppe de sobrieté, le devis, où il y a non seulement beaucoup de plaisir, mais aussi d'erudition, de doctrine et de profit, excitent, arrosent et respandent, par le moyen de ce discours, la joye et caresse parmy les cœurs des assistans, en laissant bien souvent le pot au dessus de la tasse en repos, sans en user : au contraire de ce que defend Hesiode (1) à

(1) Le passage d'Hésiode est à la fin des Ouvrages et des Jours, vers 742. *C.*

ceux qui sçavent mieulx boire, que discourir ne deviser,

Si lon bailloit à boire par mesure
Aux autres Grecs à longue chevelure,
Ta couppe estoit pleine et raise tousjours (1).

Car j'entend mesme que les anciens appelloient ces provocations à boire, Dætron, comme Homere les appelle, et que chascun beuvoit à certaine mesure : et puis, ainsi que fait Ajax, en departoit une portion à celuy qui estoit plus prochain de luy à table.

XL. Après que Mnesiphilus eut ainsi parlé, le poëte Chersias, qui n'agueres avoit esté absouls par Periander des crimes à luy imposez, et estoit retourné en bonne grace avec luy, à la requeste de Chilon : Je sçaurois volontiers, dit-il, si Jupiter distribuoit à boire aux dieux par mesure, pource qu'ils beuvoient les uns aux autres quand ils mangeoient avec luy, ne plus ne moins que faisoit Agamemnon aux princes Grecs quand ils estoient à sa table.

XLI. Et lors Cleodemus : S'il est vray, dit-il, amy Chersias, comme vous autres poëtes le dittes, que des coulombs volans à grande peine et grande difficulté par dessus les rochers qui s'appellent Planetes (2), apportent la viande de l'Ambrosie à Jupiter, n'estimez vous pas que le bruvage du Nectar luy soit aussi bien cher, bien rare, et difficile à recouvrer? de

(1) Ces vers sont du quatrième livre de l'Iliade, v. 261. Voyez les Observations. *C.*

(2) Voyez les Observations.

maniere, qu'il l'espargne et le donne à chascun par mesure.

XLII. Ouy, et par esgale mesure, respondit Chersias. Mais puis que nous sommes de rechef retombez sur les propos du mesnage, qui sera celuy de vous qui nous dira ce qui en reste à dire? car il nous reste, ce me semble, à definir la quantité de biens qui sera suffisante, et dont l'homme se devra contenter. Cleobulus adonc prenant la parole, Quand aux sages, dit-il, la loy leur en a prescript la mesure: mais quant aux fols, je leur diray un propos que j'ay autrefois ouy tenir (1) par ma mere à un mien frere. Car elle disoit, que la lune un temps fut, pria sa mere de luy faire un petit surcot, qui luy joignist bien au corps: Et comment est-il possible, respondit la mere, que je t'en tisse un qui te joigne bien, veu que je te voy tantost toute pleine, puis après en croissant, et une autrefois en decours? Aussi, amy Chersias, on ne sçauroit definir mesure aucune certaine de biens à un fol, ny à un vicieux: car il a besoing tantost d'une chose et tantost d'une autre, à cause de ses diverses cupiditez et diverses adventures: comme le chien d'Æsope, qui l'hyver se resserrant et se pliant en rond, pource qu'il geloit de froid, proposa de se bastir une maison: mais au contraire, l'esté s'estendant tout de son long en dormant, il se trouva grand, et pensa que ce n'estoit point chose necessaire de bastir mai-

(1) Il faut lire, d'après quelques manuscrits: *Par ma fille, à son frère*. Voyez ci-dessus, §. 7 et 8. *C.*

son, avec ce qu'il luy sembla que ce ne seroit pas petite entreprise d'en bastir une assez grande pour luy. Ne vois tu pas aussi Chersias que ces gens-là font tantost les petits, et se restraignent à bien peu de chose, comme se proposans de vivre fort estroittement et laconiquement, puis tout à un coup s'ils n'ont tout ce qu'ils voyent, et aux privées personnes, et aux princes et rois, ils se plaignent, comme s'ils estoient prests à mourir de faim.

XLIII. Cela dit, Chersias se teut: et Cleodemus adonc prenant la parole, voire-mais nous voyons, dit-il, que vous mesmes, messieurs les sages, avez les biens inegalement departis entre vous. Cleobulus respondit, c'est pour autant, homme de bien, que la loy comme un bon tissier, nous donne à chascun ce qui nous est bien seant, sortable et convenant: Et toy de mesme, nourrissant, gouvernant et medicinant avec la raison tes malades, ne plus ne moins qu'avec la prescription d'une loy, ne leur bailles pas des ordonnances egales, mais bien convenables à un chascun.

XLIV. Ardalus suivant ce propos: Comment, dit-il, y a il doncques quelque loy qui commande à nostre familier Epimenides, hoste de Solon, de s'abstenir de toute autre viande, et de prendre seulement en sa bouche un petit de la composition, qui a puissance d'empescher la faim, qu'il se compose luy-mesme, et avec cela demourer tout un jour sans boire, ny manger, ny disner, ny soupper.

XLV. Ceste parole ayant fait ouvrir les aureilles à

toute l'assistance, Thales en se jouant respondit que c'estoit sagement fait à Epimenides, de ne se vouloir pas travailler à moudre ny à pestrir ses vivres, comme fait Pittacus: Car j'ay moy-mesme ouy, estant en l'isle de Lesbos, une esclave estrangere, qui en tournant la meule chantoit, Mouls meule mouls, car aussi bien meult Pittacus le roy de la grande Mytilene.

XLVI. Et Solon dit, qu'il s'esbahissoit d'Ardalus, s'il n'avoit pas leu dedans Hesiode la recepte du regime de vivre, que gardoit ce personnage-là: car c'est celuy qui a premierement baillé les semences de telle nourriture à Epimenides, et qui luy a enseigné de chercher

> Le grand profit qu'il y a en la mauve (1),
> Et le grand bien qui est en la guymauve.

XLVII. Comment estimez vous, ce dit Periander, que jamais Hesiode ait pensé à cela, et non pas qu'il ait tousjours haultement loué l'espargne et la sobrieté, et qu'il ne nous ait pas tousjours grandement incitez aux plus simples viandes, comme à celles qui estoient les plus plaisantes? car la mauve est bonne à manger, et l'aphrodile doulce au goust: et quant à ces choses là, que les medecins appellent Alima et Adipsa, c'est à dire, ostans la faim et la soif, j'entend que ce sont medecines, et non pas viandes, et qu'il y entre du miel et du fourmage barbaresque, et grand

(1) Travaux et Jours, v. 41. *C.*

nombre de semences (1), qui sont fort aisées à recouvrer : et s'il est vray que telles drogues aient besoing de si peu d'appareil, comment ne faudroit il, ainsi que dit Hesiode,

> Pendre au foyer timon, soc, et charrue (2)?
> Des puissans bœufs les travaux periroient,
> Les forts mulets labourer plus n'iroient.

Et m'esmerveille de ton hoste, Solon, si ayant n'agueres fait ceste grande cerimonie de purification aux Deliens, il ne veit pas comme lon apportoit dedans le temple des enseignes et memoires de l'ancienne premiere nourriture des hommes, comme entre autres choses fort communes et qui naissent d'elles mesmes sans main mettre, la mauve et l'aphrodile, desquelles herbes il est vraysemblable que Hesiode nous presente et recommande la simplicité et utilité.

XLVIII. Ce n'est pas pour cela tant seulement, dit adonc Anacharsis, ains pource que l'une et l'autre de ces herbes là sont louées d'estre fort saines entre les autres hortulages. Et Cleodemus, Vous avez raison, dit-il, car Hesiode estoit entendu en medecine, comme lon peult cognoistre par ce qu'il escrit, non impertinemment ny negligemment, du regime de vivre, de la façon de tremper le vin, de la bonté de l'eau, de l'usage du baing, et des femmes, du temps qu'il

(1) Lisez : « Qui ne sont pas aisées à recouvrer, et s'il faut tant « d'appareil, comment pourroit-on, ainsi que dit Hésiode. *C.*

(2) Travaux et Jours, v. 45.

se fault approcher d'elles, comment il fault poser les petits enfans qui viennent de naistre : mais à bien juger, Æsope se devroit plus tost et à meilleure raison advouer pour disciple d'Hesiode, que non pas Epimenides : car le propos qu'il fait que le rossignol tient à l'esparvier a donné à Æsope le commencement de ceste belle et variable sagesse, qui fait parler tant de langues : mais j'entendrois volontiers de Solon, pource qu'il me semble qu'ayant vescu et conversé familierement par longues années avec Epimenides à Athenes, il est vraysemblable que par plusieurs fois il luy a demandé, pour quel accident ou pour quel conseil il avoit eleu et suivy ceste si estroitte façon de vivre.

XLIX. Et quel besoing estoit il, respondit Solon, de luy demander? car il est tout manifeste que si le plus grand et le plus souverain bien de l'homme est, n'avoir aucun besoing de nourriture : le second après est, de n'en avoir besoing que de bien peu.

L. Je ne confesseray pas cela quant à moy, ce dit Cleodemus, que le souverain bien de l'homme soit de ne manger point, mesmement quand on est à table : car en ostant la table, sur laquelle se sert la viande, on ruine l'autel des dieux, d'amitié et d'hospitalité : et comme Thales dit, que la terre estant ostée de ce monde, il est force qu'il s'en ensuive necessairement une confusion de toutes choses : aussi pouvons nous dire, que oster la table, c'est autant que ruiner la maison totale, car vous ostez quant et quant le feu, garde domestique, la deïté tutelaire de Vesta, l'amia-

ble coustume de boire les uns aux autres en une mesme couppe, de festoyer ses amis, de recevoir les estrangers et traitter ses hostes, qui sont les plus doulces et plus humaines communications et conversations que les hommes sçauroient avoir les uns avec les autres: ou pour mieulx dire en somme, toute la doulceur de la vie humaine. Et s'il y a occupation ou passetemps quelconque qui comprenne le discours des actions de l'homme, desquelles le besoing de nourriture, et la sollicitude de l'appareiller, en produit et suscite la plus grande partie: Aussi est-ce encore une autre grande pitié, que la destruction et ruine de l'agriculture, car estant ruinée elle nous rendra et laissera de rechef la terre sans forme non repurgée ny essartée d'arbres, et de brossailles ne portans point de fruict, et pleine de ravages d'eaux courantes çà et là sans ordre, à faulte d'estre diligemment cultivée: oultre ce qu'elle perd tous les arts et toutes les manufactures qu'elle met toutes en train, et leur donne à toutes fondement et matiere: de maniere qu'elles reviennent toutes à neant, si une fois la table s'en va ostée.

LI. Aussi vont perissants les honneurs des dieux, car les hommes ne porteront plus que bien peu d'honneur au soleil, et encore moins à la lune, comme de la lumiere seulement et de la chaleur: car qui sera celuy desormais qui face dresser un autel à Jupiter pluvieux, ou Ceres favorisant le labourage, ou à Neptune protecteur des arbres? qui leur fera plus de sacrifices? comment sera Bacchus donneur de joye,

si nous n'avons plus besoing de tout ce qu'il donne? et puis que sacrifierons nous et qu'offrirons nous plus aux dieux? dequoy leur presenterons nous les primices? Cela emporte quant et soy une subversion et confusion generale de toutes choses.

LII. Il est bien vray que prochasser toute sorte de voluptez, et en toutes sortes, seroit une folie: mais aussi les refuir toutes et en toutes sortes, seroit une sottise. L'ame jouïra bien d'autres voluptez qui seront plus nobles et meilleures, mais le corps n'en sçauroit trouver une à jouïr, qui soit plus honeste que celle du boire et du manger, dont il se nourrit, ce qu'il n'y a homme qui n'entende, et qui ne confesse: au moyen dequoy, les hommes dressent leurs tables en public à la lumiere, pour boire et manger joyeusement ensemble: là où pour jouïr du plaisir de Venus, ils mettent au devant la nuict et toutes les tenebres qu'ils peuvent, estimans que ce soit aussi bestialement et impudemment fait (1) de jouïr en public de l'un, comme de non jouïr de l'autre.

LIII. Ayant Cleodemus en cest endroit entrerompu son propos, je le suivy, en disant, Ne voulez vous pas encore adjouster que nous chassons le dormir quant et la nourriture? et s'il n'y a point de dormir, aussi n'y a il point de songes, et par consequent s'en va aussi la plus ancienne sorte d'oracle et de divination que nous ayons: et sera la vie nostre toute d'une

(1) Lisez: « De jouir de l'un en commun, comme de ne partager l'autre avec personne. » *C.*

façon, et par maniere de dire, l'ame pour neant sera revestue du corps, veu que le plus grand nombre des parties d'iceluy et des principales ont esté faittes et preparées par la nature, pour servir d'instruments à la nourriture, comme la langue, les dents, l'estomach, le foye : car il n'y a rien en la structure du corps humain qui soit ocieux, ne qui soit ordonné à autre usage : tellement que celuy qui n'a point besoing de nourriture, il n'a point besoing de corps aussi : qui est autant à dire, comme il n'a point besoing de soy-mesme, car chascun de nous est composé de corps et d'ame. Voylà ce que nous contribuons quant à nous, pour la defense du ventre : au demourant si Solon ou quelque autre le veut accuser, nous sommes prests et disposez à l'ouir.

LIV. Ouy certainement, respondit lors Solon, de peur que nous ne soyons de moindre entendement et jugement que les Ægyptiens, lesquels fendans le corps de l'homme quand il est mort, le monstrent au soleil, et en jettent les boyaux et entrailles dedans la riviere : puis quand il est ainsi nettoyé, ils se mettent à l'embaumer au reste. Car, à dire la verité, ces parties là interieures sont toute la pollution et inquination de nostre chair, et est proprement le vray enfer de nostre corps, comme lon dit qu'il y a au lieu des damnez tout plein de je ne sçay quelles villaines rivieres et vents meslez ensemble avec du feu et des morts, car nulle creature vivante ne se nourrit d'autre chose qui soit vifve : et en tuant les creatures qui ont ames, ou destruisant les plantes, herbes, et

fruicts, qui participent aussi de vie, en tant qu'elles se nourrissent et qu'elles croissent, nous pechons et faisons mal, par ce que tout ce qui est transmué en un autre, perd ce qu'il estoit au paravant, et se corrompt entierement de toute sorte de corruption pour devenir nourriture d'un autre : car de s'abstenir seulement de manger chair, comme lon dit que faisoit l'ancien Orpheus, c'est plus tost une subtilité, qu'une entiere fuitte des pechez que lon commet en delices et superfluité: mais le moyen de les fuir entierement, et de s'en tenir de tout point pur et net, se terminant en parfaite justice, c'est avoir tout en soy, et ne desirer rien de dehors. Mais celuy que dieu a fait naistre de telle condition, qu'il luy est impossible de conserver son estre ny son salut, sans le dommage et la perte d'un autre, à celuy là a il baillé la nature qui le poulse à commettre injustice.

LV. Ne seroit ce doncques pas, mon bon amy, une belle chose, que de retrencher avec leur injustice le ventre, l'estomach, le foye, et toutes autres telles parties, lesquelles ne nous donnent sentiment ny appetit de chose quelconque qui soit honeste, et qui ressemblent les unes aux utensiles de cuisine, comme sont cousteaux et marmites, les autres à ceux de moulin, ou à un four, ou à un puis, ou à une met à pestrir : car certainement il se peult avec verité dire, que l'ame de plusieurs est cachée et affublée de crainte d'avoir faute dedans leur corps, comme dedans un moulin, tournant tousjours comme à l'entour d'une meule après la poursuitte de quelque nourriture,

ainsi que nous l'avons n'agueres veu par experience en nous mesmes : car nous ne nous regardions, ny ne nous escoutions pas les uns les autres, ains chascun la teste courbée contre bas servoit au besoing de sa nourriture : mais maintenant estans les tables ostées comme tu vois, ayans chappeaux de fleurs dessus noz testes, nous prenons plaisir à deviser d'honestes propos ensemble, nous jouïssons de la compagnie, et passons nostre temps à loisir, après que nous sommes arrivez à ce poinct de n'avoir plus d'appetit, ny de besoing de nourriture. Si doncques nous pouvions toute nostre vie demourer en cest estat, sans avoir crainte de disette, et sans sçavoir que c'est du desir de richesse, n'aurions nous pas tousjours beau loisir de hanter ensemble, et de jouïr de la conversation les uns des autres? car il faut que vous sçachiez que la convoitise de superfluité est tousjours conjoincte et suit de près le besoing de la necessité.

LVI. Mais Cleodemus est d'advis qu'il est necessaire que lon mange, et qu'il y ait de la nourriture, afin que les tables soient où lon boit les uns aux autres, et sacrifie lon encore à Ceres, et à sa fille Proserpine. C'est tout autant comme si un autre vouloit, que les guerres et les batailles fussent, afin que nous ayons des murailles et fortifications de ville, des arcenaux à bastir navires, et des armeureries, et que nous façions des sacrifices pour rendre graces de cent hommes tuez, comme lon dit qu'il y en a un statut en la ville des Messeniens : ou si quelque autre se courrouceoit à la santé, disant que ce seroit grand

pitié, si pource qu'il n'y auroit plus de malades, aussi n'auroit on plus que faire de lict mol, ny de linceux de lin, et ne sacrifieroit on plus à Æsculapius, ny aux dieux qui divertissent les malheurs : et puis la medecine avec tous ses utils et toutes ses drogues seroit jettée en arriere, sans honneur ny credit : car quelle difference y a il entre cecy et cela, veu que lon prent la nourriture comme une medecine pour guarir la faim ? et disent tous ceux qui se nourrissent, qu'ils se pensent et se traictent, appliquans ce remede, non comme plaisir agreable ou desirable, mais necessaire à la nature.

LVII. Et pourroit on compter plus de douleurs que de voluptez qui viennent à l'homme de sa nourriture, ou pour mieulx dire, la volupté du manger a bien peu de lieu, et dure bien petit de temps au corps de l'homme : mais l'occupation et la fascherie qu'il y a à l'apprester, il seroit malaisé à nombrer de combien de peines honteuses, et de combien de travaux penibles elle nous remplit. C'est pourquoy je pense qu'Homere regardant à toutes ces vexations là, a pris son argument pour prouver, que les dieux ne mouroient point, par ce qu'ils ne mangeoient point,

> Ne jamais pain ils ne mangent les dieux (1),
> Ny jamais vin ils ne boivent ès cieulx,
> Aussi sont ils sans sang, qui est la cause
> Que d'immortels le nom on leur impose.

Comme voulant donner à entendre, que le boire et

(1) Iliade, l. v, v. 342. *C.*

manger sont non seulement entretenement de la vie, mais aussi cause de la mort : car de là s'amassent les maladies dedans noz corps, qui procedent non moins d'estre trop pleins que d'estre trop vuides, et bien souvent y a plus d'affaire à consumer et resoudre une viande, que lon a mis dedans le corps, qu'il n'y avoit pas eu à la recouvrer ny à l'amasser.

LVIII. Et tout ainsi comme si les Danaïdes estoient en doute de ce qu'elles feroient, et quelle vie elles meneroient, si elles estoient delivrées de la servitude de tascher de remplir un tonneau percé : aussi doubtons nous, si nous estions venus à ce poinct de cesser de plus jetter et fourrer dedans ceste nostre chair insatiable, et qui ne se peult jamais remplir, toutes sortes de viandes, et de la terre et de la mer, que c'est que nous ferions, nous contentans de prochasser toute nostre vie les choses necessaires, à faulte de cognoistre et sçavoir celles qui sont honestes.

LIX. Tout ainsi donques comme ceulx qui ont esté longuement serfs, quand ils viennent à estre delivrez de servitude, font à eux mesmes, et pour eux mesmes, les mesmes services qu'ils souloient faire à leurs maistres quand ils leur servoient : aussi l'ame maintenant nourrit le corps avec grands labeurs et grandes fascheries, mais si une fois elle se peult despestrer de ce joug de servage, quand elle se trouvera franche et libre, elle se nourrira elle mesme, et regardera à elle mesme et à la cognoissance de la verité, sans avoir rien qui plus la destourne ny divertisse.

LX. Voylà ce qui fut lors dit, amy Nicarchus,

touchant la nourriture. Mais ainsi comme Solon parloit encore, Gorgias le frere de Periander entra, retournant de la ville de Tænarus (1), où il avoit esté envoyé à cause je ne sçay quels oracles, pour y porter quelques offrandes à Neptune, et luy faire sacrifice. Nous le saluames tous, et Periander son frere l'approchant de luy le baisa, puis le feit seoir au près de luy sur le bord du lict, et il luy raconta quelques nouvelles à luy seul. Periander l'escoutoit, monstrant à son visage qu'il estoit bien diversement passionné de ce qu'il entendoit, et sembloit à son visage tantost qu'il en fust desplaisant, et tantost qu'il en fust courroucé, aucunefois qu'il n'en peust rien croire, et autrefois qu'il en fust fort esmerveillé. Finablement en se riant, il nous dit, Je voudrois bien tout presentement vous dire ce que mon frere me vient de rapporter, mais je fais doubte de le vous raconter, pour autant que j'ay quelquefois oy dire à Thales, « Qu'il falloit raconter les choses vraysem« blables, mais les impossibles qu'il les falloit taire « du tout ». Bias prenant la parole : « Mais aussi est, « dit-il, ceste sage parole de Thales, Qu'il ne fault pas « croire ses ennemis des choses mesmes qui sont « croyables, ny descroire ses amis des choses mesmes « qui sont incroyables » : et quant à moy je pense qu'il estime ses ennemis les meschants et les fols, et ses amis les bons et les sages. Je suis doncques d'advis Gorgias, que tu le recites devant toute ceste compa-

(1) Ville et promontoire de la Laconie.

gnie, ou plus tost que tu le mettes en ce nouveau genre de vers que lon appelle maintenant Dithyrambes, pour le prononcer à haute voix, (* ainsi que tu me l'as recité.)

LXI. Gorgias donc commencea lors à parler en ceste maniere. Après que nous eusmes fait nostre sacrifice l'espace de trois jours durant, et le dernier y ayant eu une assemblée de feste toute la nuict avec danses et jeux au long de la marine, la lune reluysoit au plein sur la mer, et ne tiroit vent du monde, ains y avoit un calme et une bonace grande, sinon que de loing on appercevoit un peu de frizeure de la mer qui se fronçoit le long de l'escueil, et en approchant amenoit un peu d'escume, avec un grand bruit pour la vehemence de la vogue, tellement que toute la multitude esmerveillée que ce pouvoit estre, s'en courut à l'endroit du bord, où il sembloit que cela deust arriver, et avant que lon peust par conjecture deviner que c'estoit, la vistesse fut telle, que lon apperçeut à l'œil que c'estoient daulphins, les uns en foule environnans tout à l'entour, les autres guidans la trouppe au plus facile endroit et plus doulx abbord du rivage : les autres venans après à la cueuë, comme par honneur : au milieu de toute ceste trouppe apparoissoit au dessus de la mer ne sçay quelle masse d'un corps flottant, que lon ne sçavoit discerner ny deviner que c'estoit, jusques à ce que se serrans tous ensemble, et arrivans avec un elancement à bord, ils

(*) Ceci n'est point dans le grec.

exposerent sur le rivage un homme vivant et mouvant, et cela fait s'en retournerent devers le promontoire saultans et culbutans de joye et de feste, comme il sembloit, plus qu'au paravant.

LXII. Ce qu'ayant veu la plus part de ceste trouppe s'en effroya si fort, qu'ils s'enfuirent à perte d'haleine arriere de la mer, sinon quelque petit nombre qui s'asseura d'approcher quand et moy : là où ils recogneurent que c'estoit Arion le joueur de cithre, qui luy mesme disoit son nom, et estoit aisé à recognoistre, d'autant qu'il avoit le mesme accoustrement qu'il souloit porter quand il jouoit en public de sa cithre : si le prit on incontinent, et l'emporta lon dedans une tente, là où lon cogneut qu'il n'avoit mal du monde, sinon que pour la roideur et impetuosité dont on l'avoit apporté il sembloit estre tout las et rompu : et là ouysmes de luy un propos incroyable à tout le monde, fors à nous qui en avons veu la fin : car Arion nous a raconté qu'ayant de long temps resolu de s'en revenir d'Italie, de tant plus mesmement que Periander luy avoit escript qu'il s'en revint : à la premiere occasion qui se presenta d'une carraque corinthiene qui faisoit voile, il monta dessus incontinent, et ne fut pas plus tost eslargy en mer, avec un petit vent, qu'il s'apperçeut que les mariniers conspiroient entre eulx de le tuer, dequoy le pilote mesme de la navire l'advertit depuis secrettement, qu'ils avoient arresté de le faire la nuit.

LXIII. Se trouvant donques ainsi destitué de tout secours, et ne sçachant qu'il devoit faire, il luy vint

une inspiration divine, de parer son corps encore vivant des ornements, dont il avoit accoustumé de s'accoustrer quand il devoit sonner de sa cithre en un theatre, afin qu'ils luy servissent d'ornements funeraux à sa mort, et de chanter une lamentation avant son trespas, pour ne se monstrer en cest endroit moins genereux que les cygnes : parquoy s'estant revestu de tous ses ornements, et ayant adverty les mariniers qu'il luy estoit pris une envie de chanter un cantique à Apollo Pythien pour le salut de luy, de la navire, et de tous ceulx qui estoient desdans, se dressant en pieds sur la pouppe le long du bord de la navire, et ayant premierement sonné quelque invocation des dieux marins, il chanta le cantique : et comme il fut presque au milieu, le soleil se coucha dedans la mer, et incontinent se commencea à descouvrir le Peloponese.

LXIV. Adonc les mariniers n'ayans pas la patience d'attendre la nuict toute noire, vindrent à luy pour le tuer : luy voyant leurs espées nues, et le pilotte qui se couvroit la face pour n'en rien voir, se lancea et jetta le plus loing qu'il peut de la navire : mais avant que tout son corps plongeast dedans la mer, les daulphins accoururent qui le soubleverent, plein de frayeur et de perturbation d'esprit : de maniere qu'il ne sçavoit que c'estoit du commancement, mais peu à peu sentant qu'il estoit porté bien à son aise, et voyant une grande flotte de ces daulphins qui l'environnoient amiablement, et succedoient les uns après les autres à ceste charge de le porter, comme

estant un service auquel ils estoient necessairement obligez, et qui appartenoit à tous : et davantage voyant que la carraque estant demouréê bien loing derriere, luy donnoit argument de juger qu'il alloit fort legerement, il n'eut, ce dit il, pas tant ny de crainte de mourir, ny d'envie de vivre, comme d'ambition de pouvoir arriver à port de salut, à fin que le monde cogneust qu'il estoit en la grace des dieux, et que luy en prist une certaine creance et ferme fiance en eux, voyant le ciel tout plein d'estoiles, et la lune se levant pure et nette avec une grande clarté, toute la mer à l'entour de luy platte et calme, sinon que leur cours y trassoit comme une routte et un sentier, il pensa en luy mesme, que la justice n'avoit pas un œil tant seulement, ains que avec autant d'yeux, comme il y avoit d'estoiles au ciel, dieu regardoit à l'environ tout ce qui s'y faisoit, tant en la terre qu'en la mer, lesquelles cogitations, dit-il, luy renforceoient et soustenoient le corps, qui autrement se laissoit ja aller au travail et à la lassitude : et finablement, quand ils vindrent à rencontrer le grand promontoire de Tænare haut et droict, se donnans bien dextrement garde d'y heurter, ains tournans tout doucement et nageans terre à terre au long de la coste, comme s'ils eussent voulu conduire une barque entiere à sauveté, en port de salut, il s'apperçeüt bien evidemment que tout ce port avoit esté fait par la conduitte de la providence divine.

LXV. Après qu'Arion nous eut fait tout ce dis-

cours, ce dit Gorgias, je luy demanday là où il pensoit que la navire devoit arriver: je pense, respondit-il, qu'en toute sorte elle arrivera à Corinthe, mais qu'elle estoit encore beaucoup derriere : car s'estant jetté dedans la mer au soleil couchant, à son advis, il n'avoit pas fait depuis sur les dos des dauphins moins de chemin que de (1) trente lieuës, et que depuis il y avoit eu tousjours grand calme en la mer : ceneantmoins Gorgias dit, que s'estant diligemment enquis du patron de la navire, comment il avoit nom, et le pilote aussi, quelle enseigne portoit la navire, il avoit envoyé par tout des batteaux et des soudards en tous les endroits où elle pouvoit aborder, et qu'il avoit ce pendant amené quand et luy Arion caché, de peur que si les mariniers estoient premier advertis qu'il eust esté sauvé, ils ne s'enfuissent çà et là : de maniere qu'on ne les peust plus recouvrer : et qu'à la verité tout cest evenement estoit un vray miracle de dieu, pource qu'il n'estoit pas plus tost arrivé là, qu'il avoit entendu que la navire estoit entre les mains des soudards, et les mariniers et passagers qui estoient dedans, tous pris prisonniers. Periander adonc luy commanda qu'il se levast incontinent, et qu'il les allast faire mettre tous en bonne et seure prison, où personne n'allast parler à eux, ny leur declarer qu'Arion fust sauvé.

LXVI. Æsope adonc se prit à dire, Et puis vous

(1) Cinquante stades.

vous mocquez de mes geays et de mes corbeaux qui parlent, et vous voyez que les dauphins font de si grandes prouësses. Nous en contons un autre (dis-je) semblable, Æsope, et y a plus de mille ans, dès le temps d'Ino et d'Athamas que ce conte-là est escript et passé en chose jugée et certaine. Solon adonc prenant la parole : Or quant à cela, dit-il, il approche des dieux, et surpasse nostre puissance, mais l'accident qui advint à Hesiode est humain, et non point trop esloigné de nous, car je croy que vous en avez ouy faire le recit : Non pas moy, respondit-il : Si est-il bien digne d'estre entendu, poursuivit Solon : C'est qu'un certain Milesien, avec lequel il logeoit, beuvoit, et mangeoit ordinairement, en la ville de Locres, entretenoit secrettement la fille de leur hoste, et ayant esté surpris sur le faict avec elle, Hesiode fut souspeçonné d'avoir bien sçeu la forfaicture dès le commancement, et d'avoir aidé à la couvrir, sans que toutefois il en fust coulpable en sorte du monde, ains luy en sçavoit on mauvais gré, et l'en calomnioit on à grand tort, tant que les freres de la fille luy ayant dressé embusche auprès de Nemée en Locride, le tuerent, et quand et luy son serviteur, qui avoit nom Troïlus : les corps furent lancez dedans la mer, et celuy de Troïlus jetté dedans la riviere de Daphnus, qui le porta dehors sa bouche, où il rencontra un rocher battu des ondes, lequel apparoissoit un bien petit au dessus de la mer, et l'arresta, dont jusques aujourd'huy le rocher en est

appellé Troïlus : mais celuy de Hesiode, au partir de là fut recueilly par une flotte de daulphins, qui le porterent jusques au chef de Rhion (1) près la ville de (2) Molycrie. Or estoit ce au temps justement que les Locriens faisoient leur solennel sacrifice, qu'ils appellent Rhia, lequel ils observent encore jusques aujourd'huy fort magnifiquement, et y avoit une fort grande assemblée en cest endroit là : quand ils apperçeurent le corps qui abordoit, s'en esmerveillans grandement, comme lon peut penser, ils accoururent sur le rivage, et le recognoissans, pour ce qu'il estoit tout freschement tué, ils n'eurent rien en plus grande recommandation que d'envoyer incontinent par tout enquerir de ce meurdre, pour le grand renom du poëte Hesiode, et firent si promptement diligence qu'ils trouverent ceux qui en estoient les meurdriers, lesquels ils jetterent tous vivans au fond de la mer, et raserent leurs maisons, et fut le corps de Hesiodus enterré auprès du temple de Nemée, et n'y a gueres d'estrangers qui sçachent où est ceste sepulture, ains leur est celé, à cause des Orchomeniens, comme lon dit, lesquels par ordonnance de quelques oracles le cherchoient pour l'enlever et l'inhumer en leur païs.

(1) Il y a deux caps ou promontoires de ce nom dans la Grèce, sur le golfe de Crissa, dont la largeur n'est que de mille pas entre deux. Le premier est dans l'Achaïe, l'autre dans l'Étolie. Excepté Thucydide, tous les autres écrivains, ce me semble, appellent celui-ci Antirrhium. La Corse a aussi un promontoire nommé Rhium.

(2) Molycrie, ville d'Étolie, proche du promontoire d'Antirrhium, à l'orient de Chalcis.

LXVII. Si doncques les dauphins sont ainsi amoureusement affectionnez envers les morts, il est bien à croire qu'ils le sont encore davantage envers les vivans, et qu'ils cherchent à leur faire tout secours, mesmement quand ils y sont attirez par le son des flustes et d'autre harmonie: car il n'y a celuy qui ne sache maintenant cela, que ces animaux là prennent plaisir à ouir chanter, et suyvent et nagent au long des vaisseaux, où ils entendent de la musique, et où lon vogue au son des flustes, ou d'autre chant, quand le temps est doux, tant ils s'en delectent. Aussi prennent ils plaisir à veoir nager les petits enfans, et jouënt à plonger avec eux: et pourtant y a il une ordonnance non escripte, de franchise et immunité qu'ils ont par tout: car nul ne les prent, ny ne leur fait desplaisir, sinon que quelquefois quand on les trouve pris dedans les rets (1), où ils mangent les autres poissons, on les bat, comme lon feroit des enfans qui auroient failly. Et me souvient avoir ouy raconter bien à certes, aux habitans de Lesbos, qu'en leur païs il y eut jadis une pucelle sauvée par un daulphin du peril d'estre noyée en la mer: mais pource que Pittacus le doit mieux sçavoir, il seroit bien raisonnable que luy mesme nous en feist le conte.

LXVIII. Parquoy Pittacus commencea à dire: c'est un propos qui est assez notoire, et celebré de plusieurs, car ayant esté donné un oracle aux fondateurs, qui premier peuplerent l'isle de Lesbos, que

(1) Lisez: *Où ils nuisent à la pêche.*

quand en cinglant par la mer ils seroient arrivez à un escueil, qui s'appelleroit Mesogæon, que lors ils jettassent dedans la mer un taureau pour Neptune, et pour Amphitrite et les nymphes Nereïdes, une pucelle toute vive. Or y ayant sept conducteurs, et roys de la trouppe, qui devoit là habiter, et pour le huictieme Echelaus encore à marier, expressement nommé par l'oracle d'Apollo : les autres sept qui avoient des filles à marier, tirerent entre eux au sort, lequel tomba sur la fille de Smintheus. Si l'accoustrerent richement de belles robbes, et de joyaux d'or : et quand ils furent au lieu designé, après avoir fait leurs prieres et oraisons, ainsi qu'ils estoient prests à la jetter, il y eut un jeune homme de ceux de la navire, homme de gentil cœur, comme il apparut, nommé Enalus, lequel estant amoureux de la fille, prit soudainement une resolution de la secourir à ce besoing, encore qu'il veist bien qu'il estoit impossible, et l'embrassant estroittement se laissa jetter quand et elle dedans la mer. Or sur l'heure mesme il courut un bruit, qui n'avoit pas grand fondement, mais neantmoins qui fut creu de beaucoup de gens parmy l'armée, qu'ils avoient esté portez et sauvez : mais depuis on dit que ledit Enalus fut veu en l'isle de Lesbos, lequel dit qu'ils avoient esté portez sur le dos des daulphins à sauveté jusques en terre ferme.

LXIX. Nous pourrions bien reciter d'autres contes encore plus merveilleux, pour ravir en admiration, et entretenir un populaire : mais il seroit difficile de les prouver : comme qu'il se leva une grande et haute

vague en l'air, ne plus ne moins qu'un rocher à l'entour de l'isle : tellement qu'il n'y eut homme qui en osast approcher, sinon luy seul qui alla vers la mer, et qu'une grande trouppe de poulpes le suivirent jusques au temple de Neptune, là où l'un de ces poulpes apporta une pierre, que Enalus prit, et la dedia en memoire de ce miracle dedans le temple : d'où vient qu'encore l'appellons nous jusques aujourd'huy Enalus: mais en somme, dit il, si lon entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, ou hors du commun usage, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit de bout en bout ta regle de rien trop, seigneur Chilon, ainsi comme tu l'as commandée.

LXX. Après luy, Anacharsis parla, disant, qu'il ne se falloit pas esmerveiller, si les plus belles et plus grandes choses du monde se faisoient par la volonté et providence de dieu: attendu que selon la bonne et sage opinion de Thales, en toutes les plus grandes et principales parties du monde, il y a une ame: car l'organe et util de l'ame c'est le corps, et l'ame est l'util de dieu: et comme le corps a de soy plusieurs mouvements, et la plus part mesmement les plus nobles, il les a de l'ame: aussi l'ame fait ne plus ne moins aucunes de ses operations, estant meuë d'elle mesme, ès autres elle se laisse manier, dresser et tourner à dieu, comme il luy plaist, estant le plus bel organe, et le plus adroict util qui sçauroit estre: car

ce seroit chose estrange que le vent, l'eau, les nuées et les pluyes fussent instruments de dieu, avec lesquels il nourrit et entretient plusieurs creatures, et en pert aussi et desfait plusieurs autres, et qu'il ne se servit nullement des animaux à faire pas une de ses œuvres : ains est beaucoup plus vraisemblable, attendu qu'ils despendent totalement de la puissance de dieu, qu'ils servent à tous les mouvements, et secondent toutes les volontez de dieu, plus tost que les arcs ne s'accommodent aux Scythes, les lyres aux Grecs, ne les haubois.

LXXI. Après ces propos le poëte Chersias feit mention de plusieurs autres, qui avoient esté respitez de mort contre toute esperance, et entre autres de Cypselus, pere de Periander, pour lequel tuer lors qu'il ne faisoit que naistre, aucuns meurdriers ayants esté envoyez, le rencontrerent, et s'en destournerent par pitié, et depuis s'en estans repentis, retournerent pour le chercher, et ne le trouverent plus, pource que sa mere l'avoit caché dedans un coffre, en memoire dequoy Cypselus depuis feit bastir une salle dedans le temple d'Apollo en Delphe, comme ayant ce dieu miraculeusement empesché, que lors il ne criast, de peur qu'il ne fust trouvé. Et lors Pittacus addressant sa parole à Periander, se prit à dire, Chersias m'a fait grand plaisir de mentionner ceste salle : car j'ay eu plusieurs fois envie de te demander que veulent dire tant de grenouilles qui y sont gravées à l'entour du pied du palmier, et qu'elles ont à faire ou avec le dieu, ou avec celuy qui a fait bastir et dedié

la salle. Periander luy respondit en riant, qu'il le demandast à Chersias.

LXXII. Je n'en diray rien, respondit il, s'ils ne me disent premier que signifie, « Rien trop, et Cognoy « toy mesme » : et cest autre mot qui fait demourer plusieurs sans marier, plusieurs deffians, et quelques uns mesme muets, « Qui respond paye ». Et quel besoing est il, dit Pittacus, que nous l'exposions, veu que tu louës des fables qu'Æsope a composées, qui declarent la substance de chascune de ces sentences. C'est quand Chersias se veut jouër avec moy, qu'il dit cela, respondit Æsope : mais quand il parle à bon esciant il dit, qu'Homere en a esté le premier autheur, alleguant qu'Hector se coguoissoit soy mesme : car allant chercher et assaillir tous les autres capitaines Grecs,

Il refuyoit le fils de Telamon (1) :

Et dit aussi qu'Ulisses approuvoit et louoit ceste sentence, Rien trop, quand il admonestoit Diomedes, en disant,

Diomedes par trop haut ne me prise (2),
Ny trop aussi ne me blasme et desprise.

Quant à la caution ou response, les autres tiennent, qu'il la diffame et dissuade fort au lieu où il dit,

C'est bien un cas souvent calamiteux (3)

(1) Iliade, l. II, v. 542. *C.* (2) *Ibid.* l. IV, v. 249. *C.*
(3) Odyssée, l. VIII, v. 351. *C.*

Que de pleger des hommes souffreteux.

Et ce poëte icy Chersias dit que la fée Até, c'est à dire peste, ou malheur, fut par Jupiter jettée du ciel en terre, pour autant qu'elle s'estoit trouvée presente à la caution et response qu'il avoit faitte de la naissance d'Hercules, où il avoit esté trompé.

LXXIII. Puis qu'ainsi est, dit adonc Solon, je suis doncques d'advis, que nous adjoustions foy au très sage Homere,

La nuict nous est ja venue surprendre,
Obeïssance il vaudra mieux luy rendre.

Ainsi après que nous aurons rendu graces, en leur offrant du vin, aux Muses, à Neptune, et à Amphitrite, mettons fin, si bon vous semble, à l'assemblée de ce festin. Voilà, amy Nicarchus, quelle fut lors la fin de ceste assemblée.

SOMMAIRE

DES PRÉCEPTES

D'ADMINISTRATION PUBLIQUE.

Les philosophes ne donnent pas des leçons suffisantes sur la politique. II. Disposition essentielle à un homme qui entre dans l'administration. III. Motifs vicieux qu'il faut éviter. V. Ménager le caractère du peuple qu'on veut réformer. Caractère des Athéniens. VI. Des Carthaginois. VII. Les Thébains et les Lacédémoniens comparés avec les Athéniens. VIII. Étudier les mœurs du peuple pour les corriger. IX. Commencer par soi-même. X. Même dans sa vie la plus intérieure. XI. Belle réponse de Drusus. XII. Sentiment qu'inspire un administrateur vicieux. XIV. Joindre l'éloquence à la vertu. XVI. Exemples. XVII. C'est par les oreilles sur-tout qu'il faut prendre le peuple. XVIII. Genre d'éloquence propre à un administrateur. XIX. Bons mots convenables à un homme public. XX. Ceux qu'il doit éviter. XXI. Éloge de l'éloquence de Phocion. XXII. L'homme d'état doit s'exercer à parler sur-le-champ. XXIII. Exemple de Caton d'Utique. XXIV. Deux manières différentes d'obtenir le crédit nécessaire à un homme d'état. XXV. Exemples de la première. XXVI. Divers moyens d'acquérir et d'obtenir promptement une grande considéra-

tion. XXVII. Exemple dé Solon. XXVIII. Exemples de la seconde. XXIX. A quels hommes on doit s'attacher en entrant dans la carrière d'homme d'état. XXXI. Conduite qu'on doit tenir à leur égard. XXXII. Choix des amis. XXXV. Précautions à garder vis-à-vis d'eux. XXXVI. Complaisance excessive d'Agésilas pour ses amis. XXXVII. Exemples contraires de Phocion et de Timoléon. XXXVIII. Faveur qu'on peut accorder à ses amis. XXXIX. Ce qu'il faut leur refuser, et comment. XL. Comment on peut aider ses amis à s'enrichir. XLI. Manière de se conduire vis-à-vis de ses ennemis. XLVII. Il n'y a point d'emploi utile à la patrie qui soit déshonorant. XLVIII. Cependant il ne faut pas que l'homme d'état veuille tout faire par lui-même. XLIX. Exemple de Timésias. L. L'administrateur doit se contenter de présider à tout. LII. Exemples de Périclès, d'Eubule et d'Iphicrate. LIII. Concert qui doit régner entre ceux qui concourent à l'administration. LIV. Conduite à tenir par un homme sage relativement à la recherche ou à la gestion des charges de l'état. LV. Sentiments que doit conserver un administrateur dont la patrie n'est pas indépendante. LVI. Il est ridicule et dangereux de proposer pour exemples de conduite à une république foible et sujette les exploits qu'elle a faits dans les jours de sa liberté et de sa force. LVII. Il faut tâcher d'avoir des amis parmi ceux qui ont le plus de crédit auprès de la puissance dont on dépend. LVIII. Il est plus honorable de leur faire la cour pour servir sa patrie, que pour ob-

tenir des avantages personnels. LIX. Mais il faut le faire avec un zèle discret, qui n'aggrave pas le joug. LX. La conduite d'un administrateur doit être douce ou ferme, suivant les circonstances. LXI. Il doit savoir s'exposer et se sacrifier pour l'intérêt commun. LXII. Sentiments de vénération et d'amitié qu'on doit à ceux qui gouvernent l'état. LXIII. Il ne doit y avoir ni rivalité ni dissention entre ceux qui partagent l'administration. LXIV. Quelque rang qu'on ait dans une ville, on n'en doit pas moins la déférence aux magistrats. LXV. Dans quelles circonstances et comment un particulier peut s'élever au-dessus des régles générales pour le bien public. LXVI. Dans quelles occasions le magistrat doit savoir fermer les yeux, ou se relâcher de la rigueur des lois. LXVII. Condescendance. LXVIII. Adresse dont un administrateur peut user à propos. LXX. Du choix des coopérateurs, et de l'avantage résultant de leur union avec le magistrat qui les aura choisis. LXXI. Désintéressement absolument nécessaire à un administrateur. LXXII. Il doit éviter de même toute espèce d'ambition. LXXV. Il doit se contenter d'honneurs ou d'autres récompenses très modérées. LXXVI. Il faut rechercher, non des honneurs excessifs qui se détruisent d'eux-mémes, mais le véritable honneur de l'estime et de la bienveillance. LXXVII. Elles sont également utiles à celui qui gouverne, et à ceux qui sont gouvernés. LXXVIII. Divers exemples d'amour ou de haine publiques. LXXIX. C'est par ses vertus qu'il faut acheter l'amour du peuple.

LXXX. Celui qui l'achète à prix d'argent se perd avec sa république. LXXXI. Les libéralités d'un administrateur doivent être gratuites et tournées vers des objets utiles et honnêtes. LXXXII. S'il est pauvre, il doit être économe et ne pas rougir d'avouer sa pauvreté. LXXXIII. Alors il doit s'attacher le peuple par sa seule vertu, par ses bons officices publics et particuliers. LXXXV. Par là il viendra à bout tôt ou tard de se faire préférer aux riches et aux flatteurs. LXXXVI. Comment il faut se conduire dans les dissentions civiles. LXXXVII. Combien il importe de les prévenir, et comment. LXXXVIII. Il faut prévenir ou appaiser les querelles particulières, d'où naissent souvent les dissentions publiques. LXXXIX. Exemple à Delphes. XC. A Syracuse, et à Sardes. XCI. Vigilance et moyens à employer de la part de l'administrateur pour y pourvoir. XCII. Quand il n'y a point d'aigreur personnelle, les différents publics ne deviennent pas dangereux.

INSTRUCTION.

POUR CEULX

QUI MANIENT AFFAIRES D'ESTAT.

S'il y a propos au monde, auquel on puisse proprement appliquer ces vers du poëte Homere,

> Il n'y aura entre tous les Grecs, ame (1)
> Qui ton parler contre-die ny blasme
> Certainement, mais cela n'est pas tout,
> Car tu n'es pas allé jusques au bout:

veritablement, seigneur Menemachus (2), c'est à l'endroit des philosophes qui exhortent assez, et disent qu'il se faut entremettre des affaires publiques, mais ils n'enseignent pas comment, ny n'en donnent pas les preceptes et advertissements: et me semble qu'ils font tout ainsi que ceux qui mouchent bien les lampes, mais ils ne versent point d'huyle dedans. Voyant doncques que tu as avec bien bonne raison deliberé de te mesler des affaires de ton païs, et que tu desires, ainsi qu'il appartient à la noblesse du lieu dont tu es yssu,

> Sçavoir bien dire et encore mieux faire (3),

et que tu n'as pas l'aage d'avoir peu contempler à

(1) Iliade, l. IX, v. 55. *C.*
(2) Riche habitant de la ville de Sardes en Lydie.
(3) Iliade, l. IX, v. 443. *C.*

descouvert la vie d'un homme sage, comme seroit un vray philosophe, en matiere de gouvernement, et considerer ses deportements en affaires d'estat, ny d'avoir esté spectateur de ses beaux exemples mis en œuvre par effect, et non pas en discours seulement: à raison dequoy tu me requiers de te donner des preceptes et advertissemens, pour sçavoir comment tu t'y dois gouverner: il m'a semblé que je ne pouvois honestement esconduire ta requeste, et desire que ce que je t'en ay recueuilly, responde dignement et au zele de ton intention, et à la bonté de mon affection. J'ay accompagné les preceptes de plusieurs beaux exemples, ainsi que tu m'avois mandé.

II. En premier lieu doncques je dis, Qu'il faut que tout homme qui vient à s'entremettre du gouvernement de la chose publique, y apporte pour un asseuré et certain fondement, la bonne intention meuë de raison et de jugement, non point de passion ny de cupidité de vaine gloire, ny de jalousie d'un autre et d'æmulation, ny de faute d'autre occupation: car ainsi comme il y en a qui demeurent le plus du temps sur la place, encore qu'ils n'y aient que faire, pource qu'ils n'ont rien de bon en leur maison: aussi y en a il qui se jettent aux affaires publiques, d'autant qu'ils n'ont que faire chez eux, prenans les affaires publiques pour autant d'amusement, et de passetemps. Il y en a d'autres qui s'y estans jettez par cas d'adventure, et s'en estans bien tost saoulez, ne s'en peuvent plus, au moins pas facilement, retirer, ressemblant proprement à ceux qui montent dessus quelque vais-

seau en mer, seulement pour se branler, et puis sont emportez par le vent en haute mer : alors commanceant la teste à leur tourner, et leur estomach à se renverser sans-dessus-dessous, ils regardent vers la terre au dehors, mais toutefois ils sont contraincts de demourer dedans, et s'accommoder à ce qui se presente,

Les beaux amours leur sont passez (1)
D'aller sur les bancs tapissez
De quelque fregatte legere,
Par une bonace bien claire,
Plaisamment sillonner le dos
De la mer aux terribles flots:

ce sont ceux là qui autant ou plus que nuls autres descrient le faict, d'autant qu'ils se repentent et se courroucent de ce qu'ils s'y sont mis, mesmement quand au lieu d'une gloire qu'ils s'estoient promise, ils se treuvent tombez en infamie, au lieu qu'ils s'attendoient d'estre formidables aux autres, par le moyen de leur credit et authorité, ils se treuvent embrouillez eux mesmes en affaires pleins de troubles et de dangers.

III. Mais celuy qui y sera venu, et aura commancé par vray jugement de raison, comme à une très honeste vacation, de soy-mesme, et très convenable à son estat et à sa qualité : celuy là ne s'estonnera point de tous ces accidents là, ny ne changera point de resolution : car il ne faut pas venir au gouvernement de

(1) Voyez les Observations. *C.*

la chose publique, en intention d'y trafiquer, ny d'y faire bien ses besongnes, ainsi comme jadis à Athenes un Stratocles et un Democlides se convioient l'un l'autre d'aller à leur moisson d'or, appellans ainsi par maniere de mocquerie, la chaire et tribune aux harengues, de sur laquelle ils preschoient le peuple, ny par saisissement d'une soudaine passion violente, ainsi comme jadis feit Caius Gracchus (1), lequel sur l'heure que l'inconvenient de la mort de son frere estoit encore tout chaud, se retira en une vie solitaire et privée, bien loing de tout maniement d'affaires, et depuis s'estant tout soudain allumé de cholere, pour des outrageuses et injurieuses paroles que quelqu'un luy dit, il s'en alla par despit jetter au gouvernement des affaires, dont il fut tantost saoul, et son ambition rassasiée: mais alors qu'il eust bien voulu s'en departir et se reposer, il ne peut trouver moyen de quitter son authorité et sa puissance, tant elle estoit grande, et fut tué avant que de le pouvoir faire: mais ceux qui se composent comme pour aller jouër quelque jeu sur un eschaffault, ou à une contention de jalousie contre quelques autres, ou à une convoitise de vaine gloire, il est force que ceux là se repentent de s'y estre mis quand ils voient qu'il faut qu'ils servent à ceux à qui ils se pensoient estre dignes de commander, ou qu'ils desplaisent à ceux à qui ils devroient complaire.

IV. Ne plus ne moins que ceux qui tombent par

(1) Il fut tué l'an de Rome 633.

inconvenient dedans un puis, avant que l'avoir preveu, il est force qu'ils se treuvent bien estonnez et faschez quand ils se voyent au fond: mais ceux qui de propos deliberé, et après y avoir bien pensé, y devallent, ceux là s'y portent modereement en repos d'esprit, sans se fascher ny courroucer de rien, comme ceux qui dès leur entrée se sont proposé le devoir seulement, et non autre chose, pour leur but: ainsi après que lon a bien fondé son intention en soymesme, et que lon l'a tellement asseurée et affermie qu'il est mal aisé de la faire plus varier ny branler, alors il se faut mettre à diligemment considerer et cognoistre le naturel des citoyens, à qui lon a affaire: au moins ce qui estant composé et meslé de tous en apparoist le plus, et a plus de force entre eulx.

V. Car de vouloir entreprendre de changer du premier coup ou de reformer à sa mode la nature de tout un peuple, il n'est ny facile ny seur: par ce qu'il y faut un long temps et une grande authorité et puissance: mais il faut faire ainsi que fait le vin en nostre corps, lequel au commancement est vaincu et maistrisé par le naturel de celuy qui le boit: mais puis après l'eschauffant petit à petit, et se meslant dans ses veines, il vient à le transmuer et transformer en soy-mesme. Aussi faut il que le sage gouverneur, jusques à ce qu'il ait acquis par fiance que lon aura en luy, et par bonne reputation, tant d'authorité envers le peuple, qu'il le puisse mener à son plaisir, s'accommode à ses meurs, tels qu'il les rencontrera, et en face conjecture et jugement, en considerant à

quoy il prend plaisir, et dequoy il se delecte : comme, pour exemple, le peuple d'Athenes est aisé à mettre en cholere, et prompt aussi à tourner à misericorde, voulant plus tost souspeçonner et deviner promptement que d'avoir patience d'estre informé et enseigné à loisir longuement : et comme il est plus enclin à vouloir secourir les hommes bas et de petite condition, aussi aime il plus et treuve meilleurs les propos joyeux, et dits par maniere de jeu et de risée, prent fort grand plaisir à ouïr ceux qui le louënt, et ne s'offense pas beaucoup de ceux qui se mocquent de luy : il est formidable jusques à ses magistrats mesmes, et toutefois humain jusques à pardonner, voire aux ennemis.

VI. Le naturel du peuple de Carthage tout au contraire, aspre, severe, et vindicatif, soupple à ses superieurs, rude et imperieux à ses subjects, très couard en sa peur, très cruel en son courroux, ferme en ce qu'il a une fois arresté, dur à esmouvoir à jeu, et à adoucir d'aucune guayeté : vous n'eussiez eu garde de veoir qu'à la priere d'un Cleon (1), qui leur eust dit publiquement, qu'il avoit sacrifié aux dieux, et qu'il devoit festoyer quelques uns de ses amis estrangers qui l'estoient venus veoir, ils se fussent levez du conseil, et eussent remis l'assemblée à un autre jour, en riant et battant des mains en signe de res-

(1) Homme très insolent qui joua un rôle considérable à Athènes pendant la guerre du Peloponnèse. Il fut long-temps le plastron des poëtes comiques. C'est contre lui qu'Aristophane composa sa comédie intitulée *les Chevaliers*.



jouïssance, ny qu'estant eschappée une caille à Alcibiades de dessous sa robbe, ainsi qu'il harenguoit, ils se fussent mis à courir après pour la reprendre, et qu'ils la luy eussent rebaillée, plus tost l'eussent ils tué luy-mesme sur la place, comme les mesprisant en cela, et se mocquant d'eux, attendu qu'ils chasserent en exil le capitaine Hanno, pource qu'il faisoit porter à un lion, comme à un sommier, partie de ses hardes à la guerre, disant que cela sentoit son homme qui brassoit quelque tyrannie.

VII. Et ne m'est pas advis que celuy de Thebes se fust jamais contenu d'ouvrir des lettres de son ennemy, si elles fussent tombées en ses mains, comme feirent les Atheniens, lesquels ayans surpris des courriers du roy Philippus, ne voulurent oncques souffrir qu'on ouvrist une missive qui estoit suscripte, à la royne Olympiade sa femme, ne descouvrir le secret des amours d'un mary absent escrivant à sa femme : ny celuy d'Athenes aussi à l'opposite n'eust pas, à mon jugement, supporté patiemment la hautesse de cœur, et le mespris d'Epaminondas, qui ne voulut oncques respondre à l'imputation qui fut proposée devant le peuple de Thebes à l'encontre de luy, ains se leva du theatre, auquel estoit assemblé le peuple, et passant à travers s'en alla au parc des exercices : et s'en eust aussi beaucoup fallu, que les Lacedæmoniens eussent enduré l'insolence et la mocquerie d'un Stratocles, lequel ayant persuadé aux Atheniens qu'ils sacrifiassent aux dieux, pour leur rendre graces de la victoire, comme s'ils eussent vaincu : et puis après

estant la nouvelle certaine venue de la desfaitte qu'ils avoient receuë, comme ils s'en courrouceassent à luy, il leur demanda, Hé bien, quel tort vous ai-je fait, si je vous ay tenu bien aises en feste l'espace de trois jours durant?

VIII. Or les flatteurs ès courts des princes font comme les oyselleurs qui prennent les oyseaux à la pippée, en contrefaisant leurs voix, aussi pour s'insinuer en la bonne grace des roys, ils se rendent semblables à eux, les attrapans par ceste tromperie: mais à un bon gouverneur d'estat populaire, il n'est pas convenable d'imiter ny contrefaire les meurs ny le naturel de son peuple, mais de les cognoistre et user envers un chascun des particuliers, des moyens par lesquels il sçait qu'il se peut prendre et gaigner: car la faute d'avoir bien cogneu et sceu manier les hommes selon leurs humeurs, apporte et cause des rebuts et des reculements, aussi bien ès gouverneurs populaires, comme il fait aux mignons des roys.

IX. Mais après que lon a acquis authorité et foy grande envers le peuple, c'est alors que lon doit tascher à reformer son naturel s'il est vicieux, et le retirer petit à petit, et ramener tout doucement à ce qui est meilleur: car c'est chose bien laborieuse, et bien difficile de changer toute une commune, mais pour y parvenir il faut que tu commances à toy-mesme le premier, en reformant ce qu'il y a de dereglé en ta vie, et en tes meurs, sçachant que tu as à vivre desormais, comme en un theatre ouvert, où tu es veu de tous costez. Et si d'adventure il est malaisé de re-

tirer ton ame de toutes sortes de vices entierement, au moins en osteras et retrencheras tu ceux qui sont les plus apparents et qui plus se presentent au dehors : car tu oys comme Themistocles, quand il se voulut addonner au maniement des affaires, se retira des compagnies où lon ne faisoit que boire, danser, jouër et faire grand chere, et comme en veillant, jeunant, et estudiant, il disoit à ses familiers, que la victoire et le trophée de Miltiades ne le laissoient pas reposer. Pericles au cas pareil changea ses façons de faire, en sa maniere de vivre, et en sa personne, quant à marcher gravement, et parler posément, à monstrer tousjours un visage pensif, à contenir ses mains au dedans de sa robbe, sans jamais les monstrer dehors, à n'aller jamais par la ville ailleurs qu'au conseil, et à la tribune aux harengues : car ce n'est pas chose aisée à manier qu'une tourbe de populaire, ne qui se laisse prendre à toute personne d'une prise salutaire, et gaigne lon beaucoup si lon peult tant faire que comme une beste ombrageuse et souspeçonneuse, il ne s'effarouche et ne s'effroye point de chose qu'il oye, ne qu'il voye, tant qu'on le puisse manier et gouverner.

X. Pourtant ne fault il pas mettre cela en nonchaloir, ny avoir peu de soing de ses meurs et de sa vie, en s'estudiant de faire autant qu'il est possible, qu'elles soient sans blasme et sans reproche : pour ce que ceulx qui prennent en main le gouvernement des affaires publiques, ne sont pas subjects à rendre compte et raison de ce qu'ils disent, et de ce qu'ils

font en public seulement, ains recherche lon curieusement jusques à leurs licts, leurs mariages, et à tout ce qu'ils font en leur privé, soit en jeu, soit à bon esciant. Car que dirons nous d'Alcibiades, lequel estant homme d'execution, autant ou plus que nul autre capitaine de son temps, et s'estant tousjours maintenu invincible, quant à luy, en ce qu'il mania du public, finit neantmoins ses jours malheureusement, pour la dissolution et le desbordement de sa vie domestique: de maniere qu'il frustra son païs du fruict de ses autres bonnes qualitez, par son intemperance, et sa somptueuse superfluité de despense. Ceulx d'Athenes reprenoient en Cimon, qu'il aimoit le vin: et les Romains ne trouvans autre chose à redire en Scipion, le blasmoient de trop dormir: et les malveuillans de Pompeius, ayans remarqué qu'il grattoit quelquefois sa teste d'un doigt, luy reprochoient, et tournoient à injure cela. Car tout ainsi comme une lentille, un seing, une verrue en la face de l'homme font plus d'ennuy, que ne feroient une balafre, ou une cicatrice, ou une mutilation en tout le reste du corps: aussi les fautes petites et legeres de soy, apparoissent grandes ès vies des princes, et de ceulx qui ont le gouvernement de la chose publique entre leurs mains, pour l'opinion imprimée en l'entendement des hommes, touchant l'estat de ceux qui gouvernent, et qui sont en magistrat, estimans que c'est chose grande, et qui doit estre pure et nette de toutes faultes, et de toutes imperfections.

XI. Pourtant à bon droict fut grandement loué

Julius Drusus (1), senateur Romain, de ce qu'il respondit à quelques ouvriers, qui luy promettoient de faire en sorte, s'il vouloit, que ses voisins qui descouvroient et voyoient en plusieurs endroits de sa maison, n'auroient plus nullement de veuë sur luy, et ne luy cousteroit que trois mille escus seulement : mais je vous en donneray six mille, dit-il, et faittes en sorte que lon voye dedans ma maison de tous costez, à fin que tous ceux de la ville voient et sçachent comment je vis : car c'estoit un personnage grave, honeste et sage : mais à l'adventure n'estoit-il ja besoing que lon luy rendist sa maison veuë de tous costez, pource que le peuple penetre jusques à voir au fond des meurs, des conseils, des actions, et vies que lon pense estre plus cachées et couvertes de ceulx qui gouvernent, non moins par ce à quoy ils s'adonnent en privé, qu'à ce qu'ils leur voient faire et dire en public, en aimant les uns, et les estimant pour cela, et en haïssant, et mesprisant les autres.

XII. Et quoy, me dira quelqu'un, les citez ne se servent elles pas quelquefois de gouverneurs, qu'elles sçavent estre dissolus et desordonnez en leur maniere de vivre? Je croy bien : mais c'est comme nous voyons que les femmes qui enchargent, et sont enceintes, appetent bien souvent à manger des pierres, et ceux à qui le cœur fait mal sur la mer demandent des saleures, et autres telles mauvaises viandes ; mais un

(1) Il s'appeloit Marcus Livius Drusus. Fut consul, puis tribun du peuple; entreprit de grandes innovations, qu'il ne put faire réussir, et fut tué par une main inconnue, l'an de Rome 663.

peu après que le mal leur est passé, ils les rejettent et les ont en horreur: aussi les peuples quelquefois par une insolence et un plaisir desordonné, ou à faute de meilleurs gouverneurs, se servent des premiers venus, combien qu'ils les mesprisent et abominent: et puis après ils sont bien aises quand ils oyent tenir d'eux de tels propos que le poëte comique Platon (1) en une siene comædie, fait dire au peuple mesme,

Prens moy la main, prens la moy vistement,
Car j'esliray capitaine autrement
Ægyrius:

et puis en un autre passage il demande le bassin et une plume pour mettre en sa gorge et se provocquer à vomir,

Devant moy j'ay la tribune eminente
Des harengueurs, Mantile se presente.

Et puis après,

Il entretient une puante teste,
Voire, je dis, infame et deshonneste.

XIII. Et le peuple Romain, comme Carbon luy promist quelque chose, en l'asseurant par un grand serment, avec une execration et malediction s'il n'estoit ainsi, tout d'une voix jura haultement à l'encontre, qu'il n'en croyoit rien. Et en Lacedæmone,

(1) Platon le poëte comique florissoit dans la quatre-vingt-unième olympiade, vers l'an de Rome 299, aussi bien que Cratinus, autre poëte comique, et Aristarque, poëte tragique.

comme un meschant homme dissolu, nommé Demosthenes, eust proposé un advis et conseil, qui estoit fort à propos, et utile pour la matiere dont il estoit question, le peuple le rejetta: et les ephores ayants choisy un des plus honorables senateurs du conseil, luy commanderent de proposer le mesme advis, ne plus ne moins que s'ils l'eussent osté d'un vaisseau sale et ord, et remué en un autre pur et net, pour le rendre agreable à leur commune: tant a d'efficace pour gouverner un estat, la foy et l'asseurance de la preudhommie d'un personnage, et consequemment aussi tant a de force le contraire.

XIV. Ce n'est pas pourtant à dire, qu'il faille negliger la grace et science de bien dire, en faisant son total fondement de la vertu, mais estimer que l'eloquence n'est pas celle qui persuade seule, ains qu'elle y aide et coopere, en rhabillant le dire du poëte Menander,

> Les bonnes mœurs de celuy qui harengue
> Croire le font, non pas sa belle langue.

Car ce sont les bonnes meurs et la parole ensemble: si d'adventure nous ne voulions dire, que c'est le timonier qui gouverne la navire, et non pas le timon, et que c'est le chevaucheur qui tourne le cheval, et non pas la bride: aussi que la science de gouverner une chose publique use des meurs, et non pas de l'eloquence, comme d'un timon, ou d'une bride, pour manier et regir toute une ville, qui est, ainsi que dit Platon, l'animal le plus aisé à tourner qui soit

point, prouveu qu'il soit conduit et mené en maniere de dire par la pouppe : car veu que les grands roys enfans de Jupiter, ainsi comme Homere les appelle, enfloient encore leur magnificence avec de grandes robbes de pourpre, avec des sceptres en leurs mains, avec des gardes et satellites, dont ils estoient environnez, avec des oracles des dieux en leur faveur, assubjettissants à eulx par ceste venerable apparence exterieure, la commune, en leur imprimant opinion qu'ils estoient quelque chose plus que hommes : et neantmoins vouloient encore apprendre à disertement parler, et ne mettoient point en nonchaloir d'acquerir la grace de bien dire,

Et harenguer, pour estre plus parfaicts (1)
A soustenir de la guerre le faix :

et ne se recommandoient pas seulement à Jupiter conseiller, ny à Mars sanglant, ou à Minerve guerriere, ains reclamoient aussi la Muse Calliopé,

Qui suit les roys, et les rend venerables :

adoulcissant par grace persuasive, et appaisant la violence et la fierté des peuples : veu, dis je, que les grands princes se servent de tant d'aides et de subsides, seroit il bien possible que un homme privé, avec une simple cappette et une apparence populaire, entreprenant de manier toute une cité à sa guise, en peust venir à bout et donter tout un peuple, s'il n'avoit l'e-

(1) Iliade, l. IX, v. 441. *C.*

loquence qui lui aidast à ce faire pour les persuader et amener à sa devotion? quant à moy, je croy que non.

XV. Or les patrons des galeres et des navires, ont d'autres officiers dessoubs eulx, comme les comites (1) qui font par toute la navire entendre leurs commandements : mais le bon gouverneur d'estat doit avoir dedans soy-mesme l'entendement qui manie le timon, et puis la parole qui fait entendre sa volonté, à fin qu'il n'ait point affaire à tout propos de la voix d'un autre, et à fin qu'il ne soit contrainct de dire comme faisoit Iphicrates quand il se trouvoit rabroué par l'eloquence d'Aristophon (2), Le joueur de mes adversaires est bien meilleur que le mien, mais mon jeu vault beaucoup mieulx que le leur : et qu'il ne luy faille souvent usurper ces vers d'Euripide,

> Que pleust à dieu que l'humaine semence
> Fust sans parole et sans point d'eloquence.

Et ces autres,

> O dieux que n'ont les affaires du monde
> Voix pour parler, à fin que la faconde
> Des harengueurs ne servist plus de rien.

car ces propos là, se pourroient à l'adventure conceder à un Alcamenes, ou un Nesiotes, ou un Icti-

(1) Grec, les Celeustes. Voyez le tome IV, page 340.

(2) Lisez : « L'acteur de mes adversaires est meilleur, mais mon « drame vaut mieux. » *C.*

nus (1), et à telle maniere de gens vivans de leurs bras, et gaignans leur vie à la sueur de leur corps, qui n'ont point d'esperance de jamais attaindre à ceste perfection de bien dire : comme lon escrit de deux architectes et maçons, que lon vouloit esprouver à Athenes, pour sçavoir lequel des deux seroit mieulx à propos pour entreprendre une grande fabrique et edifice publique : l'un, qui estoit affetté et sçavoit bien dire sa raison, recita une harengue qu'il avoit premeditée touchant celle fabrique, si bien qu'il emeut toute l'assistance du peuple : et l'autre qui entendoit bien mieulx l'architecture, et ne sçavoit pas si bien harenguer, se presentant au peuple ne feit que dire, seigneurs Atheniens, ce que cestuy cy a dit, je le feray. Et quant à ceulx là ils ne recognoissent que Minerve artisane et ouvriere, comme dit Sophocles,

Qui dessus l'enclume massive
Forment à grands coups de marteaux
Une masse sans ame vive
Obeïssante à leurs travaux.

Mais celuy qui est ministre et presbtre de la Minerve Poliade, c'est-à-dire gardiene des villes, et de justice conseillere,

(1) Ce sont peut-être des noms de bas personnages dans quelques comédies. Nésiote signifie habitant d'une île. *Vauvilliers.* Alcamènes étoit un sculpteur contemporain de Phidias. Ictinus étoit un architecte qui vivoit aussi à la même époque. Nésiote est probablement un nom corrompu, et je crois avec Bachet de Mézi-

Qui aux conseils des hommes presidente (1):
Ou à les rompre ou assembler regente.

Celuy là, dis-je, n'ayant qu'un seul instrument dont il se puisse servir, qui est la parole, forme les uns à son moule et les accommode, les autres qu'il treuve repugnans au desseing de son ouvrage comme seroient des nœuds en du bois, ou des feuilles et pailles en du fer, en les polissant et applanissant, il embellit toute une cité.

XVI. Par ce moyen le gouvernement de Pericles qui de nom et d'apparence estoit populaire, à la verité et en effect estoit principauté regie par un seul homme premier de sa ville, par le moyen et la force de son eloquence: car au mesme temps Cimon estoit bien homme de bien, si estoit Ephialtes (2), et Thucydides (3) aussi, qui estant un jour enquis par le roy de Lacedæmone Archidamus, lequel estoit le plus adroit à la luicte de luy ou de Pericles: Cela, respondit il, seroit bien mal-aisé à dire: car quand je l'ay porté par terre en luictant, luy en disant persuade aux assistans qui l'ont veu, qu'il n'est pas

riac qu'il faut lire Nestoclès, que Pline, l. xxxiv, ch. 8, met au nombre des sculpteurs qui rivalisoient avec Phidias. *C.*

(1) Odyssée, l. II, v. 69. *C.*

(2) Ami de Périclès.

(3) Fils de Milesius, l'un des chefs du parti opposé à Périclès. L'historien Thucydide vivoit dans le même temps. Mais il étoit fils d'Olore.

tombé, et le gaigne : ce qui n'apportoit pas seulement gloire et honneur à luy, mais aussi salut à toute sa ville, laquelle se laissant persuader à luy, mainteint et garda très bien la richesse et l'estat qu'elle avoit, et s'absteint de vouloir conquerir l'autruy : là où le pauvre Nicias qui avoit bien la mesme intention, et non pas la mesme grace de persuader avec sa parole, qui estoit comme un mords trop doulx, tascha bien de refrener et arrester la cupidité du peuple, mais il n'en peut venir à bout, ains fut emporté malgré luy, et entrainné à col tors par la violence du peuple, jusques en la Sicile.

XVII. On dit communément par un ancien proverbe, Qu'il ne fault pas tenir le loup par les aureilles : mais c'est un peuple et toute une cité qu'il fault principalement prendre par les aureilles, non pas aller chercher d'autres prises lourdes et grossieres, pour attirer et gaigner une commune, ainsi que font ceulx qui ne sont pas suffisamment exercitez en cest art d'eloquence, les uns tirans le populaire par la panse, et en luy faisant des bancquets, les autres par la bourse, en luy donnant de l'argent, ou luy faisant voir des jeux, des danses, ou des combats d'escrimeurs à outrance, qui n'est pas tant mener que trainer par flatterie un peuple : car le mener proprement est le persuader par force d'eloquence, là où ces autres allechements de populace ressemblent proprement aux appasts que lon fait pour prendre les bestes bruttes.

XVIII. Puis qu'il est donc ainsi, que le principal

instrument d'un sage gouverneur est la parole, il fault tout premierement qu'elle ne soit point affettée, ny pompeuse et fardée, comme seroit celle d'un jeune charlatan et triacleur, qui voudroit monstrer son eloquence en pleine assemblée de foire, composant son oraison des plus beaux, plus doulx, et plus elegans termes qu'il pourroit choisir : ny aussi tant elabourée et travaillée, comme disoit Pytheas, qu'estoit celle de Demosthenes, luy reprochant qu'elle sentoit l'huile de la lampe : ny pleine de trop de curiosité sophistique, de raisons trop aiguës et subtiles, ou de clauses exactement mesurées à la regle et au compas, ne plus ne moins que les musiciens veulent qu'au touchement des cordes il se sente une affection doulce, non pas un rude battement : aussi au langage du sage gouverneur, soit qu'il conseille, ou qu'il ordonne quelque chose, qu'il apparoisse non une ruze, ny un artifice d'orateur, non une affectation de louange d'avoir parlé doctement, subtilement, et ingenieusement, mais soit son parler plein d'une affection naïfve, d'une vraye magnanimité, d'une franchise de remonstrance paternelle, qu'il sente son pere du public, plein de bon sens, de provoyance soigneuse, ayant la grace attrayante conjoincte avec l'honeste dignité, en termes graves, raisons pertinentes et vraysemblables. Il est bien vray que le langage d'un homme de gouvernement reçoit plus que ne fait celuy d'un advocat plaidant en jugement, des sentences, des histoires, des fables, des translations, lesquelles esmeuvent fort une commune, quand celuy

qui les allegue en sçait user moderement, et en temps et lieu, comme feit celuy qui dit : Ne veuillez, seigneurs, rendre la Grece borgne, parlant de la ville d'Athenes que lon vouloit destruire : et comme parla Demades quand il dit qu'il n'avoit à gouverner que le naufrage de la chose publique. Et Archilocus qui disoit, Que la pierre de Tantalus ne soit pas tousjours suspendue sur ceste isle : et Pericles qui vouloit qu'on ostast une petite isle, qu'il disoit estre une maille en l'œil du port de Pirée : et Phocion parlant de la victoire qu'avoit gaignée le capitaine Leosthenes, que la carriere de ceste guerre estoit belle, mais qu'il en craignoit le retour et le redoublement, c'est à dire, la longueur. En somme le parler tenant un peu du grave, et du hault et du grand, est mieulx seant à un gouverneur de ville : dequoy lon peut prendre pour exemple et patron les oraisons que Demosthenes a escriptes contre le roy Philippus, et entre les harengues et concions de Thucydides (1) celle de l'ephore Sthenelaïdas, et celle du roy Archidamus en la ville de Platæes, et celle de Pericles après la grande pestilence d'Athenes. Mais quand aux longs preschements et grandes trainées de harengues que Theopompus, Ephorus, et Anaximenes (2) font dire aux capitaines, quand ils ont ja fait prendre les armes à leurs gens,

(1) L'historien.

(2) Anaximène, historien de Lampsaque, l'ancien ou le rhéteur, disciple de Diogène le Cynique. Il vivoit avec Alexandre-le-Grand. Anaximène le jeune, autre historien, aussi de Lampsaque, florissoit peu après, au temps de Ptolémée, fils de Lagus.

et les ont rengez en bataille, on en peut dire ce que dit un poëte,

Si follement on ne va langager
Quand on est prest de l'ennemy charger.

XIX. Il est bien vray que l'homme de gouvernement troussera bien aucunefois quelque mot de rencontre, et quelque traict de risée, mesmement si c'est pour chastier et provoquer quelqu'un modestement, et avec utilité, non pas le taxer ne picquer outrageusement en son honneur avec gaudisserie: mais cela est principalement trouvé bon et loué, quand il se fait en repliquant et rendant le change à quelqu'un, car de commancer et le faire de propos deliberé et premedité, c'est à faire à un plaisant, qui cherche à faire rire la compagnie, outre ce que lon en encourt opinion de malignité, comme il y en avoit ès brocards de Ciceron et de Caton le vieil, et d'un Euxitheus qui estoit familier d'Aristote, car ceux là ordinairement commancent les premiers à se mocquer: mais quand on ne fait que repliquer, la soudaineté de l'occasion donne à celuy qui fait la rencontre, pardon et bonne grace, tout ensemble, comme feit Demosthenes à un qui estoit souspeçonné d'estre larron, qui se mocquoit de ce que Demosthenes veilloit toute la nuict pour estudier et escrire: « Je sçay bien, dit-il, que je te « fasche fort de ce que je tiens la lampe allumée toute « la nuict »: et aussi quand il respondit à Demades qui crioit à pleine teste, « Demosthenes me veult cor- « riger : c'est bien ce que lon dit en commun pro-

« verbe, La truye veult enseigner Minerve », « Ceste « Minerve-là, luy repliqua il, fut l'autre jour surprise « en adultere ». Aussi n'eut pas mauvaise grace ce que respondit Xenætus à ses citoyens qui se mocquoient de luy, de ce qu'estant leur capitaine il s'en estoit enfuy : « Avec vous, mes beaux amis », respondit il.

XX. Mais il se fault bien donner garde de passer une certaine mediocrité en matiere de ces rencontres et mots de risée, et d'offenser importunément les escoutans, ou de se ravaller et se monstrer lasche soy-mesme, en le disant, comme feit un Democrates, lequel un jour montant en la tribune aux harengues, dit au peuple assemblé, « Qu'il ressembloit à leur « ville, par ce qu'il avoit peu de force, et beaucoup « de vent » : et une autre fois du temps de la deffaitte et bataille perdue à Chæronée (1), se presentant devant l'assemblée du peuple : « Je suis bien desplai« sant, dit-il, que la chose publique soit si calami« teuse, que vous preniez la patience d'ouïr et rece« voir mon conseil » : car l'un est acte d'homme bas et vil, et l'autre de fol et insensé : et à l'homme d'estat, ny l'un ny l'autre n'est bien convenable.

XXI. On a aussi en admiration la brefveté du langage de Phocion : tellement que Polyeuctus faisant jugement de luy, disoit, que Demosthenes estoit bien un très grand orateur, mais que Phocion sçavoit mieulx dire, pource que son langage en peu de pa-

(1) Par les Athéniens contre Philippe, la troisième année de la cent dixième olympiade.



roles contenoit beaucoup de substance : et Demosthenes qui ne faisoit compte de tous les autres orateurs de son temps, quand Phocion se levoit pour parler après luy : « Voylà, disoit il, le coupperet de « mes paroles qui se leve ».

XXII. Mets donc peine le plus qu'il te sera possible, quand tu auras à parler devant le peuple de bien propenser ce que tu auras à dire, pendant que tu le pourras faire seurement, et non pas user de paroles vaines et vuides de sens, sçachant que Pericles mesme, ce grand gouverneur prioit aux dieux avant que de monter en chaire, qu'il ne luy eschappast de la bouche aucune parole, qui ne servist à la matiere dont il devoit traitter : toutefois encore se faut il exerciter à sçavoir respondre et repliquer promptement : car les occasions passent en un moment, et apportent beaucoup de cas soudains en matiere de gouvernement : au moyen dequoy Demosthenes, pour n'y estre pas bien fait, estoit reputé inferieur à plusieurs autres de son temps, pource que quand l'occasion se presentoit, bien souvent il se tiroit en arriere, et se cachoit s'il n'avoit bien premedité ce qu'il avoit à dire. Et Théophrastus escrit qu'Alcibiades voulant non seulement dire ce qu'il falloit, mais aussi ainsi qu'il le falloit, restivoit bien souvent en parlant, et quelquefois demouroit tout-court, pendant qu'il cherchoit en luy mesme, et composoit les termes propres ès quels il devoit dire : mais celuy qui prent occasion de se lever pour parler des occurrences mesmes, et des temps qui se presentent soudainement, il estonne

merveilleusement et méne comme il veult une commune : comme Leon Byzantin vint un jour à Athenes, envoyé par ceux de (1) Constantinople pour faire des remonstrances de pacification aux Atheniens, lesquels estoient tombez en grandes dissentions les uns contre les autres : or estoit il fort petit, de maniere que quand le peuple le veit sur la chaire aux harengues, chascun s'en prit à rire : dequoy luy s'appercevant, « Et que feriez vous doncques, dit il, si vous « voyez ma femme, qui à peine me vient jusques au « genouil » ? alors la risée fut encore bien plus grande de toute l'assemblée : « Et neantmoins tous petits que « nous sommes, dit il, quand nous entrons en que- « relle l'un contre l'autre, la ville de Byzance n'est « pas assez grande pour nous contenir tous deux ». Et Pytheas l'orateur, lors qu'il contredisoit aux honneurs que lon decernoit à Alexandre, comme quelqu'un luy dist, « Comment, ozes tu bien parler de si « grandes choses, toy qui es si jeune ? Et quoy, dit il « Alexandre que vous faites un dieu par vos decrets, « est encore plus jeune que moy » : mais encore outre ceste parole bien exercitée, il faut apporter une forte voix, un bon et puissant estomach, et une longue haleine à ce combat de gouvernement qui n'est pas leger, ains où il fault que tout aille, de peur que si d'adventure sa voix se pert, ou se lasse, il ne viene souvent à estre gaigné et supplanté par quelque

(1) Byzance.

Larron criart, ayant la voix d'acier (1).

XXIII. Et Caton le second, quand il sentoit que le senat ou le peuple estoit prevenu par brigues et menées, tellement qu'il n'esperoit pas pouvoir persuader ce qu'il pretendoit, il se levoit et parloit tout un jour, à fin d'empescher, que pour le moins il ne se feit rien de tout ce jour là, et faisoit ainsi couler le temps : mais à tant, quant à la parole du gouverneur, de quelle efficace elle est, et comment il la fault preparer, nous en avons desormais traitté suffisamment, pour ceux qui y sçauront bien d'eulx mesmes adjouster ce qui necessairement y est ensuyvant.

XXIV. Au surplus il y a deux advenues et deux chemins pour entrer en credit de gouvernement, l'un court et honorable pour bien tost acquerir gloire, mais il n'est pas sans danger : l'autre plus long et plus obscur, mais où il y a aussi plus de seureté : car les uns partans et faisans voile d'une roche assise en pleine mer, en maniere de dire, commancent à quelque entreprise grande et illustre, là où il est besoing de hardiesse, et se jettent de prim-sault au beau milieu des affaires de gouvernement, estimans que le poëte Pindare dit verité en ces vers,

A tout œuvre et acte naissant,
Ceux qui le vont encommanceant

(1) Grec, de Cyclobore. C'est le nom d'un torrent auprès d'Athènes.

Doivent donner un front illustre,
Qui de loing face voir son lustre :

Car certainement un peuple communément estant ja las et saoul des gouverneurs qu'il a de long temps accoustumez, reçoit plus volontiers ceulx qui commancent : ne plus ne moins que les spectateurs regardent plus affectueusement un nouveau champion qui vient tout frais sur les rencs, et les faveurs, credits et puissances, qui ont tout soudain un illustre accroissement, estonnent et esblouïssent l'envie : ne plus ne moins que le feu, disoit Ariston, ne fait point de fumée, quand il s'enflamme soudainement, aussi la gloire n'engendre point d'envie quand elle s'acquiert promptement : mais ceux qui croissent à loisir et petit à petit sont ceulx à qui l'on s'attache, l'un d'un costé, l'autre de l'autre : et pour ceste cause plusieurs avant que florir en matiere de credit au gouvernement, sont demourez tous amortis et fenez à l'entour de la tribune aux harengues : mais là où il y a, comme dit l'epigramme du coureur Ladas (1),

Quand on oyoit le son de la barriere,
Il estoit ja au bout de la carriere,
Ayant le chef de laurier couronné,

(1) Il y a eu deux hommes de ce nom, l'un Achéen, qui remporta le prix de la course du Stade dans la cent vingt-cinquième olympiade ; l'autre, Lacédémonien, qui remporta celui de la longue course. La date de sa victoire est inconnue. C'est vraisemblablement celui dont il s'agit en ces vers, parceque Pausanias fait en plusieurs endroits l'éloge de sa vitesse, et notamment en le comparant à l'autre.

quelqu'un qui fait une ambassade illustre, ou gaigne un triomphe, ou conduit une armée glorieusement, ny les envieux, ny les malveuillans encontre ceulx là, n'ont pas pareille puissance.

XXV. Ainsi vint Aratus en grand credit dès son commancement, pour avoir deffaict et ruiné le tyran Nicocles : ainsi feit Alcibiades quand il prattiqua l'alliance des Mantiniens avec les Atheniens contre les Lacedæmoniens. Et Pompeius voulut entrer en triomphe dedans la ville de Rome, avant que d'estre reçeu au senat : et comme Sylla l'en voulust empescher, il ne feignit pas de luy dire, « Il y a plus d'hommes qui « adorent le soleil levant, que le soleil couchant » : ce que Sylla ayant ouy, ceda, sans rien repliquer à l'encontre. Et ce que le peuple Romain eleut Cornelius Scipion tout soudain consul contre la disposition des loix, lors qu'il ne demandoit que l'office d'ædile, ne fut pas pour un vulgaire commancement et entrée telle quelle aux affaires, ains pour l'admiration qu'il eut de sa grande vertu en ce qu'estant encore en son adolescence, il avoit combattu teste à teste en champ clos en Espagne, et avoit vaincu son ennemy, et pour autres plusieurs grandes prouësses qu'il avoit faittes estant coulonnel de mille hommes de pied à l'encontre des Carthaginois pour lesquels beaux faicts d'armes le vieil Caton retournant du camp exclama,

Luy seul se peut mettre au nombre des sages (1),
Les autres tous sont comme umbres volages.

(1) Odyssée, l. x, v. 495.

XXVI. Mais maintenant que les citez de la Grece sont reduites à tels termes, qu'elles n'ont plus d'armées à conduire, ny d'alliance à prattiquer, ny de tyrannies à ruiner, quelle noble et illustre entrée voulez vous que face un jeune homme en l'entremise de gouvernement? Il reste encore les causes publiques à plaider, les ambassades devers l'empereur à negocier, où il est ordinairement besoing d'un personnage ardent à l'action, qui ait cœur et entendement pour en venir à chef: et si y a plusieurs honestes coustumes ancienes que lon a par negligence laissé abastardir, que lon pourroit remettre sus et renouveller, et plusieurs abus qui par mauvaise accoustumance se sont coulez dedans les villes, et y ont pris pied au grand deshonneur et grand dommage de la chose publique, qui se peuvent redresser et rhabiller. Il est plusieurs fois advenu qu'un grand procès jugé droittement, foy et diligence cognue en la cause d'un pauvre homme defendu librement et vertueusement contre l'oppression d'un puissant adversaire, une parole roide ditte hardiment à un grand seigneur mauvais pour le droit et la justice, ont donné entrées honorables au maniement des affaires publiques: plusieurs mesmes se sont mis en avant par les inimitiez qu'ils ont prises à l'encontre de quelques personnages, dont l'authorité estoit odieuse, suspecte et formidable au peuple: car tout premierement la puissance et l'authorité de celuy qui est ruiné accroist à celuy qui l'a deboutté avec meilleure reputation: non pas que je veuille dire, qu'il soit

bon de s'attacher par envie à un homme de bien et d'honneur, qui par sa vertu tient le premier lieu de credit en son païs, comme Simmias feit à Pericles, Alcmeon à Themistocles, Clodius à Pompeius, et Meneclides l'orateur à Epaminondas : car cela n'est ny bon, ny honorable, et encore moins profitable : pource que quand le peuple par une soudaine cholere a offensé un homme de bien, et que puis soudainement il s'en repent, il n'estime point avoir de plus aisée ny plus juste defense et excuse envers luy, que de ruiner celuy qui a commancé le premier à les induire à ce faire : mais bien de se prendre à un meschant homme, qui par une audace temeraire et par ces ruzes et cautelles aura mis soubs luy toute une cité, comme estoient anciennement un Cleon et un Clitophon à Athenes, pour le ruiner et renverser : cela est un beau preambule, ne plus ne moins que d'une comedie, pour entrer au gouvernement d'une chose publique.

XXVII. Je n'ignore pas aussi que quelques uns pour avoir un peu rongné les ailes à un senat trop imperieux et s'attribuant trop de souveraineté, comme feit un Ephialtes (1) à Athenes, et un Phormion en la ville des Eliens, en ont acquis honneur et credit en leur païs, mais cela est un dangereux commancement pour ceulx qui veulent venir au maniement des affaires : et semble que Solon commancea par une meilleure entrée, estant la ville d'Athenes di-

(1) Voyez le chapitre L.

visée en trois parts, la premiere, des habitans de la montaigne : la seconde, de ceux de la plaine : la tierce, de ceux de la marine : car ne se meslant avec pas une des trois, ains se maintenant commun à toutes, et disant et faisant toutes choses pour les reünir et reconcilier ensemble, il fut eleu d'un commun consentement de toutes reformateur, pour faire loix nouvelles de pacification entre elles, et par ce moyen rasseura l'estat d'Athenes. Voyla donc comment on peut entrer au maniement d'affaires par honorables et glorieux commancemens.

XXVIII. Et quant à l'autre entrée qui est plus seure et plus lente aussi, il y a eu plusieurs hommes notables, qui anciennement l'ont mieux aimée, Aristides, Phocion, Pammenes (1) le Thebain, Lucullus à Rome, Caton, Agesilaus à Lacedæmone : car tout ainsi que le lierre s'entortille à l'entour des arbres plus puissans que luy, et se leve à mont quand et eux : aussi chascun de ces personnages là estant encore jeune et incogneu, se coupplant avec un autre ancien, qui desja estoit en credit, en se levant petit à petit soubs l'ombre de l'authorité de l'autre, et crois-

(1) M. Reiske, à qui je dois d'ailleurs beaucoup, veut que ce Pammène soit différent de celui dont Plutarque parle au premier livre des Symposiaques, et dont il est question dans Diodore de Sicile, l. XVII, p. 107, édit. Wessel.; dans Polien, Stratag. l. VI, chap. 16; et dans Frontin, l. III, chap. 3. Mais je ne vois pas le fondement de cette différence. C'est ce Pammène chez qui Philippe, depuis roi de Macédoine, fut élevé en qualité d'otage amené par Pélopidas, comme Plutarque le raconte dans la Vie de ce fameux Thébain, chap. XLVIII.

sant avec luy, a fondé et enraciné son entremise au maniement des affaires. Ainsi Clisthenes poulsa en avant Aristides, et Chabrias Phocion, et Sylla Lucullus, Valerius Caton, Pammenes Epaminondas, et Lysander Agesilaus : mais ce dernier par une ambition hors de propos et une importune jalousie feit tort à sa reputation, en rejettant soudain arriere de soy celuy qui le guidoit en ses actions, mais tous les autres sagement et honestement ont tousjours reveré, recogneu et aidé de leur pouvoir à amplifier jusques à la fin les autheurs de leur avancement, ne plus ne moins que les corps opposez au soleil en rebattant et renvoyant la lumiere qui les enlumine l'augmentent et l'esclarcissent encore davantage : de maniere que les mesdisants qui portoient envie à la gloire de Scipion, disoient qu'il n'estoit que le joueur des beaux faicts d'armes qu'il executoit, mais que l'autheur en estoit Lelius son familier : toutefois Lelius ne s'en eleva ny altera jamais pour tous ces langages là, ains continua tousjours à seconder et promouvoir la gloire et la vertu de Scipion. Et Afranius amy de Pompeius, encore qu'il fust de bien petit lieu, estoit neantmoins prest à estre eleu consul, mais sentant que Pompeius favorisoit à d'autres, il se deporta de sa poursuitte, disant qu'il ne luy seroit pas tant honorable d'estre promeu au consulat, comme il luy seroit moleste de l'avoir obtenu contre la volonté et sans le port et faveur de Pompeius : ainsi en differant et attendant un an seulement, il obtint ce qu'il demandoit, et si se conserva la bonne grace de son

amy : par ce moyen il advient à ceux qui sont ainsi menez comme par le poing au chemin de la gloire par d'autres, qu'en gratifiant à un, ils gratifient ensemble à plusieurs, et que s'il arrive mal ils en sont moins haïs. C'est pourquoy Philippus admonestoit fort son fils Alexandre qu'il advisast bien à faire force serviteurs et amis pendant qu'il en avoit le loisir, estant un autre en regne, et qu'il parlast gracieusement à un chascun, et caressast tout le monde.

XXIX. Mais il faut eslire pour son guide et conducteur, non simplement celuy qui est le plus puissant, et qui a plus de credit, ains celuy qui est tel par sa vertu. Car ainsi comme tout arbre ne reçoit pas, ou ne peut pas porter la vigne entortillée à l'entour de son tronc, et y en a quelques uns qui la suffoquent, et empeschent de croistre et de profiter : aussi ès gouvernements des villes ceux qui ne sont pas vrayement gens de bien, amateurs de la vertu seulement, ains ambitieux et convoiteux de l'honneur et des grandeurs, ils ne laissent point aux jeunes gens de moyens et occasions de faire de belles choses, ains par envie et jalousie les reculent et tienent loing le plus qu'ils peuvent, en les faisant languir, comme ceux qui leur ostent la gloire, laquelle ils estiment estre leur nourriture, ainsi que feit Marius en Afrique, et depuis en la Gaule, à l'endroit de Sylla duquel il avoit tiré beaucoup de beaux et bons services, et puis soudainement il ne s'en voulut plus servir, pource que à la verité il estoit marry de le veoir venir en avant, et acquerir reputation, prenant pour sa couleur le ca-

chet qu'il avoit fait graver en un anneau, à fin d'avoir quelque occasion de le reculer : car Sylla ayant la charge des finances soubs Marius, qui estoit capitaine general, fut envoyé par luy devers le roy Bocchus, dont il amena Jugurtha prisonnier : et comme jeune homme qu'il estoit, ne faisant que commancer à gouster la doulceur de la gloire, ne s'estoit pas porté trop modestement en ceste affaire, parce qu'il portoit en son doigt un anneau, sur lequel il avoit faict engraver ceste histoire, comme Bocchus luy livroit entre ses mains Jugurtha prisonnier : c'est dequoy Marius se plaignoit, et qu'il prenoit pour occasion coulorée de le reculer : au moyen dequoy Sylla se retirant devers Catulus et Metellus gens de bien, adversaires de Marius, en peu de temps chassa et ruina Marius par une guerre civile, qui fut bien près de renverser entierement tout l'empire Romain.

XXX. Sylla ne feit pas ainsi à l'endroit de Pompeius, car il l'avancea tousjours dès sa premiere jeunesse, se levant de sa chaire au devant de luy, et se descouvrant la teste quand il arrivoit : et semblablement departant aux autres jeunes gentils-hommes Romains les moyens de faire exploits de capitaines, et mesmes y poulsant aucuns qui n'y vouloient pas aller, de maniere qu'il emplit en ce faisant toutes ses armées de zele et d'emulation, à qui feroit le mieux, et vint par ce moyen au dessus de tous, en voulant estre non seul, mais le premier et le plus grand entre plusieurs grands.

XXXI. Ce sont doncques tels hommes ausquels il

se faut joindre, et par maniere de dire, attacher et incorporer, non pas comme le petit roytelet des fables d'Æsope, qui s'estant faict porter sur les espaules de l'aigle, quand il fut auprès du beau soleil s'envola soudainement, et y arriva devant l'aigle; aussi leur derober leur honneur et leur soubstraire leur gloire: ains au contraire la prenant et recevant d'eux avec leur consentement et bonne grace, en leur donnant à cognoistre qu'ils ne sçauroient pas bien commander s'ils n'avoient premierement appris d'eux à bien obeir, ainsi comme dit Platon.

XXXII. Après cela suit l'election que lon doit faire d'amis : en quoy il ne faut suivre ny la façon de Themistocles, ny celle de Cleon : car Cleon quand il voulut s'entremettre du maniement des affaires, assemblant tous ses amis ensemble, il leur declara qu'il renonceoit à l'amitié d'eux tous, parce qu'il disoit que l'amitié estoit souvent cause d'amollir les hommes, et de les devoyer de leur droitte intention en affaires de gouvernement : mais il eust bien mieux fait de chasser hors de son ame toute avarice et toute opiniastreté, et de nettoyer son cœur de toute envie et de toute malignité : car les gouvernemens des villes n'ont pas besoin d'hommes qui n'aient ne familiers ny amis, ains seulement qui soient sages et gens de bien : mais luy ayant chassé ses amis, avoit à l'entour de luy des flatteurs qui le lechoient ordinairement, ainsi que luy reprochoient les poëtes comiques, et se monstrant aspre et rude aux gens de bien, il se laissoit puis après aller à flatter et caresser une commune,

en faisant et disant toutes choses à leur gré, et prenant argent à toutes mains, en se liguant avec tous les plus meschants et plus perdus hommes de toute la ville, pour courir sus et faire la guerre aux gens de bien et d'honneur.

XXXIII. Au contraire Themistocles respondit à un qui luy disoit, « Tu feras le devoir de bon magistrat, « si tu te monstres egal à tous : j'adieu ne plaise que je « seie jamais en siege presidial, où mes amis n'aient « point plus d'avantage, que ceux qui ne seront point « mes amis » : ne faisant pas bien, non plus que l'autre, promettre ainsi l'authorité de son gouvernement à ceux, avec lesquels il avoit amitié, et de soubmettre les affaires publiques à ses privées et particulieres affections : nonobstant qu'il eust bien mieux respondu à Simonides, qui le requeroit de quelque chose qui n'estoit pas juste, « Ny le musicien, dit-il, ne seroit « pas bon qui chanteroit contre mesure, ny le ma- « gistrat juste qui favoriseroit une partie contre les « loix ».

XXXIV. Car ce seroit veritablement grande pitié et chose bien indigne, qu'en une navire le maistre et patron de la navire donnast ordre à recouvrer un bon pilote et timonnier, et que ce timonnier choisist de bons mattelots, et compagnons mariniers,

Sçachans très bien le timon gouverner,
Dresser la voile, ou soudain amener,
Lors que le vent impetueux se leve :

Et qu'en un attelier le maistre sceust bien eslire des

ouvriers et maneuvres soubs luy, qui ne luy gastent point son ouvrage, ains luy aident, et luy servent à le parachever, et que l'homme de gouvernement, qui est, comme dit Pindare,

Le maistre ouvrier de la justice,
Le directeur de la police,

ne sceust pas dès le commancement choisir des amis de mesme zele et mesme affection que luy, qui le secondent en ses entreprises, et qui soient comme luy espris du desir de bien faire, ains se laissast plier injustement, ores à faire un tort à l'appetit de l'un, ores à en faire un autre au gré d'un autre : car celuy là ressembleroit proprement à un charpentier ou maçon, qui par erreur ou ignorance useroit d'esquierre, ou de plomb et de regle, qui luy rendroient son ouvrage tortu.

XXXV. Car certainement les amis sont les utils vivans et sentans des hommes de gouvernement, et ne faut pas glisser avec eux, quand ils sortent de la droitte ligne, ains avoir l'œil soigneusement à ce, que sans son sceu mesme ils ne fourvoyent point : car ce fut cela qui deshonora et feit calomnier Solon envers ses citoyens, parce qu'ayant intention d'abolir les debtes, et introduire ce que lon appelloit à Athenes Sisacthia, comme qui diroit allegement de charge, qui estoit un nom addoucy, pour signifier une abolition generale de toutes sortes de debtes, il communiqua sa conception à quelques siens amis, qui luy feirent un lasche et meschant tour : car ils se

hasterent d'emprunter çà et là le plus d'argent qu'ils peurent, et peu de temps après l'edict de l'abolition generale des debtes estant venu en lumiere, il se trouva qu'ils avoient achepté plusieurs belles maisons, et grande quantité de terres, de l'argent qu'ils avoient emprunté : et fut Solon mescreu et chargé d'avoir fait ce tort là, qui luy mesme l'avoit reçeu.

XXXVI. Et Agesilaus s'est monstré ès affaires et poursuittes de ses amis plus foible et plus failly de cœur, qu'en nulle autre chose, comme le cheval Pegasus en Euripide,

> Qui se tapist à bas s'humiliant,
> Plus qu'on ne veut son eschine pliant :

et portant ses familiers plus affectueusement que la raison ne vouloit, quand ils estoient appellez en justice pour aucunes forfaictures, il sembloit que luy mesme s'estoit entendu avec eux à les faire : car il sauva Phœbidas, qui estoit accusé d'avoir surpris d'emblée le chasteau de Thebes, appellé la Cadmée, sans commandement du senat, alleguant pour la defense d'iceluy, que telles entreprises se devoient executer de son motif propre, sans en attendre autre mandement : d'autre costé, il feit tant par son port et faveur, que Sphodrias, qui estoit attainct d'un meschant et malheureux acte, d'estre entré à main armée dedans le païs d'Attique, lors que les Atheniens estoient en paix et amitié avec les Lacedæmoniens, s'eschappa, et fut absouls en jugement, et ce estant amolly par les prieres amoureuses d'un sien

fils. Lon trouve aussi une sienne missive qu'il escrivit à quelque seigneur en ces termes,

« Si Nicias n'a point forfait, delivre le pour la jus-
« tice : s'il a forfait delivre le pour l'amour de moy :
« mais comment que ce soit, delivre le ».

XXXVII. Au contraire, Phocion ne voulut pas assister seulement en jugement à son gendre Charillus, qui estoit accusé d'avoir pris de l'argent d'Harpalus, ains s'en alla, en luy disant, « Je t'ay fait mon allié « à toutes choses justes, et raisonnables ». Et Timoleon le Corinthien après avoir fait tout ce qui luy fut possible par prieres envers son frere, pour le cuider divertir de vouloir estre tyran, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il se tourna contre luy avec ceux qui le tuerent : car il ne fault pas seulement estre amy jusques aux autels, c'est à dire, jusques à ne se vouloir point parjurer pour eux, ainsi que respondit un jour Pericles : mais aussi jusques à ne vouloir rien faire pour eux contre les loix, contre le droict, et contre l'utilité publique : car quand on met cela à nonchaloir, il est cause d'amener une grande perte et ruine, comme fut ce que Phœbidas et Sphodrias ne furent pas punits ainsi qu'ils avoient merité, car ils furent cause que les Lacedæmoniens tomberent en la guerre Leuctrique.

XXXVIII. Il est vray que le devoir de bon et vray administrateur du public, ne nous contrainct pas de vouloir severement punir jusques aux petites et legeres faultes de noz amis, ains nous permet après avoir mis en seureté le public, au surplus de donner

secours à noz amis, leur assister, survenir, et secourir en leurs affaires, et y a des faveurs que lon peut faire sans envie, comme aider à un amy à parvenir à quelque office, ou bien luy faire tomber entre mains quelque honorable commission, ou quelque aisée legation, comme d'aller saluer de la part de la ville quelque prince, ou de porter parole d'amitié, et de bonne intelligence à quelque autre ville, ou bien s'il est question de quelque affaire difficile, et de grande importance, alors prenant la principale charge sur soy, on peut bien choisir pour adjoint un sien amy, ainsi que fait Diomedes en Homere,

Si vous voulez que moy-mesme j'elise (1)
Un compagnon qui soit mieulx à ma guise,
Comme pourrois je, Ulysse, t'oublier
Esprit divin, ny d'autres m'allier?

Ulysses aussi ne fault pas de luy rendre pareille louange,

Les beaux coursiers desquels tu me demandes (2),
Sage vieillard, arrivez en ces bandes
Nouvellement de la grande Thrace sont,
Et leur seigneur au combat perdu ont,
Diomedes le vaillant chef de guerre,
En combattant l'a rué mort par terre,
Et avec luy douze de ses amis,
Tous grands guerriers, à mesme fin a mis.

Ceste modestie dont on use envers ses amis n'honore

(1) Iliade, l. x, v. 244. *C.* (2) *Ibid.* v. 558. *C.*

pas moins ceux qui louent, que ceux qui sont louez: là où au contraire, l'arrogance qui n'aime rien que soy-mesme, comme dit Platon, demeure avec solitude, c'est à dire, elle est abandonnée de tout le monde. Davantage en ces honestes faveurs et plaisirs que lon peult faire civilement à ses amis, il y faut associer ses autres amis, et admonester ceux qui reçoivent telles graces, qu'ils les en louent et remercient, et leur en sçachent gré, comme en ayans esté cause en partie, et leur ayans conseillé.

XXXIX. Et si d'adventure ils nous font quelque requeste incivile et deraisonnable, il les en fault très bien esconduire, mais non pas aigrement, ains tout doulcement, en leur remonstrant pour les consoler, que telles requestes ne sont pas dignes de leur bonne reputation, ny de leur vertu, comme feit Epaminondas mieulx que tous les hommes du monde, quand il refusa à Pelopidas de mettre hors de prison un tavernier, et peu d'heures après, à la requeste d'une sienne amie il le laissa aller, en luy disant, seigneur Pelopidas ce sont de telles graces et faveurs qu'il faut conceder à des concubines, et non pas à de grands capitaines : mais Caton au contraire, respondit brusquement et fierement à Catulus, qui estoit l'un de ses plus grands et plus familiers amis. Ce Catulus estant censeur requeroit à Caton, qui pour lors n'estoit que questeur, qui est comme general des finances, que pour l'amour de luy il voulust laisser eschapper un clerc de finances, auquel il faisoit faire le procès. « C'est grand'honte, dit-il, à toy qui es

« censeur, c'est à dire, correcteur et reformateur des « meurs, et qui nous deusses reformer nous autres « qui sommes plus jeunes, d'estre chassé hors d'icy, « par noz sergens » : car il pouvoit bien en luy refusant de faict sa requeste, oster ceste aspreté et ceste aigreur de paroles, luy donnant encore à entendre que la rudesse, dont il luy usoit de faict, luy desplaisoit, mais qu'il y estoit contrainct par le droict et la loy.

XL. Il y a davantage que lon peult bien dignement quelquefois aider à ses amis, qui sont pauvres, à faire leurs besongnes, comme feit Themistocles après la bataille de Marathon, voyant un corps mort, qui avoit des chaines et carquants à l'entour du col, il passa outre quant à luy, mais se retournant devers un sien familier qui le suivoit, luy dit : « Amasse cela « toy, car tu n'es pas un Themistocles ». Les affaires mesme presentent bien souvent au sage gouverneur des occasions telles, de pouvoir enrichir ses amis : car tous ne peuvent pas estre riches et opulents, comme toy Menemachus. Donne donc à l'un une cause bonné et juste à defendre, où il y ait bien à gaigner : à l'autre recommande luy l'affaire de quelque personnage riche, qui ait besoing d'homme qui luy sçache dresser et procurer son faict : à un autre, sois luy favorable à avoir quelque marché de quelque œuvre publique, ou à luy faire estrousser quelque ferme à bon prix, où il y ait à profiter. Epaminondas feit bien plus, car il envoya un sien amy pauvre devers un autre riche bourgeois de Thebes,

luy demander (1) six cents escus en don, et luy dire que Epaminondas luy commandoit de les luy bailler. Le bourgeois esbahy de ceste demande vint devers Epaminondas, pour sçavoir à quelle occasion il luy mandoit de bailler ces six cents escus : « C'est pour- « autant, dit-il, que cestuy cy estant homme de bien « est pauvre : et toy, qui as beaucoup desrobbé à la « chose publique es riche ». Et Agesilaus, ainsi comme escrit Xenophon, se glorifioit de ce qu'il enrichissoit ses amis, et luy ne faisoit compte aucun d'argent.

XLI. Mais pourautant que, ce dit Simonides, ainsi comme toutes alouettes ont la creste sur la teste, aussi tout gouvernement de chose publique apporte des inimitiez, envies et jalousies, c'est un poinct duquel l'homme d'estat et d'affaires, doit estre bien informé, et bien instruict. Pour commancer doncques à en traitter, Il y a plusieurs qui louent grandement Themistocles et Aristides, lesquels comme ils sortoient du païs d'Attique pour aller ou en ambassade, ou en guerre ensemble, ayans charge ils deposoient toutes leurs inimitiez et malveuillances sur les confins, et puis quand ils revenoient, ils les reprenoient arriere. Et y en a aussi à qui la façon (2) d'un Cretin Magnesien agrée merveilleusement : Il avoit pour concurrent et adversaire au gouvernement un gentilhomme de sa mesme ville nommé Hermias, qui n'estoit pas fort riche, mais convoiteux d'honneur,

(1) Un talent. *C.* (2) De Crétinas.

et de cœur magnanime, du temps de la guerre de Mithridates pour la conqueste de l'Asie : ce Cretin voyant sa ville en danger, s'adressa à Hermias, et luy feit offre qu'il prist la charge de capitaine general de leur ville, et luy cependant s'en iroit dehors, et se retireroit ailleurs, ou bien s'il aimoit mieux que luy prist la charge des affaires de la guerre, qu'il se retirast cependant hors du païs, de peur que demourans tous deux ensemble, et s'entr'empeschans l'un l'autre comme ils avoient accoustumé, ils ne fussent cause de perdre et destruire leur ville. Ceste semonce fut agreable à Hermias, lequel confessant que Cretin estoit plus expert au faict de la guerre que luy, sortit de la ville avec sa femme et ses enfans, et Cretin le convoya en luy donnant de l'argent du sien, qui est plus utile à ceux qui sont hors de leurs maisons qu'à ceux qui sont assiegez dedans, et ayant très bien gouverné et defendu sa ville, qui approcha bien près d'estre de tout poinct destruicte, la preserva contre l'esperance de tout le monde.

XLII. Car si c'est une parole genereuse, et de cœur magnanime, de dire à haute voix,

Les miens enfans j'aime de bon courage,
Mais j'aime encor mon païs davantage,

comment et pourquoy ne sera il plus aisé à chascun d'eux de dire, Je hay celuy là, et desire luy faire desplaisir, mais j'aime plus mon païs? Car ne se vouloir reconcilier à un ennemy pour les causes qui nous doivent mesme faire abandonner nostre amy,

seroit à faire à un cœur trop barbare et trop sauvage : toutefois à mon advis Phocion et Caton faisoient mieux, qui ne prenoient inimitié quelconque à l'encontre de leurs citoyens, pour different aucun qu'ils eussent avec eux à raison du gouvernement, ains se rendoient seulement implacables, et irreconciliables, où il estoit question d'abandonner ou d'offenser le public : au demourant en leurs privez negoces se portoient humainement, sans aucune haine ny rancune envers ceux contre qui ils avoient contesté en public.

XLIII. Car il ne fault estimer ny reputer aucun des citoyens ennemy, si d'adventure il n'estoit tel comme un Aristion (1), un Nabis (2), ou un Catilina, qui n'estoient pas tant citoyens, que bosses et pestes d'une cité : mais ceux qui seroient autrement un peu discordans, il les fault ramener à une bonne harmonie et accord, en les roidissant ou relaschant ainsi que feroit un bon musicien, non pas en s'attachant en courroux avec outrageuses injures à ceux qui faillent, ains plus gracieusement, ainsi que fait Homere,

O doulx amy, certes j'eusse cuidé (3),
Que ton sens eust tous autres excedé.

Et en un autre passage,

Si tu voulois y penser sagement (4),
Tu ferois bien un meilleur jugement :

(1) Voyez la Vie de Sylla. (2) Voyez la Vie de Philopœmen.
(3) Iliade, l. XVII, v. 171. *C.* (4) *Ibid.* l. VII, v. 358. *C.*

et quand ils disent ou qu'ils font quelque chose de bon, ne se monstrant point marry de les honorer, et n'espargnant point les paroles honorables à leur louange et avantage : car en ce faisant on gaigne cela, que le blasme qu'on leur donnera, quand ils faudront, en sera plus tost creu : et d'autant que nous exalterons leur vertu, d'autant deprimerons nous leur vice, quand ils viendront à faillir, en faisant comparaison de l'un à l'autre, et monstrant combien l'un est plus digne, et mieulx seant, que l'autre.

XLIV. Quant à moy, je trouverois fort honeste, que l'homme de gouvernement portast tesmoignage en choses justes à ses adversaires, voire qu'il les honorast en jugement, s'il advenoit qu'ils fussent travaillez en justice par des calomniateurs, et mesme qu'il mescreust et se deffiast des imputations qu'on leur mettroit sus, quand il verroit qu'elles seroient malaccordantes avec l'intention qu'ils sçauroient que ceux-là auroient : comme Neron ce cruel tyran, un peu devant qu'il feist mourir Thraseas qu'il haïssoit et craignoit plus que nul autre, comme quelqu'un le chargeast devant luy d'avoir donné une sentence injuste : « Je voudrois estre asseuré, dit-il, que Thra« seas m'aimast, autant comme je suis asseuré qu'il « est bon juge » : et ne seroit pas mauvais pour estonner d'autres, qui seroient de nature meschants, quand ils auroient fait de plus lourdes faultes, de faire quelquefois mention d'un sien adversaire, qui seroit plus modeste, en disant, « Un tel n'auroit en « piece dit ne fait telle chose ». Aussi faut il ramener

en memoire à ceux qui faillent, leurs ancestres qui ont esté gens de bien, ainsi que fait Homere.

Certainement Tydeus a en toy (1)
Semé un fils peu ressemblant à soy.

Et Appius Claudius, estant concurrent de Scipion l'Africain en la brigue d'un magistrat, luy dit en le rencontrant par la rue, « O Paul Æmile, combien tu « souspirerois d'ennuy et de courroux, si tu estois « adverty, qu'un Philonicus banquier accompagne « ton fils par la ville, allant à l'assemblée des elec- « tions, pour demander l'office de censeur » ! Ces manieres de reprehensions là admonestent celuy qui faulte, et honorent celuy qui l'admoneste : et Nestor en la tragedie de Sophocles, respond aussi civilement à Ajax qui l'injurie,

Je ne me plains de toy Ajax, combien
Que parles mal, pource que tu fais bien.

Et Caton (2) qui avoit contesté vifvement à l'encontre de Pompeius, lors qu'estant en ligue avec Jules Cesar, il forceoit la ville de Rome, quand depuis ils furent en guerre ouverte l'un contre l'autre, il fut d'advis que l'on donnast la charge des affaires à Pompeius, disant, « Que ceulx mesmes qui font les grands « maux, sont ceux qui les peuvent mieux rhabiller » : car un blasme meslé avec une louange, contenant non une injure, mais une libre et franche remons-

(1) Iliade, l. iv, v. 400. *C.* (2) D'Utique.

trance, imprimant non un despit de courroux, mais un remors de conscience, et une repentance, semble gracieux et amiable : là où les injures ne sont jamais bien seantes en la bouche d'un homme de bien et d'honneur.

XLV. Voyez les reproches que fait Demostenes à Æschines, et Æschines à luy, et semblablement les injures atroces, que Hyperides (1) a escriptes contre Demades (2), si Solon les eust jamais proferées, ny Pericles, ny Lycurgus le Lacedæmonien, ou Pittacus le Lesbien; encore n'use jamais Demostenes de ceste maniere de picquer injurieusement (3), sinon en cause criminelle : car ses oraisons Philippiques sont pures et nettes de toutes injures et toutes mocqueries : pource que telles choses diffament plus ceux qui les disent, que ceux à qui elles sont dittes, elles apportent confusion aux affaires, et troublent les assemblées de ville et de conseil : au moyen de quoy Phocion cedant à un qui luy disoit injures, le laissa dire, et cessa de parler, et après que l'autre en fin à toute peine se fut teu, remontant de rechef en la chaire, il continua son propos entrerompu, disant : « Je vous ay desja parlé des gens de cheval et des « gens de pied pesamment armez, oyez maintenant « de ceulx qui sont armez à la legere ».

XLVI. Mais pour autant que c'est chose bien mal

(1) Voyez les Vies des dix Orateurs.

(2) On verra vers la fin de la Vie de Phocion, pourquoi et comment Cassandre le fit mourir avec son fils.

(3) Sinon dans ses plaidoyers.

aisée à plusieurs, de supporter et de se contenir, et que bien souvent on clost la bouche à ces injurieux là, et les fait on taire tout court par une petite replique, je voudrois qu'elle fust courte, en peu de paroles, ne monstrant point de courroux ni de cholere, ains une doulceur avec une grave risée, mordante toutefois un petit, comme sont principalement celles qui se retournent contre celuy qui a dittes les premieres : car tout ainsi que les traicts qui rejalissent contre ceux qui les ont tirez, semblent estre rebattus et renvoyez par la force et fermeté solide de celuy qui en a esté frappé, aussi semble il que une parole picquante retorquée contre celuy qui l'a ditte, soit renvoyée par la force et vigueur d'entendement de celuy qui l'a receuë : comme fut la replique d'Epaminondas à Callistratus, qui reprochoit aux Thebains et aux Argiens le parricide d'Oedipus et celuy d'Orestes, l'un qui tua son pere, et l'autre sa mere, l'un natif de Thebes, et l'autre d'Argos : « Nous les avons, dit-il, « chassez de noz villes, et vous les avez receus en « la vostre ». Semblablement aussi la response d'Antalcidas Lacedæmonien, à un Athenien qui luy disoit par maniere de vanterie, « Nous vous avons souvent « chassez de la riviere de Cephise : et nous, dit-il, ne « vous avons jamais rechassez de celle d'Eurotas ». Et de Phocion, quand il repliqua plaisamment à Demades qui luy cryoit tout hault, « Les Atheniens te « feront mourir s'ils entrent une fois en leur folie : « mais bien toy, dit-il, s'ils entrent jamais en leur bon « sens ». Et Crassus l'orateur, quand Domitius luy

demanda, « Lors que la lamproye que tu nourrissois « en ton vivier mourut, ne ploras-tu pas? Il luy rede- « manda tout court, Et toy, pour les trois femmes que « tu as mises en terre, en as tu jamais ploré »? mais ces regles là sont utiles non seulement en matiere d'affaires de gouvernement, mais aussi à toute autre partie de la vie humaine.

XLVII. Au demourant il y en a qui se jettent et fourrent à toute sorte d'affaires publiques comme faisoit Caton, voulant que le bon citoyen ne refuye aucune charge ny administration publique, tant que son pouvoir se pourra estandre, et louent grandement Epaminondas de ce, que ses malveuillans par envie l'ayans fait elire superintendant des gabelles, pour luy cuyder faire injure, il ne mesprisa pas ceste office, ains disant que non seulement le magistrat monstre quel est l'homme, mais aussi l'homme monstre quel est le magistrat, il eleva en grande dignité et reputation cest office, qui n'estoit rien au paravant, ayant seulement charge de faire nettoyer les rues, emporter hors la ville les fumiers, et destourner les eaux. Et ne fais point de doute, que moy-mesme Plutarque n'appreste à rire à plusieurs de ceux qui passent par nostre ville, quand ils me voient souvent en public occupé et vacquant à pareilles choses : à l'encontre dequoy me sert ce que lon treuve escrit d'Antisthenes, car comme quelques uns s'esmerveillassent de ce, que luy-mesme portoit en sa main à travers la place des saleures, comme des botargues qu'il venoit d'acheter : C'est pour moy, leur dit il,

que je les porte : mais au contraire, je respons à ceux qui me reprennent quand ils me treuvent present à voir mesurer et compter la brique et la thuyle, ou les pierres, et le sable, et la chaux, que lon amene en la ville : ce n'est pas pour moy que je bastis, c'est pour la chose publique : car il y a plusieurs autres choses, que qui les exerceroit ou manieroit luy mesme, il pourroit sembler bas de cœur, sale et mechanique : mais si c'est pour le public, et pour le païs, ce n'est point acte de cœur bas ne petit, de se demettre jusques à prendre volontiers soing des moindres choses.

XLVIII. Les autres estiment la maniere de faire, dont usoit Pericles plus digne et plus grave, comme Critolaus (1) entre autres, lequel veult, que comme les deux galeres que lon nommoit à Athenes la Salaminiene et la Paralos ne se tiroient pas en mer indifferemment pour toutes occasions, ains seulement pour causes grandes et necessaires, ainsi que l'homme de gouvernement s'employe soy-mesme aux principales et plus grandes besongnes comme fait le roy du monde :

Dieu met la main aux choses seulement
Qui sont de poids et de grand mouvement,

(1) Critolaüs, écrivain grec, qui s'étoit rendu fameux par une histoire d'Épire. Quelques savants le confondent avec le philosophe péripatéticien, qui vint à Rome dans la vieillesse de Caton le censeur, avec Diogène le stoïcien, et Carnéade l'académicien, selon Macrobe, Saturn. l. 1, chap. 5. Plutarque, dans la Vie de Caton, ne parle que des deux derniers, chap. XLVI, t. III. Il y a eu aussi un grammairien de ce nom, dont l'auteur du grand Dictionn. Étymol. parle au mot ἴδ' ὅς.

Mais ce qui est de peu de conséquence,
A la fortune en laisse la regence,

ainsi que dit le poëte Euripides : car nous ne sçaurions louër la trop grande ambition et opiniastreté de Theagenes (1), lequel ne se contentant pas d'avoir vaincu le tour des jeux ordinaires, mais aussi en plusieurs autres combats extraordinaires : et non seulement à l'escrime generale, où lon fait de pieds et de mains le pis que lon peult, mais aussi à l'escrime simple des poings, à la course longue : finablement estant un jour au bancquet de l'anniversaire d'un demy-dieu, comme lon estoit ja servy, et la viande assize sur la table, il se leva pour aller encore combattre une autre escrime generale, comme s'il n'eust appartenu à homme du monde de vaincre en tels combats, là où il estoit present, de maniere qu'il assembla jusques à douze cens couronnes qu'il avoit gaignées à tels combats, dont la plus part estoient de nul ou de bien peu de prix : à celuy là ressemblent proprement ceulx qui se mettent en pourpoint, par maniere de dire, à toutes heurtes, quelque affaire qui se presente, saoulans le peuple d'eux, et se rendant odieux : de maniere qu'on leur porte envie quand ils font bien, et se resjouit on quand il leur arrive mal : Et ce que lon admiroit en eux à leur arrivée au gouvernement, à la fin se tourne en risée et mocquerie, telle comme ceste cy, « Metiochus est capitaine, Metiochus dresse les « chemins, Metiochus cuit le pain, Metiochus moult

(1) Voyez les Observations. *C.*

« la farine, Metiochus fait tout, Metiochus aura mal « an ». Cestuy estoit un des accoursiers et favoris de Pericles, qui abusoit excessivement de son authorité à se faire employer à toutes charges et toutes commissions publiques : car il fault que l'homme du gouvernement tiene tousjours le peuple en appetit de soy, et luy laisse tousjours un desir de le revoir quand il est absent, comme sagement faisoit Scipion l'Africain se tenant la plus part du temps aux champs, diminuant par ce moyen l'envie qui estoit à l'encontre de luy, et donnant ce pendant loisir de reprendre aleine à ceulx qui se sentoient offusquez et opprimez de sa gloire.

XLIX. Timesias Clazomenien estoit au demourant fort homme de bien, mais il ne sçavoit pas qu'il estoit fort envié et fort haï en sa ville, à cause qu'il y vouloit faire tout luy seul, jusques à ce qu'il luy advint un tel accident : Il y avoit au milieu de la rue de jeunes garsons qui jouoient, ainsi comme il passoit, à faire sortir à coups de baston un osselet dehors d'une fossette : les autres garsons maintenoient qu'il estoit encore dedans, et celuy qui avoit frappé dit, « Qu'eusse-je aussi bien fait sortir la cervelle de la teste de « Timesias, comme cest osselet est sorty de la fosse ». Timesias ayant entendu ceste parole, et cognoissant par là l'envie publique qui estoit imprimée au cœur du peuple, soudain qu'il fut en sa maison raconta le faict à sa femme, et luy commandant qu'elle troussast incontinent ses hardes pour le suivre, s'en alla de ce pas hors de la ville de Clazomenes. Et semble que

Themistocles, luy estant advenu à peu près un semblable cas, respondit aux Atheniens : « Dea, beaux « amis, pourquoy vous lassez vous de recevoir sou- « vent du bien de moy ».

L. Mais quant à ce propos, une partie en est bien ditte, et l'autre non : pource qu'il faut que le sage entremetteur d'affaires quant au soing, à l'affection, et provoyance, ne se deporte d'aucune charge publique, ains qu'il les espouse toutes, et mette peine de les voir, entendre et cognoistre toutes particulierement, non pas qu'il se tiene en reserve à part, comme l'ancre sacrée en quelque coing de la navire, attendant l'extreme besoing et necessité de son païs pour s'employer. Mais comme les bons patrons de navire font une partie de la besongne, eux mesmes avec leurs propres mains, et l'autre partie avec d'autres utils, et par d'autres hommes, eux estans assis, de loing ils tirent, tournent ou laschent les cordages, et se servent des autres mariniers, les uns pour prouïers, les autres pour comites, et en appellent quelquefois un en la pouppe, auquel ils mettent le timon en la main : ne plus ne moins faut il aussi, que le sage gouverneur de chose publique, cede aucune fois aux autres l'honneur de commander, qu'il les convie gracieusement et amiablement à venir quelquefois harenguer et prescher le peuple, non pas qu'il remue toutes choses avec ses propres harengues ny ses propres decrets, comme avec ses propres mains : mais qu'ayant des gens de bien fideles qui le secondent et s'entendent avec luy, il les employe par tout, les

uns à une charge, les autres à autre, selon qu'il les verra estre plus aptes et plus propres, ainsi comme Pericles usoit de Menippus aux expeditions de guerre, et deprima la court de Areopage par l'entremise d'Ephialte, et par Charinus il meit en avant et feit passer le decret contre les Megariens, il envoya Lampon pour peupler la ville de Thuries (1) : car en ce faisant non seulement il diminue l'envie que lon a contre luy, d'autant qu'il semble que sa puissance, et son authorité est divisée et departie en plusieurs, mais aussi il fait plus commodément et mieux les affaires de la chose publique : ne plus ne moins que la division de la main en cinq doigts n'affoiblit pas la force de toute la main, ains la rend plus propre et plus commode à l'usage de tout artifice.

LI. Aussi celuy qui en matiere de gouvernement communique partie du maniement des affaires à ses amis, rend par ceste communication, les choses mieux et plus aiseement faittes : mais celuy qui par une cupidité insatiable de monstrer son credit, s'attribue tout, et veult tout faire ce qui se presente à faire en une ville, se mettant bien souvent à une charge à laquelle il n'est pas bien né, ny assez exercité, comme Cleon à conduire une armée, et Philopœmen à mener une flotte de vaisseaux, Hannibal à harenguer, il n'a aucun moyen d'excuser sa faute s'il vient d'adventure à faillir, et leur reproche lon ce que dit Euripides,

(1) Au lieu de l'ancienne Sibaris, mais non pas tout-à-fait à la même place.



Tu te meslois aussi d'autre mestier
Que d'ouvrer bois, n'estant que charpentier.

Aussi ne sçachant pas bien harenguer, tu as entrepris une ambassade : estant paresseux, tu as voulu avoir charge de recepte : ne sçachant compter, tu as pris charge de thresorier : estant vieil et maladif, tu as voulu commander à une armée.

LII. Pericles feit bien mieux, car il partagea l'authorité du gouvernement avec Cimon, se retenant la puissance de commander dedans la ville, et laissant à Cimon le pouvoir d'armer les galeres pour aller ce pendant faire la guerre aux Barbares, pour ce que luy estoit plus propre à commander dedans la ville, et l'autre plus à propos pour la guerre. Aussi louë lon grandement Eubulus Anaphlystien de ce que le peuple se fiant à luy, et luy donnant autant de credit qu'à nul autre, toutefois il ne se mesla jamais d'aucune guerre de la Grece, ny ne s'entremeit jamais de conduire armée, ains s'estant dès son commancement proposé de vaquer aux finances, il augmenta grandement le revenu de la chose publique, là où Iphicrates estoit mocqué de ce qu'il s'exercitoit en sa maison, en presence de plusieurs, à faire des harengues : car encore qu'il eust esté excellent et non pas vulgaire harenguéur, si valoit il mieux qu'il se contentast de la reputation qu'il avoit acquise par les armes d'estre bon guerrier, et qu'il cedast l'eschole de bien dire aux orateurs, retoriciens et sophistes.

LIII. Mais pour autant que toute commune de peuple naturellement est maligne mesmement à l'en-

contre de ceulx qui gouvernent, prenant plaisir à les blasmer et les ouïr calomnier, et qu'ils soupçonnent ordinairement que plusieurs choses profitables que lon leur met en avant, si elles ne sont debattues et qu'il n'y ait de la contradiction, se facent par intelligence et conspiration : et est ce qui descrie principalement les amitiez et societez entre les personnes qui se meslent des affaires : il ne fault pas pour cela se laisser aucune inimitié, ou resistance veritable, comme feit jadis un gouverneur de Chio appellé Onomademus : après qu'en une sedition civile il fut venu au dessus de ses ennemis, il ne voulut pas chasser de la ville tous ceulx qui luy avoient esté adversaires, de peur, dit-il, que nous n'entrions desormais en discorde à l'encontre de noz amis après que nous n'aurons plus d'ennemis, car cela seroit une folie. Mais quand le peuple aura quelque proposition qui luy sera salutaire et de grande consequence, pour suspecte, il ne fauldra pas lors que tous, comme d'un complot, dient une mesme sentence, ains que deux ou trois s'y opposans contredisent sans violence à leur amy, et puis que comme estans convaincus par raisons ils reviennent à son opinion : car ils attirent par ce moyen le peuple avec eulx, quand il semble qu'ils soient tirez par le regard de l'utilité publique : vray est qu'ès choses legeres il n'est pas mauvais de souffrir que noz amis mesmes discordent à bon esciant d'avec nous[1], et qu'ils suyvent chacun son jugement et son opinion, à fin que quand il viendra en affaire principal et de grande importance, il ne sem-

ble pas que ce soit par un complot proparlé entre eulx, qu'ils soient tous d'accord.

LIV. Or faut il penser que l'homme sage par nature est tousjours en authorité de magistrat en sa ville, comme le roy entre les abeilles, et sur ceste persuasion il faut qu'il ait tousjours le timon des affaires en la main, mais toutefois qu'il ne poursuive pas tousjours chaudement ne souvent les estats et offices que le peuple eslit par ses voix : car ceste convoitise de vouloir tousjours estre en office n'est point venerable ny agreable au peuple, aussi ne les faut il pas rejetter quand le peuple legitimement les donne, et nous y appelle, ains les faut accepter, encore que ce soient à l'adventure offices de moindre dignité que ne requerroit la reputation que nous aurions desja acquise, et s'y employer de bonne affection : car il est juste que comme nous avons esté honorez par les estats de plus grande dignité : aussi que reciproquement nous honorions ceulx de moindre qualité, et quand nous serons esleus aux magistrats supremes, comme à l'estat de capitaine en la ville d'Athenes, à l'estat de Pritanes à Rhodes, de Bœotarche en nostre païs de la Bœoce, il sera bien seant que par modestie nous cedions et rabbaissions un peu de la souveraine grandeur : et au contraire aussi, que aux petits estats nous y adjoustions un petit de dignité et d'apparence d'avantage, à fin que nous ne soyons ny enviez en ceulx là, ny mesprisez en ceulx cy.

LV. Et aux premiers jours que nous entrerons en quelque magistrat que ce soit, il ne nous faut pas

seulement ramener en memoire les discours que faisoit Pericles quand il prenoit sa robbe de magistrat pour sortir en public, « Pense à toy Pericles, tu com- « mandes à hommes libres, non pas à des esclaves : « tu commandes à des citoyens qui sont pareils à toy, « tu commandes à des Atheniens » : ains nous faut d'avantage dire en nous mesmes, Tu commandes estant commandé et subject, tu commandes à une ville qui est soubs un proconsul Romain, ou soubs un procureur et lieutenant de l'empereur. Ce ne sont plus, comme disoit celuy là, icy les campaignes de la Lydie où lon puisse courrir la lance, ce n'est plus icy l'anciene cité de Sardis, ny la puissance qui fut au temps passé des Lydiens : il faut porter sa robbe plus estroitte, et du palais de ville, où logent les magistrats, fault tousjours avoir l'œil au siege imperial, et ne prendre pas trop de cœur pour se voir une couronne sur la teste, regardans des souliers (* cornus, marques des seigneurs Romains), qui sont encore au dessus : ains faut en cela imiter les joueurs des tragedies, lesquels adjoustent bien du leur au rolle qu'ils jouënt, le geste, l'accent, et la contenance qui luy est convenable, mais toutefois ils escoutent tousjours leurs protecolles, à fin que nous ne passions, ny n'excedions point les mesures ny les bornes de la licence qui nous est baillée par ceulx qui ont la puissance de nous commander : car le sortir hors de ses termes, n'apporte pas quant et soy peril d'estre sifflé

* Ceci n'est point dans le grec.

ny mocqué seulement, ains y en a desja eu plusieurs,

Dessus le col desquels est ja monté
Le fil trenchant de la hache acerée,
Qui a du corps la teste separée :

comme il en est pris en nostre païs à Pardalas, pour estre un peu sorty des bornes : et tel autre y a, qui estant confiné en quelque meschante isle deserte, est devenu, comme dit Solon,

Sicinitain ou Phelegandrien,
Forpaïsant au lieu d'Athenien.

LVI. Nous nous rions bien quelquefois des petits enfants, quand nous voyons qu'ils taschent à chausser les souliers de leurs peres, ou qu'ils veulent mettre sur leurs testes leurs couronnes en se jouant : les magistrats des villes bien souvent, ramenans en memoire aux peuples folement les beaux faicts de leurs predecesseurs, la grandeur de leurs courages, et leurs deportements trop disproportionnez aux temps, et aux qualitez de maintenant, les font quelquefois faire des choses dignes de rire, mais il n'y a pas à rire puis après pour tous, si ce n'est qu'ils soient si bas et si petits, que pour leur bassesse on ne face compte d'eulx. Il y a bien d'autres histoires de l'ancienne Grece, que lon peult ramentevoir et reciter aux hommes de ce temps icy, pour adoulcir et moderer leurs meurs, comme à Athenes, faisant souvenir au peuple non des prouësses de leurs ancestres, mais pour exemple, du decret d'abolition et d'oubliance gene-

rale, qui fut jadis fait après que la ville fut delivrée de la captivité des trente tyrans, et de ce qu'ils condamnerent à l'amende le poëte Phrynichus, pour ce qu'il avoit fait jouër en une tragedie la prise de la ville de Milet, et aussi que par ordonnance publique ils porterent chappeaux de fleurs sur leurs testes, quand ils sceurent que Cassander faisoit rebastir la ville de Thebes : et comme quand ils entendirent la cruelle occision qui fut faitte en Argos, en laquelle les Argiens feirent mourir quinze cents de leurs citoyens, ils feirent en pleine assemblée de ville apporter les sacrifices d'expiation ((1), à fin qu'il pleust aux dieux destourner une si cruelle pensée du cœur des Atheniens). Et du temps que lōn rechercheoit ceulx qui avoient pris ou argent ou present de Harpalus, en visitant toutes les maisons de la ville, ils ne voulurent pas permettre que lon fouillast celle d'un nouveau marié, et passerent celle là seule. Car en cela peuvent ils bien encore aujourd'huy ensuivre leurs majeurs, et se rendre semblables à eulx : mais la bataille de Marathon, et celle de la riviere de Eurymedon, et celle de Platæes, et autres tels exemples qui ne font qu'enfler et hausser le courage vainement à une commune, il les faut laisser aux escholes des sophistes et des maistres de retorique.

LVII. Si ne faut pas seulement avoir l'œil à se maintenir si sagement soy et sa ville, que les seigneurs souverains n'aient aucune occasion de se plaindre, ains

(1) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

faut donner ordre d'avoir tousjours quelqu'un des seigneurs, qui ont le plus d'authorité à Rome, et en la court de l'empereur, pour special amy, qui serve comme d'un rempart asseuré pour defendre toutes noz actions au gouvernement de nostre païs : car tels seigneurs Romains se monstrent ordinairement fort affectionnez aux affaires que poursuivent leurs dependans et leurs amis, et le fruict que lon peut tirer de l'amitié et bonne grace de tels seigneurs, il n'est pas honneste de le convertir à l'avancement et enrichissement de soy et des siens particulierement, mais l'employer, ainsi comme feirent jadis Polybius et Panætius, qui par le moyen de la bienveuillance que leur portoit Scipion, feirent beaucoup de bien à leur païs : au nombre desquels il fault aussi mettre Arrius, car quand Cesar Auguste prit la ville d'Alexandrie, il entra dedans tenant Arrius par la main, et devisant avec luy seul de toute sa suitte : puis il respondit aux Alexandrins, qui s'attendoient bien d'estre saccagez, et le supplioient de leur pardonner, qu'il leur pardonnoit, et les recevoit en sa bonne grace, premierement pour la beauté et grandeur de leur ville, secondement pour le fondateur Alexandre le grand, et tiercement pour l'amour de cestuy vostre citoyen, qui est mon amy.

LVIII. Pourroit on bien avec raison comparer ceste grace, avec les riches commissions de regir et administrer les provinces, que poursuivent aucuns à la court, avec servitude et subjection si obstinée, qu'il y en a qui veillissent aux portes d'autruy à la pour-

suitte, en delaissant ce pendant les affaires de leur païs ? ne vaudroit-il pas mieux corriger et changer le dire d'Euripides, en disant et chantant, « S'il est ho-
« neste de veiller et faire la court aux portes d'autruy,
« en se rendant subject à la suitte d'un seigneur : il
« est doncques honeste de le faire pour l'amour et
« pour le bien de son païs » ? au demourant chercher et ambrasser amitiez pareilles, à conditions justes et egales.

LIX. Mais aussi en rendant sa ville et son païs obeissant aux grands, il se faut bien garder que nous ne l'assubjections encore d'avantage qu'il ne l'est, ne qu'estant attaché par la jambe nous ne le lions encore par le col : comme font aucuns, qui rapportant toutes choses, autant petites que grandes, à ces seigneurs, rendent leur servitude reprochable, ou pour mieux dire, ils ostent à leur païs toute forme de gouvernement, en le rendant ainsi timide, et luy ostant tout pouvoir. Car ainsi comme ceux qui se sont accoustumez à ne disner, ne soupper, ny s'estuver jamais sans le medecin, n'usent pas de leur santé, autant que la nature leur permet : aussi ceux qui à tout decret, à toute resolution de conseil, à toute grace, voire à toute administration publique de leur ville, veulent adjouster le consentement, jugement et gré des seigneurs, ils contraignent lesdits seigneurs d'estre plus maistres qu'ils ne veulent eux-mesmes : dequoy sont ordinairement cause l'avarice, et la jalousie et l'æmulation des premiers et principaux citoyens des villes, par ce que voulans

quelquefois oppresser ceux qui sont moindres qu'eux, ils les contraignent d'abandonner leurs villes, ou bien ayans quelques differents avec leurs egaulx concitoyens, et ne voulans pas avoir du pire en la ville, ils ont recours aux seigneurs superieurs, par où ils sont cause de faire perdre au senat, au peuple, aux juges et officiers de leur ville, tout ce peu d'authorité et de puissance qui leur estoit demouré : là où il faut en entretenant ceux des bourgeois qui sont hommes privez par egalité, et ceux qui sont puissans par leur ceder reciproquement, contenir les affaires au dedans de la ville, et les y resouldre et terminer, guerissans tels inconveniens, comme maladies secrettes des choses publiques, avec une medecine civile; aimans mieux quant à soy estre vaincu entre ses citoyens, que vaincre dehors, en faisant tort à son païs, et estant cause de violer ses droicts et privileges : et quand aux autres les priant, et leur remonstrant particulierement à un chascun, de combien de maux est cause l'obstination, que maintenant pour n'avoir voulu à leur tour s'accommoder en leurs maisons, à leurs concitoyens, qui seront bien souvent d'une mesme lignée, à leurs voisins et compagnons en charges et offices, avec honneur et bonne grace, ils vont deceler les secrettes dissensions et debats de leur ville, aux portes des advocats, et ès mains des pratticiens de Rome, avec non moins de honte, de dommage et de perte.

LX. Les medecins ont bien accoustumé de tourner et tirer au dehors à la superfice du corps les mala-

dies qu'ils ne peuvent du tout oster du dedans : mais au contraire, l'homme de gouvernement, s'il ne peult contregarder sa ville totalement paisible, qu'il n'y survienne tousjours quelques troubles, à tout le moins s'efforcera il de contenir au dedans d'icelle, ce qui s'y remue, et qui y esmeut la sedition, et en le tenant caché taschera de la guarir et y remedier, à celle fin que s'il est possible, il n'ait besoing de medecin, ny de medecines exterieures : car l'intention de l'homme d'estat et de gouvernement doit bien estre de proceder en ses affaires seurement, et de fuir les violents et furieux mouvements de vaine gloire, comme nous avons desja dit, mais neantmoins son intention et sa resolution,

Qu'il ait au cœur une ferme assurance (1),
Sans vaciller, et virile constance,
Comme les preux guerriers, qui hazarder
Leurs vies vont pour leur païs garder :

et non seulement contre des hommes ennemis, mais aussi contre des affaires perilleux, et des temps dangereux, auxquels il faut resister et faire teste : car il ne faut pas qu'il soit cause de mouvoir les tourmentes, mais aussi ne faut il pas qu'il abandonne son païs au besoing, quand il les sent venir : ne qu'il poulse sa ville en apparent danger, mais aussi quand elle y est une fois esbranlée, et qu'elle flotte en danger, c'est à luy à la secourir, en jettant la derniere

(1) Iliade, l. XVII, v. 157. *C.*

ancre sacrée de soy-mesme, qui est la hardiesse de franchement parler, quand il est question de si grande chose que du salut de son païs : comme furent les affaires qui arriverent aux Pergameniens du temps de Neron, et nagueres, aux Rodiens du temps de Domitian, et au paravant aux Thessaliens du temps d'Auguste, pour avoir bruslé tout vif Petræus.

LXI. En telles occurrences vous ne verrez point que l'homme de gouvernement, s'il est digne d'un tel nom, face du restif, ne qu'il tire le pied arriere de peur, ou qu'il accuse les autres, et qu'il se tire luy mesme hors de la meslée du danger, ains le verrez aller en ambassade, s'embarquer sur mer, parler le premier, disant non seulement,

> Nous avons fait, Apollo, l'homicide,
> Fay que la peste hors notre païs vuide :

mais encore qu'il ne soit point coulpable du peché de la commune, si se mettra il en danger pour eux, car c'est chose très honeste, et outre l'honesteté du faict en soy, il est advenu plusieurs fois, que la vertu et grandeur de courage d'un tel homme a tant esté estimée, qu'elle a effacé le courroux qui estoit emeu contre toute une commune, et a dissipé toute l'aigreur et la furèur d'une menasse, ainsi qu'il advint à un roy de Perse à l'endroit de Bulis et de Sperchis (1) gentils hommes Spartiates, et comme feit aussi Pompeius envers Sthenon son hoste : car ayant proposé de pu-

(1) Voyez les Observations.

nir aigrement les Mamertins de ce qu'ils s'estoient rebellez contre luy, Sthenon luy dit qu'il ne feroit pas bien ne justement, s'il faisoit mourir plusieurs innocens au lieu d'un seul qui estoit coulpable, pource que c'estoit luy seul qui avoit fait rebeller toute la ville, y ayant induit ses amis par amour, et ses ennemis par force : ces paroles toucherent tellement au cœur de Pompeius, qu'il pardonna à la ville, et se porta humainement envers Sthenon. Et l'hoste de Sylla ayant usé de semblable vertu, mais non pas envers un semblable seigneur et capitaine, mourut genereusement : car Sylla ayant pris la ville de Præneste, condamna tous les habitans à mourir, excepté son hoste, auquel il pardonna pour l'anciene alliance d'hospitalité qu'il avoit avec luy : mais son hoste luy respondit qu'il ne vouloit point estre tenu de sa vie au meurtrier de son païs, et se jetta parmy la trouppe de ses citoyens que lon massacroit, où il fut meurtry quand et eux.

LXII. Or faut il bien prier aux dieux qu'ils nous gardent de tomber en si calamiteux temps, et en esperer de meilleurs : mais au reste il faut estimer tout magistrat public, et celuy qui l'exerce, chose grande et sacrée : à l'occasion dequoy il le faut sur tout honorer, et l'honneur qu'on doit au magistrat est de s'accorder avec luy, et aimer ceux qui sont constituez pour l'exercer : cest honneur là est beaucoup plus digne que ne sont pas les couronnes qu'ils portent sur leurs testes, ny leurs grands manteaux de pourpre. Mais ceux qui prennent le comman-

cement de leur amitié pour avoir esté ensemble à la guerre, ou avoir passé les ans de leur adolescence ensemble : et au contraire prennent pour commancement de leur inimitié d'estre capitaines ensemble, et avoir quelque charge de la chose publique ensemble, ils ne sçauroient eviter que ce ne soit pour l'une de ces trois mauvaises causes, ou que estimans leurs compagnons semblables à eux, ils commancent les premiers à les embrouiller de dissension, ou les estimans plus grands ils leur portent envie, ou plus petits et ils les meprisent, là où il faut courtiser les plus grands, honorer les egaulx, et avancer les petits, et les aimer et embrasser tous, comme ayans avec eux une amitié engendrée, non pour avoir mangé à une mesme table, ou disné à un mesme festin, ains par une obligation commune et publique, comme si c'estoit une benevolence paternelle contractée pour l'affection commune envers la patrie.

LXIII. C'est pourquoy Scipion fut mal estimé à Rome de ce qu'en dediant le temple d'Hercules, ayant convié tous ses amis au bancquet, il n'y feit point semondre son compagnon au magistrat Mummius : car encore qu'ils se sentissent d'ailleurs n'estre pas amis, si est-ce qu'en telles occasions ils se devoient honorer et caresser l'un l'autre, à raison de leur commun magistrat. Si doncques Scipion, personnage au demourant grand et admirable, a encouru reputation d'estre fier et presumptueux, pour avoir oublié et omis une si petite demonstration d'humanité, comment est-ce que celuy qui s'efforcera de

diminuer la dignité de son compagnon, ou qui taschera à luy faire recevoir une honte, mesmement en chose où il va de l'honneur, ou qui par une arrogance voudra tout faire, et s'attribuer tout à luy seul, comment le pourra lon estimer homme modeste et raisonnable? Il me souvient qu'estant encore bien jeune, je fus envoyé, avec un autre, en ambassade devers le proconsul, et ce mien compagnon estant ne sçay pourquoy demouré derriere, j'y allay seul, et feis ce que nous avions commission de faire: à mon retour, ainsi que je voulu rendre compte en public, et faire le rapport de ma charge, mon pere se levant (1) seul, me defendit de dire, je suis allé, mais nous sommes allez: ny, j'ay parlé, mais nous avons parlé: et faire mon recit, en associant tousjours mon compagnon à ce que j'avois fait: cela est non seulement gracieux et humain, mais qui plus est, il oste de la gloire ce qui offense, l'envie. C'est pourquoy les grands capitaines attribuent et ascrivent leurs beaux faicts à la fortune, et à leur bon ange, comme feit Timoleon, celuy qui ruina les tyrannies establies en la Sicile, lequel fonda un temple à la bonne fortune. Et Python estant hautement loué et prisé à Athenes, pour avoir occis de sa main le roy Cottys: C'est dieu, dit-il, qui pour le faire s'est voulu servir de ma main.

LXIV. Et Theopompus roy des Lacedæmoniens, à un qui luy disoit, que Sparte demouroit sur ses pieds, pourautant que les roys y sçavoient bien comman-

(1) En particulier.

der, mais plus tost, dit-il, pource que le peuple y sçait bien obeïr : ces deux choses là se font par le moyen l'une de l'autre: mais il y en a la plus part qui disent et estiment, que la meilleure partie de la science civile de gouverner, est, sçavoir rendre les hommes idoines à estre bien commandez : car en chasque ville il y a tousjours trop plus grand nombre de ceux qui sont commandez, que de ceux qui commandent, et chascun en chascune commande à son tour, pour un peu de temps, au moins en un gouvernement populaire, et est puis après commandé tout le reste de sa vie, de maniere que c'est un très-honeste, et très-utile apprentissage, que d'apprendre à obeïr à ceux qui ont authorité de commander, encore qu'ils soient de moindre estoffe, et de moindre credit que nous. Car il n'y auroit point de propos qu'un excellent et premier jouëur de tragedies, comme seroit un Theodorus, ou un Polus, marche bien souvent après quelque mercenaire (1) qui n'aura que trois mots à dire, et qu'il parle en toute humilité et reverence à ce mercenaire, pource qu'il a le bandeau royal du diadesme à l'entour de la teste, et le sceptre en la main : et qu'en action veritable et non fainte, un riche et puissant homme contemne et mesprise celuy qui sera en magistrat, d'autant qu'il sera homme simple et de petit estat, oultrageant et ravallant la dignité publique, pour cuider faire paroistre la sienne privée, là où il devroit plus tost adjouster de

(1) Il faut lire : *Qui fait les troisièmes rôles*. C.

son credit, et de sa puissance à celle du magistrat. Comme en la ville de Sparte, les roys se levoient de leurs chaires au devant des ephores, et de tous les autres citoyens, celuy qui estoit mandé par eux n'y venoit pas le pas, ains courant à grande haste, pour monstrer à leurs citoyens comme ils estoient bien obeïssans, se glorifians de ce qu'ils honoroient leurs magistrats, non pas comme quelques sots glorieux, de mauvaise grace, et de pervers jugement, qui pour monstrer qu'ils ont grande authorité, feront quelque honte aux juges et directeurs des combats, ou diront injure aux entrepreneurs, qui font jouër les tragedies et comedies ès festes Bacchanales, ou se mocqueront des capitaines, ou de ceux qui president aux jeux et exercices de la jeunesse, n'entendans pas que l'honorer bien souvent est plus honorable, que non pas l'estre honoré : car à un homme d'honneur qui a grande suitte et grande authorité en une ville, ce luy est un ornement plus grand d'accompagner et costoyer le magistrat, que si le magistrat le convoyoit et l'accompagnoit : et pour mieux dire, cela cause un desplaisir et une envie aux cœurs de ceux qui le voyent, et cecy apporte une vraye gloire, qui procede de benevolence, quand on le voit quelquefois à l'huis d'un magistrat, quand il le saluë le premier, et quand il luy donne le lieu du milieu en se promenant, il adjouste cest ornement à la dignité de la ville, et ne diminue rien de la sienne · aussi est-ce chose, qui attrait grandement la grace du peuple, que d'endurer patiemment une injure ou une cholere de celuy

qui commande, y repliquant ce que dit Diomédes en Homere,

Il m'en viendra cy après grande gloire (1):

ou le dire de Demosthenes, que maintenant il n'est pas seulement Demosthenes, mais il est legislateur, il est president des jeux sacrez, il a une couronne sur la teste : et pourtant il en faut remettre la vengeance à un autre temps, car, ou nous luy courrons sus, après qu'il sera deposé de son magistrat, ou nous gaignerons cela à differer, que nostre cholere en sera passée.

LXV. Bien faut-il tousjours faire à l'envy des magistrats en diligence, soing et provoyance du bien public, s'ils sont personnes de bonne sorte, en leur allant declarer, et exposer ce qui se presentera bon à faire, en leur baillant à executer ce que nous aurons meurement deliberé, et leur donnant moyen de se faire honorer en profitant par mesme conseil à la chose publique : mais si ce sont personnes, qui ou par crainte et faute de cœur, ou par malignité restivent à entendre à ce que nous leur mettrons en avant, alors il fault que nous mesmes allions le declarer publiquement au peuple, non pas negliger, dissimuler, ou passer soubs connivence aucune chose qui appartienne au bien public, soubs couleur de dire, qu'il n'appartient à autre, qu'au magistrat, d'estre curieux,

(1) Lisez : *Il lui en viendra grande gloire*. Voyez Homère, l. IV, Iliade, v. 415. *C.*

ny de s'entremettre du maniement des affaires : car la loy generale donne tousjours le premier lieu du gouvernement à celuy qui fait ce qui est juste, et qui cognoist ce qui est profitable, comme lon peut comprendre par l'exemple de Xenophon, lequel escrit de soy-mesme, « Il y avoit en l'armée un appellé « Xenophon, qui n'estoit ne capitaine, ny lieutenant, « mais qui pour entendre ce qu'il falloit faire, et l'o- « ser entreprendre, se meit à commander, si bien, « qu'il fut cause de sauver les Grecs ». Et le plus glorieux faict d'armes que feit jamais Philopœmen, fut, que quand il eut nouvelles comme le roy (1) Agis avoit surpris la ville de Messene, et que le capitaine general des Achæiens ne la vouloit pas aller secourir, ains restivoit de peur, luy avec une trouppe des plus gaillards et plus deliberez y alla, sans aucun mandement public, et osta la ville d'entre les mains d'Agis : non pas qu'il faille pour choses legeres et vulgaires attenter rien de nouveau, ains seulement pour choses necessaires, comme feit lors Philopœmen : ou belles et honestes, comme Epaminondas, lequel estendit et allongea le temps de son magistrat de Bœotarche, quatre mois plus qu'il n'estoit permis par la loy du païs, durant lesquels il entra en armes dedans le païs de la Laconie, et feit rebastir et repeupler Messene, à fin que si d'adventure il en advenoit puis après quelque plainte ou accusation, nous ayons

(1) Il faut lire : *Nabis*. Voyez la Vie de Philopœmen, tome IV, chap. xx. *C*.

pour response à l'accusation l'excuse de la necessité, ou pour reconfort du peril auquel nous nous serons exposez, la grandeur et beauté de la chose entreprise.

LXVI. On recite et remarque une sentence de Jason, celuy qui jadis fut tyran de la Thessalie, laquelle il disoit et repetoit souvent, toutes et quantes fois qu'il forceoit ou outrageoit quelques uns des particuliers habitans du païs, « Qu'il est force de faire in« justice en petites choses, qui veut venir à chef de « faire justice ès grandes : et qu'il est necessaire de « faire tort en destail, qui veut faire droict en gros ». Mais quant à ceste sentence là, il est aisé à veoir de prime face, que c'est une instruction propre pour un qui se veut faire seigneur et usurper la tyrannie. Ceste regle est bien plus civile, « Qu'il faut « laisser aller plusieurs choses legeres pour gratifier « au peuple, à fin de pouvoir en choses grandes luy « resister et le garder de faillir » : car celuy qui veut estre en toutes choses regardant de trop près, et trop vehement, sans jamais rien ceder ny lascher, ains est tousjours aspre et inexorable, il accoustume le peuple à estriver opiniastrement, et se courroucer contre luy,

Mais un peu la scote lente
Contre l'onde violente
Sçavoir à propos lascher,

partie en se relaschant un peu soy-mesme, et se jouant gracieusement avec eux, comme à faire sa-

crifices, à veoir les jeux des combats, à assister aux theatres, partie en ne faisant point semblant de les veoir ny ouir, comme nous faisons aux fautes des petits enfans en la maison, à fin que l'authorité de les reprendre et de parler franchement à eux, comme la force d'une drogue non sus-année ny passée, ains estant en sa vertu et vigueur, ait plus d'efficace et plus de foy pour les toucher et assener au vif, quand il sera question de chose de grande consequence. Alexandre ayant entendu que sa sœur avoit eu accointance d'un beau jeune gentilhomme, il ne s'en courroucea point autrement, ains dit qu'il luy falloit aussi bien à elle permettre de se sentir et jouïr un peu de la royauté : ne faisant pas en cela sagement, de luy conceder cela qui faisoit honte à sa grandeur : car il ne faut pas estimer jeu ne plaisir ce, qui est la ruine ou le deshonneur d'un estat.

LXVII. Et pourtant le sage homme de gouvernement ne permettra point, tant qu'il luy sera possible, que le peuple face une injure aux particuliers habitans, comme seroit en confisquant leur bien, en leur laissant departir entre eux les deniers communs, ains y resistera de tout son pouvoir en les preschant, menassant et intimidant, il combattra contre tous tels appetits desordonnez d'une commune : à l'opposite de ce que feit Cleon à Athenes, qui nourrissant et augmentant tels fols desirs du peuple, fut cause de faire naistre en la ville plusieurs frelons et mouches guespes, comme dit Platon, qui veulent vivre sans rien faire que poindre et picquer tantost

cestuy cy, et tantost celuy là. Mais si le peuple d'adventure prent une feste solennelle du païs, ou bien l'honneur de quelque dieu pour occasion de faire quelques jeux, ou quelque donnée legere, ou quelque gracieuseté honeste, ou magnificence publique, il est raisonnable, que leur permettant telles choses on les laisse jouïr aucunement de leur liberté et de leur opulence : car au gouvernement de Pericles et de Demetrius Phalereus, il y a plusieurs exemples de choses semblables. Cimon mesme embellit la place d'Athenes de plusieurs belles allées de plantains, qu'il y feit planter à la ligne : et Caton voyant au temps de la conjuration de Catilina, que le menu peuple de Rome estoit tout esmeu par les menées de Jule Cesar, et qu'il ne falloit gueres de chose pour faire changer tout l'estat, il persuada au senat d'ordonner, qu'il se feroit quelque petite donnée et distribution de deniers aux pauvres citoyens : et cela fait à propos appaisa tout le tumulte, et reprima la sedition et soublevation qui estoit toute preste à se faire.

LXVIII. Tout ainsi que le sage et discret medecin, après qu'il a tiré à son patient beaucoup de sang corrompu, luy donne un peu de bonne nourriture : aussi l'advisé gouverneur d'estat populaire, après avoir osté à la commune quelque grande chose, qui estoit pour leur apporter honte et dommage : au contraire, par quelque legere grace et doulceur qu'il leur concede, il les reconforte et engarde de se fascher et de se plaindre. Et n'est pas mauvais quelquefois pour

les destourner d'une folie à quoy ils ont affection sans propos, de les ramener à autres choses qui sont utiles : ainsi que feit Demades lors qu'il avoit la superintendance des finances et de tout le revenu de la chose publique, estant le peuple d'Athenes en volonté d'envoyer des galeres au secours de ceux qui s'estoient rebellez contre Alexandre le grand, et luy commandant de fournir argent pour cest effect : Il leur dit, vous avez bien de l'argent tout prest, car j'en avois fait provision pour vous distribuer à ceste feste des Bacchanales, si que chascun de vous eust peu avoir environ demy marc d'argent (1), qui eust esté environ cinq escus pour teste : si vous aimez mieux que ces deniers soient employez à cest usage, je m'en rapporte à vous, usez ou abusez en, comme de chose vostre : par ceste ruze les ayant destournez de vouloir plus armer la flotte de vaisseaux qu'ils vouloient envoyer, de peur de perdre la distribution qu'il leur promettoit, il les engarda d'offenser griefvement Alexandre.

LXIX. Il y a beaucoup de telles volontez dommageables et dangereuses qu'il seroit impossible de rompre de droit fil, mais il y faut user de destour et de torse, comme feit un jour Phocion quand les Atheniens vouloient à toute force qu'il allast hors de temps et de saison dedans le païs de la Bœotie, car il feit incontinent crier à son de trompe, que tous citoyens, depuis l'aage de l'adolescence jusques à soixante ans,

(1) Grec, une demi-mine, 38 liv. 18 s. de notre monnoie.

eussent à le suivre avec leurs armes : à raison duquel cry s'estant elevé un grand bruit des vieillards, qui se mutinoient de ce qu'on les faisoit aller à la guerre en tel aage : « Quel mal y a il, leur dit il : J'ay bien qua« tre vingts ans, et seray avec vous comme vostre ca« pitaine ». Par tels moyens on pourra rompre beaucoup d'ambassades importunes, en y commettant ceux que lon verra les plus mal dispos à faire voyages, plusieurs entreprises de grands bastiments inutiles, en commandant de contribuer doncques argent, et plusieurs procès incivils, en leur disant, qu'ils aillent doncques eux mesmes à la court pour les solliciter : à quoy faire, il y faut attirer et associer les premiers ceux qui mettent telles choses en avant, et qui incitent le peuple à les vouloir : car s'ils reculent, il semblera qu'ils rompent eux mesmes ce qu'ils auront proposé, et s'ils l'acceptent, ils porteront partie de la fascherie et de la peine qu'il y aura.

LXX. Mais là où il sera question de quelque affaire de grande consequence et de grande utilité pour le public, où il faudra grandement travailler et chaudement s'y employer, alors regarde à choisir de tes amis ceux qui auront le plus d'authorité, et mesmement entre les autres, ceux qui seront de plus doulce nature : car ceux là te resisteront le moins, et te secourront le plus, ayans le sens bon, et point de jalousie ny d'opiniastreté : toutefois en cela faut il encore que chascun cognoisse bien sa nature, et qu'entendant ce à quoy il est moins apte, il eslise pour adjoincts plus tost ceux qu'il sentira valoir en ce qui

est requis pour ce qui se presente, que ceux qui luy seront plus semblables : comme Diomedes estant deputé pour aller recognoistre le camp des ennemis, choisit pour son compagnon le plus advisé, et laissa les plus vaillans : par ce moyen les actions en seront mieux contrepesées, et ne s'engendrera pas si facilement la jalousie et l'æmulation entre ceux qui desirent faire cognoistre leur valeur en vertus differentes. Si doncques tu as une cause à plaider, ou une ambassade à faire, choisy pour ton adjoinct quelque homme bien eloquent, si tu te sens mal idoine à bien parler, ainsi comme Pelopidas choisit Epaminondas : Si tu te sens mal propre à caresser une commune, et avoir le cœur en trop bon lieu pour t'abaisser à faire la court, comme estoit Callicratidas capitaine Lacedæmonien, choisis en un qui ait grace à entretenir les gens, et qui soit bon courtisan : Si tu as le corps foible et mal dispos pour porter beaucoup de peine, eslis en un qui soit plus robuste, et qui aime à travailler, comme Nicias choisit Lamachus. C'est ainsi que Geryon estoit esmerveillable, que ayant plusieurs jambes, plusieurs bras, et plusieurs yeux, le tout estoit regy et gouverné par une seule ame : mais les sages hommes de gouvernement s'ils s'entre-entendent, peuvent bien conferer ensemble non seulement leurs corps et leurs biens, mais aussi leurs fortunes, leurs credits, et leurs vertus en un mesme affaire : de sorte qu'ils viendront tousjours mieux à bout de quelque execution qu'ils entreprennent à faire, que ne fera un autre qui qu'il soit. Non pas

comme les Argonautes, qui, après avoirde laissé Hercules, furent contraincts d'avoir recours aux sorcelleries et enchantements d'une femme (1) pour se sauver, et derober la toyson d'or.

LXXI. Or y a il des temples, aux quels ceulx qui entrent laissent l'or dehors, s'ils en ont sur eux : et quant au fer, on n'en porte presque en maniere de dire dedans pas un : et d'autant que la tribune aux harengues, et le siege presidial est un temple commun à Jupiter conseiller et garde des villes, et à justice et equité, avant que d'y mettre le pied dès à present despouille ton ame de toute avarice, de toute convoitise d'avoir, comme si c'estoit du fer, ou bien une maladie pleine de rouille, et la rejette en la halle des marchands, des revendeurs, bancquiers et usuriers, et t'en esloigne le plus arriere que tu pourras, estimant que celuy qui s'enrichit du maniement des affaires publiques, est un sacrilege qui deroberoit jusques sur le maistre autel, jusques dedans les sepultures des morts, dedans les coffres de ses amis, s'enrichiroit de trahison et de faulx tesmoignage : qu'il est conseiller infidele, juge parjure, magistrat concussionnaire, brief contaminé de toutes les meschancetez que l'homme peult commettre, et pour ceste cause n'est il ja besoing de plus amplement en parler.

LXXII. Au demourant l'ambition, encore qu'elle soit de plus belle apparence que l'avarice, apporte

1) Médée.

neantmoins des pestes non moins dangereuses ne moins pernicieuses qu'elle, au gouvernement de la chose publique : car elle est ordinairement accompagnée d'audace et de temerité, d'autant qu'elle ne s'engendre point ès natures basses, ny foibles ou paresseuses, mais principalement ès fortes, actives, et vigoureuses : et la vogue des peuples qui l'enleve et la poulse bien souvent par louanges qu'on leur donne, rend son impetuosité bien malaisée à retenir, à manier et regir. Comme doncques Platon escrit, qu'il faut accoustumer les jeunes garçons dès leur enfance à ouir dire, qu'il ne leur est pas loisible, ny de porter de l'or à l'entour de leur corps, pour ornement, ny mesme en avoir et posseder, pource qu'ils en ont un autre propre interieur meslé avec leur ame, voulant donner à entendre soubs paroles couvertes, à mon advis, la vertu derivée de leurs ancestres, par la descente et continuation de leur race : ainsi pouvons nous reconforter et addoulcir la cupidité de l'ambition, en remonstrant aux esprits ambitieux, qu'ils ont en eux de l'or qui ne se peut ternir, gaster ne contaminer par l'envie, ne par Momus mesme le repreneur des dieux, qui est l'honneur lequel ira tousjours croissant et augmentant, tant plus on discourra, considerera et rememorera les choses par eux faittes et accomplies au gouvernement de la chose publique : et pourtant qu'ils n'auront pas besoing de ces autres honneurs qui se moulent, qui se taillent, ou qui se paignent, ne qui se fondent en bronze, attendu que

bien souvent, ce que plus on y prise appartient à autre qu'à eux.

LXXIII. Car la statue que feit Polycletus du trompette, et celle du hallebardier sont louées pour le regard de celuy qui les a faittes, non pour le regard de ceux en faveur de qui elles furent faittes. Et Caton lors que la ville de Rome commanceoit desja à se remplir toute d'images et de statues, ne voulut pas permettre qu'on en feist aucune pour luy (1), disant, qu'il aimoit mieux que lon demandast pourquoy on ne luy en avoit point fait, que pourquoy on luy en avoit fait : car ces choses là, apportent envie, et si pensent les peuples estre redevables à ceux, à qui ils n'ont point baillé de telles fumées : et au contraire, ceux qui les ont receuës, leur sont ennuyeux et fascheux : comme ayant recherché d'avoir les affaires de la ville en main, à fin d'en recevoir un tel salaire.

LXXIV. Ainsi donc comme celuy qui auroit navigué sans peril tout le long du gouffre de Syrtis, et puis se seroit venu perdre et noyer à l'entrée du port, n'auroit pas fait rien de grand, ny de fort recommandable : aussi celuy qui se seroit sauvé du tresor, et auroit eschappé les fermes publiques, c'est-à-dire, qui n'auroit point souillé ses mains du larrecin des deniers communs, ny de mauvaise intelligence avec les fermiers des impositions et gabelles publiques,

(1) On lui en éleva cependant une. Voyez sa Vie, ch. XXXVIII, t. III.

et puis se seroit laissé prendre à la cupidité de vouloir presider au palais, et d'estre le premier au conseil de la ville : celuy-là auroit bien donné contre une plus haulte roche, mais il seroit allé à fond, et se seroit noyé aussi bien que les autres : ainsi seroit-ce de beaucoup le meilleur, n'appeter ny convoitter point ces honneurs là, ains les fuir et refuser du tout.

LXXV. Toutefois si d'adventure il est malaisé de rebouter de tout poinct une grace et une demonstration d'amitié que le peuple a quelquefois envie de faire à ceux qui combattent en ce champ de gouvernement, non à un jeu de prix d'argent, ny de riches presents, ains à un jeu veritablement sainct et sacré, et digne d'estre couronné, il suffise de se contenter de quelque honorable inscription, ou de quelque tableau, ou quelque decret publique, quelque rameau de laurier ou d'olive, comme Epimenides (1) en eut un de l'olive sacrée du chasteau d'Athenes, pour avoir nettoyé et purifié la ville : Anaxogaras, refusant tous autres honneurs qu'on luy vouloit decerner, demanda seulement, que le jour qu'il mourroit, les enfants eussent congé de jouër, et n'allassent point à l'eschole pour ce jour-là : et aux sept gentils hommes Persiens, qui tuerent les Mages tyrans, on leur donna privilege de porter (2) le chappeau pointu Persien, penchant sur le devant de la teste, à eulx et à ceulx qui descendroient d'eux : car c'estoit le signal qu'ils

(1) Voyez les Observations.
(2) *La tiare. C.*

avoient pris entre eux, quand ils allerent pour executer leur entreprise. Aussi eut de la civilité et modestie grande, l'honneur que lon feit à Pittacus : car comme ses citoyens luy eussent permis et commandé de prendre de la terre qu'il avoit conquise sur les ennemis, autant comme il en voudroit pour luy, il en prit seulement autant, que contenoit le ject de son javelot qu'il lancea : et le Romain Cocles (1) eut autant de terre comme il en peut labourer en un jour, estant boitteux : car il ne fault pas qu'un honneur civil soit salaire d'un acte vertueux fait pour le public, ains marque pour la souvenance seulement, à fin que la memoire en demeure plus longuement, comme ont fait ceux que nous avons recitez.

LXXVI. Là où les trois cents statues de Demetrius le Phalerien (2) n'engendrerent jamais rouille, ny crasse et ordure, ains furent toutes de son vivant mesmes abbatues, et celles de Demades furent fondues, et en feit on des urinaux, et bassins à selles percées, et plusieurs autres tels honneurs ont esté de mesme effacez, ayans despleu et fasché au monde, non seulement pour la mauvaistié de ceux qui les recevoient, mais aussi pour la grandeur de ce qu'on leur donnoit : et pourtant la plus honeste et plus seure garde de l'honneur pour le faire longuement durer, c'est la sobrieté, et simplicité, pource que les honneurs excessifs et demesurez en grandeur, sont

(1) Horatius Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre contre l'armée de Porsenna. V. Tite-Live, l. II, ch. 10 et suiv.

(2) Pline en compte trois cent soixante, l. XXXIV, ch. 6.

ne plus ne moins que les statues mal contrepesées et mal proportionnées, lesquelles se ruinent et tombent par terre d'elles mesmes, j'appelle maintenant honneurs ces choses exterieures (1), comme fait le vulgaire, en tant qu'il est loisible, comme dit Empedocles : toutefois j'afferme aussi bien que les autres, que le sage homme d'estat et de gouvernement ne doit point mespriser le vray honneur, qui gist en la benevolence et bonne affection de ceulx qui ont souvenance des services et biens qu'ils ont receuz, ny ne doit point contemner la gloire, fuyant le plaire à ses prochains, ainsi que vouloit Democritus, car ny les escuyers ne doivent pas rejetter les caresses de leurs chevaux, ny les veneurs les festes de leurs chiens, ains les doivent plus tost chercher, pource que c'est chose utile et plaisante de pouvoir imprimer à tels animaux, qui nous sont familiers, et vivent avec nous, une telle affection en nostre endroit, comme le chien de Lysimachus monstra envers son maistre, et que le poëte Homere recite des chevaux d'Achilles envers Patroclus.

LXXVII. Et quant à moy j'estime, qu'il en prendroit mieux aux abeilles, si elles vouloient caresser, et laisser amiablement approcher d'elles ceux qui les nourrissent, et qui les traittent et ont soing d'elles, plus tost que de les picquer, et de s'aigrir si asprement contre eux : mais maintenant les hommes aussi les chastient avec de la fumée, et dontent les chevaux

(1) Voyez les Observations. C.

farouches avec des mords de bride, et les chiens subjects à s'enfuir, ils les attachent à des billots de bois : là où il n'y a rien qui rende l'homme libre volontairement obeïssant, et se soubmettant à un autre homme, que la fiance qu'il a en luy pour l'amour qu'il luy porte, et l'opinion qu'il a conceuë de sa bonté et de sa justice. C'est pourquoy Demosthenes dit bien, que les citez libres n'ont point de meilleur moyen pour se garder et preserver des tyrans, que de se deffier d'eux : car celle partie de l'ame qui croit et qui se fie, est celle qui est la plus aisée à prendre. Tout ainsi donc comme le don de prophetie qu'avoit Cassandra, ne servoit de rien à ses citoyens, d'autant qu'ils ne luy croyoient point,

Dieu n'a voulu que ma voix prophetique
Portast effect à la chose publique :
Car quand ils ont receu quelque meschef,
Tant que le mal leur poise sur le chef,
Je suis par eux alors sage appellée,
Mais au surplus folle et ecervellée :

ainsi la foy et bienveuillance des citoyens d'Archytas (1) et de Battus (2) envers eux apporterent de grands profits aux uns et aux autres qui se voulurent servir d'eux, et suivre leur conseil, pour la bonne opi-

(1) Philosophe pythagoricien, de la ville de Tarente, contemporain de Platon.

(2) Battus, ou Aristote, surnommé Battus, parcequ'il étoit bègue, conduisit de Théra, sa patrie, une colonie à Cyrène en Libye, où il fonda un nouvel empire, la troisième année de la trente-septième olympiade, 630 ans avant J. C.

nion qu'ils en eurent : aussi est-ce le premier et principal bien qui soit en la reputation des hommes de gouvernement, la foy et confiance que lon a en eux, laquelle leur ouvre la porte à faire toutes bonnes actions : le second bien est l'amitié et bienveuillance du peuple, qui est aux bons un bouclier et un rempar grand à l'encontre des envieux et des meschants,

Comme la mere empesche que la mousche (1)
Son fils dormant de doux sommeil ne touche,

destournant l'envie qui peult sourdre à l'encontre d'eux : et quant au credit egalant celuy qui sera né de bas et petit lieu aux plus nobles, le pauvre aux riches, et le privé au magistrat : brief quand vertu et verité sont conjoinctes à ceste benevolence populaire, c'est comme un vent fort et gaillard en pouppe, qui les poulse à toute entremise de gourvernement.

LXXVIII. A l'opposite aussi peult on voir quels effects produit la disposition contraire ès cœurs du peuple, par tels exemples : car ceux d'Italie ayans surpris la femme et les enfans du tyran Dionysius (2), après les avoir forcez et violez honteusement, les feirent mourir, et puis en ayant bruslé les corps, en jetterent les cendres dedans la mer. Au contraire, un Menander ayant regné doucement sur les Bactriens, et estant à la fin mort en la guerre, les villes de son

(1) Iliade, l. VI, v. 130.
(2) Voyez les Observations.

obeissance feirent bien ensemble, et par commun accord, les funerailles et obseques : mais quand ce vint à sçavoir où lon en logeroit les reliques, elles en vindrent en très grande contention les unes contre les autres, qu'elles pacifierent à la fin à grande peine, soubs condition que ses cendres seroient partagées egalement entre elles, et qu'en chascune y auroit une sepulture de luy. A l'opposite, ceulx d'Agrigente après qu'ils furent delivrez du tyran Phalaris, feirent une ordonnance, que de là en avant il ne fust loisible à aucun de porter robbe de couleur bleuë, pource que les satellites de ce tyran avoient porté des hoquetons bleus : et les Persiens, pource que Cyrus avoit le nez aquilin, jusques aujourd'huy aiment encore ceux qui l'ont tel, et les estiment les plus beaux.

LXXIX. C'est l'amour le plus sainct, et le plus puissant de tous, que celuy que les villes et peuples portent à quelqu'un de leurs citoyens pour sa vertu : les autres honneurs, ainsi nommez à faulses enseignes et demonstrations de bienveuillance, que les peuples donnent à ceulx qui leur font bastir des theatres, jouër des jeux, distribuer de l'argent, ou d'autres presens, ou de leur donner le passetemps de voir combattre des gladiateurs et escrimeurs à outrance, ressemblent proprement aux caresses et flatteries des putains, qui rient tousjours à celuy qui leur donne et qui leur fait plaisir, qui est une reputation qui ne dure gueres, ains se passe en bien peu de temps.

LXXX. Celuy qui dit le premier, « Que le premier

« qui donna de l'argent au peuple, enseigna le vray « moyen de ruiner l'estat populaire », entendit bien, qu'un peuple pert son authorité, quand il se rend subject à corruption : mais aussi faut-il bien que ceux qui le corrompent entendent, qu'ils se ruinent et destruisent eux-mesmes, achettans leur reputation à si grands frais et si grands despens, et rendent la commune plus hautaine et plus arrogante, d'autant qu'elle presume qu'il est en sa puissance de donner ou oster une chose grande.

LXXXI. Ce n'est pas à dire, que je veuille que l'homme d'estat, ès despenses ordinaires et liberalitez accoustumées, se monstre chiche et mechanique, quand ses affaires luy en donneront le moyen, par ce qu'un peuple prend en plus grande haine le riche, qui ne luy communique pas de ses biens en telles occasions, que le pauvre qui desrobbe du public, pource qu'ils estiment que l'un procede de mespris et de contemnement, et l'autre de necessité. Parquoy je voudrois que telles largesses premierement se feissent gratuitement et pour neant, d'autant que faittes en ceste sorte, elles font admirer et obligent davantage ceux qui les reçoivent : et puis je voudrois que ce fust tousjours pour occasion belle, bonne et honeste, comme pour l'honneur de quelque dieu, ce qui attire tousjours de plus en plus le peuple à devotion, pource que tout ensemble il s'imprime au cœur du peuple une vehemente opinión et apprehension, que la divinité et majesté des dieux doit estre grande et venerable chose, quand

ils voient ceux qu'ils honorent, et qu'ils reputent grands personnages, si affectionnez à despendre liberalement pour les servir et honorer. Tout ainsi donc comme Platon defend aux jeunes qui apprennent la musique, l'harmonie Lydiene et la Phrygiene, d'autant que l'une excite en nostre ame toutes affections plaintives et lamentables, et l'autre augmente l'inclination à la volupté et lubricité : ainsi quand aux largesses et despenses publiques, chasse hors de ta ville tant que tu pourras celles qui provoquent les affections bestiales, barbares et sanglantes en nostre ame, ou les dissoluës et lubriques, ou si tu ne les peux du tout chasser et oster, pour le moins fais devoir d'en contester tant que tu pourras contre le peuple, qui te demandera de tels spectacles, et fais que le subject de ta despense soit tousjours honeste et pudique, et la fin et intention bonne et necessaire, ou pour le moins que le plaisir de joyeuseté qui y sera, soit sans insolence ny dommage.

LXXXII. Mais si d'adventure tes biens sont mediocres, et que le centre de la circonference d'iceux ne contiene ny n'embrasse pas plus qu'il ne te fault necessairement, sçache que ce n'est ny lascheté, ny vileté et bassesse de cœur, de ceder ces ambitieuses despenses, et laisser faire ces liberalitez à ceux qui ont bien dequoy, en confessant franchement sa pauvreté, non pas en s'endebtant et prenant argent à usure, se faire regarder en pitié, et mocquer tout ensemble, en telles commissions : par ce que ceux qui le font ne peuvent si secrettement faire, que lon ne pense

bien qu'ils entreprennent plus qu'ils ne peuvent, et qu'ils sont contraincts de molester d'emprunts leurs amis, ou de flatter et courtiser des usuriers, tellement qu'ils n'acquierent ny honneur ny credit, ains plus tost honte et mespris par telles despenses : et pourtant seroit il bon, que lon eust tousjours en telles choses Lamachus et Phocion devant les yeux, car Phocion un jour comme les Atheniens en un sacrifice luy criassent qu'il leur donnast quelque argent pour faire les frais : « J'aurois honte, ce leur dit-il, de vous « donner, et ce pendant ne payer pas cestuy-cy ». En leur monstrant Callicles l'usurier, duquel il avoit emprunté. Et Lamachus ès comptes de sa charge, quand il avoit esté capitaine de l'armée d'Athenes en quelque voyage, il y mettoit tousjours en ligne de compte de la despense, pour une paire de pantoufles, et pour une robbe à son usage. Et les Thessaliens ordonnerent à Hermon, qui refusoit d'estre leur capitaine general, par ce qu'il estoit pauvre, un poinson de vin par chasque mois, et un minot de bled de quatre en quatre jours : ainsi n'est-ce point honte de confesser sa pauvreté, et n'ont pas les pauvres moins de moyen d'acquerir credit et authorité au gouvernement des villes, que ceulx qui despendent beaucoup à faire des festins et des jeux publiques, pour acquerir la bonne grace de la commune, prouveu que par leur vertu ils ayent acquis foy et liberté de franchement parler au peuple.

LXXXIII. Pourtant se fault il bien sagement maistriser et moderer en telles choses, et ne descendre

pas à pied en campagne rase, pour combattre contre des gens à cheval, ny entrer en carriere pour faire jeux, ou sur un eschaffault, ny en salle de festin, estant pauvre, pour faire à l'envy des riches à qui se monstrera plus magnifique, ains fault essayer de manier le peuple par vertu, par gentillesse de cœur, bon entendement conjoinct avec une sage parole: en quoy il n'y a pas seulement une honesteté venerable, mais aussi une grace attrayante et favorable,

Plus que tout l'or de Crœsus desirable:

car pour estre bon il n'est pas necessaire d'estre fascheux ne presumptueux,

Pour estre chaste et bien moriginé
On n'est pourtant severe et rechigné,
Ne par la ville on ne monstre une trongne
Hydeuse à voir, tant elle se renfrongne:

au contraire, l'homme de bien est premierement de facile accès, affable à tous, tenant sa maison ouverte, comme un port de refuge pour tous ceulx qui se veulent servir de luy.

LXXXIV. Et puis il ne monstre pas sa débonnaireté soigneuse aux negoces et affaires de ceux qui l'emploient, mais aussi en ce qu'il se va resjouïr avec ceux à qui il sera arrivé quelque bonne adventure, et condouloir aussi avec ceux ausquels il sera escheut quelque mesadventure, ne se rendant point moleste ny fascheux à personne par un grand nombre de valets qu'il menera quand et soy aux estuves, ny à

retenir places aux theatres quand on y jouëra des jeux, ny remarquable par aucuns signes exterieurs de delices et de sumptueuse superfluité : ains estant egal et semblable au commun des autres en habillemens, en despense de table, en la nourriture de ses enfants, suitte, estat et vestements de sa femme : et brief se voulant comporter en toutes choses, comme un simple homme et simple citoyen, n'ayant rien plus d'apparence que l'un des autres, conseillant au reste chascun amiablement en son affaire, defendant leurs causes, comme un advocat gratuitement sans prendre aucun salaire, reconciliant gracieusement le mary avec la femme, les amis les uns avec les autres, n'employant pas une petitte partie du jour à la tribune aux harengues, ou au parquet de l'audience pour le public, et puis tout le reste de sa vie tirant à soy tous affaires et tous moyens de mesnager de tous costez pour son particulier profit, ainsi que lon dit que le vent de Cæcias (1) attire à soy les nues, ains ayant tousjours l'esprit tendu au soing du public, en faisant par effect apparoir, que la vie d'un sage homme de gouvernement, est une continuelle action et function publicque, non pas une oysiveté comme le vulgaire pense.

LXXXV. Par ces façons et autres semblables il gaigne et attire à soy la commune, laquelle en fin vient à cognoistre que toutes les flatteries, attraicts et allechements des autres, ne sont que faulx appasts

(1) Voyez les Observations.

et amorses bastardes, au près et à comparaison de la prudence, bonté et diligence de luy. Les flatteurs qui estoient à l'entour de Demetrius ne vouloient pas qu'il appellast les autres princes de son temps roys, ains disoient qu'il falloit que lon nommast Seleucus, le capitaine des elephans : Lysimachus, garde des tresors : Ptolomeus, general de la marine : Agathocles, gouverneur des isles : mais le peuple encore que du commancement à l'adventure ils eussent rejetté le sage et prudent homme de gouvernement, toutefois à la fin après qu'ils auront cogneu sa verité, sa preudhommie et bonté de son naturel, ils le reputeront seul populaire, seul gouverneur, et seul magistrat : et quant aux autres, ils en appelleront l'un le defrayeur, l'autre le festoyant, l'autre le president des jeux, et les tiendront pour tels seulement. Et puis tout ainsi que aux festins dont un Alcibiades ou un Callias faisoient la despense, il n'y avoit que Socrates qui parlast, et estoient les yeux de tous les conviez tournez sur luy seul : ainsi ès villes saines et bien ordonnées Ismenias fait des largesses, Lichas donne à soupper, Niceratus defraye les jeux, mais un Epaminondas, un Aristides, un Lysander, sont ceulx qui tiennent les magistrats, qui gouvernent et qui commandent aux armées. Ce consideré il ne se fault point lascher de courage ny s'estonner pour la reputation qu'acquierent envers une commune, ceulx qui leur bastissent des theatres, qui leur font des festins, et qui tienent grandes maisons, pource que c'est une gloire qui dure bien peu, et qui se dissoult et s'esva-

nouit en fumée quand et la fin de ces combats de gladiateurs, et avec les jeux de leurs theatres, n'ayans en soy rien de venerable ni de grand.

LXXXVI. Or ceulx qui font mestier de nourrir et gouverner des ruches d'abeilles disent, que les exaims qui resonnent le plus, et qui font plus grand bruit sont les meilleurs, les plus fructueux, et les plus sains : mais celuy, à qui dieu a donné la charge et le soing de l'exaim raisonnable et civil des hommes, jugera celuy heureux qui sera le plus doulx et le plus paisible, et approuvera bien les ordonnances et statuts de Solon en plusieurs autres choses, taschant à les ensuyvre et observer à son pouvoir : mais il doutera et s'esbahira à quoy il pensoit quand il escrivoit, que ceux qui en une sedition de ville ne se rengeroient à l'une ou à l'autre des parties, fussent notez d'infamie : car en un corps naturel malade, le commancement de mutation à recouvrement de santé, ne luy vient pas des membres gastez ny des parties malades, mais quand la temperature des fortes, saines et entieres, est si puissante qu'elle chasse ce qui est en tout le reste du corps contre la nature : aussi en un peuple tumultuant en sedition non dangereuse ny mortelle, ains qui soit pour se terminer et prendre fin, il fault qu'il y ait beaucoup de sain et entier, et qu'il y demeure, et se maintiene ensemble : car il flue et decoule des sages ce qui guarit et penetre à travers de ce qui est malade : mais les villes qui sont entierement troublées, et toutes sans dessus dessoubs, perissent de fond en comble, s'il ne leur survient de

dehors quelque contraincte et quelque chastiement qui les face sages par force. Non pas que je veuille dire qu'il faille en sedition et dissension civile, demourer insensible et impassible, sans sentir aucune passion du mal public, en chantant son repos et sa tranquillité, et sa vie heureuse et paisible, ce pendant que les autres se battront, en s'esjouïssant de la follie d'autruy : car c'est là principalement, où il fault chausser le brodequin de Theramenes (1) qui servoit à l'un et à l'autre pied, et parler à toutes les deux parties sans se joindre ny aux uns ny aux autres : par ce moyen tu ne sembleras pas estre adversaire, en estant prest à offenser, ains commun à tous en aidant aux uns et aux autres, et ne t'apportera point d'envie ce que tu ne te sentiras point du malheur, si tu te monstres avoir compassion egalement de tous.

LXXXVII. Mais le meilleur est de procurer et prouveoir que jamais ils ne viennent à ouverte sedition, et doit on estimer, que cela est la cyme et le poinct principal de toute la science civile de gouverner : car il est tout evident que c'est la cause des plus grands biens que les villes sçauroient desirer de la paix, de la liberté, de la fertilité, de multitude de peuple, et d'union et concorde : et quant à la paix pour le temps qui court aujourd'huy, les peuples n'ont pas grand besoing de sage gouverneur pour la leur maintenir, pource que toutes guerres, et contre

(1) Voyez les Observations.

les Grecs et contre les Barbares, s'en sont fuïes arriere de nous : et quant à la liberté, les peuples en ont autant qu'il plaist aux princes et superieurs leur en departir : et le plus, à l'adventure, ne seroit pas le meilleur pour eux : quant à la fertilité de la terre et abondance des fruicts, et la bonne disposition et temperature des saisons de l'année,

Que les enfans des ventres de leurs meres
Sortent à temps semblables à leurs peres,

l'homme de bien priant pour le salut d'iceulx enfans nouvellement nez, le demandera en ses prieres aux dieux pour tous ses citoyens. Il reste donc à l'homme de gouvernement de tous les ouvrages proposez, celuy qui est un bien non moindre que pas un des autres, c'est de faire qu'il y ait tousjours amitié, union et concorde entre ses citoyens, et chasser hors de sa ville toutes dissentions, toutes querelles et toutes malveuillances, comme entre communs amis, en reconfortant premierement la partie qui semblera estre plus offensée, et monstrant de s'en sentir offensé aussi bien comme eux, et qu'il luy en fait aussi grand mal comme à eux : et puis petit à petit tascher à les adoucir et à leur donner à entendre, que ceulx qui fleschissent et qui chalent la voile un petit, surmontent ordinairement ceux qui s'opiniastrent à vouloir gaigner à toute force, et surmontent non seulement en douceur et bonté de nature, mais aussi en grandeur de courage et en magnanimité : et qu'en pliant et cedant en quelques petites choses, ils gaignent en

de très belles et très grandes : et puis après en remonstrant en particulier à chascun, et en public à tous, et leur declarant la petitesse et foiblesse des affaires de la Grece, et qu'il est beaucoup plus expedient aux hommes de bon et sain jugement, jouïr du fruict et du bien qu'il y a en ceste imbecilité, en vivant en paix et en concorde les uns avec les autres, attendu que la fortune ne leur a laissé au milieu, aucun grand et digne prix à gaigner pour tous leurs efforts. Car quelle gloire, quelle authorité, ne quelle puissance demourera à ceux qui gaigneront et qui demoureront les maistres, que le proconsul avec un simple mandement ne renverse et ne transporte en un autre toutes et quantesfois qu'il luy plaira, encore que quand elle demoureroit, elle ne meritast pas que lon en feist autrement grand cas.

LXXXVIII. Mais comme le plus souvent les grands embrasements de feu ne commancent pas aux edifices saincts et sacrez ny publiques, ains sera par le moyen d'une lampe que lon aura laissé tomber sans y penser, en quelque pauvre et petite maison, ou bien quelque paille que lon bruslera, qui jettera soudain une grande flamme, dont il advient après une grande et publique perte de plusieurs bastiments : aussi n'est ce pas tousjours par les contentions et dissensions touchant les affaires publiques que les seditions des villes s'allument, ains bien souvent les querelles et riottes yssues de negoces particuliers, et procedées jusques au publc, ont mis sans dessus dessoubs toute une ville. Au moyen dequoy il appartient

à l'homme politique autant que nulle autre chose, d'y prouveoir et remedier, à fin que tels differents ou ne naissent point du tout, ou qu'ils soient bien tost assopis, et qu'ils ne croissent point, ou pour le moins qu'ils ne touchent point au public, ains demeurent entre ceux qui les auront emeus : en considerant luy mesme et le donnant à entendre aux autres, que les privez debats sont à la fin cause des publiques, et les petits des grands, quand on les neglige, et que lon n'y use pas de remedes convenables dès le commancement.

LXXXIX. Comme lon tient que le plus grand mouvement de sedition civile qui fut oncques en la ville de Delphes, advint par le moyen de Crates, duquel Orgilaüs fils de Phalis estant près à espouser la fille, il arriva par cas d'adventure que la couppe, de laquelle on devoit premierement faire les effusions de vin en l'honneur des dieux, et boire puis après l'un à l'autre par les ceremonies nuptiales, se rompit en deux pieces d'elle mesme : ce que ledit Orgilaüs prenant à mauvais presage, abandonna l'espousée, et s'en alla sans rien achever avec son pere : peu de jours après, ainsi comme ils faisoient un sacrifice aux dieux, Crates leur feit supposer quelque vase d'or, de ceulx qui estoient sacrez et dediez au temple, et ainsi feit precipiter du haut en bas de la roche de Delphes, sans autre jugement ny forme de procès, comme sacrileges manifestes, Orgilaus et son frere : et depuis encore feit mourir aucuns de leurs parents et amis, bien qu'ils suppliassent qu'on les laissast jouïr de la

franchise du temple de Minerve providente, dedans lequel ils s'en estoient fuis, et s'estants commis plusieurs tels meurtres, les Delphiens à la fin feirent mourir ce Crates et ceulx qui avec luy avoient emeu la sedition, puis de l'argent procedé de la confiscation des excommuniez, ainsi qu'on les appelle, ils feirent bastir les temples qui sont au bas de la ville.

XC. Et à Syracuse de deux jeunes hommes qui avoient grande familiarité ensemble, l'un s'en allant hors du païs laissa en garde à l'autre (1) une siene concubine jusques à ce qu'il fut de retour : l'autre en l'absence de son amy la corrompit, et son compagnon à son retour l'ayant sçeu, feit tant qu'il desbaucha et adultera la femme de l'autre : et y eut lors un des plus anciens senateurs qui meit en avant au conseil, que lon les bannist de la ville tous deux, devant qu'ils fussent cause de la mettre en combustion et de la perdre en la remplissant de haines et d'inimitiez, ce qu'il ne peut pas persuader tellement que le peuple entrant en sedition, par grande calamité ruina un très bon gouvernement. Tu as aussi des exemples domestiques de Pardalus (2) et de Tirrhenus qui cuiderent destruire et ruiner la cité de Sardis, pour causes legeres et privées, l'ayant jettée en guerres et rebellions par leurs factions et inimitiez particulieres.

XCI. Pourtant faut il que l'homme de gouvernement soit tousjours au guet, et qu'il ne mesprise pas

(1) *Un jeune garçon qu'il aimoit. C.*

(2) Il faut écrire Pardalas, comme à la page 161, où le grec porte : votre Pardalas.

non plus qu'en un corps naturel les commancements des maladies, les petites hargnes, qui courent aiseement de l'un à l'autre, ains qu'il les arreste, en y remediant de bonne heure : car en y ayant bien l'œil, ce qui estoit premierement grand devient petit, et ce qui estoit petit se reduit à neant : or pour les bien induire et persuader à ce faire, il n'y a point de meilleur artifice ny de plus grand moyen, que de se monstrer soy-mesme facile à pardonner, et aisé à reconcilier en semblables differents, demourant en ses premieres causes et raisons sans rancune, et n'adjoustant à pas une ny opiniastreté, ni cholere, ny autre passion qui puisse engendrer une aspreté et une aigreur ès disputes necessaires et que lon ne sçauroit eviter.

XCII. Car aux combats et escrimes des poings que lon fait par plaisir nud à nud, on a accoustumé de munir les mains de moufles rondes, à fin que quand les combattans vienent à s'eschauffer il n'en puisse arriver aucun maling accident, estans les coups mols, et ne pouvans faire grande douleur : aussi ès procès et differents qui surviennent entre les citoyens d'une mesme ville, le meilleur est de combattre, en deduisant ses moyens, raisons et arguments tout simplement et nuement, sans aigrir ny envenimer les affaires, comme les traicts, en y faisant des incisures, ou en les empoisonnant par injures, par obstinations malignes, et par menasses, pour rendre le mal incurable, et l'augmenter, de sorte qu'il vienne à toucher jusques au public : car celuy qui se portera ainsi en ses propres affaires envers ses parties, viendra faci-

lement à bout aussi des autres : et depuis que lon a une fois osté les occasions particulieres des malveillances privées, les picques et discordes, que lon a à cause du public, sont faciles à pacifier, et n'apportent jamais inconvenients irremediables ny malings.

SOMMAIRE

DU VIEILLARD CONSIDÉRÉ

PAR RAPPORT A L'ADMINISTRATION.

Prétextes dont on se sert pour autoriser la vieillesse à ne point se mêler des affaires publiques. II. Il est beau de mourir, non sur le trône de la tyrannie, mais au sein d'une activité patriotique. III. Beau mot de Caton sur la vieillesse. IV. Il ne faut pas faire l'apprentissage du gouvernement public dans la vieillesse. V. Raisons qui écartent les jeunes gens de l'administration. VI. Exemples. VII. Éloge de la vieillesse d'Agésilas par Xénophon. VIII. Exemples de poëtes composant avec succès dans leur vieillesse. X. Il est honteux à un homme d'état de finir sa vie dans l'oisiveté, ou dans des occupations mécaniques. XI. Plus encore dans les délices et la volupté. XII. Les vieillards sont inhabiles aux plaisirs des sens. XIII. Ils doivent chercher dans la bienfaisance un plaisir digne des dieux. XV. Sentiment de plaisir que la vertu nous fait éprouver. XVI. Il ne faut pas laisser ternir sa réputation. XVII. Elle est difficile à acquérir, facile à conserver. XVIII. L'envie attaque moins les vieillards que les jeunes gens. XIX. L'envie comparée à la fumée, qui diminue à mesure que le feu s'allume. XX. La déférence pour la vieillesse est fondée sur l'espérance que

chacun a d'y parvenir. XXI. Il ne faut donc pas abandonner le combat quand la victoire est en quelque sorte gagnée. XXII. Exemples tirés d'Homère. XXIII. La foiblesse d'un vieillard n'est pas si nuisible aux affaires, que sa prudence leur est utile. XXIV. Voilà pourquoi, dans les circonstances critiques, les républiques recherchent des vieillards expérimentés. XXV. Sage réponse de Timothée aux orateurs d'Athènes. XXVI. La vieillesse affranchit l'homme de beaucoup de passions pernicieuses au bien public. XXVII. S'il ne faut pas entrer trop vieux dans la carrière de l'administration, il ne faut pas en sortir parcequ'on y a vieilli. XXVIII. Le soldat a besoin de force, l'administrateur de prudence. XXIX. Le sénat de Lacédémone et de Rome appelé d'un nom qui désigne la vieillesse. XXX. Prière d'Agamemnon demandant aux dieux dix Nestors. XXXI. Quelque embarrassante que soit la royauté, un roi ne la quitte pas quand il est vieux. XXXII. Si les vieillards abandonnent l'administration, elle sera livrée aux jeunes gens, qui ne peuvent avoir l'expérience nécessaire. XXXIV. Au moins faudroit-il que les vieillards restassent pour donner des leçons et des exemples aux jeunes gens. XXXV. Exemples. XXXVI. La prudence des vieillards tempère la fougue des jeunes gens. XXXVII. Il faut toujours s'occuper du bien public, comme il faut toujours être juste. XXXVIII. Il y a beaucoup de jeunes gens foibles et de vieillards robustes. XXXIX. La vertu s'affoiblit et s'anéantit dans l'oisiveté. XL. L'habitude

est nécessaire dans toutes les sciences, sur-tout dans celle de la politique. XLI. On ne doit pas plus cesser de servir sa patrie que son père. XLII. On ne conseilleroit pas à Plutarque de quitter le sacerdoce de Jupiter, parcequ'il y a long-temps qu'il l'exerce. XLIII. Un vieillard doit choisir les parties de l'administration les plus convenables à son âge. XLIV. Il faut que le vieillard surtout ne cherche pas à s'entremettre dans un trop grand nombre d'affaires. XLV. Il doit se réserver pour les plus importantes. XLVI. Encore ne faut-il pas qu'il les recherche. XLVII. Mais qu'il les accepte. XLVIII. Ménagements qu'il doit observer dans les occasions peu considérables; vigueur qu'il doit déployer dans celles qui sont décisives. XLIX. Comment il doit louer, ou reprendre, ou encourager les jeunes gens. LI. Le jeune homme doit apprendre, et le vieillard doit enseigner la politique. LII. Le vieillard doit être plus que tout autre exempt d'envie. LIII. Ce n'est pas seulement par l'exercice de telle ou telle charge, mais par ses leçons, ses exemples, qu'un vieillard doit se mêler de l'administration publique. LV. Exemples. LVII. La foiblesse de l'âge enfin peut lui ôter l'action. LVIII. Mais non pas le bon conseil.

SI L'HOMME D'AAGE

SE DOIT ENCORE ENTREMETTRE

ET MESLER DES AFFAIRES PUBLIQUES.

Nous sçavons bien, seigneur Euphanes, que tu es assez coustumier de louër hautement le poëte Pindare, et que tu as souvent en la bouche ces paroles sienes, comme estans à ton advis bien assises et veritablement dittes,

Quant le combat est presenté
Qui restive en cherchant excuse,
Jette en profonde obscurité
Le bruyt de sa vertu confuse.

Mais pour autant que lon allegue ordinairement plusieurs causes et pretextes pour couvrir la paresse et faute de cœur de s'entremettre des negoces et affaires de la chose publique, et entre autres pour la derniere, comme par maniere de dire celle de la ligne sacrée, on nous amene en jeu la vieillesse, et pense lon avoir bien trouvé un suffisant argument pour reboucher et attiedir le desir de se faire honneur par le moyen d'iceluy, en nous disant, qu'il y a un certain but, et fin limitée, non seulement à la revolution du temps que lon est propre pour les combats et jeux de prix, mais aussi pour les affaires et negoces publiques : Il m'a semblé qu'il ne seroit point hors de

propos, si je t'envoyois et communiquois les discours que je fais quelquefois à par moy, sur l'entremise des vieilles gens au gouvernement de la chose publique, à fin que nul de nous deux n'abandonne le long pelerinage que nous avons longuement continué en cheminant tous deux ensemble jusques à present, ny ne rejette la vie civile au maniement des affaires, non plus qu'il voudroit faire un vieil compagnon de son aage, ny un ancien familier amy, pour en prendre une autre non accoustumée, et pour à laquelle se familiariser et accoustumer il n'auroit pas du temps assez : ains demourons fermes et constans en la maniere de vivre que nous avons dès le commancement choisie, tellement que la fin de nostre vivre soit aussi de bien vivre, si nous ne voulons pour ce peu de temps qui nous reste à vivre diffamer le beaucoup que nous avons desja vescu, comme ayant esté despendu vainement à nulle bonne et louable intention.

II. Car la domination tyrannique n'est pas un beau monument pour y estre ensepveli, ainsi comme quelqu'un jadis dit au tyran Dionysius, mais à luy ceste principauté acquise et jouïe par voye si injuste et si meschante, plus elle duroit sans danger de faillir, plus elle luy estoit grande et parfaitte calamité, et comme Diogenes depuis voyant son fils devenu pauvre homme privé, de seigneur et prince qu'il estoit : « O, dit-il, Dionysius que tu es indigne de l'estat auquel tu es reduit maintenant! car tu ne meritois pas « de vivre icy en liberté, sans doute quelconque avec « nous, ains devois demourer par delà comme ton

« pere, emmuré et confiné dedans une forteresse, « pour toute ta vie, jusques à la vieillesse. » Mais un gouvernement populaire, juste et legitime auquel un homme de bien a accoustumé de se monstrer tousjours, non moins en obeïssant qu'en commandant, utile et profitable au public, est à la verité un beau sepulchre pour y estre en tel exercice honorablement inhumé, en adjoustant à sa mort la gloire de sa vie, c'est le dernier qui descend soubs terre, comme dit Simonides, sinon à ceux en qui l'honneur et la bonté meurent premier, et en qui le zele du devoir se lasse et default devant que la convoitise des choses necessaires à ceste vie, comme si les parties divines de nostre ame, et qui dirigent les actions, estoient plus fresles, et s'amortissoient plus tost que les sensuelles et corporelles : ce qui n'est ny honeste à dire, ny bon à croire, non plus que ceux qui disent, que nous ne nous lassons jamais de gaigner, ains plus tost faut redresser en mieux, et ramener le dire de Thucydides à la verité, en ne croyant pas ce qu'il dit, qu'il n'y ait que l'ambition seule qui ne vieillisse point en l'homme, ains plus tost qu'il y ait aussi la socialité de vouloir verser et vivre en compagnie, et la civilité de vouloir entendre et se mesler des affaires : ce qui persevere tousjours jusques à la fin aux fourmis et aux abeilles, car jamais homme ne veit qu'une abeille par vieillesse devint frelon, comme il y a des gens qui veulent que ceux qui ont esté toute leur vie nourris aux affaires, quand la vigueur de leur aage est passée demeurent assis, et se retirent en leurs maisons à ne

rien faire, laissant estaindre et consommer la vertu active par paresse, ne plus ne moins que la rouille gaste le fer.

III. Car Caton disoit très sagement, que la vieillesse d'elle mesme avoit assez de laideurs, sans que volontairement nous y adjoustissions encore la villanie et laideur du vice : or n'y a il entre tous les vices un qui plus diffame l'homme vieil, que fait la paresse, la delicatesse et voluptuosité, le faisant sortir d'un palais où s'exerce la justice, ou d'une court où se tient le conseil, pour s'aller cacher en un coing de maison, ne plus ne moins qu'une femme, ou en quelque terre aux champs, pour avoir l'œil à ce que font les moissonneurs et les glaneuses.

Mais où est or' Oedipus, et où sont
Ses tant prisez ænigmes?

ainsi comme il y a en Sophocles.

IV. Car de vouloir commancer en la vieillesse à s'entremettre des affaires, et non pas devant, comme lon dit que Epimenides s'estant allé coucher jeune, se resveilla vieillard, cinquante ans après : ainsi quittant et laissant un repos si long et si fort collé avec soy par longue accoustumance, s'aller jetter tout d'un coup en des travaux et des occupations laborieuses, sans y estre duit, dressé, ny exercité en façon quelconque et sans avoir hanté personnes entendues en matiere d'estat, ny prattiqué affaires du monde, celuy qui le feroit, donneroit à l'adventure occasion à qui l'en reprendroit, de luy mettre au

devant ce que la prophetisse Pythia respondit un jour à quelqu'un qui enqueroit Apollon de semblable chose,

Tu es venu bien tard me demander (1)
Estat qui puisse au peuple commander:
Tu vas à heure induë et incivile
Frapper à l'huys de la maison de ville,

comme feroit un mal appris qui arriveroit au festin, ou un estranger, la nuict toute noire : tu ne changes pas de lieu ny de place, mais de vie que tu n'as jamais essayée. Car quant à ceste sentence de Simonides,

La ville enseigne et rend habile l'homme,

elle est bien vraye en ceux qui ont encore du temps assez pour estre enseignez, et pour apprendre une science qui ne s'apprent qu'avec beaucoup de travaux, longues et laborieuses occupations à toute peine, prouveu encore qu'elle rencontre une nature patiente de labeur, et qui puisse aisément supporter toutes adversitez de fortune.

V. Ces raisons là pourroient sembler bien à propos alleguées contre ceux qui commanceroient en leur vieillesse à se vouloir mesler des affaires : et toutefois nous voyons au contraire, des hommes de grand jugement qui divertissent les adolescents et les jeunes gens du gouvernement de la chose publi-

(1) Voyez les Observations.

que : à quoy se rapporte le tesmoignage des loix, par ordonnances desquelles à Athenes le crieur publique à haute voix appelle à la tribune pour barenguer aux assemblées de ville devant le peuple, non les jeunes gens de gaillarde cervelle, comme un Alcibiades, ou un Pytheas les premiers, ains ceux qui ont passé cinquante ans, les enhortans de venir dire et conseiller au peuple ce qu'ils verront estre bon à faire : *

VI. Et Caton ayant esté accusé après l'aage de quatre vingts ans, en plaidant luy mesme sa cause, dit : « Il est bien malaisé, seigneurs, rendre compte de sa « vie, et la justifier devant d'autres hommes, que « devant ceux avec lesquels on a vescu ». Et n'y a personne qui ne confesse que les actes que feit Auguste Cesar, qui deffeit Antonius, un peu avant que de mourir, ne soient trop plus royaux, et plus profitables à la chose publique, que nuls autres qu'il ait oncques faits. Et luy mesme refrenant severement par bonnes coustumes et ordonnances la dissolution des jeunes gens, comme ils s'en mutinassent il ne leur feit que dire : « Escoutez jeunes hommes un « vieillard, que les vieillards escoutoient bien quand « il estoit jeune «. Et le gouvernement de Pericles eut sa plus grand'vogue et vigueur en sa vieillesse, lors qu'il persuada aux Atheniens de hardiment entrer en la guerre Peloponesiaque : mais comme importuné-

* Icy y a faute de quelques lignes en l'original grec. *Amyot*. Voyez les Observations.

ment ils voulussent à toute force sortir de la ville, pour aller combatre soixante mille hommes de pied armez, qui fourrageoient et saccageoient leur plat païs, il s'y opposa et l'empescha, en arrachant, par maniere de dire, les armes au peuple, et scellant les serrures des portes.

VII. Mais il vaut mieux coucher les propres termes que met Xenophon quand il escrit du roy Agesilaus : « Quelle jeunesse, dit-il, est plus gaillarde « que n'estoit sa vieillesse? Qui fut jamais en sa plus « grande fleur et vigueur plus formidable aux enne- « mis, que fut Agesilaus, estant tout au bout de son « aage? De la mort de qui demenerent oncques les « ennemis plus grande joye, qu'ils feirent de celle « d'Agesilaus, encore qu'il fust vieil quand il mou- « rut? Qui estoit celuy qui asseuroit les alliez et con- « federez, sinon Agesilaus, combien qu'il fust desja « sur le bord de sa fosse, et près de la fin de ses « jours? Quel jeune homme regretterrent onc les siens « plus amerement que luy mort, quelque vieil qu'il « fust »?

VIII. Le long temps que ces grands personnages avoient vescu ne les empeschoit pas de faire de si belles et si honorables choses et maintenant nous autres faisons les delicats au gouvernement des villes, où il n'y a ny tyrannie à combatre, ny guerre à conduire, ny siege à soustenir, ains seulement des debats et contentions civiles entre des citoyens, et quelques æmulations, lesquelles se vuident pour la plus part par la loy, avec paroles, et par la justice, nous

tirons le pied arriere de peur, en nous monstrant plus lasches et faillis de cœur, je ne diray pas que ces anciens capitaines là et gouverneurs du peuple, mais aussi que les poëtes, les sophistes, et les joueurs de comedies et tragedies du temps passé, s'il est vray, comme il est, que Simonides en sa vieillesse emporta le prix d'avoir le mieux ordonné (1) sa danse, ainsi que tesmoignent ces derniers vers d'un epigramme qui en fut fait,

Quatre vingts ans avoit Simonides
Athenien, fils de Leoprepes,
Quand il gaigna l'honneur de la carolle.

IX. Aussi dit on que Sophocles estant appellé en justice par ses propres enfans, qui luy mettoient sus qu'il radottoit, et estoit retourné en enfance pour son grand aage, à fin que par authorité de justice il luy fust baillé curateur, leut devant les juges l'entrée du chorus de sa tragedie, que lon surnomme Oedipus en Colone, qui se commance ainsi:

Estranger tu as faict entrée (2)
En ceste fertile contrée
Par le bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du rossignol fait le boccage
Des vaux verdoyans resonner
Plus qu'ailleurs on ne l'oyt sonner.

(1) *Les chœurs qu'il étoit chargé de diriger.* Ces chœurs étoient mêlés de danse et de chant. *C*

(2) V. 668 et suivants. *C.*

Et pource que le cantique en pleut merveilleusement à l'assistance, chascun se leva, l'accompagna, et le renvoya jusques en sa maison, avec grandes acclamations de joye, et battements de mains à son honneur, comme lon faisoit au sortir du theatre, quand il avoit fait jouër quelqu'une de ses tragedies. Il est bien certain que ce petit epigramme est de luy,

Quand Sophocles ce cantique escrivoit
Pour honorer Herodote, il avoit
Desja vescu cinquante et cinq années.

Philemon (1) et Alexis (2) tous deux poëtes comiques, la mort les prit qu'ils faisoient encore jouër sur la scene leurs comedies, et en gaignoient le prix. Et Pôlus le joueur de tragedies, Eratosthenes, et Philochorus (3) escrivent, qu'il avoit soixante et dix ans qu'il joüa encore huict tragedies, en l'espace de quatre jours, un peu au paravant qu'il mourust.

X. N'est-ce doncques pas une grande honte, que

(1) Philémon de Syracuse commença à être célèbre dans la cent treizième olympiade, et mourut à près de cent ans dans la cent vingt-neuvième. Son fils, qui porta le même nom, composa aussi des comédies.

(2) Alexis de Thurium, oncle paternel de Ménandre, selon Suidas, ce qui fixe son époque, puisque Ménandre naquit la troisième année de la cent neuvième olympiade, 342 ans avant notre ère. Il eut un fils, nommé Étienne, aussi poëte comique.

(3) Philochore, Athénien, célèbre par un grand nombre d'ouvrages, vivoit du temps des rois d'Égypte Philopator et Épiphane. Il vit dans sa jeunesse Ératosthène, déja vieux. Antiochus-le-Grand le fit mourir, selon Vossius, qui corrige le passage de Suidas, où on lit Antigonus. Voyez Voss. de Hist, Gr.

les vieillards qui ont faict profession de harenguer au peuple de dessus une tribune, de seoir en chaire de judicature pour exercer la justice, se monstrent moins genereux, et moins magnanimes que ceux qui ont fait toute leur vie mestier de jouër des jeux sur un eschaffaut, et que quittant les jeux et combats qui sont veritablement sacrez, ils despouillent la personne civile d'homme d'honneur se meslant du gouvernement de la chose publique, pour en prendre je ne sçay quelle autre? car de vouloir quitter la dignité royale pour prendre le personnage d'un laboureur, c'est chose trop basse et trop mechanique : et veu que Demosthenes dit que la galere sacrée de Paralos (1) estoit indignement et ignominieusement traittée : quand on s'en servoit à apporter à Midias du bois, des eschalats, et des moutons : si un personnage d'estat venoit à quitter l'honneur de superintendant des festes publiques de gouverneur de la Bœoce, et de president en l'assemblée des estats des amphictyons, et puis après qu'on le veist s'amuser à faire mesurer de la farine, du marc de raisin, ou bien à peser des toisons de laine, ne seroit ce pas proprement cela qu'on dit en commun proverbe, la vieillesse d'un cheval, sans que personne l'y contraigne? Mais encore de se mesler d'aucune manufacture mechanique, ny d'aucune traffique de marchandise, après avoir eu office de gouvernement en la chose publique, ce seroit

(1) Voyez les Observations.

autant comme despouiller une dame honeste et de bonne maison de ses beaux vestements, et luy bailler quelques haillons pour couvrir sa vergogne, la faisant tenir en un cabaret : car toute la dignité, toute la grandeur et honesteté de la vertu politique se pert quand on la ravalle jusques à des mesnageries, espargnes et traffiques si basses et privées.

XI. Mais si (qui est le seul poinct qui reste) ils appellent vivre doucement, et jouïr de ses biens, que se laisser aller aux delices et aux voluptez, et qu'ils convient l'homme politique à se laisser aneantir peu à peu, en vieillissant en icelles, je ne sçay auquel des deux tableaux et exemples, tous deux villains et deshonestes, ceste sienne vie seroit plus tost comparable, ou à des mariniers qui voudroient tout le reste de leur vie solenniser la feste de Venus, n'estant pas encore leur navire dedans le port, ains l'ayant laissée cinglant en haute mer, ou bien à Hercules que d'aucuns paintres en se jouant, mais mal et irreveremment pourtant, paignent, comme s'il estoit au palais royal de la royne de Lydie Omphale, vestu d'une cotte de damoiselle, se laissant souffletter et tresser aux filles et femmes de la royne : ainsi nous despouillans l'homme d'estat de sa peau de lion, c'est à dire, de son courage magnanime, de vouloir tousjours profiter au public, et le mettans bien à son aise à table, le traitterons magnifiquement, et luy remplirons les aureilles du son des flustes et autres instruments de musique, n'ayants pas au moins honte de l'honeste reprimende que don-

na jadis Pompeius le grand à Lucullus, lequel après ses guerres et conduittes d'armées s'estoit adonné à baings, estuves, festins, à entretenir femmes, et faire l'amour sur jour, et plusieurs autres telles dissolutions et superfluitez, à bastir de somptueux edifices, reprochant cependant à Pompeius, qu'il estoit ambitieux et convoiteux de dominer, oultre ce que son aage ne le comportoit: car Pompeius luy respondit, « Je croy qu'il est plus hors d'aage à un homme vieil « d'estre dissolu et superflu en delices, que non pas « de vouloir commander ». Et comme estant un jour tombé malade le medecin luy eust ordonné de manger d'une grive, n'en estant pas la saison, on n'en pouvoit recouvrer pour argent, quelqu'un dit qu'il y en avoit bon nombre chez Lucullus que lon y nourrissoit toute l'année: il n'y voulut pas envoyer ny en prendre, disant, « Si Lucullus n'eust esté friand « et delicat, Pompeius doncques n'eust pas sceu « vivre ».

XII. Car encore que la nature requiere et recherche en toute sorte de s'esgayer et de se delecter et resjouir, si est-ce que le corps des vieilles personnes ne peut plus prendre fruition des voluptez, excepté bien peu des necessaires. Et n'est pas Venus seule coúrroucée aux vieillards, ainsi que dit Euripide, mais encore ont ils les cupiditez du boire et du manger fort mousses, et par maniere de dire edentées, de sorte qu'ils ne font que toucher un petit par le dessus, sans penetrer ny enfondrer au dedans.

XIII. Et pourtant faut il qu'ils se preparent des

plaisirs et voluptez non basses et lasches en l'ame, comme disoit Simonides à ceux qui luy reprochoient l'avarice, qu'estant privé de toutes autres voluptez corporelles à cause de sa vieillesse, il y en avoit encore une qui l'entretenoit, c'estoit la volupté qu'il prenoit à gaigner : mais la vie politique de ceux qui se meslent d'affaires a de très grandes et très honestes voluptez, desquelles seules ou principales il est vraysemblable que les dieux mesmes se delectent, ce sont celles qui procedent de la beneficence de faire bien à beaucoup de gens, et de la gloire des grandes et honestes actions.

XIV. Car si le paintre Nicias (1) se plaisoit si fort en ses ouvrages, et y estoit si affectionné, que bien souvent il demandoit à ses serviteurs s'il s'estoit lavé, et s'il avoit disné : et Archimedes estoit si fort attaché à son tableau, sur lequel il trassoit ses figures geometriques, que ses serviteurs l'en retiroient et ostoient par force, et l'huiloient : et encore ce pendant qu'on l'huiloit, il trassoit de nouvelles figures sur son corps : et Canus le jouëur de flustes que tu cognois, disoit, que les hommes n'entendoient pas qu'il se donnoit à luy mesme plus de plaisir de son jeu, qu'il ne faisoit à ceux qui l'escoutoient, et qui (2) voudroient plus tost avoir que bailler salaire pour le

(1) Athénien, contemporain de Praxitèle. Il vivoit dans la cent douzième olympiade; il fut disciple d'Euphranor, qui florissoit dans la cent quatrième. C'est lui qui a employé le premier, selon Pline, la céruse brûlée. Pl. l. xxxv, chap. 6 et 11.

(2) Que si on savoit combien il avoit plus de plaisir à jouer,

venir ouyr : ne voulons nous pas imaginer en nous mesmes, combien les vertus apportent de grandes voluptez, des belles et louables actions qui cedent au bien public, et tournent au profit de tout un peuple? non qu'elles grattent ne qu'elles flattent, comme font ces doulx et gracieux mouvements de la chair, car celles là apportent une demangeaison impatiente, et un chattouillement inconstant et meslé d'une inflammation fiévreuse : mais celles qui procedent des beaux et louables faicts, comme sont ceux dont est ordinaire ouvrier celuy qui se mesle du gouvernement de la chose publique droittement, ainsi qu'il appartient, eslevent l'ame en une grandeur et hautesse de courage accompagnée de joye, non avec les æles d'or d'Euripides, mais avec les æles celestes que dit Platon.

XV. Et qu'il soit vray, ramene toy en memoire ce que tu as souventefois entendu d'Epaminondas, qu'estant un jour enquis, quelle plus grande aise il avoit jamais sentie en toute sa vie : « Il respondit, « que c'estoit d'avoir gaigné la bataille de Leuctres, « son pere et sa mere estans encore vivans ». Et Sylla comme il arriva la premiere fois à Rome, après avoir nettoyé l'Italie des guerres civiles, il ne dormit point un seul moment de toute la nuict, tant son ame estoit ravie d'aise et de joye, comme d'un grand et violent vent, ainsi que luy mesme l'escrit en ses

qu'on ne pouvoit en avoir à l'entendre, on se feroit payer pour venir l'ouïr, au lieu de le payer lui-même. *C.*

Commentaires : Car je veux bien conceder à Xenophon, ce qu'il dit, « Qu'il n'y a audition qui tant « resjouisse l'ouye de l'homme, que d'ouïr reciter ses « louanges » : mais aussi faut il que lon me confesse, qu'il n'y a ny spectacle, ny rememoration, ny pensement au monde qui tant apporte de plaisir et de contentement à l'ame, comme fait la contemplation des belles et louables choses que lon a faittes pendant que lon a esté en l'administration d'offices et de charges, comme en lieux clairs et publiques.

XVI. Il est bien vray que le gré et la grace amiable que lon en acquiert accompaignant tousjours les actes vertueux et la louange du peuple faisant à l'envy à qui en dira plus de bien, guide qui l'achemine à une juste benevolence, adjouste comme un lustre et une polissure resplendissante à la joye de la vertu, et ne faut pas par negligence laisser comme fener et secher en vieillesse la gloire de ses faicts ne plus ne moins qu'une couronne que lon auroit acquise et gaignée aux jeux sacrez, ains faut en produisant tousjours quelque nouveau et recent merite, resveiller la grace des precedents, et la rendre de tant plus grande et plus asseurée : car ainsi comme les charpentiers et ouvriers qui avoient charge d'entretenir entier le galion Deliaque (1), subrogeans tousjours d'autres pieces de bois, et les clouans au lieu de celles qui estoient gastées, l'ont conservé sain et entier depuis le temps qu'il fut premierement

(1) Voyez les Observations.

fabriqué : ainsi faut il faire de la reputation, et n'est pas malaisé d'entretenir une gloire, non plus que une flamme, en y mettant tousjours dessoubs de petits soustenements, mais depuis qu'elles sont une fois du tout estaintes et refroidies, alors ce n'est pas peu d'affaire, que de les r'allumer et l'une et l'autre.

XVII. Et comme Lampis (1) ce riche marchand, enquis comment il avoit gaigné ses biens, respondit, « Les grands, bien tost et facilement : et les petits, à « grand peine et en long temps » : aussi n'est il pas bien aisé au commancement d'acquerir la reputation, le credit et l'authorité civile au maniement des affaires, mais l'augmenter depuis que le fondement en est posé, et la conserver et entretenir grande avec peu de moyen, il n'est pas malaisé, ne plus ne moins que un amy, depuis qu'il est une fois acquis ne requiert pas plusieurs et grands plaisirs et offices d'amitié pour demourer amy, ains par petits signes la continuation conserve tousjours la benevolence : aussi l'amitié d'un peuple, et la foy et creance qu'il a une fois prise d'un personnage, encore qu'il ne puisse pas tousjours exercer ses largesses envers luy, ny defendre sa cause, ny tenir un magistrat, s'entretient neantmoins quand le personnage se monstre seulement avoir bonne volonté, et qu'il ne se lasse point de prendre peine et solicitude pour le bien public : car les expeditions mesmes de guerre n'ont pas tousjours des batailles rengées, ny des combats

(1) Voyez les Observations.

et escarmouches ordinaires, ny des sieges de villes, ains ont quelquéfois aussi parmy des sacrifices, des festins en compagnie, et beaucoup de loysir à vacquer à jeux et passe-temps.

XVIII. A plus forte raison doncques, pourquoy doit on craindre s'entremettre du gouvernement de la chose publique, comme si c'estoit une charge insupportable, pleine de travaux innumerables sans aucune consolation, veu qu'il y a parmi des jeux, des theatres, des processions, des monstres, des données et largesses publiques, des danses, de la musique, des festes, et tousjours l'honneur de quelque dieu, qui resoult et dissipe tout le soucy et toute l'austerité d'un palais, et d'un senat et conseil, rendant beaucoup plus de plaisir et de contentement, que lon n'y reçoit de travail, et de desplaisir : pour le moins, le mal qui est le plus à craindre, et le plus fascheux en telles administrations, c'est à sçavoir l'envie, s'attache beaucoup moins à la vieillesse qu'à nul autre aage : car comme souloit dire Heraclitus, les chiens mesmes abbayent ceux qu'ils ne cognoissent point, aussi l'envie combat à l'encontre de celuy qui commance à venir au gouvernement, à l'entrée de la tribune et du siege presidial, et tasche de luy en empescher le passage : mais depuis qu'elle a accoustumé la gloire d'un homme, et qu'elle a esté nourrie avec elle, elle la porte doucement, et ne s'en fasche ny ne s'en tourmente plus.

XIX. C'est pourquoy quelques uns comparent l'envie à la fumée, car elle sort grosse et espesse du

commancement que le feu commance à prendre, mais après qu'il est tout allumé et clair, elle s'en va : et en toutes autres precedences les hommes coustumierement en debattent et querellent, comme de vertu, de noblesse, de diligence, ayans opinion qu'ils s'en ostent autant à eux-mesmes comme ils en cedent aux autres, mais la precedence du temps qui proprement s'appelle Presbion (1), comme qui diroit l'honneur de vieillesse, il n'y a personne qui en soit jaloux, et qui ne le cede volontiers à son compagnon.

XX. Et n'y a sorte d'honneur à qui conviene mieulx ceste qualité, qui honore plus celuy qui le defere, que celuy à qui il est deferé, que fait l'honneur qu'on donne aux vieilles gens : davantage tous n'esperent pas d'avoir quelquefois le credit des richesses, ou la force de l'eloquence, ou de sapience là où il n'y a pas un de ceux qui se meslent des affaires publiques qui desespere de parvenir un jour à celle gloire et reverence, à laquelle la vieillesse conduit l'homme.

XXI. Parquoy celuy qui après avoir combattu longuement à l'encontre de l'envie, se retireroit à la fin de l'administration publique, quand elle seroit appaisée, et presque toute amortie et estaincte, feroit ne plus ne moins que un pilote, qui en tourmente ayant vent et marée contraire, auroit cinglé et navigué en grand danger, et puis quand le beau temps

(1) C'est le mot grec

et le doulx vent seroit venu, chercheroit à se mettre à l'abry et à l'ancre, abandonnant avec les actions publiques, les compaignies, alliances, et intelligences qu'il avoit avec ses amis : car plus il y a esté de temps, et plus il y doit avoir fait d'amis et de compagnons, lesquels il ne peult pas tous emmener quand et luy, comme fait un maistre (1) de carolle tous ses baladins, ny n'est pas aussi raisonnable qu'il les abandonne : ains comme il n'est pas aisé d'arracher un arbre vieil et ancien, aussi n'est il pas une vie civile en administration publique, laquelle doit avoir fait plusieurs grandes racines, et s'est entrelassée en plusieurs grands affaires, lesquels donnent plus de troubles et de harrassements à ceulx qui s'en retirent, qu'à ceulx qui y demeurent : et là où il seroit bien encore demouré quelque reste d'envie ou d'æmulation des combats precedents en l'administration civile, il est bien meilleur de l'estaindre par puissance, que non pas donner le dos, en s'en allant tout nud et tout desarmé : car les envieux et malveillans n'assaillent pas tant par envie ceux qui leur font teste, et qui tienent bon, comme ils font par mespris ceulx qui se retirent : à quoy s'accorde ce que dit jadis le grand Epaminondas aux Thebains : car comme les Arcadiens les conviassent d'entrer dedans leurs villes, durant l'hyver, et se loger à couvert, il ne leur voulut pas permettre : car maintenant, dit il, qu'ils vous voient exercer et luic-

(1) Le chef d'un chœur.

ter tous armez, ils vous ont en grande admiration, comme vaillants hommes : mais s'ils vous voyoient au long du feu brayans des febves, ils vous reputeroient semblables à eulx : aussi veux-je inferer, que c'est une chose venerable que de veoir un vieillard parlant en public, depeschant affaires, honoré d'un chascun : mais celuy qui ne bouge tout le jour d'un lict, ou bien d'un coing de galerie à cacquetter, ou à cracher et moucher, celuy là est facile à estre mesprisé.

XXII. Homere mesme le nous enseigne, à qui bien considere ce qu'il escrit : car le vieillard Nestor estant à la guerre devant Troye, estoit en honneur et reputation, et au contraire Peleus et Laërtes qui demourerent à la maison, furent rejettez et mesprisez. Car l'habitude de prudence ne demeure pas semblable ny pareille en ceulx qui se laschent, ains par nonchalance et oysifveté se diminue, et se dissoult petit à petit, ayant tousjours besoing de quelque exercitation de soing qui luy resveille l'esprit, aguise et esclarcisse son discours de raison à demesler affaires :

Comme le fer est clair et reluisant
Tant que la main de l'homme en va usant,
(Et la maison où ne se tient personne (1)
Avec le temps du toïct en terre donne.)

XXIII. Et n'est pas la foiblesse et imbecilité du

(1) Ce qui est entre deux parenthèses n'est pas dans le texte. *C.*

corps un si grand mal pour le gouvernement de ceulx qui hors d'aage montent en la tribune aux harengues, au siege presidial ou au palais des capitaines, comme est le bien que la vieillesse leur apporte, à sçavoir la circonspection retenue et la prudence, et le non s'estre jetté à l'estourdie au maniement des affaires, abusé en partie de faulte d'experience, et en partie de vaine gloire tout ensemble, et puis y tirer la commune, comme une mer troublée et agitée des vents, ains traitter et negocier doulcement avec ceulx qui ont affaire à eux.

XXIV. Voylà pourquoy les villes, quand elles ont receu quelque mauvaise secousse, ou bien qu'elles la craignent, alors elle demandent estre regies et gouvernées par hommes vieux et experimentez, tellement que bien souvent elles ont tiré par force de sa maison des champs un bon vieillard qui ne pensoit ny ne demandoit rien moins, et l'ont contrainct de mettre la main au timon pour remettre les affaires en seureté, rejettants ce pendant arriere des beaux harengueurs qui sçavoient crier bien hault, et prononcer de longues clauses tout d'une halenée sans respirer, voire et des capitaines qui eussent à la verité bien peu aller vaillamment affronter et combattre les ennemis.

XXV. Comme un jour à Athenes les orateurs despouillans devant Timotheus et Iphicrates qui estoient desja vieux, un nommé Chares fils de Theochares estant en fleur d'aage, et fort et robuste de la personne, disoient qu'ils desireroient que celuy qui

avoit à estre capitaine general des Atheniens fust tel et d'aage et de corpulence. Non pas, dit Timotheus: dieu nous en garde: mais ouy bien son valet qui auroit à porter son mattelas après luy: et quant au capitaine general, qu'il falloit que ce fust un personnage, qui sçeust regarder et devant et derriere les affaires, et qui ne se laissast emporter, ny troubler les conseils et resolutions qu'il auroit prises pour le bien public par aucune passion.

XXVI. Car Sophocles estant ja devenu vieil, disoit qu'il estoit bien aise d'estre eschappé de l'amour, comme de la subjection d'un maistre furieux et enragé: mais en l'administration de la chose publique, il ne fault pas seulement fuïr une sorte de maistres, comme l'amour des femmes ou (1) des filles, ains plusieurs autres qui sont encore plus forcenez, comme l'opiniastreté, la convoitise de vaine gloire, la cupidité de vouloir estre tousjours et par tout le premier et le plus grand, vice qui engendre beaucoup d'envies, de jalousies, et de conspirations, desquels maistres la vieillesse en esmousse et relasche les uns, et en refroidit et estainct du tout les autres, ne diminuant pas tant de l'inclination et affection de bien faire, comme elle retrenche des passions trop impetueuses et trop ardentes, à fin de pouvoir appliquer le discours de la raison sobre, reposé et rassis, au pensement et sollicitude des affaires.

XXVII. Toutesfois soit à la verité, et au jugement

(1) Des garçons. *C.*

encore des lecteurs, allegué ce propos ((1) de Sophocles),

Demeure quoy miserable en ton lict:

pour dissuader et distraire celuy qui voudroit avec la barbe grise et les cheveux chenus, commancer encore à s'esgaillardir, et pour picquer et reprendre un vieillard, qui d'un long repos en sa maison, dont il ne seroit jamais bougé, ne plus ne moins que d'une longue maladie, se voudroit lever pour s'en aller tout de primsault prendre un office de capitaine, ou une charge de gouverneur de ville. Mais celuy qui voudroit distraire un qui auroit usé toute sa vie, et seroit rompu aux administrations politiques et maniement d'affaires, ne luy voulant pas permettre de tirer oultre jusques au bout de la vie, et jusques à se saisir du flambeau de victoire, ains le rappelleroit d'une longue course, pour luy faire prendre un autre chemin: celuy là, dis-je, seroit totalement desraisonnable, et ne resembleroit son discours de rien au precedent: car ainsi comme celuy, qui pour divertir un vieillard ja couronné de chapeau de fleurs, et perfumé pour s'aller marier, luy diroit et allegueroit ce qui en une tragedie est dict à Philoctetes,

Qui est la femme, et qui est la pucelle
Qui pour mary te voulust auprès d'elle?
Vrayement tu es, malheureux, bien de l'aage,
Pour maintenant entrer en mariage:

(1) Ces deux mots ne sont pas dans le texte. Ce vers n'est pas de Sophocle, mais d'Euripide. Oreste, v. 258. *C.*

il ne seroit pas hors de propos ny impertinent, car les vieillards mesmes par jeu disent beaucoup de telles railleries d'eux mesmes :

Autant vieillard à la barbe fleurie
Pour ses voisins que pour luy se marie.

Mais qui voudroit persuader à un mary de laisser sa femme, avec laquelle il auroit vescu en mariage, et habité longuement sans plainte ny reproche, pource que luy seroit devenu vieil avec elle, et luy conseilleroit de vivre à part, ou bien de prendre quelque garçe au lieu de sa legitime femme, il me semble que celuy là seroit un sot en toute perfection : aussi y auroit il bien quelque raison d'admonester un vieillard qui sur le bord de sa fosse commenceroit à se vouloir approcher du peuple, ou un Chlidon qui auroit esté laboureur toute sa vie, ou un Lampon, qui n'auroit fait autre chose qu'exercer marchandise, ou quelqu'un des philosophes du verger d'Epicurus, qui veulent vivre sans rien faire, et luy conseiller de demourer en son accoustumé exercice, loing de tous affaires publiques : mais qui prendroit un Phocion, ou un Caton, ou un Pericles par la main, et luy diroit, amy estranger, Athenien ou Romain, qui que tu sois estant ja arrivé à ta seche vieillesse, fais divorce et quitte d'ores en avant toute administration publique, toutes occupations, et tous soucis, tant du conseil que de la guerre et de l'estat de capitaine, et te retire habilement en ta maison des champs, pour y vivre le reste de tes jours, avec ta

chambriere (1) l'agriculture, ou ton valet, mesnage, et avec des comptes que tu examineras de tes receveurs, il luy suaderoit choses iniques, et exigeroit d'un homme d'estat choses indignes de luy.

XXVIII. Comment, me dira quelqu'un, n'oyons nous pas en une comedie un vieil soldat qui dit,

> Les cheveux blancs m'excusent de m'aller
> Desormais faire à la guerre enroller.

Il est bien vray, respondray-je, mon amy : car il est requis que les serviteurs de Mars soient en la fleur et la vigueur de leur aage, comme ceux qui font profession des laborieux ouvrages de Mars, ès quels encore que la salade (2) cache les cheveux chenus, toutesfois au dedans les membres sont aggravez des ans passez, et la force default à la bonne volonté, mais aux ministres de Jupiter conseiller, harengueur et conservateur des villes, nous ne demandons point l'œuvre des pieds ny des mains, mais de conseil, de prudence et d'eloquence, et encore non pas de celle qui soit pour exciter un bruit, ny un cry de joye (3) parmy le peuple, mais qui soit pleine de sens, meure de conseil soigneusement propensé et seurement digeré, en laquelle apparoissent la barbe blanche dont lon se mocque, et les rides du front tesmoings de longue experience, qui luy adjoustent reputation

(1) Le grec signifie simplement : retire-toi à la campagne avec une servante, pour vaquer à l'agriculture, ou t'occuper désormais d'économie et de comptes

(2) Le casque. (3) Grec, ni frémissement.

servant beaucoup à persuader et à tourner les cœurs des auditeurs à sa volonté : car la jeunesse est faitte pour suivre et obeïr, et la vieillesse pour guider et commander : et est ce qui maintient et conserve les villes et estats en leur entier, quand les conseils des vieux, et les prouësses des jeunes y ont les premiers lieux : c'est pourquoy on louë grandement ces vers d'Homere,

En premier lieu joignant la haulte nave (1)
Du bon Nestor, il assembla le grave
Conseil des vieux capitaines vaillants.

XXIX. Pour la mesme raison aussi l'oracle d'Apollo Pythique appelle le conseil qui fut adjoinct aux roys en l'institution du gouvernement de Lacedæmone, les Anciens : et Lycurgus mesme tout ouvertement les appella, les vieillards : et jusques aujourd'huy le conseil de Rome s'appelle le senat, comme qui diroit l'assemblée des vieillards : et comme la coustume et la loy donne aux princes le diadesme, c'est à dire, le bandeau ou frontal, et la couronne sur la teste, pour la marque honorable de dignité et authorité royale : aussi fait la nature, les cheveux et la barbe blanche, pour marque du droit de presider et de commander. Et pense quant à moy que ce mot γέρας, qui signifie prix d'honneur, et γεραίρειν, qui vault autant comme remunerer d'honneur, ont esté ainsi usitez, à cause de l'honneur, qui est propre-

(1) Iliade, l. II, v. 53. *C.*

ment deu aux vieilles gens (1), non pource qu'ils se lavent d'eau chaude, ne pource qu'ils couchent mollement : mais pource qu'ès villes bien ordonnées ils tiennent le rang des roys à cause de leur prudence, de laquelle la nature ne nous laisse veoir le propre et parfaict bien, comme d'un arbre dont le fruict n'est meur jusques en l'arriere saison, sinon à peine en la vieillesse.

XXX. Et pourtant n'y eut il pas un des martiaux et plus fiers capitaines Acheïens, qui reprist le grand roy des roys Agamemnon d'avoir fait une telle priere aux dieux,

> Que pleust aux dieux que de toute la Grece (2)
> Dix conseillers j'eusse egaux en sagesse
> Au vieil Nestor.

Ains confessoient tous par leur silence, que non seulement en police et gouvernement, mais encore en la guerre, la vieillesse estoit de très grande efficace : car comme tesmoigne l'ancien proverbe,

> Un bon conseil vaut mieux que plusieurs mains :

et une sentence fondée en raison et prononcée avec grace persuasive, vient à bout de toutes les plus grandes et plus belles actions publiques : et s'il y a quelque peine, il ne s'en fault pas rebuter pour cela.

(1) Qui s'appellent en grec, γέροντες.
(2) Iliade, l. II, v. 372. *C.*

XXXI. Car là royauté, qui est la plus grande et plus parfaitte espece de gouvernement qui soit au monde, a de très grands soucis, travaux et rompements de teste, et en grande quantité : tellement que lon escrit que Seleucus disoit souvent, « Si les « hommes sçavoient combien il est laborieux seulement de recevoir et escrire tant de lettres, comme « il en fault recevoir et escrire aux roys, ils ne daigneroient pas seulement amasser un diadesme, « quand ils le trouveroient en leur chemin ». Et Philippus estant prest de se camper en un beau lieu, comme il fut adverty que là n'y avoit point de fourrage pour les bestes : « O Hercules, dit il, quelle « doncques est nostre vie, puis qu'il nous la fault « accommoder, jusques à avoir soing des asnes » ! Il fauldra doncques maintenant persuader à un roy, quand il sera devenu vieil, qu'il quitte le diadesme, et qu'il pose la robbe de pourpre, et se vestant d'un simple habillement, et prenant une baguette tortue en sa main, qu'il s'en aille demourer aux champs, de peur qu'il ne semble estre trop curieux hors d'aage et de saison, de vouloir regner avec des cheveux blancs : et si cela seroit impertinent et indigne d'estre dit à un Agesilaus, à un Numa, et à un Darius, roys : pourquoy tirerons nous non plus un Solon du conseil d'Areopage, ny un Caton hors du senat, à cause de sa vieillesse.

XXXII. Ne conseillons doncques point aussi à un Pericles d'abandonner le gouvernement populaire : car autrement encore n'y auroit il point de propos,

qu'ayant monté en ses jeunes ans dedans la chaire et tribune aux harengues, après avoir de-là versé en public sur le peuple toutes les furieuses ambitions et emotions impetueuses de la jeunesse, quand l'aage meur, qui a accoustumé d'apporter le bon sens, et la prudence par experience, est arrivé, quitter et repudier comme une femme legitime le gouvernement, après en avoir abusé longuement. Le renard d'Æsope ne vouloit pas que le herisson luy chassast ses mousches, ne luy ostast ses tiques qui le mangeoient: « Car si tu ostes, dit il, ceulx qui sont desja saouls, « il en viendra d'autres qui seront affamez » : ainsi qui chasseroit tousjours de l'administration publique les vieillards, il seroit force qu'elle se remplist de jeunes gens qui auroient une soif très ardente de gloire et d'authorité, et point de sens politique : car d'où l'auroient ils, s'ils n'ont esté ny disciples ny spectateurs d'aucun vieillard maniant les affaires.

XXXIII. Les cartes qui monstrent l'artifice de naviguer et de gouverner les vaisseaux en mer, ne peuvent rendre un marinier bon pilote, s'il n'a souvent esté en la poupe luy mesme, combattant à l'encontre des vagues, des vents, et de la tenebreuse tourmente :

Lors que le marinier tremblant
Desire veoir estincellant
Le feu des jumeaux Tyndarides.

Et comment doncques pourra un jeune homme bien gouverner une cité, donner bon conseil à un peuple, et dire une bonne sentence en un senat, pour avoir

leu un livre traittant du gouvernement politique, ou en avoit escrit une declamation en l'eschole de Lyceum, si par avoir souvent tenu luy mesme les resnes en la main, et manié le timon plusieurs fois auparavant, en oyant estriver les orateurs et les capitaines les uns contre les autres, et inclinant selon les experiences et les accidents, tantost en une part, et tantost en l'autre, en dangers et grands affaires, il n'en a de longue main acquis la suffisance? Il n'y auroit point de propos de le dire.

XXXIV. Mais quand il n'y auroit autre esgard, à tout le moins fauldroit il que le vieillard semeslast des affaires pour instruire et enseigner les jeunes : car ainsi comme ceux qui enseignent aux enfans les lettres ou la musique, eulx mesmes entonnent premierement les chants, et lisent les lettres, pour leur monstrer comment il faut faire : aussi l'homme d'aage politique addresse et enseigne le jeune, non seulement en parlant, protecollant, et advertissant de dehors, mais aussi en maniant mesme et administrant les affaires, et le formant et moulant vifvement, non seulement de paroles et de preceptes, mais aussi d'exemples et d'œuvres : car celuy qui est nourry et exercité en ceste maniere, non point aux escholes des sophistes bien disans, comme en des salles de luicte, où lon oinct les corps d'une composition d'huyle et de cire ensemble, sans aucun danger, mais bien aux vrays jeux publiques, Olympiaques ou Pythiques, en la veuë de tout le monde : celuy là, dis-je, suit la trace de son maistre,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette,

ce dit Simonides.

XXXV. Ainsi fut Aristides soubs Clisthenes, et Cimon soubs Aristides, Phocion soubs Chabrias, et Caton soubs Fabius Maximus, Pompeius soubs Sylla, et Polybius soubs Philopœmen : car tous ces personnages estans jeunes se sont approchez des autres vieux, et ayans pris racine, par maniere de dire, au près d'eulx, sont creus et elevez quand et eux en leurs actions et administrations, dont ils ont acquis experience et accoustumance à se mesler d'affaires avec honneur et reputation.

XXXVI. Voylà pourquoy Æschines le philosophe academique (1), comme quelques sophistes envieux de son temps luy imposassent qu'il se vantoit d'avoir esté disciple et auditeur de Carneades, mais qu'il ne l'avoit jamais esté : Je vous dis, respondit-il, que je l'ouïs alors que son parler abandonnant le bruit et le tumulte du peuple, à cause de sa vieillesse, se resserra à profiter en privée communication : aussi au gouvernement d'un homme d'aage, non seulement la parole, mais encore les faicts estans esloignez de toute pompe affectée, et de toute vaine gloire : ne plus ne moins que lon dit que la cicoigne noire Ibis (2),

(1) De la ville de Naples, disciple de Melanthius de Rhodes, florissoit vers l'an de Rome 630, ayant entendu les leçons de Carnéade, qui mourut l'an de Rome 626. V. Corsini, Fast. Att. t. IV, p. 112 et suiv. Diogène Laërce, l. II, et les Rem. de Ménage.

(2) Il n'est pas question de cicogne noire dans le texte. On y lit

quand elle est devenue vieille a exhalé tout ce qu'elle avoit de forte et puante haleine, et commance à l'avoir douce et aromatique : aussi n'y a il plus rien de leger ny d'esventé ès conseils et opinions d'un homme vieil, ains y est tout grave, constant et reposé : et pourtant faut il en toute maniere, quand ce ne seroit que pour le regard des jeunes gens, que lés vieux se meslent des affaires de la chose publique, à fin que, comme Platon dit, parlant du vin que lon mesle avec de l'eau, que c'est faire sage un dieu furieux, en le chastiant par un autre sobre, la prudence retenue de la vieillesse meslée avec la jeunesse bouillante devant un peuple, et transportée de convoitise d'honneur et d'ambition, luy oste et retrenche ce qu'il y a de trop furieux, trop vehement et trop impetueux.

XXXVII. Mais outre toutes ces raisons là, ceux qui pensent que verser au maniement des affaires publiques soit autant comme naviguer pour son traffique, ou aller en quelque voyage de guerre, s'abusent grandement : car le naviguer, et le guerroyer se font à certaine fin, et cessent aussi tost que lon a attaint la fin où lon pretend, mais le verser aux affaires n'est point une commission ou un office qui ait l'utilité pour son but et pour sa fin, ains est une vie d'animal doux, paisible et compagnable, né pour vivre tant qu'il plaist à la nature civilement, hones-

à la vérité le mot Ibis; mais je ne doute pas que ce ne soit une faute, comme Xylander l'a conjecturé, et qu'il ne faille lire Iberis, espèce de plante aromatique dont Pline parle en plusieurs endroits, comme employée utilement par la médecine.

tement, et au bien public de la société humaine. Et pour ceste cause faut il que l'homme verse tousjours aux affaires, et non pas y ait versé, comme il faut qu'il soit veritable, et qu'il soit juste, non pas qu'il l'ait esté, et qu'il aime son païs et ses citoyens, non pas qu'il l'ait aimé : car la nature mesme nous guide à cela, et nous chante ceste leçon là, je dis à ceux qui ne sont pas du tout corrompus de lascheté et de paresse :

Ton pere t'a en ce monde fait naistre
Pour grandement utile aux hommes estre.

Et cest autre,

Ne nous lassons jamais de faire bien
Au genre humain.

XXXVIII. Au demourant quant à ceux qui alleguent pour excuse la foiblesse et l'impuissance, ceux là accusent la maladie et l'indisposition, non pas la vieillesse : car il y a beaucoup de jeunes hommes maladifs, et beaucoup de vieux gaillards : tellement qu'il ne faut pas donc divertir les vieux de l'administration publique, mais les impuissants : ny aussi y appeller et convier les jeunes, mais ceux qui en peuvent porter la peine : car Aridæus (1) estoit bien jeune, et Antigonus vieil: mais cestuy cy ne laissa pas tout

(1) Arrhidée, frère d'Alexandre, qui fut nommé roi après la mort de ce conquérant. Mais Olympias le fit tuer dans la cent quinzième olympiade, et sa femme Euridice se pendit de désespoir. Diod. de Sic., t. II, p. 326, édit. Wessel.

vieil qu'il estoit, de conquerir toute l'Asie, et celuy là n'eut jamais que le nom de roy seulement, comme s'il en eust joué le rolle sur un eschaffault, de mine, sans parler, estant tousjours vilipendé et mocqué par ceux qui estoient les plus forts. Comme doncques celuy qui voudroit suader à Prodicus le sophiste, ou à Philetas le poëte (1), qui estoient tous deux jeunes, mais gresles, et foibles et maladifs, et la plus part du temps attachez au lict pour leur maladie, qu'ils s'entremeissent des affaires publiques, seroit une beste sans jugement : aussi seroit celuy qui defendroit à tels vieillards, comme estoient un Phocion, un Massinissa (2) Africain, et un Caton Romain, d'exercer office publique, ou de prendre charge de capitaine general : car Phocion un jour que les Atheniens importunément vouloient à toute force aller à la guerre, il commanda que ceux qui auroient jusques à soixante ans prissent les armes et suivissent : dequoy eux se courrouceans, il leur respondit : « Vous « n'avez dequoy vous plaindre, car moy qui ay quatre « vingts ans passez seray avec vous, vostre capitaine » : et de Massinissa Polybius escrit qu'il mourut en l'aage de quatre vingts dix ans, et qu'il laissa mourant un fils qui n'avoit que quatre ans, et que un peu avant que de mourir après avoir deffaict les Carthaginois en une grosse bataille, le lendemain on le veit devant sa tente mangeant du gros pain bis, et respondit à

(1) Voyez les Observations.

(2) Il mourut l'an de Rome 606.

quelques uns qui s'esmerveilloient pourquoy il faisoit cela (1),

Comme le fer est clair et reluysant
Tant que la main de l'homme en va usant,
Et la maison où ne se tient personne,
Avec le temps du toict en terre donne,

ainsi que dit le poëte Sophocles : autant en est il de ce lustre, de celle splendeur et lumiere de l'ame, de laquelle nous discourons, nous entendons et rememorons.

XXXIX. C'est pourquoy lon tient aussi que les roys ès guerres et expeditions militaires deviennent bien meilleurs que quand ils demeurent oyseux en leurs maisons : tellement qu'on dit, que Attalus le frere d'Eumenes, enervé d'une longue paix et lasche paresse, se laissoit mener par le nez à l'un de ses favoris Philopœmen, qui le menoit à l'engrais proprement, ne plus ne moins que une beste : de maniere que les Romains demandoient par moquerie à chasque coup à ceux qui retournoient de l'Asie, « Si le « roy Attalus avoit bon credit envers Philopœmen ». Lon ne trouveroit pas facilement beaucoup de capitaines Romains plus suffisans en toute sorte de guerre que fut Lucullus, ce pendant que par l'action il maintenoit son bon sens en son entier : mais depuis qu'il se laissa une fois aller à la vie oyseuse, et à demourer

(1) Il y a ici une lacune qu'il auroit fallu marquer par des points; nous n'avons point en effet la réponse de Massinissa. *C.*

casanier en sa maison, sans se plus mesler d'affaires, il devint tout hebeté et amorty, ne plus ne moins que les esponges, par un long calme : et puis il bailla sa vieillesse à paistre et à penser à un sien affranchy nommé Callisthenes, par lequel on tient qu'il fut ensorcelé d'un breuvage amatoire, et autres charmes, jusques à ce que son frere Marcus chassant ce serviteur le voulut gouverner et conduire luy mesme le reste de sa vie, qui ne fut pas longue. « Mais Darius « le pere de Xerxes au contraire disoit, qu'aux temps « perilleux et affaires dangereux il devenoit de plus « en plus sage ». Æleas (1) un roy de Scythie disoit luy sembler, qu'il ne differoit de rien de son palefrenier quand il estoit oisif. Dionysius l'ancien enquis un jour, s'il estoit jamais oisif, respondit : « Dieu me « garde que cela jamais m'adviene » : par ce que l'arc, comme dit le commun proverbe, pour estre trop tendu se gaste et se rompt, et l'ame pour estre trop laschée.

XL. Car les musiciens mesmes s'ils discontinuent trop longuement à ouïr des accords, et les geometres à prouver des propositions, et les arithmeticiens à s'exercer aux comptes, ordinairement, avec les actions, ils viennent à diminuer aussi par l'aage les habitudes qu'ils avoient acquises en leurs arts, encore qu'elles ne soient pas actives, ains speculatives : mais

(1) Grec, Atéas. Justin le nomme Athéas. Il régnoit du temps de Philippe, père d'Alexandre. V. Just., l. IX, chap. 2.

l'habitude politique qui est une prudence, un sens rassis, une justice, et outre cela, une experience qui sçait bien en toutes occurrences choisir et prendre le poinct de l'occasion, une suffisance de pouvoir par bonnes paroles persuader ce qu'il faut: ceste habitude et science là, dis-je, ne se peut entretenir qu'en parlant souvent en public, en faisant affaires, en discourant, et en jugeant: et seroit bien estrange, si en quittant tous ces beaux exercices là, elle laissoit escouler de son ame tant de belles et de si grandes vertus: car il est vraysemblable qu'en ce faisant l'humanité, la sociale courtoisie, et la gratitude avec le temps par desaccoustumance s'aneantissent et s'esvanouissent.

XLI. Si doncques tu avois pour ton pere Thitonus (1), qui fust bien immortel, mais qui pour sa grande vieillesse eust besoing d'estre tousjours bien soigneusement pensé et traicté, voudrois tu bien fuir les moyens de te lasser de luy faire service, de l'entretenir, de le secourir, soubs couleur de dire que tu luy aurois servy bien longuement? Et nostre patrie, ou nostre matrie, ainsi que les Candiots la nomment, qui est encore plus vieille, qui a sur nous de plus grands droicts et de plus estroictes obligations que n'ont ny le pere ny la mere, bien qu'elle soit de longue durée, si n'est elle pas neantmoins sans vieillir, ny ayant en soy tout ce qu'il luy faut, ains a tousjours

(1) Tithon, mari de l'Aurore.

besoing d'un grand œil sur elle, de grand secours et de grande vigilance, elle tire à soy et retient l'homme d'honneur politique,

> En le tirant par la robbe derriere (1),
> Et le gardant qu'il ne s'en aille arriere.

XLII. Tu sçais qu'il y a ja plusieurs Pythiades (* c'est à dire, plusieurs termes de cinq années) que j'exerce la presbtrise d'Apollo Pythien, toutefois je croy que tu ne me voudrois pas dire : Plutarque, tu as assez sacrifié, tu as assez faict de processions, tu as assez mené de danses : maintenant que tu es vieil et ancien, il est temps que tu quittes la couronne que tu as sur la teste, et que tu abandonnes l'oracle, à cause de ta vieillesse : aussi ne faut il pas que tu penses, qu'il te soit loisible maintenant, à cause de ton grand aage, abandonner le sainct service de Jupiter, garde des villes et president aux assemblées de conseil de ville, toy qui es souverain presbtre et grand prophete des sainctes cerimonies de la religion politique, en laquelle tu as de si longue main faict profession.

XLIII. Mais laissant à part, si tu me crois, tous ces arguments qui pourroient distraire et retirer l'homme vieil de l'administration publique, considerons et discourons un petit sur cecy, que nous ne façions entreprendre à la vieillesse aucun travail qui luy soit trop

(1) Iliade, l. xv, v. 9. *C.*

* Ceci n'est point dans le grec. Les jeux pythiques se célébroient la troisième année des olympiades. Une pythiade n'est donc qu'un espace de quatre ans, comme une olympiade.

grief ou indigne d'elle, attendu qu'au gouvernement universel de la chose publique, il y a beaucoup de parties bien seantes et convenables à l'aage, auquel toy et moy de present sommes arrivez : car ainsi comme si le devoir nous commandoit de continuer de chanter toute nostre vie, il ne faudroit pas qu'estans devenus vieux nous suyvissions les tons les plus aigus et les plus efforcez, attendu qu'il y a plusieurs diverses tensions et differentes sortes de voix, que les musiciens appellent harmonies : ains voudroit la raison que nous prinsions celuy des tons qui seroit le plus facile à nostre aage, et plus sortable à noz meurs : aussi puis que le parler et le manier affaires, est aux hommes plus selon nature toute leur vie, que non pas aux cygnes le chanter jusques à la fin, il ne nous faut pas abandonner l'action comme une lyre qui seroit trop hautainement montée, mais il la faut un peu relascher en prenant les charges moins laborieuses, plus moderées, et mieux accordantes aux forces et meurs des vieilles gens : car nous ne laissons pas les corps mesmes sans exercice et sans mouvement quelconque, pource que desormais nous ne pouvons plus manier ny la marre à labourer la terre, ny les plombées (1) à sauter, ny lancer la barre, ou jetter la pierre au loing, ou escrimer avec l'espée et rondelle, comme nous avons fait autrefois, mais les uns s'exercitans à des branloires ou à se promener en devisant doucement, resveillent les esprits et soufflent pour

(1) Voyez les Observations.

allumer la chaleur naturelle : parquoy ne nous laissons pas refroidir ny glacer du tout par paresse, ny aussi par nous trop charger de tous offices, ny vouloir mettre la main à toute administration, ne contraignons pas la vieillesse convaincue d'impuissance de venir jusques à ces paroles,

O droicte main combien tu aurois cher
Prendre la lance et en escarmoucher,
Mais la foiblesse empesche ceste envie.

XLIV. Car on ne trouve pas bon que celuy mesme qui le peut faire, et qui est en la fleur de son aage, mette sur ses espaules tous les affaires de la chose publique, sans en vouloir laisser aller rien qui soit aux autres, ainsi comme les stoïques disent que fait Jupiter, se fourrant par tout et se meslant de tout par une insatiable cupidité de gloire, ou par envie qu'il porte à ceux qui en quelque sorte que ce soit veulent avoir leur part de l'honneur et de l'authorité en la chose publique. Mais à un homme vieil, encore que vous ostiez le decriement qu'il y a, ce seroit une ambition fort penible et fort laborieuse de se vouloir trouver à toute election et sortition d'office, et une curiosité miserable d'espier l'heure de tout jugement et de toute assemblée de conseil, et une convoitise d'honneur insupportable de ravir toute occasion d'ambassade, et de porter la parole en defension publique : car encore qu'on le peust faire avec la grace et bienveuillance d'un chascun, si est il grief et outre la puissance de l'aage : mais il leur en advient tout le

contraire, car ils sont haïs des jeunes, pource qu'ils ne leur laissent eschapper aucune occasion ne moyen de rien faire, ny de se poulser en avant : et envers leurs egaux, ceste convoitise de vouloir tenir le premier lieu par tout, et d'avoir l'authorité de toutes choses, n'est pas moins diffamée et hayë que l'avarice ou la dissolution en voluptez des autres vieillards.

XLV. Parquoy ainsi comme lon dit, qu'Alexandre le grand ne voulant pas charger son cheval Bucephale, quand il fut un peu vieil, montoit sur d'autres chevaux devant le combat, pour aller revisiter son armée en bataille, et après qu'il l'avoit toute rengée en ordonnance de combattre, et qu'il avoit donné le mot, il remontoit sur luy, et tout aussi tost faisoit marcher droit contre les ennemis, et hazardoit la bataille : aussi l'homme politique, s'il a bon jugement, se regentera soymesme quand il se sentira vieil, tenant les resnes en la main, et s'abstiendra des charges qui ne seront point necessaires, et laissera manier aux jeunes gens la chose publique en affaires de petite importance, mais en ceux de grand poids et de grande consequence, luy mesme y mettra la main à bon esciant, au contraire de ce que font les champions des jeux de prix publiques, qui contregardent leurs corps sans toucher aucunement ny travailler aux labeurs necessaires, pour les employer aux superflus et inutiles : mais nous au contraire, laissans passer les petites et legeres charges, nous reserverons aux serieuses et grandes : car à un jeune hom-

me, comme dit Homere, egalement tout luy advient bien, tout le monde luy rit, tout le monde l'aime : s'il entreprent de petits affaires et beaucoup, on dit qu'il est populaire et laborieux : s'il en entreprent de grands et honorables, on l'appelle genereux et magnanime : et y a des occurrences, où la temerité mesme et l'opiniastreté ont grace et bienseance en ceux qui sont frais et jeunes.

XLVI. Mais un homme d'aage qui en l'administration publique a bien le cœur de prendre des commissions basses et viles, comme seroit de bailler à ferme des peages, ou de faire curer un port, ou d'accoustrer une place publique, et outre d'aller en poste en des ambassades et voyages devers des seigneurs et des princes, où il n'y a rien de necessaire ny de grave à traitter, ains seulement pour les aller saluër et leur faire la court : quant à moy, à te dire la verité, mon bon amy, je treuve cela plus tost digne de compassion, que d'imitation : mais aux autres à l'adventure semblera il fascheux, odieux et importun : car ce n'est pas l'aage auquel l'homme se doive empescher d'offices, sinon de ceux où il y a dignité et grandeur, comme est celuy que tu exerces maintenant à Athenes, la presidence du senat d'Areopage : et certes aussi la dignité de conseiller en l'assemblée des estats generaux de toute la Grece qui s'appellent amphictyons, que ton païs t'a deferée pour toute ta vie, où il y a un doux labeur, et un travail fort aisé à supporter : encore ne faut il pas poursuivre tels honneurs, mais bien en les fuyant les exercer : ny comme

les demandans, ains comme refusans les accepter, ny recevoir telles charges comme pour s'en honorer, ains plus tost comme se donnans soy-mesme pour honorer les charges.

XLVII. Car ce n'est pas honte ainsi que disoit Tiberius Cæsar, à homme qui a passé soixante ans de tendre son poulx à taster au medecin, mais bien plus grande honte est ce de tendre sa main au peuple en le priant de donner sa voix et son suffrage à l'election d'offices : car cela est trop vil et trop bas. Comme au contraire il y a de la grandeur venerable, et de la dignité honorable, quand le peuple a eleu un personnage, qu'il l'appelle et qu'il l'attent sur la place, de descendre alors et sortir de sa maison, en faisant honneur et caresse à l'assistance du peuple, ambrasser et recevoir son present, digne veritablement d'une honorable vieillesse.

XLVIII. Ainsi faut il semblablement que l'homme vieil use de sa parole en assemblée de ville, ne sautant pas à tout propos sur la tribune aux harengues, ny ne contredisant pas ordinairement comme un coq qui contrechante quand il en oit chanter d'autres, à tous ceux qui harengueront, ny ne debridant pas la reverence que les jeunes gens ont envers luy, en estrivant et s'attachant souvent de paroles à eux, et leur donnant luy mesme matiere de s'exerciter et accoustumer à luy desobeïr, et à ne le vouloir plus ouïr, ains faut qu'il passe outre quelquefois, ne faisant pas semblant de rien voir, ny ouir, leur permettant un petit de braver et de secouër le mords, sans s'y

trouver present, ny trop curieusement rechercher tout ce qui s'est ou fait ou dit, quand le danger n'y est pas grand, et qu'il n'est question ny du salut, ny de l'honneur et de la reputation du païs: car là il ne faut pas attendre qu'on l'appelle, ains y faut de soy mesme aller courant outre la puissance de l'aage, en se faisant plus tost soustenir soubs les bras, ou bien porter dedans une chaire, ainsi comme on lit que feit anciennement le vieil Appius Claudius, lequel entendant que le senat Romain, après une grosse bataille que le roy Pyrrhus avoit gaignée sur eux, se laissoit aller à recevoir propos de paix, ne le peut supporter, combien qu'il eust perdu la veuë des deux yeux, ains se feit porter à travers la place jusques dedans la salle du senat, et entré qu'il fut, se dressa sur ses pieds au milieu des senateurs, en leur disant, que paravant il avoit eu regret d'estre privé des yeux, mais que lors il souhaitteroit mesme de ne rien ouïr, à fin qu'il n'entendist point les villains conseils qu'ils prenoient, et les lasches exploicts qu'ils faisoient: et après, partie en les reprenant aigrement, partie en leur remonstrant et les excitant, il feit en sorte qu'il leur persuada de remettre promptement la main aux armes pour combattre à l'encontre de Pyrrhus pour l'empire et seigneurie de l'Italie. Et Solon, comme les flatteries de Pisistratus, dont il abusoit le peuple d'Athenes, fussent apertement descouvertes ne pretendre à autre fin qu'à usurper la tyrannie, et que personne n'osast entreprendre de luy faire teste, et de l'en empescher, luy seul tirant ses armes dehors,

et les mettant en la rue devant la porte de sa maison, crioit à ses citoyens qu'ils luy voulussent aider : ce qu'entendant Pisistratus envoya devers luy, demander sur quoy il fondoit son asseurance de faire telles choses : Il respondit, sur sa vieillesse.

XLIX. Les occurrences si necessaires et si belles, comme celles là, rallument et resuscitent les vieillards ja tous estaincts, prouveu qu'ils respirent encore : mais en autres moindres l'homme vieil fera sagement de s'excuser aucunefois, et refuser les charges petites et basses, où il y a plus d'occupation pour ceux qui les font que de necessité ny utilité pour ceux qui les font faire. Et quelquefois attendant qu'on l'appelle, qu'on le desire, et qu'on l'envoye querir jusques en sa maison, il en aura plus de foy et d'authorité envers ses citoyens, quand il descendra à leur requeste. Et quand bien il sera present, il laissera dire la plus part aux jeunes gens, comme estant juge d'une contention et æmulation civile entre eux, prouveu qu'elle ne passe point un certain moyen : car alors il les reprendra doucement, leur ostant, avec une façon amiable, toutes opiniastres contentions, toutes injures et tous courroux. Et s'il est question de dire et recueillir les advis et opinions, reconfortant celuy qui faudra, sans le vituperer ny blasmer, enseignant et louant hardiment celuy qui aura bien rencontré, et se laissant vaincre volontairement, en leur quittant le gaigner et surmonter souventefois, à fin que le cœur leur croisse, et qu'ils s'asseurent, et suppleant à quelques uns, en les louant, ce qui sera

defectueux en leur opinion, ainsi comme fait le bon vieillard Nestor en Homere,

Il n'y aura de tous les Grejois ame (1)
Qui ton parler contredie ny blasme
Certainement : mais cela n'est pas tout,
Car tu n'es pas allé jusques au bout :
Aussi es tu jeune à veoir ton visage,
Estre mon fils tu pourrois quant à l'aage.

L. Mais encore sera ce plus civilement fait de ne les reprendre point ouvertement, ny publiquement avec une aigre picqueure qui abbat et ravalle fort le cœur aux jeunes gens, mais plus tost à part en privé, mesmement ceux que lon cognoistra bien nez pour le maniement des affaires, en les instruisant et les mettant amiablement sur les erres de quelques bons propos et quelques bonnes opinions et inventions qu'ils pourroient mettre en avant, en les incitant tousjours à toutes entreprises honestes, en leur eslevant le courage, et leur rendant le peuple du commancement doux et maniable : comme ceux qui monstrent aux jeunes gens à piquer les chevaux, leur en baillent un qui soit facile au montouer, et si d'adventure quelqu'un estoit tombé à l'entrée, ne le laissant pas desesperer ny perdre le courage, ains le relevant et reconfortant, comme jadis Aristides feit Cimon, et Mnesiphilus Themistocles que le peuple du commancement ne pouvoit gouster, et qui avoient mauvais nom en la ville pour estre desbauchez et

(1) Iliade, l. IX, v. 55. *C.*

dissolus : et ces gens de bien là les releverent et les encourageront. Aussi dit on que Demosthenes à son entrée fut rebuté par le peuple, dont il estoit desesperé, jusques à ce que l'un des anciens de la ville, qui avoit autrefois ouy Pericles harenguant au peuple, le prit et luy dit qu'il ressembloit du tout en sa façon de faire et de dire à ce personnage là, et que pour ceste occasion il avoit grand tort de se desesperer et de perdre courage. Semblablement aussi Euripides tout de mesme reconforta Timotheus le musicien, qui à sa premiere arrivée fut sifflé par le peuple, comme violant et corrompant la musique par la nouvelleté qu'il y introduisoit, luy disant qu'il ne se descourageast point pour cela, et qu'il ne passeroit pas gueres de temps qu'il auroit tous les theatres à sa devotion.

LI. Brief, tout ainsi que le temps prefix aux vierges vestales à Rome est divisé en trois parties, la premiere pour apprendre ce qu'il faut faire en leur religion, la seconde pour le faire, et la tierce pour le monstrer aux jeunes : et semblablement en la ville d'Ephese chascune de celles qui sont vouées au service de Diane, s'appelle premierement Mellieren, comme qui diroit novice qui doit devenir presbtresse : et puis après Ieren, c'est à dire presbtresse : et pour le troisieme, Parieren, comme qui diroit oultre presbtresse : aussi celuy qui est parfaitement politique du commancement apprent à manier affaires, et se rend profès, par maniere de dire, en celle religion : et puis à la fin il enseigne les autres,

regente les novices, et leur monstre les secrets : car presider, et estre comme parrein à ceux qui combattent, n'est pas combattre : mais celuy qui enseigne et dresse un jeune homme aux affaires publiques, luy monstrant comme dit Homere,

A bien parler, et aussi à bien faire (1),

est utile et profite à la chose publique, non en petit service, mais en ministere de consequence grande, et auquel premierement et principalement visa et tendit Lycurgus, c'est à sçavoir à accoustumer les jeunes gens dès leur enfance à porter honneur et obeïr à tout vieillard, ne plus ne moins qu'à leur maistre et legislateur : car à quelle intention auroit dit Lysander, qu'il n'y a lieu au monde, auquel il feist si bien vieillir qu'en Lacedæmone, est-ce pource qu'il soit là permis aux vieillards plus qu'aux autres de labourer la terre, de prester à usure, de joüer aux dez, assis (* en un berlan), et de boire en joüant? Je croy que personne ne le dira, mais pource qu'ils n'ont pas l'œil sur ce qui est du public seulement, ains particulierement aussi sur les jeunes gens, prenans garde soigneusement, et non point par acquit en passant, comment ils exercent leurs personnes, comment ils se jouënt, comment ils vivent ensemble, en se monstrant terribles à ceux qui faillent, venerables et desirables aux bons : car

(1) Iliade, l. IX, v. 443. *C.*
* Ceci n'est pas dans le grec.

les jeunes les vont chercher par tout, et leur font la court, pource que les vieux les rendent tousjours de plus en plus honestes, et leur accroissent la generosité de leur courage sans envie quelconque.

LII. Car ceste passion n'estant convenable à nulle partie de l'aage de l'homme, encore a elle des noms beaux et honestes ès jeunes gens, par ce qu'on l'appelle emulation, jalousie et desir d'honneur, là où ès vieilles gens elle seroit de tout point importune, sauvage, et signe de cœur lasche : pourtant faut-il que l'homme vieil politique soit fort esloigné de toute passion d'envie, et ne face pas comme les vieux troncs d'arbres qui manifestement ostent et empeschent la naissance et croissance des petits arbrisseaux qui germent à l'entour et dessoubs : ains au contraire faut qu'il reçoive amiablement, et qu'il s'offre et s'exhibe à ceux qui se prennent, et qui s'entrelassent par frequentation avec luy, en les adressant et conduisant comme par la main, et les nourrissant, non seulement de bonnes instructions et sages conseils et advertissements, mais aussi en leur laissant et cedant les moyens de faire quelques actes de gouvernement, dont il leur viene de l'honneur et de la gloire, et des commissions qui ne soient point dommageables au public, et soient bien aggreables et plaisantes au commun peuple : mais celles où il y a d'entrée de la dureté rebourse et de la difficulté dangereuse (comme ès medecines qui donnent des trenchées sur le poinct qu'on les prent), et l'honneur et profit en vient après, il ne fault pas

mettre les jeunes gens d'arrivée à ces charges là, ny les exposer aux troubles et crieries d'une commune mutine et mal aisée à contenter avant qu'ils y soient accoustumez, ains plus tost doit l'homme de bien prendre sur soy les malveuillances du peuple pour le bien public : car cela luy rendra les jeunes gens plus affectionnez et plus prompts à entreprendre tous autres services.

LIII. Mais oultre tout cela il se fault souvenir, que administrer la chose publique n'est pas seulement exercer un magistrat, aller en ambassade, et crier bien hault en une assemblée de conseil, ny se tourmenter le cœur et le corps en une tribune aux harengues, à force de prescher le peuple, mettre en avant force decrets et force edicts, en quoy le commun estime que consiste toute l'entremise du gouvernement, comme ils pensent que philosopher soit seulement discourir et disputer de la philosophie dessus une chaire en une eschole, ou bien en escrire et composer des livres : et ce pendant ils ne cognoissent point l'administration civile ny la philosophie continuelle qui se voit ès œuvres et actions quotidianes : c'est comme disoit Dicæarchus (1), que lon estime communement que faire des tours et retours, allées et venues dedans une galerie, soit se promener, non pas aller aux champs, ny veoir un sien amy. Or fault il croire que gouverner la chose publique et

(1) Philosophe péripatéticien, disciple d'Aristote. V. Ménage sur Diogène Laërce, l. I, 40, et III, 4.

philosopher, c'est tout un : de sorte que Socrates ne philosophoit pas seulement quand il avoit fait apprester des bancs, et qu'il se mettoit en sa chaire, ou qu'il observoit l'heure de la lecture et de la conference, ou du promenouer, qu'il avoit assignée à ses familiers : mais aussi quand il se joüoit aucunefois, quand il beuvoit et mangeoit, quand il estoit au camp, ou quand il marchandoit (1) avec eux : et finablement alors qu'il estoit en prison et qu'il beuvoit le poison de la ciguë, ayant le premier monstré et fait veoir, que la vie de l'homme en tout temps, en toute partie, en toutes passions, et toutes affaires universellement reçoit l'usage de la philosophie.

LIV. Autant en fault il semblablement penser de l'administration civile, que les fols et meschants n'administrent point la chose publique, ne quand ils sont capitaines generaux d'armées, ne quand ils sont chanceliers, ny quand ils harenguent au peuple, mais qu'ils flattent la commune pour s'insinuer en sa bonne grace, qu'ils declament par ostentation, qu'ils brassent quelque sedition, ou qu'ils font quelque charge à laquelle ils sont contraints par force. Mais au contraire, le bon et vray policien qui aime ses citoyens, qui aime sa patrie, qui a soing et amour du bien public, encore que jamais il ne veste le manteau et habit de capitaine et gouverneur, si est-ce que tousjours il fait office de gouverneur et d'administrateur publique, en exhortant et incitant

(1) Grec, ou au marché.

ceux qui le peuvent faire, en instruisant ceux qui ne le sçavent pas, en assistant à ceux qui luy demandent conseil, en destournant ceux qui ont mauvaise volonté, confirmant et encourageant ceux qui l'ont bonne, et en monstrant clairement par effect en toutes ses actions, que ce n'est point par forme d'acquit qu'il s'entremet des affaires publiques, ny là où il y a quelque interest pour luy ou pour les siens, ou qu'il y est nommeement appellé, qu'il va le premier au theatre et qu'il se trouve le premier en la salle du conseil, ny que ce n'est point par maniere d'esbattement comme s'il y alloit pour y voir jouer des jeux, ou pour ouïr quelque plaisante musique quand il est là, ains au contraire quand il n'y peult être present de corps qu'il y soit de l'esprit, et par soigneusement s'en enquerir, en approuvant aucunes des choses qui s'y seront faittes, et se malcontentant des autres.

LV. Car ny Aristides à Athenes, ny Caton à Rome, ne furent par plusieurs fois en magistrat (1), et toutefois ils ne laisserent pas d'estre toute leur vie en action pour le bien et service de leur païs. Et Epaminondas feit bien de grands actes et plusieurs durant qu'il fut capitaine general de la Bœoce, mais on en recite un de luy n'estant ny general, ny ayant charge quelconque, qu'il feit en la Thessalie, lequel n'est pas moindre que pas un des autres: quand les capitaines de Thebes ayans jetté l'armée en des

(1) Archonte ou consul.

lieux aspres et malaisez se trouverent chargez par les ennemis qui les pressoient fort, tellement qu'ils estoient en grand trouble et en grand effroy : luy qui estoit devant entre les gens de pied, fut rappellé, là où à son arrivée premierement il appaisa tout le trouble et l'effroy, en les asseurant de sa presence, puis il remeit en ordre, et rengea en battaille l'armée qui estoit toute confuse et esbranlée, et la tirant facilement hors de ce mauvais passage, la presenta en teste aux ennemis, qui en furent si esmerveillez qu'ils changerent d'advis, et se retirerent.

LVI. Et Agis le roy de Lacedæmone, comme il menoit desja son armée toute rengée en battaille pour combattre les ennemis au païs d'Arcadie, il y eut quelqu'un des anciens de Sparte qui luy cria, sire roy, tu penses remedier à un mal par un autre : voulant entendre la trop facile retraitte et departement de la ville d'Argos, laquelle il cuidoit couvrir par la presente importune promptitude de combattre, ainsi comme dit Thucydides (1) : ce qu'ayant Agis entendu, le creut, et se retira lors, mais depuis il gaigna.

LVII. Il faisoit tous les jours mettre sa chaire près la porte du palais : et bien souvent les ephores se levans de leur parquet s'en alloient devers luy pour avoir son advis et prendre son conseil sur les plus importans affaires : car il estoit tenu pour homme de fort bon sens, et le renomme lon pour un grand sage homme. Et pourtant un jour que la force de son

(1) Voyez les Observations.

corps estoit desja toute aneantie, tellement qu'il ne bougeoit presque plus du lict, les ephores luy manderent qu'il s'en vint en la place : il se leva du lict, et se meit bien en devoir d'y aller : mais ayant marché un petit à grande peine et grande difficulté, il rencontra de petits garsons en son chemin, auxquels il demanda, s'ils sçavoient rien plus fort que la necessité d'obeir à son maistre : ils luy respondirent, le non pouvoir : ainsi faisant compte que son impuissance devoit estre la fin et borne de son obeïssance, il s'en retourna en sa maison : car il ne faut pas que la bonne volonté faille devant la puissance : mais quand elle est faillie, aussi ne la doit-on pas forcer.

LVIII. Aussi dit on que Scipion se servoit tousjours et à la guerre, et en la ville, du conseil de Caius Lælius : de maniere qu'il y en avoit de ce temps là qui disoient, des haults faicts d'armes qu'il executoit, que Lælius en estoit l'autheur, comme d'une comedie, et Scipion le joueur qui les jouoit. Et Ciceron luymesme confesse, que les plus grands et plus honorables conseils qu'il exploita en son consulat, moyennant lesquels il preserva son païs, il les consulta avec le philosophe Publius Nigidius. Ainsi n'y a il rien qui empesche les vieilles gens de pouvoir servir et profiter au public en plusieurs sortes de gouvernerment, soit de bonne parole, de bon conseil, de liberté et authorité de franchement parler, et de sage soing, comme disent les poëtes : car ce ne sont pas les pieds, ny les mains, ny toute

la force du corps seulement qui sont parties et biens de la chose publique, ains sont premierement et principalement l'ame et les beautez d'icelle, comme la justice, la temperance, et la prudence, lesquelles venans tard à leur perfection, il n'y auroit point de propos, qu'elle (1) jouist d'une maison, d'une terre, et de tous autres biens et heritages de ses citoyens, et que d'eux mesmes elle n'en peust plus tirer aucun profit en commun pour le bien public du païs, à cause de leur long temps, lequel ne leur oste pas tant des forces de pouvoir servir, comme il leur adjouste de suffisance aux facultez requises pour commander et regir. Voyla pourquoy lon figure les hermes, c'est à dire les statues de Mercure, en vieil aage, n'ayans ne pieds ny mains, mais les parties naturelles tendues, donnant par là couvertement à entendre, que lon n'a pas beaucoup affaire du labeur corporel des hommes vieux, prouveu qu'ils ayent la parole active et feconde ainsi comme il appartient.

(1) La patrie.

SOMMAIRE

DES APOPHTHÈGMES

DES ANCIENS ROIS ET CAPITAINES.

PLUTARQUE offre son ouvrage à Trajan. II. Ce Traité est plus court, et présente en quelque sorte la substance et le germe de ce qui est contenu dans les Vies des Hommes illustres. III. Apophthègmes de Cyrus. IV. De Darius. V. Double inscription du tombeau de Sémiramis. VI. Divers traits de Xerxès. VII. D'Artaxerce Longuemain. VIII. Paroles de Cyrus le jeune. IX. D'Artaxerce Memnon. X. De Parisatis. XI. D'Oronte. XII. De Memnon. XIII. Serment que les rois d'Égypte exigeoient des juges en les installant. XIV. Belle réponse de Poltys. XV. Apophthègme de Terès. XVI. Trait singulier de Cotys. XVII. Anecdote d'Idathyrse. XVIII. Différents traits d'Atéas. XIX. Emblême d'union proposé par Scilure à ses enfants. XX. Plusieurs traits de Gélon. XXI. D'Hiéron et de sa femme. XXII. De Denys l'ancien. XXIII. Apophthègmes de Denys le jeune. XXIV. D'Agathocle. XXV. De Dion. XXVI. D'Archélaüs. XXVII. De Philippe. XXVIII. D'Alexandre. XXIX. De Ptolémée. XXX. D'Antigonus. XXXI. De Démétrius. XXXII. D'Antigonus second. XXXIII. De Lysimachus. XXXIV. D'Antipater. XXXV. D'An-

tiochus III. XXXVI. D'Antiochus l'Épervier. XXXVII. D'Eumène. XXXVIII. De Pyrrhus. XXXIX. D'Antiochus. XL. De Thémistocle. XLI. De Myronide. XLII. D'Aristide. XLIII. De Périclès. XLIV. D'Alcibiade. XLV. De Lamachus. XLVI. D'Iphicrate. XLVII. De Timothée. XLVIII. De Chabrias. XLIX. D'Hégésippe. L. De Pythéas. LI. De Phocion. LII. De Pisistrate. LIII. De Démétrius de Phalère. LIV. De Lycurgue. LV. De Charilaüs. LVI. De Téléclus. LVII. De Théopompe. LVIII. D'Archidame. LIX. De Brasidas. LX. D'Agis. LXI. De Lysandre. LXII. D'Agésilas. LXIII. D'Archidame, fils d'Agésilas. LXIV. D'Agis le jeune. LXV. De Cléomène. LXVI. De Pédarète. LXVII. De Damonidas. LXVIII. De Nicostrate. LXIX. D'Eudamonidas. LXX. D'Antiochus. LXXI. D'Antalcidas. LXXII. D'Épaminondas. LXXIII. De Pélopidas.

LES DICTS NOTABLES
DES ANCIENS ROYS,
PRINCES ET GRANDS CAPITAINES.

Artaxerxes le roy de Perse, ô très puissant empereur Cæsar Trajan, estimoit que c'estoit acte de magnanimité, et bonté royale, non moins prendre en gré et recevoir avec bon visage de petits presens, que d'en donner de grands. Et pourtant comme quelquefois en passant chemin, un pauvre manœuvre gaignant sa vie à la sueur de son corps, n'ayant autre chose que luy presenter, luy eust offert de l'eau qu'il venoit de puiser en la riviere avec ses deux mains, il la reçeut joyeusement, et s'en prit à soubrire, mesurant la grace de l'offre, non à la valeur du present, mais à la bonne volonté de celuy qui le presentoit : et suivant ce propos, Lycurgus ordonna en la cité de Sparte les sacrifices de la moindre despense qu'il peut, à fin, ce disoit il, que ses citoyens eussent moyen tousjours et en tous lieux, d'honorer promptement et facilement les dieux, de ce qu'ils auroient à la main. Et pourautant, sire, que de mesme volonté et intention je vous offre de petits presens, comme les premices, par maniere de dire, les plus communes de la philosophie, je vous supplie de recevoir en gré avec ma bonne affection, l'utilité de ces beaux dicts notables que je vous ay recueillis, pource qu'ils vous peuvent servir à cognoistre quelles ont esté la nature et les meurs

de ces grands personnages du temps passé, attendu qu'elles apparoissent mieux bien souvent, et se descouvrent plus clairement en leurs dicts, que non pas en leurs faicts.

II. Il est bien vray que nous avons en une autre œuvre compilé les vies des plus illustres personnages, tant en armes qu'en conseil, comme capitaines, legislateurs, roys et empereurs, qui aient oncques esté entre les Romains et entre les Grecs : mais en la plus part de leurs faicts et gestes la fortune y est ordinairement meslée : là où ès paroles qu'ils ont dittes et aux propos qu'ils ont tenus, sur l'heure mesme de leurs faicts, de leurs passions et de leurs accidents, on apperçoit plus clairement et plus nettement, comme dedans des miroirs, quel estoit le cœur et la pensée de chascun d'eux : au moyen dequoy Siramnes gentilhomme Persien respondit à quelques uns qui s'esmerveilloient comme ses entreprises ne succedoient heureusement, veu que ses propos estoient si sages : « C'est, dit il, pource que je suis seul maistre de mes « propos, mais des effects, c'est la fortune et le roy ». Or en l'autre œuvre des Vies, les dicts notables de ces grands personnages sont accompagnez de la narration de leurs faicts bien au long escrits, tellement qu'ils requierent un homme de grand loysir, et qui prenne plaisir à ouïr et à lire : mais en ce livre cy, n'y ayant que les eschantillons, par maniere de dire, ou les semences extraictes à part de leurs vies, la lecture d'iceluy, à mon advis ne vous occupera point le temps que vous devez à vos affaires, attendu qu'en peu de

paroles vous y verrez le naturel dépaint au vif de plusieurs personnages dignes de memoire (1).

III. Les Perses aiment ceux qui ont le nez aquilin, c'est à dire, courbé comme le bec d'un aigle, et les estiment les plus beaux, pour autant que Cyrus, celuy de leurs roys, qu'ils ont le plus aimé, avoit le nez ainsi faict. Or disoit ce roy là, « Que ceux qui ne vou« loient faire du bien à eux mesmes, estoient con« traincts d'en faire aux autres : disoit aussi, qu'il « n'appartenoit à nul de commander qu'il ne fust « meilleur que ceux à qui il commandoit ».

Et comme les Perses voulussent changer de païs, et au lieu du leur qui estoit aspre et bossu, en prendre un autre qui estoit doulx et plain, il ne le voulut pas permettre, disant, que les semences des plantes, et les meurs des hommes deviennent à la fin semblables aux lieux et contrées où ils demeurent.

IV. Darius pere de Xerxes, se louant soy-mesme, souloit dire « Que ès batailles et perils de la guerre il « devenoit plus sage ».

Et ayant une année taxé les tailles et subsides qu'il vouloit lever sur ses subjects, il envoya querir les principaux hommes de chasque province, et leur demanda si les tributs qu'il leur avoit imposez estoient point griefs à supporter : Ils luy respondirent, que moyenement : adonc il ordonna, que nul ne payeroit que la moitié de sa cotte seulement.

Et comme un jour il eust ouvert une pomme de

(1) Voyez les Observations.

grenade belle et grosse à merveilles, et que quelqu'un des assistans luy demandast de quelle chose il voudroit avoir autant, comme il y avoit de grains dedans ceste pomme, Il respondit, de Zopyres : ce Zopyre estoit un vaillant capitaine et fidele amy, lequel s'estant luy mesme deschiré le corps à coups de foüet, et coupé le nez et les aureilles, abusa tellement par ceste ruze les Babyloniens, qu'ils se fierent en luy du gouvernement de leur cité, laquelle depuis il livra entre les mains de Darius, qui par plusieurs fois depuis asseura qu'il aimeroit mieux avoir Zopyrus entier de tous ses membres, que gaigner cent telles citez comme estoit celle de Babylone.

V. La royne Semiramis ayant fait construire sa sepulture, feit engraver dessus ceste inscription : Le roy qui aura affaire d'argent face demolir ceste sepulture, et il en trouvera autant comme il en voudra. Darius la feit ouvrir, et n'y trouva point d'argent, mais bien rencontra il d'autres lettres qui disoient, « Si tu n'eusses esté mauvais homme, et d'une ava- « rice insatiable, tu n'eusses point remué les sepul- « tures des trespassez ».

VI. Arimenes, frere de Xerxes fils de Darius, querellant à l'encontre de son frere le royaume de Perse, descendit de la province Bactrienne où il se tenoit : son frere luy envoya des presens au devant, et commanda à ceux qui les luy presentoient de sa part, de luy dire, Ton frere Xerxes t'honore de ces presens pour ceste heure, mais il t'assure que si une fois il est declaré roy, tu seras le plus grand homme qui

soit auprès de luy : et de faict Xerxes ayant esté jugé roy, Arimenes fut le premier qui lui feit hommage, et luy meit le diadesme royal à l'entour de la teste, aussi le roy son frere lui donna le second lieu d'honneur et d'authorité après luy, en tout son royaume.

Et estant indigné à l'encontre des Babyloniens pour autant qu'ils s'estoient rebellez contre luy, après les avoir reconquis, il leur defendit de porter plus armes, et leur commanda de danser, chanter, jouër des haubois (1), paillarder, et taverner, et porter de longs sayes à plein fond.

Et comme on luy eust apporté des figues seiches à vendre, du païs de l'Attique, il dit, qu'il n'en mangeroit point qu'il n'eust conquis la region qui les portoit.

Ayant surpris quelques espions de nation Grecque dedans son camp, il ne leur feit aucun desplaisir, ains après leur avoir fait monstrer à seureté tout son camp, leur permeit de s'en retourner.

VII. Artaxerxes fils de Xerxes, celuy qui fut surnommé Longuemain, pource qu'il avoit une main plus longue que l'autre, souloit dire, « Que c'estoit « plus chose royale (2) d'adjouster que d'oster » : et fut le premier qui permeit à ceux qui chassoient avec luy, de frapper les premiers la beste quand ils pourroient et voudroient.

Aussi fut-ce luy qui ordonna le premier, que les

(1) Lisez : « Tenir taverne et mauvais lieux, et porter des tu« niques à plis. » *C.*

(2) De donner. *C.*

seigneurs qui auroient failly en leur estat (au lieu qu'on les souloit fouetter eux mesmes) fussent despouillez, et leurs vestemens fouettez pour eux : et au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux de la teste, qu'on leur ostast (1) leur hault chappeau seulement.

Il avoit un chambellan nommé Satibarzanes, qui luy demandoit quelque chose qui n'estoit ny juste ny raisonnable, et estant adverty qu'il faisoit ceste poursuitte en faveur de quelque autre, qui luy en avoit promis trente mille escus de Perse, qui s'appelloient dariques, il commanda au tresorier de son espargne, de luy apporter trente mille dariques : et en les luy donnant, luy dit : « Pren cest argent Satibarzanes, « car pour te l'avoir donné, je n'en seray pas plus « pauvre : là où si j'eusse fait ce dont tu me requerois, j'en eusse esté plus injuste ».

VIII. Cyrus le jeune, pour esmouvoir les Lacedæmoniens à faire alliance et entrer en ligue avec luy, disoit, qu'il avoit le cœur plus gros que son frere le roy Artaxerxes, qu'il beuvoit plus de vin sans eau que luy, et le portoit mieux : et que son frere estant à la chasse, à peine se pouvoit tenir à cheval, et en temps de danger, non pas en son throsne mesme : et pour les convier à luy envoyer de leurs hommes de guerre, il promettoit à ceux qui viendroient à pied, qu'il leur donneroit des chevaux : et à ceux qui auroient des chevaux, qu'il leur donneroit des chariots : et à ceux

(1) Leur tiare. *C.*

qui auroient des metairies, qu'il leur donneroit des villages : à ceux qui auroient des villages, qu'il leur donneroit des villes : et au reste, quant à l'or et l'argent, qu'il leur en bailleroit tant, qu'il le faudroit peser, non pas compter.

IX. Artaxerxes le frere de ce jeune Cyrus, qui fut surnommé Grande-memoire, non seulement donna libre accès et audience à tous ceux qui eurent affaire à luy, mais qui plus est commanda encore à sa femme legitime, qu'elle ostast les tapisseries qui couvroient et bouschoient son chariot, à celle fin que ceux qui voudroient, peussent parler à elle mesme par les chemins.

Et comme un pauvre païsan luy eust fait present d'une belle et grosse pomme, en la recevant avec un bon visage, il dit (1) : Par le soleil (qui estoit le serment des Perses) il me semble que cest homme feroit d'une petite ville une grosse cité qui la luy bailleroit à gouverner.

Et comme en une deffaitte son bagage luy eust été tout pillé, estant contrainct de manger pour toute viande un peu de figues seiches avec du pain d'orge, « O dieux, dit-il, quelle volupté je n'avois jamais es- « sayée » !

X. Parysatis la mere de Cyrus et d'Artaxerxes disoit, « Que celuy qui vouloit faire quelque remons- « trance à un roy, devoit user de paroles de soye, c'est « à dire, les plus doulces qu'il pourroit choisir ».

(1) Par Mithras. *C.*

XI. Orontes le gendre du roy Artaxerxes, ayant esté par un courroux du roy, condamné et privé de son estat, disoit, que les mignons des roys et des princes ressembloient proprement aux doigts de ceux qui comptent : car ainsi comme ils les font valoir tantost un, et tantost dix mille : aussi ceux qui sont à l'entour des princes peuvent une fois tout, et une autre fois peu ou rien du tout.

XII. Memnon capitaine Grec, qui feit la guerre pour Darius contre Alexandre, comme l'un de ses soudards vint en sa presence dire tout plein de villaines et outrageuses paroles à l'encontre d'Alexandre, luy donna sur la teste d'une lance qu'il tenoit en sa main, en luy disant : « Je te soudoye pour guer-« royer, et non pas pour injurier Alexandre ».

XIII. Les roys d'Ægypte suivant une ancienne ordonnance de leur païs, faisoient jurer les juges, quand ils les installoient en leurs offices, » Que quand « bien le roy leur commanderoit de juger injuste-« ment, ils ne le feroient pas pourtant ».

XIV. Du temps de la guerre de Troye, il y avoit en la Thrace un roy nommé Poltys, devers lequel tant les Grecs que les Troyens envoyerent pour avoir de luy secours : il leur feit response, qu'il estoit d'advis que Paris rendist Helene, et qu'au lieu d'elle, il luy bailleroit deux belles femmes.

XV. Teres le pere de Sitalces souloit dire, que quand il estoit de loysir, et qu'il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point de difference entre luy et son palefrenier.

XVI. Cotys rendit un lyon à celuy qui lui avoit fait present d'un leopard : et pour autant qu'il estoit prompt à se courroucer, et aspre à punir ses serviteurs domestiques, quand ils avoient failly en leurs services (1) : comme un sien amy, chez lequel il estoit logé, luy eust fait present de plusieurs vases et vaisselles de terre fort tenus et aisez à rompre, mais au demourant singulierement bien ouvrez et labourez, il donna bien de riches dons à celuy qui les luy avoit presentez, mais il les rompit et cassa tous entierement, de peur que par une soudaine cholere il ne chastiast trop aigrement ses serviteurs qui viendroient à les rompre.

XVII. Idathyrsus roy des Tartares, contre lequel Darius mena son armée, manda aux seigneurs des Pæoniens qu'ils rompissent le pont que Darius avoit fait faire sur la riviere de Danube pour passer en ses païs, à fin qu'en ce faisant ils se delivrassent de toute servitude : ce qu'ils ne voulurent pas faire, pource qu'ils vouloient garder leur foy à Darius : au moyen dequoy il les appelloit esclaves de bien, qui n'avoient point de volonté de s'enfuir.

XVIII. Ateas escrivit à Philippus roy de Macedoine, « Tu commandes aux Macedoniens qui sçavent bien combattre contre des hommes : mais moy « je commande aux Tartares, qui peuvent combattre « et la faim et la soif » : et comme luy mesme frottast et estrillast son cheval, il demanda aux ambassadeurs

(1) Comme un sien hôte. *C.*

de Philippus, si leur maistre faisoit pas le semblable.

Ayant en une rencontre pris prisonnier de guerre Ismenias excellent joueur de flustes, il luy commanda d'en jouer devant luy : et comme tous les autres assistans s'esmerveillassent de son excellence, il jura qu'il prenoit plus de plaisir à ouir un cheval hennir.

XIX. Scilurus laissant quatre vingts enfans masles, quand il fut prest à mourir se feit apporter un faisceau de javelots, qu'il presenta de reng à chacun de ses enfans, leur commandant de tascher à le rompre : et comme chascun d'eulx se fust efforcé de ce faire en vain, sans en pouvoir venir à bout, luy prenant chasque javelot à part, les rompit tous facilement l'un après l'autre : leur enseignant par ceste similitude qu'en se tenant bien joincts ensemble ils demoureroient forts et invincibles, mais s'ils se divisoient, et qu'ils entrassent en querelles les uns contre les autres, qu'ils se trouveroient foibles et faciles à desfaire.

XX. Gelon après avoir desfait les Carthaginois près la ville d'Himere, faisant paix avec eulx les contraignit de mettre entre les articles du traicté, qu'ils ne sacrifieroient plus leurs enfans à Saturne.

Il menoit souvent les Syracusains aux champs, autant pour labourer et planter, comme pour guerroyer, à fin que leurs terres en valussent mieux estans bien labourées, et eux ne devinssent pires à faute de travailler.

Demandant un jour de l'argent à ses citoyens, ils

commencerent à s'en mutiner : il leur dit, que c'estoit en intention de leur rendre, et de faict leur rendit après la guerre.

Et comme en un festin on presentast de reng la lyre à tous les conviez pour chanter dessus selon la coustume, et que tous les autres s'accommodassent à leur tour et chantassent, luy commandant qu'on luy amenast son cheval, voltigea et monta dessus aiseement et dispostement.

XXI. Hieron, celuy qui fut tyran de Syracuse après Gelon, disoit que ceulx qui parloient à luy franchement et librement ne le faschoient et ne l'importunoient point : mais que ceux qui reveloient un propos qu'il leur auroit dit en secret, faisoient tort non seulement à luy, mais aussi à ceux à qui ils le disoient, pource que coustumierement nous haïssons non seulement ceux qui rapportent, mais aussi ceux qui escoutent ce que nous ne voudrions pas estre sceu.

Quelqu'un luy reprocha un jour qu'il avoit l'haleine puante, à l'occasion dequoy il tensa sa femme de ce qu'elle ne luy en avoit jamais rien dit : elle luy respondit, « Je pensois que l'haleine de tous les autres hommes sentist ainsi ».

Xenophanes natif de Colophone se plaignoit un jour à luy, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit pas le moyen d'entretenir deux serviteurs, et il luy respondit : Et comment, Homere que tu reprens et que tu blasmes ordinairement, tout mort qu'il est en nourrit plus de dix mille.

Il condamna Epicharmus poëte comique en quelque amende, d'autant qu'en la presence de sa femme il avoit dit quelques paroles villaines et deshonestes.

XXII. Dionysius le pere, comme les orateurs qui devoient harenguer devant le peuple tirassent au sort des lettres, pour sçavoir l'ordre, auquel ils auroient à parler, et que la lettre M luy fust escheutte, quelqu'un des assistans luy dit, « Ceste M signifie Ma« rotte (Dionysius) pource que tu diras de grandes « folies : Mais bien, dit il, que je seray monarque » : et de faict, après qu'il eut fait sa harengue, le peuple de Syracuse l'eleut capitaine general.

Et comme tout au commancement de sa tyrannie les Syracusains soublevez à l'encontre de luy, le teinssent assiegé dedans son chasteau, ses amis luy conseilloient que volontairement il quittast et se demeist de ceste domination violente, s'il ne vouloit mourir honteusement, après qu'il seroit pris : mais luy ayant veu assommer un bœuf à un boucher, et observé qu'il estoit au premier coup tombé soudainement roide mort, « Et dea dit il, ne seroit-ce pas grand des« plaisir, que pour crainte de la mort qui dure si peu, « et passe si vistement, je quittasse une si belle et « si grande seigneurie ».

Ayant entendu que son propre fils, auquel il devoit laisser sa seigneurie, (1) avoit violé et forcé la femme d'un des bourgeois de la ville : il luy demanda en cholere, quelle chose semblable il luy avoit jamais

(1) Avoit séduit. *C.*

veu faire : le jeune homme luy respondit, « Aussi « n'as tu pas eu un pere qui fust tyran : il luy repli- « qua tout promptement, aussi n'auras tu point de « fils qui le soit, si tu ne te deportes de commettre « de tels actes ». Une autrefois estant allé veoir son fils en son logis, et y voyant quantité grande de vases d'or et d'argent, il dit tout haut, « Il n'y a rien « de seigneur et de prince en toy : veu que d'un si « grand nombre de vaisselle d'or et d'argent que tu « as eu de moy, tu n'en as pas sçeu faire un amy ».

Il demandoit un jour de l'argent à ceux de Syracuse, et eux se plaignoient et lamentoient, en le priant de les vouloir excuser, disans qu'ils n'en avoient point : luy au contraire leur en feit demander encore d'autre : ce qu'il feit jusques à deux ou trois fois, coup sur coup. Et comme il continuast à leur en exiger encore davantage, il entendit qu'ils ne s'en faisoient plus que rire et gaudir, en se promenant parmy la place : adonc il commanda à ses receveurs de ne les plus presser, « Car c'est signe, dit il, qu'ils « n'ont plus rien, puisqu'ils ne font plus compte de « nous ».

Sa mere estant desja vieille et hors d'aage de se marier, vouloit neantmoins à toute force estre mariée à un beau jeune homme : Il luy respondit, qu'il estoit bien en sa puissance de violer les loix de Syracuse, mais les loix de nature, non.

Et punissant asprement tous autres malfaitteurs, il pardonnoit aux voleurs, qui ostoient les robbes et manteaux à ceux qu'ils rencontroient la nuict parmy

les rues : à fin que les Syracusains pour ceste occasion desistassent de faire festins et assemblées les uns avec les autres.

Il y eut une fois un estranger qui luy promit tout haut de luy enseigner à part en secret, à quoy il pourroit cognoistre ceux qui conspiroient et machinoient contre luy : Dionysius le pria bien fort de luy dire : et l'autre allant devers luy, Donne moy, dit il, un talent (1) (six cens escus) à fin qu'il semble à ceux de Syracuse que tu aies appris de moy les signes ausquels tu pourras descouvrir ceux qui conjureront à l'encontre de toy : il le luy donna, et feit semblant d'avoir appris et entendu de luy ces moyens, louant grandement la subtile façon de tirer argent que cest homme avoit inventée.

Quelque autre luy demanda un jour, s'il estoit point quelquefois oisif, « Ja dieu ne plaise, dit il, que cela « jamais m'advienne ».

Estant adverty que deux jeunes hommes de la ville beuvans ensemble avoient dit plusieurs oultrageuses et injurieuses paroles de luy et de sa tyrannie à la table, il les envoya convier tous deux de venir soupper avec luy, et voyant que l'un après qu'il eut un peu de vin en teste, disoit et faisoit tout plein de folies, et au contraire que l'autre estoit fort retenu, et beuvoit peu souvent, il pardonna à l'un comme estant yvrongne et insolent de nature, et qui par yvrongnerie avoit mesdit de luy, mais il feit mourir

(1) 4,668 livres 15 sous de notre monnoie.

l'autre, comme luy voulant mal en son cœur, et luy estant ennemy de propos deliberé.

Aucuns de ses familiers le reprenoient de ce qu'il honoroit et avançoit un homme meschant et mal voulu des Syracusains, et il leur respondit, « Je veux « qu'il y ait en Syracuse quelqu'un qui soit encore « plus haï que moy ».

Il envoya une fois des presens à quelques ambassadeurs de Corinthe, qui estoient venus devers luy : eux les refuserent, à cause de quelque statut et ordonnance de leur chose publique, qui defendoit aux ambassadeurs de prendre, ny recevoir aucuns dons ne presens de seigneur ou prince quelconque. Il en fut mal content, et leur dit, qu'ils faisoient mal d'oster le seul bien qu'il y a ès tyrannies, de pouvoir donner, enseignans aux hommes que mesme le recevoir aucun bien des tyrans est chose que lon doit redouter et fuir.

Estant adverty, que l'un des habitans de Syracuse avoit caché un tresor dedans la terre en sa maison, il luy feit commandement de le luy apporter : ce qu'il feit, non pas tout pourtant, car il en reteint une partie, avec laquelle il s'en alla demourer en une autre ville, là où il en achetta quelque heritage : quoy entendant, il le renvoya querir et luy rendit tout son or et argent : puis que tu sçais, dit il, maintenant user de la richesse, et non pas rendre inutile ce qui est fait pour l'usage de l'homme.

XXIII. Son fils que lon appelle Dionysius le jeune, disoit, qu'il nourrissoit et entretenoit plusieurs hom-

mes de lettres, non qu'il les estimast, mais pource qu'il vouloit estre estimé pour l'amour d'eux : entre lesquels un dialecticien nommé Polyxenus, luy dit une fois en disputant avec luy, « Je te tiens con« vaincu : Ouy bien de paroles, luy respondit-il sou« dainement, mais moy je te convains toy-mesme « de faict, pource qu'abandonnant ta propre mai« son, tu me viens faire la court et servir en la « miene ».

Après qu'il eust esté chassé de sa seigneurie, comme quelqu'un luy demandast, « Que t'a maintenant « servy Platon et toute sa philosophie » ? « Elle m'a « servy de ce que je porte patiemment la mutation et « le changement de ma fortune ».

On luy demanda une fois, comment son pere estant homme pauvre et privé avoit acquis la domination de Syracuse : et luy à qui son pere l'avoit laissée toute acquise, et qui estoit fils d'un si grand tyran, l'avoit laissée perdre : pource, dit-il, que mon pere vint à prendre les affaires en main lors que le gouvernement populaire estoit haï, et moy lors que la tyrannie estoit enviée. Une autre fois il respondit à quelque autre qui luy faisoit ceste mesme demande : « Mon pere m'a bien laissé sa tyrannie, mais non pas « sa fortune ».

XXIV. Agathocles estoit fils d'un potier de terre, et s'estant fait seigneur de la Sicile, et en ayant esté declaré roy, il faisoit en son service mesler de la vaisselle de terre parmy celle d'or et d'argent, et la monstroit aux jeunes gens en leur disant : Je faisois au

commancement de telle vaisselle, en leur monstrant celle de terre : et maintenant j'en fais de celle cy, en leur monstrant celle d'or, par ma diligence et vaillance.

Ainsi qu'il tenoit le siege devant une ville, quelques uns de ceux de dedans luy cryoient de dessus la muraille pour luy penser faire injure, « Hô potier « dequoy payeras tu la soulde à tes gens » ? et luy sans s'esmouvoir tout doucement en riant leur respondit, « Du sac de ceste ville, quand je l'auray pri- « se » : et de fait l'ayant emportée d'assault, il vendit à l'encan tous les habitans comme esclaves, en leur disant, « Si vous me dittes plus d'injures desor- « mais, je m'en plaindray à voz maistres ».

Et comme les habitans de l'isle d'Ithaque se plaignissent à luy, disans, que ses mariniers estans descendus en leur isle avoient emmené de leurs moutons : il leur respondit, Et comment, vostre roy estant jadis descendu en la Sicile, non seulement en emmena des moutons, mais qui pis est, y creva les yeux au berger.

XXV. Dion, celuy qui chassa Dionysius hors de sa tyrannie, estant adverty que Callippus, auquel il se fioit plus qu'à nul autre de ses hostes ny amis, espioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer pour le convaincre, disant, qu'il aimoit mieux mourir que vivre en ceste peine, d'avoir à se garder non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis.

XXVI. Archelaus roy de Macedoine, comme un

jour à sa table quelqu'un de ses familiers, homme qui sçavoit peu de bien et d'honneur, luy demandast en don une couppe d'or dont on servoit à sa table, le roy commanda à l'un de ses gens de la porter en don au poëte Euripides : ce que l'autre trouvant estrange, il luy dit : Ne t'en esbahy point, car tu merites de demander, et luy d'avoir encore qu'il ne demande point.

Et comme son barbier, qui estoit un grand babillard, luy demandast : « Comment voulez vous que je « vous fasse la barbe, sire » ? Il luy respondit, « Sans « dire mot ».

Et comme Euripides en un festin ambrassast et baisast le bel Agathon devant tout le monde : Ne vous en esbaïssez point, dit-il aux autres assistans, car des beaux l'arriere saison mesme en est encore belle.

Et comme Timotheus joueur de cithre, qui s'estoit promis que le roy luy feroit un bon gros present, en eust eu beaucoup moins qu'il n'esperoit, et s'en monstrast fort mal content, de sorte qu'en chantant sur sa cithre ces paroles, L'argent fils de la terre tu l'as en estime grande, faisant signe de la teste que c'estoit du roy qu'il l'entendoit : il luy repliqua tout sur le champ, Mais toy tu en fais demande.

Une autre fois, comme il passoit par la rue, on respandit de l'eau sur luy, à raison dequoy, ceux qui se trouverent auprès, l'irritans à l'encontre de celuy qui avoit versé l'eau, disoient, qu'il le devoit bien faire chastier : « Voire mais, dit-il, il n'a

« pas versé ceste eau sur moy, mais sur celuy qu'il « pensoit que je fusse ».

XXVII. Philippus de Macedoine pere d'Alexandre le grand, ainsi que tesmoigne Theophrastus, a esté plus grand que nul autre des roys de Macedoine, non seulement en prosperité de fortune, mais aussi en bonté et moderation de meurs : Il faignoit de reputer les Atheniens bien heureux, en ce mesmement qu'ils trouvoient tous les ans en leur ville dix capitaines à elire : car luy au contraire en plusieurs années n'en avoit peu trouver qu'un seul, qui estoit Parmenion.

Et comme on luy eust apporté en un mesme jour les nouvelles de plusieurs prosperitez qui luy estoient advenues toutes ensemble : « O fortune, s'es« cria il (1), ne m'envoye qu'un peu de mal à l'en« contre de tant et de si grands biens ».

Après qu'il eut vaincu les Grecs, plusieurs luy conseillerent de mettre de bonnes et grosses garnisons dedans les villes, pour plus seurement les tenir en bride : mais il leur respondit, « J'aime mieux es« tre appellé par long temps debonnaire, que peu de « temps seigneur ».

Et comme ses familiers luy conseillassent de chasser de sa court un mesdisant qui ne faisoit que detracter de luy : Il leur respondit, qu'il n'en feroit rien, de peur qu'il n'allast par tout ailleurs semer sa maledicence.

(1) Envoyez-moi un peu de mal. *C.*

Smicythus accusoit souvent Nicanor envers luy, disant qu'il ne faisoit autre chose que detracter de luy, tellement que ses plus familiers estoient d'advis qu'il l'envoyast querir, et qu'il le feist chastier ainsi qu'il le meritoit : « Voire mais, Nicanor, ce dit-il, « est l'un des hommes de bien de la Macedoine, ne « vault il pas doncques mieux s'enquerir si la faute « en vient point de nous » ? Et de faict ayant fait diligence d'enquerir dont venoit ce mescontentement de Nicanor, il trouva qu'il estoit oppressé d'extreme pauvreté, et qu'on n'avoit tenu compte de le secourir en sa necessité : parquoy il commanda incontinent qu'on luy portast un bon present qu'il luy envoya : depuis Smicythus luy vint r'apporter que Nicanor faisoit merveilles d'aller preschant ses louanges par tout. « Voyez vous doncques, dit alors Philippus, comme il depend de nous, que lon parle « bien ou mal de nous ».

Il souloit aussi dire, « Qu'il estoit bien tenu aux « harengueurs des Atheniens, pource que mesdisant « de luy, ils estoient cause de le rendre plus homme « de bien et de parole et de faict : car je m'efforce, di- « soit-il, tous les jours et en mes dicts et en mes faicts « de les faire trouver menteurs ».

Il renvoya, sans leur faire payer rençon, tous les prisonniers Atheniens qui avoient esté pris en la bataille de Chæronée, mais eux demandoient encore d'avantage leurs licts, leurs vestements, et leurs hardes, et se plaignoient des Macedoniens de ce qu'ils ne les leur rendoient pas : Philippus, quand il l'en-

tendit, s'en prit à rire, et dit à ceux qui estoient autour de luy, Ne vous semble il pas, que ces Atheniens pensent avoir esté par nous vaincus au jeu des osselets?

Il eut d'adventure en une bataille l'os rompu, qui joinct par devant les deux espaules : cest os s'appelle en langage grec, la clef: et le chirurgien qui le pensoit luy demandoit tous les jours quelque argent: Philippus luy respondit, « Prens en tant que tu vou« dras, car tu as la clef entre tes mains ».

Il y avoit en sa court deux freres dont l'un s'appelloit Hecateros (1), qui signifie en grec, l'un et l'autre : l'autre frere se nommoit Amphoteros, qui signifie, tous les deux : et voyant que Hecateros estoit homme diligent et advisé, et Amphoteros sot et paresseux, il disoit que Hecateros estoit Amphoteros, c'est à dire, qu'il en valoit deux : et que Amphoteros estoit Oudeteros, comme qui diroit neant et homme de nulle valeur.

Il disoit aussi, que ceux qui luy conseilloient de se porter aigrement à l'encontre des Atheniens estoient hommes de mauvais jugement, de conseiller à un prince qui faisoit et enduroit toutes choses pour la gloire, de destruire le theatre de gloire, que la ville d'Athenes, à cause des lettres.

« Estant juge entre deux meschants hommes, il « ordonna que l'un s'enfuist hors de Macedoine, et « que l'autre courust après ».

(1) L'allusion des mots ne se peut trouver en la langue françoise. *Amyot.*

Il vouloit un jour loger son camp en un beau lieu, mais entendant qu'il n'y avoit point de fourrage pour les bestes, il fut contrainct de s'en partir, en disant : « Quelle est nostre vie, puis qu'il faut que nous « ayons le soing d'accommoder jusques aux asnes » ?

Desirant forcer quelque chasteau, devant lequel il vouloit mettre le siege, il envoya devant pour recognoistre la place : ceux qu'il y avoit envoyez luy feirent rapport qu'elle estoit si malaisée à approcher, qu'il n'estoit possible de plus, et le luy depaignirent de tout point imprenable. « Il leur demanda, s'il estoit « si fort inaccessible, que un petit asne chargé d'or « n'en peust approcher ».

Lasthenes Olynthien qui luy avoit aidé à s'emparer de la ville d'Olynthe, se plaignit un jour à luy, disant que quelques uns de ses mignons qu'il avoit autour de luy, l'appelloient traistre : « Il luy respondit, que « les Macedoniens de leur naturel estoient hommes « rudes et grossiers, et qui appelloient une marre (1) « une marre, et toutes choses par leur nom ».

Il conseilloit à son fils Alexandre de parler gracieusement et courtoisement aux Macedoniens pour acquerir leur bienveillance, pendant qu'il luy estoit loisible d'estre gracieux, regnant un autre (2) : (comme s'il eust voulu dire, que quand il seroit roy, il faudroit qu'il leur teint gravité de maistre et seigneur, et qu'il feist justice). Aussi luy conseilloit il de tascher

(1) Un hoyau.

(2) Cela n'est point dans le texte. C.

à acquerir l'amitié de ceux qui avoient credit et authorité ès bonnes villes, autant des mauvais comme des bons, pour puis après user des bons, et abuser des meschants.

Philon gentilhomme Thebain luy avoit faict beaucoup de plaisir du temps qu'il demoura ostager en la ville de Thebes : car il estoit logé en sa maison, et depuis ne voulut oncques recevoir dons ne presens de luy : au moyen dequoy Philippus luy disoit, « Ne « m'oste point le tiltre et l'honneur d'invincible, es« tant vaincu de courtoisie et de liberalité par toy ».

Il avoit esté pris grand nombre de prisonniers en une bataille, et estoit present à les veoir vendre à l'encan, seant dedans sa chaire, ayant sa robbe reboursée un peu plus haut qu'il n'estoit honeste, et y eut un des prisonniers que lon vendoit qui luy cria tout haut : « Je te supply, sire, de me pardonner, que » je ne sois point vendu : car je te suis amy de pere « en fils » : Philippus luy demanda, « De quel costé, « et comment est venue ceste amitié entre nous » ? Je te le veux dire tout bas en l'oreille, respondit le prisonnier : Philippus commanda que lon luy amenast : et lors le prisonnier s'approchant de près luy dit tout bas, Abbaisse un petit le devant de ton manteau, sire : car estant ainsi assis tu monstres ce qu'il n'est pas honeste de descouvrir. Lors Philippus dit tout haut à ses gens, « Delivrez le, et le laissez aller, car il est « voirement de mes amis, et de ceux qui me veulent « bien, mais il ne m'en souvenoit pas ».

Il y eut quelquefois un sien hoste qui le convia

d'aller soupper chez luy, il y alla : mais par le chemin il rencontra plusieurs qu'il y mena aussi quand et luy, dont il apperceut que son hoste se troubla tout, pource qu'il n'avoit pas apresté assez à soupper pour tant de gens : ce qu'ayant Philippus apperceu, envoya secrettement dire en l'oreille à tous ceux qu'il avoit amenez, « Qu'ils gardassent en leur estomach lieu pour la tarte » : les autres cuydans qu'il le dist à bon esciant, s'absteindrent de manger, de maniere que la viande vint à estre suffisante pour tous.

Quand il entendit la mort d'Hipparchus natif de l'isle d'Eubœe, il fut fort desplaisant : et comme quelqu'un des assistans luy dist, » Si estoit il desormais « meur pour mourir : Ouy bien, dit il, quant à luy, « mais non pas quant à moy, à qui il est mort trop « tost : car il est mort avant que d'avoir receu de « moy recompense digne de l'amitié qu'il me portoit ».

Estant adverty que son fils Alexandre trouvoit mauvais et se plaignoit de ce qu'il engendroit enfans de plusieurs femmes, il luy dit : « Puis que tu « vois donc que tu auras plusieurs concurrens et « competiteurs du royaume après ma mort, mets « peine d'estre homme de bien, a fin que tu parvienes « à la couronne, non tant par moy pour estre mon « heritier, que par toy-mesme pour en estre digne ». Il l'admonestoit fort d'estudier soigneusement sous Aristote en la philosophie, à fin, dit il, « Que tu ne « faces plusieurs choses que j'ay faittes, dont je me « repens ».

Il avoit une fois donné quelque office de judicature à un qui luy estoit recommandé par Antipater : mais depuis ayant entendu qu'il se paignoit les cheveux et la barbe, il la luy osta, disant, que celuy qui en ses cheveux estoit faulsaire, mal aiseement en bon affaire seroit loyál.

Machetas quelquefois plaidoit une cause devant luy qui sommeilloit, de maniere qu'à faute d'avoir bien compris et entendu le faict, il le condamna à tort : parquoy Machetas se prit à crier tout haut, qu'il en appelleroit. Philippus indigné de cela, luy demanda incontinent, devant qui il appelleroit de luy, « Devant toy-mesme, sire, respondit-il, quand « tu seras bien esveillé, et que tu voudras plus atten- « tivement comprendre mon faict ». Philippus picqué de ces paroles, se leva en pied, et pensant mieux à soy, cogneut qu'il avoit fait tort à Machetas par sa sentence, et neantmoins ne voulut point revoquer ne casser son jugement, mais luy mesme paya de son argent, autant comme pouvoit valoir la chose dont il estoit question au procès.

Harpalus avoit un sien parent et amy nommé Crates, attaint et convaincu de grands crimes : il pria Philippus qu'il payast bien l'amende, mais que sa sentence ne fust point prononcée contre luy, pour en eviter la honte et le deshonneur · mais Philippus luy feit response : « Il vaut mieux que luy mesme « porte le deshonneur de sa faute, que non pas moy « pour luy ».

Ses familiers se courrouceoient de ce que les Pelo-

ponesiens, qui avoient receu beaucoup de biens de luy, le siffloient en la feste, et assemblée des jeux Olympiques : « Et que feroient ils au pris, leur res« pondit il, si nous leur eussions fait desplaisir »?

Estant en son camp, il dormit un matin plus haute heure qu'il n'avoit accoustumé, et s'estant à la fin esveillé et levé, il dit, « Je pouvois bien dormir seu« rement, puis que Antipater veilloit ».

Un musicien joueur d'instruments avoit sonné devant luy durant son soupper, Philippus le voulut reprendre de quelque passage et commencea à entrer en dispute contre luy de la musique des instruments : « J'a dieu ne plaise, sire, luy dit adonc le mu« sicien, qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu « entendes ces choses là mieux que moy ».

Une autre fois il s'estoit endormy sur jour : au moyen dequoy les Grecs qui avoient affaire à luy, estoient contraincts d'attendre longuement à sa porte, tellement qu'ils s'en faschoient et courrouceoient : « Antipater leur respondit, seigneurs Grecs, ne vous « esbahissez pas si Philippus dort maintenant, car « quand vous dormiez il veilloit ».

Il fut quelque temps en mauvais mesnage avec sa femme Olympiade, et son fils Alexandre, durant lequel different Demaratus gentilhomme Corinthien l'alla visiter : Philippus luy demanda, comment vivoient les Grecs les uns avec les autres : « Vrayment, « respondit Demaratus, Tu te soucies bien de l'union « et concorde des Grecs les uns avec les autres, veu « que les personnes qui te touchent de plus près, et

« que tu dois avoir les plus cheres, sont en tel di-« vorse avec toy ». Ce mot l'y feit penser si bien, que depuis il appaisa son courroux, et se reconcilia avec eux.

Une pauvre vieille ayant procès vouloit qu'il en fust juge, et l'en pressoit ordinairement : il respondoit, qu'il n'avoit pas loisir d'y vacquer et entendre : et la vieille se prit à crier tout haut, « Ne veuilles « donc pas estre roy ». Et luy estonné et touché au vif de ceste parole, ne l'ouyt pas seulement elle, mais aussi tous les autres de reng.

XXVIII. Alexandre estant encore enfant ne se resjouissoit point quand il oyoit dire que son pere gaignoit et conqueroit tout, et disoit aux enfans d'honneur qui estoient nourris avec luy, « Mon pere ne me « laissera rien à faire ny à conquerir ». Et comme les enfans luy respondissent, « Voire-mais c'est pour toy « qu'il acquiert » : « Que me profitera il, dit-il, d'avoir « beaucoup de biens et de n'avoir rien à faire » ?

Il estoit fort dispos de sa personne, et viste à merveilles, tellement que son pere le voulut une fois induire à courir en la carriere avec les autres coureurs qui couroient pour gaigner le prix ès jeux Olympiques : « Je le voudrois bien, respondit-il, prouveu « que ce fussent roys qui courussent avec moy ».

Un seoir bien tard on luy amena quelque jeune garse pour coucher avec luy, il luy demanda pour quelle cause elle estoit venue si tard : elle respondit qu'elle attendoit que son mary fust couché : et lors il tansa bien asprement ses gens : « Pour ce, dit il, qu'il

« ne s'en a gueres fallu, que par vous je n'aye com-
« mis adultere ».

Son gouverneur Leonidas le reprit un jour, de ce que faisant sacrifice de parfum aux dieux, il y mettoit trop d'encens à son gré, et y retournoit trop souvent à en prendre à pleins poings, pour mettre sur le feu, en luy disant : « Quand tu auras conquis la province qui produit l'encens, alors tu en mettras dedans le feu tant que tu voudras ». Parquoy depuis, après qu'il eust conquis l'Arabie, il luy escrivit une lettre de telle substance : « Je t'envoye (1) cinq cens quintaux d'encens et de cinnamome, à fin que tu apprennes à n'estre plus chiche envers les dieux, t'avisant que pour le jourd'huy nous sommes seigneurs de la province qui porte les drogues aromatiques et senteurs ».

Le jour de devant qu'il donnast la bataille du Granique, il enhorta les Macedoniens de faire bonne chere et de despendre tout ce qu'ils avoient de provision de vivres, pour ce que le lendemain ils disneroient aux despens de leurs ennemis.

Un nommé Peryllus luy demanda de l'argent pour marier ses filles : il luy feit bailler cinquante talents (2), qui sont environ trente mille escus : l'autre luy dit, que c'estoit bien assez de dix seulement : Alexandre luy repliqua, « Si c'est assez à prendre pour toy, ce n'est pas assez à donner pour moy ». Il commanda

(1) Cent talents. *C.*
(2) 233,437 livres de notre monnoie.

aussi à ses tresoriers de donner au philosophe Anaxarchus tout ce qu'il leur demanderoit : les tresoriers luy rapporterent, qu'il demandoit une somme excessive, de cent talents : et Alexandre leur respondit : « Il fait « bien, s'asseurant qu'il a en moy un amy qui peut « et veut luy en donner autant ».

En la ville de Milet il trouva plusieurs grandes statues des champions, qui anciennement avoient emporté le prix ès jeux Olympiques et Pythiques : « Et où estoient, dit-il aux Milesiens, ces grands « corps icy, quand les Barbares assiegeoient et pre- « noient vostre ville » ?

La royne de la Carie nommée Ada, luy envoyoit soigneusement tous les jours des confitures et de la patisserie qui estoit fort exquisement faitte par des ouvriers et patissiers fort excellents : mais Alexandre luy manda, qu'il avoit bien d'autres patissiers et cuisiniers encore plus singuliers que ceux là, à sçavoir pour le disner, le lever matin, et cheminer la nuict avant jour : et pour le soupper, le peu manger à disner.

Son armée estant toute preste pour donner la bataille à Darius, les capitaines luy vindrent demander, s'il avoit plus rien à leur commander : « Non, dit-il, « sinon que vous faciez razer les barbes aux Macedo- « niens ». Parmenion s'esmerveilla de ce commandement, et Alexandre luy dit, « Ne sçais tu pas qu'il n'y « a point de meilleure prise en combattant, que de « saisir son ennemy à la barbe ».

Darius luy envoya offrir dix mille talens (1), qui sont six millions d'or comptant, et de partir egalement par moitié toute l'Asie avec luy : tellement que Parmenion luy dit, « J'accepterois ceste offre là, « quant à moy, si j'estois Alexandre : et moi aussi « certainement, respondit Alexandre, si j'estois Par« menion : mais au demourant il feit response à Da« rius, que la terre ne pouvoit porter deux soleils, ny « l'Asie endurer deux roys ».

Et comme il estoit prest à donner la derniere bataille qui devoit decider tout, près le village d'Arbelles contre un million d'hommes en armes, il vint quelques uns de ses mignons à luy, accuser les soudards de ce qu'ils tenoient propos en leurs loges, et conspiroient entre eux de ne porter rien du butin au logis du roy, et le retenir tout pour eux : Alexandre s'en prit à rire, et leur dit : « Vous m'apportez de « bonnes nouvelles, car ce sont propos d'hommes de« liberez de vaincre et non pas de fuir ». Plusieurs des soudards mesmes venoient à luy qui luy disoient, sire, ayez bon courage, et ne craignez point le grand nombre de voz ennemis : car ils ne pourront pas supporter l'odeur seulement qui sort de noz aixelles. Mais ainsi que lon dressoit l'armée en bataille, il apperceut un soudard qui raccoustroit l'attache avec laquelle il dardoit son javelot, il le cassa sur le champ, et le chassa des bandes comme soudard inutile et in-

(1) 46,687,508 livres de notre monnoie.

digne d'en estre, veu qu'il accoustroit encore ses armes à l'heure propre qu'il en falloit user.

Une fois comme il lisoit des lettres missives de sa mere Olympiade, dedans lesquelles y avoit plusieurs choses secrettes et plusieurs charges à l'encontre d'Antipater, Hephestion s'approchant de luy les leut aussi quant et luy, ainsi qu'il avoit accoustumé de faire. Alexandre ne l'en engarda point, mais après qu'il eut achevé de lire, tirant son cachet de son doigt il le luy meit dessus les levres.

Estant au temple du dieu Hammon, il fut nommé par le grand presbtre du lieu, fils de Jupiter : à quoy il respondit, « Ce n'est pas de merveille, car Jupiter « par nature est pere de tous, mais il adopte et advouë « pour siens particulierement ceux qui sont les plus « gens de bien ».

Il fut en quelque rencontre blecé d'un coup de flesche à la cuisse, si accoururent soudain à luy plusieurs de ceux qui par flatterie avoient accoustumé de l'appeller dieu : et lors avec un visage riant il leur dit, en leur monstrant sa playe : « C'est du vray sang, « comme vous pouvez veoir,

« et non de l'humeur telle (1)
« Qui coule aux dieux de nature immortelle. »

Comme quelques uns louassent devant luy la simplicité d'Antipater, disans qu'il vivoit austerement, sans superfluité ne delices quelconques, il leur res-

(1) Iliade, l. v, v. 340. *C.*

pondit, « Antipater est voirement blanc au dehors, « mais soyez asseurez qu'il est tout rouge comme « pourpre au dedans ».

Un de ses amis luy donnoit à soupper en son logis au cœur d'hyver, qu'il faisoit grand froit, et feit apporter en la salle un petit foyer, sur lequel n'y avoit que bien peu de feu. Alexandre luy dit, « Fais apporter du bois ou de l'encens ». (1 Voulant dire, que si c'estoit pour eschauffer sa salle, il y falloit du bois davantage : et que s'il n'y vouloit point plus de feu, que ce n'estoit que pour faire du parfum aux dieux).

Antipatrides feit venir en un festin où il estoit, une belle jeune garse baladine, qui chanta et balla si bien, qu'Alexandre s'affectionna un peu à la voir, mais premier il demanda à Antipatrides qui l'avoit amenée, s'il en estoit point amoureux : il luy confessa que ouy : adonc Alexandre luy dit, « O malheureux que tu es, « ne l'emmeneras tu doncques pas vistement hors « d'icy »? Une autre fois Cassander s'efforcea de baiser malgré luy un jeune garson nommé Python, duquel estoit amoureux un Evius excellent joueur de flustes : Alexandre voyant que cest Evius en estoit fort marry, se leva en cholere contre Cassander, en criant, « Comment? il ne sera doncques pas desormais loysible par nostre insolence d'aimer qui voudra ».

Ainsi comme il renvoyoit de son camp les malades et estropiez vers la mer, pour les reconduire en leurs

(1) Cela n'est point dans le texte. *C.*

maisons, on luy vint rapporter qu'un nommé Antigenes s'estoit faict escrire entre les malades et estropiez, qui n'estoit ne l'un ne l'autre, il le feit venir devant luy, là où le soudard luy confessa rondement qu'il faignoit voirement estre malade, et qu'il ne l'estoit pas, pour l'amour qu'il portoit à une jeune femme nommée Telesippa, qui s'en retournoit vers la marine : Alexandre luy demanda à qui il falloit parler pour la faire demourer, et ayant entendu qu'elle n'estoit point esclave, mais de libre condition, il luy dit, « Taschons doncques par quelques bons moyens à la « gaigner, tant qu'elle se contente de demourer avec « nous : car de retenir par force une femme libre, je « ne le ferois jamais ».

Après la bataille gaignée contre Darius, ayant en sa puissance les Grecs, qui avoient esté à la soude de son ennemy, il commanda que lon gardast aux fers les prisonniers d'Athenes, d'autant qu'ayants moyen de vivre du public de leur ville, ils alloient neantmoins à la soude des Barbares : et les Thessaliens aussi, d'autant qu'ayants un gras et fertile païs, ils ne s'arrestoient pas à le labourer, et aimoient mieux aller servir les Barbares : mais il commanda que lon laissast aller les Thebains où ils voudroient, pource, dit il, que nous ne leur avons laissé ne ville à habiter, ny terre à labourer.

Ayant pris prisonnier un Indien, que lon disoit et qui estoit de faict excellent à tirer de l'arc, de sorte qu'il ne failloit jamais de donner d'une flesche

dedans un petit anneau, il luy feit commander de tirer devant luy, à fin de voir la preuve de son art. L'Indien ne le voulut pas faire, dequoy Alexandre s'indigna si fort, qu'il commanda qu'on le fist doncques mourir : mais ainsi qu'on le menoit il dit à ceux qui le conduisoient, qu'il y avoit desja plusieurs jours qu'il ne s'estoit point exercité, et que pour ceste occasion il avoit eu peur de faillir. Ce qu'Alexandre ayant entendu l'en estima davantage, et commanda qu'on le laissast aller, et luy donna encore un present, d'autant qu'il avoit monstré en cela une grande magnanimité, ayant mieux aimé mourir, que d'estre trouvé indigne de la reputation que lon luy donnoit.

Taxiles estoit un des roys des Indes qui luy vint au devant, et le pria qu'ils n'eussent point de guerre ensemble : « Mais si tu es, dit il, moindre que moy, « reçoy des bienfaicts de moy : et si tu es plus grand, « que j'en reçoive de toy ». Alexandre luy feit response : « Pour le moins faut il que nous combattions « de cela, à sçavoir lequel de nous deux fera plus de « bien à son compagnon ».

Entendant ce que lon disoit d'une place des Indes assise dessus un rocher, que lon appelloit Aorne, qu'elle estoit de tout poinct imprenable, mais que celuy qui la tenoit estoit homme lasche et couard : « La place, dit il, est doncques prenable ». Un autre qui tenoit un chasteau que lon estimoit semblablement imprenable se rendit à luy, et se meit luy et sa

place entre ses mains. Alexandre luy rendit son païs, voulant qu'il le teint comme il faisoit au paravant: et si luy adjousta encore d'autres terres qu'il luy donna, disant, « Cest homme a faict sagement de se « fier plus tost à un prince homme de bien, qu'à une « place forte ». Après la prise de la place forte d'Aorne, aucuns de ses mignons luy disoient, qu'il avoit surmonté Hercules par la gloire de ses faicts : il leur respondit, « Vous direz ce que vous voudrez, mais « quant à moy je n'estime pas tous mes faicts, avec « tout mon empire, dignes d'estre contrepesez à une « seule parole d'Hercules ».

Estant adverty que quelques uns de ses familiers jouoient aux dez, non pas pour jouer et passer le temps, mais excessivement pour se destruire, il les condamna en une amende.

Entre ceux qui approchoient plus près de luy, il honoroit le plus Craterus, et aimoit le plus Hephestion : « Car Craterus, disoit il, aime le roy, et He« phestion aime Alexandre : » voulant dire, que Craterus, homme sage et vaillant, aimoit la grandeur de son maistre : et Hephestion, homme de bonne compagnie, aimoit la personne propre de son prince.

Il envoya quelquefois en don cinquante talens (1), qui font trente mille escus, au philosophe Xenocrates : qui les refusa, et n'en voulut rien prendre, disant qu'il n'en avoit point affaire. On le rapporta à Alexandre, qui demanda : « Et comment, Xeno-

(1) Voyez ci-devant page 291.

« crates, n'a il pas un amy? car quant à moy, dit il, « la chevance du roy Darius à peine m'a peu suffire « à departir entre mes amis ».

Porus un roy des Indes, fut par luy pris en bataille, après laquelle Alexandre luy demanda, « Comment veux tu que je te traicte »? Porus luy respondit, « Royalement ». Alexandre luy repliqua, « S'il « vouloit rien dire davantage »: « Non, dit il, pource « que tout est compris soubs ce mot de royalement ». Alexandre estimant beaucoup son bon sens et sa vaillance, non seulement luy rendit son royaume, mais luy adjousta encore beaucoup d'autre païs.

On luy rapporta un jour, qu'il y avoit quelqu'un qui ne faisoit que mesdire de luy : il respondit, « C'est acte de roy de souffrir patiemment d'estre « blasmé pour bien faire ».

En mourant il dit à ses familiers qui estoient autour de luy, « Je voy bien que j'auray un grand epi- « taphe après ma mort » : (* c'est à dire, des jeux funebres que lon faisoit au trespas des grands personnages.)

Après qu'il fut decedé, Demades orateur Athenien voyant son armée demourée sans chef qui y commandast, dit, qu'elle ressembloit à son advis au

* Ceci n'est point dans le grec, et le reste est mal rendu. Il falloit traduire : je vois que j'aurai de grands jeux funèbres. Il désignoit sous cette expression les combats de ses capitaines pour la succession ou le partage de son empire, par allusion aux jeux funèbres qu'on étoit dans l'usage de célébrer pour honorer la mémoire des héros.

geant Polyphemus cyclops, après qu'Ulysses luy eut crevé son œil.

XXIX. Ptolomeus fils de Lagus roy d'Ægypte, le plus souvent couchoit et souppoit au logis de ses amis : et s'il leur donnoit à soupper, il se servoit de leurs meubles, envoyant emprunter de la vaisselle, des tables, des licts, pource qu'il n'en avoit chez luy jamais plus qu'il en falloit pour le service de sa personne : Et disoit, « Qu'enrichir les autres luy sem« bloit plus royal que de s'enrichir soy-mesme ».

XXX. Antigonus levoit grosse somme d'argent sur ses subjects avec grosse rigueur : à raison dequoy quelqu'un luy dit, « Voire mais Alexandre ne faisoit « pas ainsi » : Ce n'est pas de merveille, dit-il, car il « moissonnoit l'Asie, et je ne fais que la glaner ».

Il veit un jour emmy son camp des simples soldards qui jouoient à la boule, ayants leurs corselets sur le dos, et leurs morrions en teste : il y prit plaisir, et feit appeller leurs capitaines, en intention de les en louër : mais quand il sçeut, qu'ils estoient en une taverne où ils beuvoient, il leur osta leurs compagnies, et les donna aux simples soudars.

Quand il fut devenu vieux, il commancea à se monstrer plus doulx et plus gracieux envers un chascun qu'il n'avoit jamais fait, et se comportoit plus humainement en toutes choses, dont tout le monde s'esbahissoit : et il respondoit à ceux qui luy en demandoient la cause, « C'est pour autant, dit-il, « que paravant je cherchois de me faire grand en « toute puissance : mais maintenant que je l'ay ac-

« quise, je n'ay plus besoing que de gloire et de be-« nevolence ».

Un sien fils nommé Philippus luy demanda un jour en presence de beaucoup de gens, quand partiroit le camp : il luy respondit, » As tu peur de n'ouïr pas « le son de la trompette » ? Ce mesme fils avoit un jour procuré qu'on luy feist son logis chez une femme veufve, laquelle avoit trois belles filles. Le roy son pere en estant adverty, envoya querir le mareschal des logis, et luy dit, « Ne me deslogeras tu point « mon fils de ce logis si estroit » ?

Il fut quelquefois malade d'une maladie longue : depuis estant retourné en convalescence, « Nous n'en « vaudrons pas pis, dit-il, d'avoir esté malades, car « cela nous a admonestez de ne nous enorgueillir « point, attendu que nous sommes mortels ».

Hermodotus poëte en quelques compositions sienes poëtiques l'appelloit fils du soleil : et luy à l'encontre disoit, « Celuy qui vuide ma selle percée sçait bien « avec moy qu'il n'en est rien ». Quelqu'un disoit en sa presence que toutes choses estoient justes et honestes aux roys : « Oui bien, dit il, aux roys des Bar-« bares : mais à nous cela seulement est juste et ho-« neste, qui par nature l'est de soy mesme ».

Marsias son frere avoit un procès devant luy, et le prioit qu'il fust plaidé et jugé à huys clos en son logis : « Mais bien, respondit il, au beau milieu « de la place, à la veuë de tout le monde, si nous ne « voulons faire tort à personne ».

Il fut une fois en hyver contrainct de loger son

camp en lieu, où il n'y avoit commodité quelconque pour la vie de l'homme : à l'occasion dequoy, quelques soudards ne sçachans pas qu'il fust si près d'eux, le maudissoient, et luy disoient injure : et luy entreouvrant avec son baston la toile de son pavillon, leur dit, « Si vous n'allez plus loing mesdire de moy, je « vous en feray bien repentir ».

On estimoit que un Aristodemus, l'un de ses familiers, fust fils d'un cuysinier : au moyen dequoy, comme il luy conseillast de retrencher sa despense ordinaire, et de restraindre ses dons, il luy respondit, « Tes propos, Aristodemus, sentent fort leur devan-« teau de cuysinier ».

Les Atheniens donnerent droict de bourgeoisie de leur ville à un sien esclave, comme s'il eust esté personne libre, pour luy faire honneur : mais il leur dit, « Je ne voudrois pas fouetter un Athenien ».

Il y eut un jeune homme disciple du retoricien Anaximenes, qui prononcea par cœur devant luy une harengue composée de longue main : après qu'il eut achevé, le roy luy demanda quelque chose qu'il vouloit sçavoir. Le jeune homme qui ne sçeut que respondre, se teut tout quoy : et adonc le roy lui dit, « Que dis tu ? n'y a il que cela escript en tes ta-« blettes ».

Un autre affetté retoricien harenguant devant luy vint à dire, « La saison jette-nege avoit fait faillir « l'herbe aux champs » : Il ne se peut tenir de luy dire, en rompant son propos, « Ne cesseras tu aujourd'huy

« de parler à moy, comme si tu parlois à une tourbe « populaire, sans jugement » ?

Thrasyllus philosophe cynique luy demanda un jour une drachme d'argent (1) en don, qui sont trois souls et quatre : Il luy respondit, « Cela n'est pas un « don de roy ». « Donne moy donc un talent (2), dit le « philosophe » : et le roy luy respondit, « Cela n'est « pas prise de philosophe cynique ».

Envoyant son fils Demetrius avec grosse flotte de vaisseaux en la Grece pour delivrer les Grecs de servitude, comme il disoit, il en rendoit la cause par ce qu'il disoit, que sa gloire reluiroit de dessus la Grece par toute la terre habitable, ne plus ne moins que feroit un brandon de feu que lon mettroit au dessus d'une haulte tour.

Le poëte Antagoras estoit en son camp, qui faisoit bouillir un congre dedans une poille, et secouoit la poille luy mesme : Antigonus le regardant faire derriere luy, se prit à luy dire : « Antagoras, penses tu qu'Homere descrivant les haults « faicts du roy Agamemnon s'amusast à faire cuire « un congre » ? Antagoras se retournant luy repliqua, « Mais penses tu, sire, que le roy Agammenon fai« sant ces grandes choses que descrit Homere, allast « curieusement rechercher parmy son camp, s'il y « avoit quelqu'un qui feist bouillir un congre » ?

(1) 77 liv. 16 s. 3 den. de notre monnoie.
(2) 4,668 liv. 15 s. de notre monnoie.

Il luy fust une nuict advis en songeant, qu'il voyoit Mithridates moissonnant un bled aux espics d'or, à raison dequoy il resolut en soy mesme de le faire mourir : et ayant communiqué à son fils Demetrius ceste siene deliberation, il luy feit jurer qu'il n'en diroit jamais rien : mais neantmoins Demetrius tirant à part Mithridates, et se promenant le long de la marine avec luy, il escrivit du bout de sa javeline dedans le sable, « Fuy t'en Mithridates ». Mithridates ayant soudain entendu ce qu'il vouloit dire, s'en fuit au royaume de Pont, là où il regna toute sa vie.

XXXI. Demetrius ayant mis le siege devant la ville de Rodes, y trouva en l'un des faulxbourgs le tableau de la ville d'Ialysus (1) que paignoit Protogenes. Les Rodiens l'envoyerent prier par un herault, de vouloir pardonner à ceste excellente painture : il luy feit response, qu'il gasteroit plus tost les pourtraicts et images de son propre pere, que celle painture. Ayant accordé avec les Rodiens, il leur laissa sa grande machine de batterie qui s'appelloit Helepolis (2), c'est à dire, engin à prendre villes, pour tesmoigner au temps advenir la grandeur de ses ouvrages, et la valeur de leur courage.

Les Atheniens s'estans rebellez contre luy, il reprit leur ville qui avoit ja grande faulte de vivres : Si feit incontinent proclamer une assemblée de ville, en laquelle il declara, qu'il leur donnoit en pur don grande

(1) Voyez les Observations. (2) *Ibid.*

quantité de bleds, mais en sa harengue il luy advint de commettre une incongruité : soudain l'un de ceux de la ville qui estoit assis pour escouter, le releva, prononceant tout hault le mot ainsi comme il le devoit avoir dit : « Et pour ceste correction là, dit il « adonc, je vous donne encore davantage autres cinq « mille mines de bled ».

XXXII. Antigonus le second, comme Demetrius son pere ayant esté pris prisonnier luy eust envoyé dire par un de ses familiers qu'il n'adjoustast point de foy, ny ne feist aucun compte de chose qu'il luy escrivist, si d'adventure il estoit forcé de ce faire par Seleucus qui le tenoit prisonnier, et que pour cela il ne luy rendist aucune des villes qu'il tenoit : au contraire il escrivit à Seleucus, qu'il luy cederoit toutes les terres qu'il avoit en son obeissance, et se mettroit soy-mesme en ostage, s'il vouloit delivrer son pere.

Sur le poinct qu'il estoit prest à donner une bataille par mer aux lieutenans et capitaines de Ptolomeus, le pilote de sa galere luy vint dire, que leurs ennemis avoient bien plus grand nombre de vaisseaux qu'eux : « Et moy, dit-il, qui suis icy en personne, « pour combien me comptes-tu » ?

Se retirant une fois de devant ses ennemis qui le venoient assaillir, il dit qu'il ne fuyoit pas, mais qu'il alloit après l'utilité qui estoit derriere luy.

Et comme un jeune homme fils d'un fort vaillant pere, mais au demourant n'estant pas tenu pour gueres bon soudard quant à luy, prochassast d'avoir

la soude de son pere : « Voire mais, dit-il, jeune « fils mon amy, je donne bien bon appointement et « fais des presents à ceux qui sont eux mesmes vail- « lants, non pas à ceux qui ne sont qu'enfans de vail- « lants hommes ».

Estant Zenon le Citieien trepassé, celuy qu'il estimoit le plus entre tous les philosophes, il dit que le theatre de ses gestes luy estoit osté comme celuy que pour sa gloire il desiroit plus avoir spectateur et approbateur de ses faicts.

XXXIII. Lysimachus ayant esté surpris au païs de Thrace par le roy Dromichætes, en un destroict où il fut contraint par la soif de se rendre luy et toute son armée à la mercy de son ennemy : après qu'il eut beu, estant prisonnier, « O dieux comment pour « peu de plaisir je me suis fait esclave, au lieu de roy « que j'estois ».

Devisant un jour avec Philippides poëte comique, qui estoit son familier et amy, il luy dit : « Que veux- « tu que je te communique de ce qui est à moy », « Ce qu'il te plaira, sire, luy respondit le poëte, pour- « veu que ce ne soit point de tes secrets ».

XXXIV. Antipater ayant entendu comme le roy Alexandre le grand avoit fait mourir Parmenion, dit en s'esbahissant, « Si Parmenion a attenté à la vie « d'Alexandre, à qui se faut il plus fier ? si non, que « faut il plus faire » ?

Il disoit de l'orateur Demades, quand il fut devenu vieil, qu'il ne luy estoit demouré que le ventre et la

langue, non plus que d'une hostie que lon a toute consommée.

XXXV. Antiochus (1) le troisieme escrivit aux villes de son obeissance, que si d'advanture il leur mandoit de faire aucune chose qui fust contraire aux loix, elles n'y obeissent point, comme ayans esté les lettres despeschées par surprise.

Ayant trouvé la religieuse de Diane belle par excellence, il se partit incontinent de la ville d'Ephese, de peur que l'amour ne le forceast de commettre contre sa volonté chose qui ne fut pas loisible.

XXXVI. Antiochus surnommé le Sacré (2) faisoit la guerre à son frere Seleucus, à qui demoureroit roy: et neantmoins après que Seleucus eust esté deffait en battaille par les Galates, tellement que lon estimoit qu'il eust esté luy mesme taillé en pieces, à cause qu'il ne comparoissoit point, et ne sçavoit on qu'il estoit devenu, Antiochus posant son accoustrement royal de pourpre, prit un habillement noir: et un peu après ayant eu nouvelles qu'il estoit sain et sauf, il sacrifia aux dieux pour leur rendre graces de son salut, et commanda aux villes de son obeissance d'en faire feste, en portant chapeaux de fleurs sur leurs testes.

(1) C'est le grand. Mais Xylander croit qu'il faut écrire Antigonus.

(2) Le grec dit: Ierax, c'est-à-dire l'Épervier. C'étoit le frère de de Séleucus Callinicus. Voyez la chronologie des rois de Syrie parmi mes Observations sur le tome XIV, ou le II des Morales, pages 441 et suivantes.

XXXVII. Eumenes estant tombé dedans les embusches que luy avoit dressées Perseus, le bruit courut incontinent par tout qu'il y estoit mort : tellement que la nouvelle en ayant esté apportée jusques en la ville de Pergamum, Attalus son frere se meit aussi tost le frontal royal, autrement appellé diadesme, à l'entour de la teste, et qui plus est espousant sa femme, se porta pour roy : mais peu après estant adverty que son frere estoit sain et sauf, et qu'il s'en venoit en sa maison, il s'en alla au devant de luy comme il avoit accoustumé auparavant avec les gardes du corps du roy, portant luy mesme une javeline de barde en sa main, comme les autres. Eumenes le salua et l'ambrassa amiablement, luy disant seulement tout bas à l'oreille, « Une autre fois ne te haste « pas tant d'espouser ma femme que tu ne me ayes « veu mort » : sans que jamais depuis en toute sa vie, il luy dist ne luy feist chose aucune, dont il se deust deffier, ains qui plus est en mourant luy laissa son royaume et sa femme : en recompense dequoy son frere ne voulut jamais faire nourrir ny elever aucun de ses enfans, combien qu'il en eust plusieurs de sa femme, ains rendit de son vivant le royaume au fils de son frere Eumenes, après qu'il fut parvenu en aage de regner.

XXXVIII. Pyrrhus roy des Epirotes eut plusieurs fils, lesquels estans encore enfans, luy demanderent un jour, à qui d'eux il laisseroit son royaume après sa mort : il leur respondit, « A celuy de vous qui aura « l'espée la mieux trenchante ».

On luy demanda une fois, quel estoit le meilleur joueur de flustes, à son advis, Pithon ou Cephisius: « Polyperchon, dit-il, est le meilleur capitaine ».

Ayant desfait les Romains en deux rencontres, mais avec grande perte de ses meilleurs capitaines, et de ses meilleurs serviteurs : « Si nous gaignons, « dit-il, encore une autre battaille contre ces Romains, « nous sommes perdus ».

En montant sur mer au partir de la Sicile, d'autant qu'il voyoit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de la gaigner, en se tournant devers ses amis: « O la « belle carriere, dit-il, à luitter que nous laissons aux « Romains et aux Carthaginois »!

Ses soudards le surnommoient l'Aigle : et il leur respondoit, « Pourquoy non, quand vos armes sont « les æles qui m'enlevent au ciel »?

Estant adverty que quelques jeunes hommes en beuvant avoient tenu à la table plusieurs propos outrageux et injurieux de luy, il commanda que lon les luy amenast tous le lendemain : quand ils furent venus il demanda au premier, s'il estoit vray qu'ils eussent tenu tels propos de luy : « Ouy, sire, respondit « il, mais nous en eussions bien dit encore davan- « tage, si le vin ne nous eust failly ».

XXXIX. Antiochus (1), celuy qui feit deux voyages contre les Parthes, estant à la chasse poursuivit si longuement sa proye, qu'il s'esgara de tous ses amis, et tous ses serviteurs, tant qu'il fut con-

(1) Voyez les Observations.

trainct pour la nuict de se loger en la cabane de bien pauvres païsans : là où en souppant il leur demanda que c'est que lon disoit du roy : il luy fut respondu, « Que le roy estoit un bien bon prince au demourant, « mais que pour ne vouloir pas prendre peine à faire « ses affaires luy mesme, il se remettoit de beaucoup « de choses à ses mignons qui ne valloient rien, et « qu'il passoit beaucoup d'affaires de grande impor- « tance en nonchalloir, pour estre trop affectionné « à la chasse », il ne respondit rien sur l'heure : mais le lendemain au poinct du jour, comme ses gardes fussent arrivez en ceste loge, estant descouvert, en reprenant son habit royal de pourpre, et le frontal du diadesme à l'entour de sa teste : « Depuis « que je vous pris premierement à mon service, jus- « ques à hier au soir, jamais je n'avois, dit-il, entendu « une seule parole veritable de moy ».

Ainsi comme il tenoit le siege devant la ville de Hierusalem, les Juifs luy demanderent surseance d'armes pour sept jours seulement, à fin qu'ils peussent solenniser leur plus grande feste : ce que non seulement il leur ottroya, mais aussi ayant fait apprester bon nombre de taureaux aux cornes dorées, et grande quantité de drogues et especes odorantes à faire parfums, il les conduisit luy mesme en procession jusques à la porte de leur ville, et ayant livré tout cest appareil de sacrifice entre les mains de leurs presbtres, s'en retourna dedans son camp : parquoy les Juifs esmerveillez de sa religieuse liberalité, incontinent après leur feste se rendirent à luy.

XL. Themistocles en sa premiere jeunesse ne faisoit que yvrongner et paillarder, mais depuis que Miltiades capitaine general des Atheniens eut desfaict les Barbares en la plaine de Marathon, jamais on ne le veit faisant aucun desordre : et respondoit à ceux qui s'esbahissoient de voir en luy une si grande mutation, « Le trophée de la victoire de Miltiades ne me « laisse point dormir ny reposer ».

On luy demanda quelquefois, lequel il aimeroit mieux estre Achilles ou Homere : « Mais toy mesme, « dit-il, lequel aimerois tu mieux estre, ou celuy qui « gaigne le prix ès jeux Olympiques, ou le crieur qui « à son de trompe le proclame victorieux ».

Quand le roy Xerxes descendit en la Grece avec celle grande flotte de vaisseaux, craignant qu'un orateur Epicydes, qui avoit credit envers le peuple à cause de son eloquence, mais qui au demourant estoit lasche de cœur, et fort subject à l'avarice, ne parvint par les voix du peuple à estre capitaine general d'Athenes en ceste guerre, et ne fust cause de perdre la ville, il le gaigna par argent, tant qu'il se deporta de la poursuitte d'estre capitaine.

(1) Eurybiades le general de toute l'armée n'avoit pas le cœur de conclurre à la battaille par mer, à quoy Themistocles faisoit tout ce qu'il pouvoit pour emouvoir et inciter les Grecs : tellement que l'autre luy dit en plein conseil. « Ceux qui se levent avant que ce

(1) Il y a dans le texte : *Adimantus*. Et c'est ainsi qu'il faut lire. V. Hérodote, l. VIII, ch. 59. *C.*

« soit à leur reng ès combats publiques des jeux sa-
« crez, sont tousjours fouëttez ». « Il est vray, respon-
« dit Themistocles, mais aussi ceux qui demeurent
« derriere, ne sont jamais couronnez. » Eurybiades adonc le capitaine general leva le baston, comme pour le frapper : et Themistocles luy dit, « Frappe
« si tu veux, pourveu que tu escoutes ».

Voyant qu'il ne pouvoit mettre en la teste de ce general Eurybiades qu'il voulust combattre dedans le canal et destroict de Salamine, il envoya secrettement soubs main advertir le roy Barbare qu'il ne laissast pas echapper les Grecs qui ne pensoient qu'à s'enfuir : à quoy ce roy ayant adjousté foy donna la battaille, qu'il perdit, pource qu'il combattit en un bras de mer long et estroict, qui estoit à l'advantage des Grecs : et sur l'heure Themistocles renvoya de rechef vers luy l'admonester de s'enfuir vers le pas de l'Hellespont le plus tost qu'il pourroit, pource que les Grecs estoient en propos de luy rompre le pont de navires qu'il avoit fait bastir sur ce destroict, à fin que ce qu'il faisoit pour sauver les Grecs, il le semblast faire pour le salut de luy.

Un habitant de la petite isle de Seriphe luy dit un jour par maniere de reproche qu'il estoit renommé pour la gloire de la ville d'Athenes, dont il estoit, non pas pour luy mesme. « Tu dis verité, luy respon-
« dit Themistocles, mais ny moy si j'eusse esté Seri-
« phien, ny toy si tu eusses esté Athenien, n'eussions
« jamais esté renommez ».

Antiphates le beau fils, du commancement mes-

prisoit et fuyoit Themistocles qui estoit amoureux de luy, mais depuis quand il le veit parvenu à grande authorité et grande reputation, il le vint rechercher, flatter et courtiser : « O jeune fils mon amy, dit il « alors, nous sommes bien tard, mais au moins à la « fin devenus sages tous deux ensemble ».

Simonides le poëte luy requeroit en jugement quelque chose qui estoit injuste, auquel il respondit : « Ny toy Simonides ne serois pas bon musicien, si tu « chantois contre mesure : ny moy bon magistrat, si « je jugeois contre les loix ».

Il disoit que son fils qui faisoit faire ce qu'il vouloit à sa mere, estoit le plus puissant homme de la Grece : « Pour ce, disoit il, que les Atheniens com« mandent au demourant de la Grece, je commande « aux Atheniens, sa mere à moy, et luy à sa mere ».

Il y avoit deux qui demandoient sa fille en mariage, desquels il prefera l'honeste au riche, disant, « Qu'il aimoit mieux avoir un homme qui eust af« faire de biens, que des biens qui eussent affaire d'un « homme. »

Vendant un sien heritage, il feit proclamer au crieur qui le crioit à vendre, « Qu'il avoit bon voisin ».

Comme les Atheniens estans saouls de luy prissent plaisir à le tondre et rebuter en ses poursuittes : « O « pauvres gens, disoit il, pourquoy vous lassez vous « de recevoir souvent de mesmes personnes de bons « services »?

Il disoit qu'il estoit semblable aux grands platanes, soubs la rameure desquels les passans se retirent

quand ils sont surpris de la pluye : puis quand le beau temps est venu, ils leur arrachent leurs branches et les deschirent.

Se mocquant des Eretriens, il disoit qu'ils ressembloient aux casserons (1), parce qu'ils avoient bien des espées, mais ils n'avoient point de cœur.

Estant fugitif de la ville d'Athenes premierement, et puis de toute la Grece, il se retira devers le grand Roy de Perse, là où luy estant audience donnée, il dit, que la parole de l'homme ressembloit proprement aux tapisseries de haute lice figurées et historiées : car en l'un et en l'autre, quand elles sont desployées et estandues bien au long, se descouvre à clair les figures : là où quand elles sont pliées et empacquetées, les pourtraicts y sont cachez, et n'y cognoit on rien : au moyen dequoy il demanda terme de certain temps, dedans lequel il peust apprendre la langue Persienne, à fin que de là en avant il peust par luy mesme se descouvrir, et donner à entendre ses conceptions au roy, non point par un truchement.

Luy ayant doncques le roy faict plusieurs grands presens, et estant soudain devenu fort riche, il disoit à ses gens, « Enfans nous estions perdus, si nous « n'eussions esté perdus ».

XLI. Myronides capitaine general des Atheniens se meit aux champs, pour aller faire la guerre aux Bœotiens, ayant commandé à ceux d'Athenes qu'ils le suyvissent avec leurs armes : mais sur le point

(1) L'os des casserons s'appelle espée. *Amyot.*

qu'il falloit mener les mains, les centeniers luy vindrent dire que leurs gens n'estoient pas encore tous venus : Tous ceux, dit-il, qui ont envie de combattre, sont venus : et ainsi les menant en deliberation de bien faire, gaigna la battaille contre les ennemis.

XLII. Aristides surnommé le juste faisoit tousjours ses affaires à part au gouvernement de la chose publique, fuyant toutes ligues et partialitez, d'autant qu'il avoit opinion que l'authorité et le credit qui estoit ainsi acquis par pratiques et menées d'amis, incitoit et poulsoit les hommes à faire beaucoup de choses injustes.

Et comme les Atheniens fussent assemblez en conseil de ville pour proceder au bannissement qu'ils appelloient l'ostracisme, il y eut un païsan qui ne sçavoit ne lire ny escrire, qui tenant une coquille en sa main le pria d'escrire dedans le nom d'Aristides : et il luy demanda, « Et comment, cognois tu bien « Aristides » ? Le païsan luy dit « Que non, mais qu'il « luy faschoit de l'ouïr appeller le juste ». Aristides ne luy respondit rien, et escrivant son nom dedans la coquille la luy rebailla.

Estant ennemy de Themistocles, et envoyé en quelque ambassade quant et luy, arrivez qu'ils furent aux confins de l'Attique, il luy dit, « Veux tu The« mistocles que nous laissions icy sur les limites du « païs, nostre inimitié, et puis quand nous serons « retournez de nostre ambassade, nous la repren« drons si bon nous semble » ?

Après avoir faict le departement de la taille sur

toute la Grece, et taxé combien chasque ville devroit payer, il en retourna plus pauvre qu'il n'y estoit allé, d'autant comme il avoit despendu par le chemin : parquoy ayant le poëte Æschylus fait ces vers en une siene tragedie touchant Amphiaraus,

Il ne veut pas sembler juste, mais l'estre (1),
Gardant justice en pensée profonde :
Dont nous voyons tous les jours apparoistre
Sages conseils où tout honneur abonde :

quand on vint à les reciter en plein theatre, toute l'assistance jetta les yeux sur Aristides.

XLIII. Pericles toutes les fois qu'il estoit eleu capitaine, en prenant son manteau ducal souloit dire en soy-mesme, « Pericles prens garde à toy, tu t'en vas « pour commander à des hommes libres, et à des « Grecs, et à des Atheniens ».

Un sien amy le requeroit de porter faux tesmoignage pour luy, où il falloit encore jurer : il luy respondit, « Je suis ton amy jusques à l'autel : c'est à « dire, jusques à n'offenser point les dieux ».

Il suadoit aux Atheniens d'oster l'isle d'Ægine, comme une maille ou une chassie, qui estoient en l'œil de leur port de Piræe.

Estant près à rendre son ame il dit, qu'il se reputoit heureux de ce que nul Athenien ne portoit (2) robbe noire par son moyen.

(1) Æschyle, les Sept contre Thèbes, v. 594. *C.*
(2) Grec, n'avoit porté.

XLIV. Alcibiades estant encore jeune garson, en luittant contre un autre fut saisi d'une prise, de laquelle il ne pouvoit pas bien se desfaire : si prit à belles dents la main de celuy qui le tenoit : et l'autre se prit à crier, comment Alcibiades tu mords comme une femme : « Non pas comme une femme, respondit-il, « mais bien comme un lion ».

Ayant un fort beau chien qui luy avoit cousté sept cens escus (1), il luy couppa la cueuë, à fin (dit-il) que les Atheniens comptent cela de moy, et ne s'amusent point à me rechercher curieusement plus avant.

Il entra en une eschole, où il demanda au maistre l'Iliade d'Homere. Le maistre luy dit, qu'il n'avoit rien des œuvres d'Homere : il luy donna un soufflet, et passa oultre.

Il vint un jour battre à la porte de Pericles, où lon luy dit, qu'il n'estoit pas de loysir, et qu'il estoit bien empesché à regarder comment il rendroit compte aux Atheniens de leur argent : « Et ne vaudroit-il pas « mieux, dit-il, qu'il s'empeschast à regarder com- « ment il ne leur en rendroit point » ?

Estant rappellé de la Sicile par les Atheniens qui luy vouloient faire son procès, il se cacha, disant, que qui est accusé de crime capital est un sot de chercher à se faire absoudre, quand il s'en peut fuir, et comme quelqu'un luy dist, « Comment ne te fies tu « pas à ton païs de te juger » ? « Non pas, dit-il, à ma « propre mere, de peur qu'en n'y pensant pas, elle

(1) Sept mille drachmes, 5446 liv. de notre monnoie.

« ne jettast par erreur la febve noire au lieu de jetter « la blanche ».

Estant adverty que luy et ses compagnons avoient esté condamnez à la mort : « Monstrons, leur dit-il, « que nous sommes vivans ». Et se retirant devers les Lacedæmoniens, suscita la guerre qui fut appellée Decelique (1).

XLV. Lamachus reprenoit un capitaine de gens de pied de quelque faute qu'il avoit commise en son estat : l'autre luy disoit, qu'il ne le feroit plus : « Mais « on ne peut pas, repliqua il, faillir deux fois à la « guerre ».

XLVI. Iphicrates estoit mesprisé d'autant qu'on le tenoit pour fils d'un cordonnier, mais il acquit reputation d'homme de valeur (2), alors premier que tout blecé qu'il estoit, il saisit son ennemy au corps, et l'emporta tout vif avec ses armes, de la galere ennemie dedans la sienne. Estant en terre d'amis et alliez, il fortifioit neantmoins son camp fort soigneusement de tranchée et de rempart tout à l'entour. Il y eut quelqu'un qui luy dit, « Dequoy avons nous peur » ? auquel il respondit, que la pire parole qui sçauroit sortir de la bouche d'un capitaine est, « Je ne me « fusse jamais douté de cela ».

Dressant son armée en bataille pour combattre des peuples Barbares, il dit, qu'il ne craignoit autre chose sinon que les Barbares n'eussent point cognoissance

(1) Voyez les Observations.

(2) Lisez : « Alors premier qu'il saisit un ennemi blessé au corps « et l'emporta, etc. » *C.*

d'Iphicrates, qui estoit ce qui effroyoit ses autres ennemis.

Estant accusé de crime capital, il dit au calomniateur qui l'accusoit : « O pauvre homme regarde que « tu fais, ores que la ville est environnée de guerre, « suadant au peuple de consulter de moy, et non pas « avec moy ».

Harmodius qui estoit descendu de l'ancien Harmodius (1), luy reprochoit un jour qu'il estoit extraict de race vile et roturiere : « La noblesse de ma race, « luy respondit-il, commance à moy, et celle de la « tienne acheve à toy ».

Un orateur harenguant devant le peuple en pleine assemblée de ville, luy demanda, « Qu'es tu, à fin que « lon sache de quoy tu te glorifies tant? Es tu homme « d'armes, ou archer, ou homme de pied et picquier » ? « Je ne suis, respondit-il, rien de tout cela, mais je « suis celuy qui sçait commander à tous ceux là ».

XLVII. Timotheus estoit estimé capitaine plus heureux que habile homme ne vaillant, et quelques uns luy portans envie luy paignoient des villes qui venoient d'elles mesmes se prendre dedans une nasse, pendant qu'il dormoit : et luy disoit, « Or pensez si « je prens de telles villes en dormant, que c'est que je « feray quand je seray esveillé ».

Un des capitaines hazardeux et adventureux monstroit aux Atheniens par une maniere de gloire, quel-

(1) Celui qui avoit conjuré avec Aristogiton contre les enfants de Pisistrate.

que playe qu'il avoit dessus sa personne : mais luy au contraire, « J'eus, dit-il, grande honte un jour que « j'estois capitaine general, devant la ville de Samos, « quand un traict d'engin de batterie vint tomber tout « auprès de moy ».

Et comme les harengueurs louassent grandement et recommandassent le capitaine Chares, disans, « Voylà un tel homme qu'il faudroit pour en faire un « capitaine general des Atheniens » : Timotheus respondit tout haut, « Ne dittes pas capitaine, mais un « bon gros valet pour porter le lict du capitaine ».

XLVIII. Chabrias disoit que ceux qui sçavoient mieux les affaires de leurs ennemis, estoient ceux qui mieux faisoient l'office de capitaines.

Estant accusé de trahison avec Iphicrates, il ne laissoit pas d'aller à l'esbat au parc des exercices, et de disner à son heure accoustumée, dequoy Iphicrates le tansoit : et luy respondoit, « S'il advient que « les Atheniens ordonnent de nous autre chose que « bien à poinct, ils te feront mourir, dit-il, tout sale « et à jeun, et moy lavé, oinct, et bien disné ».

Il souloit dire que une armée de cerfs conduitte par un lion estoit plus à craindre, qu'une armée de lions conduitte par un cerf.

XLIX. Hegesippus que lon surnommoit Crobylus (1), incitoit les Atheniens à prendre les armes contre Philippus roy de Macedoine, et quelqu'un de

(1) Le frisé. Crobule est un mot grec qui signifie boucle de cheveux.

l'assemblée luy crya tout hault, « Comment, nous « veux tu introduire la guerre » ? « Ouy certainement, « dit il, et les robbes de deuil, et les convoys de fune« railles publiques, et les harengues funebres, si nous « voulons demourer libres, et non pas nous assubjec« tir aux Macedoniens ».

L. Pytheas estant encore fort jeune se presenta un jour pour contredire en pleine assemblée, aux de« crets publiques que lon passoit par les voix du peuple à l'honneur de Alexandre : quelqu'un luy dit, « Comment, oses tu bien entreprendre, estant si « jeune, de parler de si grandes choses » ? « Pourquoy « non, dit il, veu qu'Alexandre que vous faittes un dieu « par voz suffrages est encore plus jeune que moy » ?

LI. Phocion Athenien estoit si constant, que jamais on ne le veit ne plorer ne rire : et comme en une assemblée de ville, quelqu'un luy dist, « Tu es « tout pensif, Phocion, il semble que tu estudies quel« que chose » : « Tu conjectures bien, respondit il, « car j'estudie voirement, si je pourray point retren« cher quelque chose de ce que j'ay à dire aux Athe« niens ».

Les Atheniens eurent un oracle qui les advertissoit qu'il y avoit en la ville un personnage qui estoit contraire aux conseils et advis de tous les autres : et comme ils feissent par tout enquerir qui estoit celuy là, et criassent en grande furie contre luy, « Phocion dit franchement tout haut que c'estoit luy, « pour ce qu'à luy seul rien ne plaisoit de tout ce que « le peuple faisoit et disoit ».

Ayant un jour dit son advis en pleine assemblée du peuple, il pleut à toute l'assistance, et veit que tous egalement approuvoient son dire, il en fut si esbahy qu'en se tournant devers ses amis, il leur demanda, « Ne m'est il point eschappé de dire quelque « chose de travers, sans y penser » ?

Les Atheniens voulurent quelquefois faire un grand et solennel sacrifice, pour à quoy fournir, ils demandoient à chascun quelque contribution d'argent : chascun des autres donnoit liberalement, et Phocion estant nommeement appellé par plusieurs fois pour donner aussi, leur dit à la fin : « J'aurois honte de « vous donner, et ne rendre pas à cestuy-cy » : monstrant au doigt un usurier, à qui il debvoit.

Et comme (1) Demades luy dist, « Les Atheniens te « tueront si une fois ils entrent en leur fureur » : « Si « feront certes, luy respondit il, ils me tueront voi« rement, s'ils entrent en leur fureur : mais toy, s'ils « entrent en leur bon sens ».

Aristogiton le calomniateur estant condamné à mort pour calomnie, et prest à executer en la prison, envoya prier Phocion de venir jusques là parler à luy. Ses amis ne vouloient pas qu'il y allast, pour parler à un si meschant homme : « Et en quel lieu, *dit* il, « pourroient les gens de bien plus volontiers parler à « Aristogiton » ?

Les Atheniens estoient courroucez à ceux de Byzance de ce qu'ils n'avoient pas voulu recevoir dedans

(1) Lisez : *Démosthènes. C.*

leur ville le capitaine Chares, qu'ils leur envoyoient pour les secourir à l'encontre de Philippus : Phocion leur remonstra, que ce n'estoit pas à leurs confederez, s'ils se deffioient, qu'il s'en falloit prendre, mais aux capitaines dont on se deffioit, à ceux là s'en falloit il courroucer.

Sur l'heure il fut luy mesme eleu capitaine : et s'estans les Byzantins fiez à luy, et mis entre ses mains, il les defendit si bien contre Philippus, qu'il le contraignit de se retirer sans rien faire.

Le roy Alexandre le grand luy envoya presenter en don cent talents, qui sont soixante mille escus. Il demanda à ceux qui luy apportoient cest argent, pourquoy le roy luy en envoyoit à luy seul, veu qu'il y avoit tant d'autres Atheniens. Ils luy respondirent, que c'estoit pour ce qu'il l'estimoit seul homme de bien et vertueux : « Qu'il me laisse doncques, leur dit il, et semblable et estre tel ». Alexandre leur demanda des galeres, et le peuple nommeement appella Phocion pour en dire son advis, et leur conseiller ce qu'ils en avoient à faire. Il se leva et leur dit, « Je vous conseille de trouver moyen que vous « soyez vous mesmes les plus forts par armes, ou bien « amis de ceux qui le sont ».

Estant venu une nouvelle incertaine sans autheur, qu'Alexandre estoit decedé, les harengueurs ne faillirent pas incontinent de monter à l'envy les uns des autres en la tribune aux harengues, et de conseiller que sur l'heure mesme sans plus attendre, lon devoit prendre les armes. Phocion au contraire estoit

d'advis que lon attendist jusques à ce que lon en fust plus certainement asseurez : « Car s'il est aujour-« d'huy mort, disoit il, il le sera aussi demain et en-« core après ».

Et comme Leosthenes eust jetté la ville en une forte et grosse guerre, elevant le cœur au peuple soubs grandes esperances de recouvrer leur liberté et la principauté de la Grece, Phocion accomparoit ses propos aux cyprès : « Car ils sont, disoit il, beaux, « droicts et hauts, mais ils ne portent point de « fruict ». Et comme neantmoins les premieres rencontres en eussent esté heureuses, et la ville en feist sacrifices aux dieux pour les bonnes nouvelles, quelqu'un luy demanda (1) : « Et bien Phocion, es tu « content que cecy ait esté faict » ? « Bien suis-je con-« tent, dit il, que cecy soit ainsi advenu, mais je ne « me repens point d'avoir conseillé cela ». Les Macedoniens (2) *incontinent* feirent descente au païs d'Attique, et commancerent à courir et piller toute la coste de la marine, pour à quoy remedier, il meit aux champs les jeunes hommes de la ville en aage de porter armes : plusieurs y accoururent à la foule qui luy conseilloient les uns de se saisir de ceste motte là, les autres de mettre icy ses gens en bataille : » O Her-« cules, dit il, combien je voy de capitaines, et peu

(1) Lisez, comme dans la Vie de Phocion, chap. XXXII : « Ne « voudrois-tu pas avoir fait cela? Je voudrois bien l'avoir fait, « dit-il, mais je ne me repens point, etc. » *C.*

(2) *Incontinent* n'est point dans le texte. *C.*

« de soudards » ! ce neantmoins il leur donna la bataille, qu'il gagna, et tua sur le champ Nicion capitaine des Macedoniens.

Peu de temps après les Atheniens demourez vaincus en ceste guerre, et estans contraincts de recevoir garnison d'Antipater, Menyllus, capitaine de ceste garnison, luy envoya de l'argent en don : dequoy il se courroucea, disant, que ny Menyllus n'estoit meilleur qu'Alexandre, ny la cause si bonne pour laquelle il en deust prendre de luy maintenant, en ayant lors refusé d'Alexandre : aussi disoit Antipater, « Qu'il avoit deux amis à Athenes, à l'un des« quels il n'avoit jamais rien sçeu faire prendre, ny « à contenter et assouvir l'autre assez despendre ». Et comme Antipater le recherchast de faire quelque chose qui n'estoit pas juste, « Tu ne sçaurois, « luy dit il, seigneur Antipater, avoir Phocion pour « amy et pour flatteur tout ensemble ».

Après la mort d'Antipater les Atheniens, ayans recouvré leur liberté du gouvernement populaire, Phocion fut condamné à la mort par le peuple en pleine assemblée de ville, et ses amis aussi, lesquels s'en alloient plorans et se lamentans au supplice, mais Phocion marchant gravement sans mot dire, trouva par le chemin l'un de ses ennemis qui luy cracha au visage : et luy se retournant devers les magistrats leur dict, « N'y aura il personne qui reprime « l'insolence et villanie de cest homme icy » ? L'un de ceux qui devoient mourir avec luy se courrouceoit et

se tourmentoit, et Phocion luy dit, « Ne te recon-« fortes tu pas (1) Evippus de ce que tu t'en vas mou-« rir en la compagnie de Phocion » ? Et comme on luy tendoit la couppe où estoit le breuvage de la ciguë, on luy demanda s'il vouloit plus rien dire : alors adressant sa parole à son fils, « Je te com-« mande, dit il, et te prie de ne porter point de ran-« cune pour ma mort aux Atheniens ».

LII. Pisistratus tyran d'Athenes, adverty que quelques uns de ses amis s'estans rebellez contre luy, avoient occupé le chasteau de Phyle, s'en alla devers eux portant luy mesme sur son col un fardeau de son lict et de ses hardes. Ils luy demanderent, que c'estoit qu'il vouloit : « Je viens, dit il, expressément « en intention de vous persuader de retourner avec « moy, ou bien de demourer icy avec vous : et pour-« tant ay-je apporté mes hardes quant et moy ».

On luy rapporta que sa mere aimoit un jeune homme qui couchoit secrettement avec elle, mais en grand crainte, et la refusoit souventefois : il l'envoya convier à soupper, et après soupper il luy demanda comment il avoit esté traitté : fort bien, dit il, « Tu le seras ainsi tous les jours, dit il, si tu fais plai-« sir à ma mere ».

Thrasybulus estoit amoureux de sa fille, laquelle il baisa, la trouvant de rencontre devant luy en son chemin : dequoy sa femme fut fort courroucée, et sollicitoit son mary d'en faire demonstration : mais il

(1) Lisez : *Thudippus*. C.

luy respondit tout doucement, « Si nous haïssons ceux « qui nous aiment, que ferons nous à ceux qui nous « haïssent »? et la bailla en mariage à ce Thrasybulus.

Quelques jeunes gens après bien boire, allans masquer et faire les fols par la ville, rencontrerent sa femme, à laquelle ils feirent et dirent plusieurs choses dissolües et peu honestes : et puis le lendemain recognoissans la faute qu'ils avoient faitte, vindrent plorer devant Pisistratus, et luy demander pardon : et il leur respondit, « Donnez ordre que vous soyez « d'ores en avant plus sages : au demourant je vous « advise, que ma femme ne sortit ny n'alla du tout « hier nulle part ».

Estant prest à espouser une seconde femme, ses enfans du premier lict luy demanderent, s'il estoit point en quelque chose malcontent d'eux, pourquoy il espousast par despit d'eux ceste seconde femme : « Rien moins, leur respondit il : « ains c'est au con« traire, pour ce que je me louë de vous, et que je « desire avoir encore d'autres enfans qui soient sem« blables à vous ».

LIII. Demetrius surnommé le Phalerien conseilloit au roy Ptolomæus d'achetter et lire les livres qui traictent du gouvernement des royaumes et seigneuries : « Car ce que les mignons de court n'ozent dire à « leurs princes, est escrit dedans ces livres là ».

LIV. Lycurgus celuy qui establit les loix aux Lacedæmoniens accoustuma ses citoyens à porter cheveux, disant que les cheveux rendoient ceux qui estoient beaux d'eux mesmes encore plus beaux,

et ceux qui estoient laids, hydeux et effroyables.

Sur les entrefaittes qu'il estoit après à reformer l'estat de Lacedæmone, quelqu'un luy conseilloit d'y establir l'estat du gouvernement populaire, où l'un a autant d'authorité que l'autre : il luy respondit : « Commance toy-mesme à establir ce gouvernement « là en ta maison ».

Il ordonna que lon ne bastiroit plus les maisons qu'avec la sçie et la coignée seulement : pource, dit il, que lon auroit honte de porter dedans une maison simple, de la vaisselle d'or ou d'argent, ny des meubles precieux ou des tables riches et sumptueuses.

Il defendit à ses citoyens de combattre ny à l'escrime des poings, ny à l'escrime generale de pieds, de dents, et de mains, à fin qu'ils ne s'accoustumassent point, non pas en jouant mesme, à se rendre ny à se lasser jamais. Aussi leur defendit il de combattre souvent contre mesmes ennemis, de peur qu'ils ne les rendissent plus belliqueux : au moyen dequoy, depuis le roy Agesilaus ayant esté rapporté fort griefvement blecé d'une bataille, Antalcidas luy dit, « Tu rapportes un beau salaire et escholage tel « que tu l'as merité des Thebains, de ce que tu leur « as enseigné à combattre malgré eux ».

LV. Charillus (1) estant enquis, pourquoy Lycurgus avoit faict si peu de loix, il respondit, que ceux qui usoient de peu de paroles, n'avoient pas besoing de beaucoup de loix.

(1) Charilaüs, neveu et pupille de Lycurgue.

Un des esclaves qu'ils appelloient Elotes se portoit un peu trop insolentement et audacieusement envers luy : » Par les dieux, dit il, si je n'estois courroucé, « je te ferois tout à ceste heure mourir ».

A un qui luy demandoit pourquoy les Lacedæmoniens portoient cheveux : « C'est pource que de toutes « les sortes de parements, c'est celuy qui couste le « moins ».

LVI. Teleclus roy de Lacedæmone, respondit à son frere qui se plaignoit à luy, de ce que les citoyens de Sparte se portoient en son endroict plus iniquement et plus indignement qu'envers luy : « Ce n'est « pas cela, dit il, mais c'est que tu ne sçais pas en- « durer que lon te face tort ».

LVII. Theopompus estant en quelque ville, l'un des habitans d'icelle luy monstroit les murailles, et luy demandoit si elles ne luy sembloient pas belles et hautes. « Belles ? (1) non, dit il, quand il n'y auroit « que des femmes ».

LVIII. Archidamus respondit aux alliez et confederez de Lacedæmone qui le prioient de leur taxer leur cotte d'argent, qu'ils auroient à contribuer et fournir pour la guerre Peloponesiaque, « La guerre « ne s'entretient pas à prix fait et certain ».

LIX. Brasidas trouva une souris parmy des figues seiches qui le mordit, tellement qu'il la laissa aller,

(1) Belles, n'est point dans le grec. J'aimerois mieux l'autre leçon : il n'y manque pas de femmes; ce qui reproche d'une manière piquante une grande lâcheté à des hommes qui mettoient l'espérance de leur défense dans des murs.

et dit aux assistans : « Voyez vous, dit il, comment il « n'y a rien si petit qui ne puisse sauver sa vie, prou« veu qu'il ait le cœur de se defendre contre ceux qui « l'assaillent » ?

En une battaille il fut blecé d'un coup de parthisane, qui faulsa et percea son escu ; il arracha la parthisane de sa playe, et du mesme baston en tua son ennemy : et estant enquis comment il avoit ainsi esté blecé : « Par ce que mon escu, dit il, m'a « trahy ».

Il mourut au païs de Thrace, là où il avoit esté envoyé pour affranchir et remettre en liberté les Grecs qui estoient habitans en celle marche. Les ambassadeurs, qui depuis furent envoyez par le païs en Lacedæmone, vindrent visiter sa mere : laquelle leur demanda premierement, si Brasidas son fils estoit mort vaillamment et en homme de bien : les ambassadeurs alors le louërent bien haultement, jusques à dire, qu'il n'en seroit plus jamais de tel : « Vous vous « abusez, leur dit elle : il est vray que Brasidas estoit « bien homme de bien, mais Lacedæmone en a plu« sieurs autres, qui valent encore mieulx que luy ».

LX. Le roy Agis souloit dire, que les Lacedæmoniens ne demandoient point combien estoient leurs ennemis, mais seulement où ils estoient.

On luy defendit à Mantinée de combattre, pource que les ennemis estoient plusieurs contre un : « Il est « force, dit il, que celuy qui veult commander à plu« sieurs, en combatte plusieurs aussi ».

A ceux qui hault-louoient les Eliens de ce qu'ils

gardoient grande legalité en la feste des jeux Olympiques : « Quelle si grande merveille est ce, dit il, si « en quatre années les Eliens usent un jour de la jus« tice » ? et comme ils perseverassent encore en leurs louanges : « Quelle si grande merveille est ce, dit il, « si les Eliens usent bien d'une chose bonne, qui est « la justice » ?

A un meschant homme qui luy rompoit la teste en luy demandant souvent, qui estoit le plus homme de bien des Spartiates : « C'est, dit il, celuy qui te res« semble le moins ».

A un autre qui demandoit, combien en nombre estoient les Lacedæmoniens : « Assez, dit il, pour « chasser les meschants » : et à un autre qui luy demandoit le mesme, « Ils te sembleroient beaucoup, « dit il, si tu les voyois combattre ».

LXI. Lysander ne voulut pas accepter des robbes sumptueuses et riches que Dionysius le tyran envoyoit à ses filles, disant, « Je craindrois que ces « robbes ne les feissent trouver plus laides ».

Quelques uns le reprenoient et blasmoient de ce qu'il faisoit la plus part de ses gestes par ruze et tromperie, comme estant chose indigne d'un qui se disoit de la race d'Hercules : il leur respondoit, « Que « là où la peau du lion ne pouvoit suffire, il y falloit « coudre un petit de celle du regnard ».

Les Argiens avoient quelque different à l'encontre des Lacedæmoniens touchant leurs confins, et sembloit que les Argiens alleguassent de meilleures et plus pertinentes raisons touchant la terre qui estoit entre

eux en dispute : mais luy desguainnant son espée ; « Ceux, dit il, qui seront les plus vaillants avec ceste « cy, seront ceux qui plaideront le mieux de leurs « confins ».

Les Lacedæmoniens faisoient difficulté d'assaillir les murailles des Corinthiens, et sur ces entrefaittes il saillit un grand lievre de dedans les fossez : alors prenant ceste occasion : « Comment, dit il, faittes « vous doute d'assaillir les murailles de gens qui sont « si paresseux, qu'ils laissent dormir les lievres de-« dans l'enceinte mesme de leurs murs » ?

Il y eut un Megarien, qui en publique assemblée des estats de la Grece luy parla fort hardiment et franchement : il luy respondit, « Tes paroles auroient « besoing d'une cité », ((1) voulant dire, que Megare, dont il estoit, avoit trop peu de puissance pour maintenir ce qu'il disoit).

LXII. Agesilaus disoit que les habitans de l'Asie, pour hommes libres ne valoient rien, mais qu'ils estoient bons esclaves.

Ces Asiatiques avoient accoustumé d'appeller le roy de Perse, le grand roy : Pourquoy est il plus grand que moy, disoit il, s'il n'est plus juste et plus temperant ?

Estant enquis de la vaillance et de la justice, laquelle estoit la meilleure, « Nous n'aurions que faire « de vaillance, dit il, si nous estions tous justes ».

Estant une fois contrainct de desloger la nuict à

(1) Cela n'est point dans le texte. *C.*

grand'haste du païs de ses ennemis, et voyant un garson qu'il aimoit tout esploré, pource qu'on le laissoit derriere à cause qu'il ne pouvoit suivre pour sa maladie : « Comment il est, dit il, malaisé d'avoir pi-« tié et bon sens tout ensemble ».

Menecrates le medecin qui se faisoit surnommer Jupiter, luy escrivit une lettre avec une telle superscription, « Menecrates Jupiter au roy Agesilaus, Sa-« lut ». Il luy feit response, « Le roy Agesilaus à « Menecrates, Santé », voulant dire, qu'il estoit malade du cerveau.

Les Lacedæmoniens ayants desfait ceux d'Athenes avec leurs alliez et confederez près de Corinthe : entendant le grand nombre des ennemis qui estoient demourez morts sur le champ : « O malheureuse « Grece, dit il, qui a elle mesme desfaict tant de ses « hommes, qu'ils eussent esté suffisans pour subju-« guer et desfaire tout tant qu'il y a de Barbares ».

Ayant eu un oracle de Jupiter en la ville d'Olympie, les ephores luy manderent qu'en passant par la ville de Delphes, il demandast aussi response à l'oracle d'Apollo. Parquoy quand il fut là, il luy demanda, s'il estoit pas de mesme advis que son pere.

(1) Demandant la delivrance de l'un de ses amis, qui estoit prisonnier entre les mains de Idrieus prince de la Carie, il luy escrivit en ceste sorte : « Si Nicias

(1) Lisez : « Intercédant pour un de ses amis, auprès d'Icarieus « Carien, il lui écrivit, etc. » *C.*

« n'a point failly, delivre le : s'il a failly, delivre le « pour l'amour de moy : mais comment que ce soit, « delivre le ».

On le convioit un jour à ouïr la voix d'un qui contrefaisoit merveilleusement bien et naïfvement le chant d'un rossignol : « J'ay ouy, dit il, assez de fois « le rossignol mesme ».

Après la perte de la battaille de Leuctres, la loy ordonnoit que tous ceux qui s'estoient sauvez de vistesse, fussent notez d'infamie : mais les ephores voyans que la ville en ce faisant demoureroit vuide et depeuplée d'hommes, voulurent abolir ceste infamie, et pour ce faire eleurent Agesilaus legislateur : et luy se tirant en avant sur la place, ordonna que toutes les loix du lendemain en avant auroient leur force et vigueur anciene.

Il fut envoyé pour donner secours au roi d'Ægypte, là où il se trouva assiegé avec luy par ses ennemis qui estoient plusieurs contre un, et enfermoient son camp d'une grande trenchée : et comme le roy luy commandast de sortir sur eux et de les combattre : « Je n'empescheray pas, dit il, noz ennemis qui veu« lent que nous soyons egaulx à combattre tant à « tant » : et comme il ne s'en fallust plus gueres que les deux bouts de la trenchée ne se vinssent à rencontrer et à joindre, il dressa son armée en ceste intervalle, et par ainsi venans à combattre tant contre tant, ils desfeirent leurs ennemis.

En mourant il commanda à ses amis qu'ils ne feissent faire aucune image ny statue de luy : « Car

« si j'ay, dit il, fait aucune chose digne de memoire « en ma vie, cela sera suffisant monument de moy « après ma mort : sinon, toutes les statues et images « du monde ne sçauroient perpetuer ma memoire ».

LXIII. Archidamus (1) la premiere fois qu'il veit un traict de grosse arbaleste de batterie, que l'on avoit nouvellement apporté de la Sicile, s'escria tout « hault : « O Hercules, la prouësse de l'homme s'en « va perdue ».

LXIV. Demades se mocquoit des espées Laconiennes, disant qu'elles estoient si petites et si courtes, que les basteleurs et joueurs de passe-passe les avalloient toutes entieres. Agis le jeune luy respondit : « Mais neantmoins les Lacedæmoniens en assenent « fort bien leurs ennemis ».

Les ephores luy manderent une fois qu'il livrast ses soudards entre les mains d'un traistre : « Je me « garderay, dit il, bien de commettre les soudards « d'autruy à un qui a trahy les siens ».

LXV. Cleomenes respondit à quelqu'un qui promettoit de luy donner des coqs si courageux, qu'ils mouroient sur la place en combattant : « Ne me donne « point de ceux-là qui meurent, mais de ceux qui font « mourir les autres en combattant ».

LXVI. Pædaretus ayant failly d'estre eleu du conseil des trois cents, s'en retourna de l'assemblée tout joyeux et riant, disant, qu'il estoit très aise de ce

(1) Le grec ajoute : fils d'Agésilas. Celui dont on a parlé plus haut étoit fils de Zeuxidame.

qu'en la ville de Sparte, il se trouvoit trois cents hommes meilleurs et plus gens de bien que luy.

LXVII. Damonidas ayant esté par le maistre de la danse colloqué tout au dernier lieu de la danse, « Tu « as, dit il, trouvé un bon moyen pour rendre ce « dernier lieu icy honorable ».

LXVIII. Nicostratus capitaine des Argiens, estant sollicité par Archidamus de prendre une bonne somme d'argent pour luy livrer en trahison une place qu'il avoit en garde, avec promesses de luy faire espouser telle fille, qu'il voudroit choisir en toute la ville de Sparte, exceptées celles du sang royal, luy feit response, qu'il n'estoit point de la race d'Hercules : « Pour ce, dit il, que Hercules alloit par tout « punissant et faisant mourir les meschants, et tu « essayes de rendre meschants ceux qui sont gens de « bien ».

LXIX. Eudamonidas voyant en l'eschole de l'academie Xenocrates desja ancien parmy les autres escholiers estudians en la philosophie, et entendant qu'il y cherchoit la vertu : « Et quand en usera il, « dit il, s'il est encore à la trouver » ?

Une autre fois escoutant discourir un philosophe, qui maintenoit que le sage seul estoit bon capitaine : « Ce propos, dit il, est merveilleux : mais celuy qui « le dit, n'ouit jamais en un camp le son de la trom- « pette ».

LXX. Antiochus estant l'un des contrerolleurs de Sparte, que lon appelle ephores, entendant comme le roy Philippus avoit donné aux Messeniens leur

territoire : « Mais leur a il quant et quant, demanda « il, donné le moyen de vaincre en battaille quand ils « combattent pour le defendre » ?

LXXI. Antalcidas respondit à un Athenien qui appelloit les Lacedæmoniens ignorans : « C'est pour ce « que nous sommes seuls qui n'avons jamais appris « de vous rien de mauvais ».

Un autre Athenien en estrivant contre luy, lui disoit : « Nous vous avons souvent rechassez de la ri« viere de Cephisus (*qui est en Attique »,) « Et nous, « repliqua il, ne vous avons jamais rechassez de celle « d'Eurotas ? (*qui est en Lacedæmone ».)

Un retoricien vouloit reciter une harengue qu'il avoit composée à la louange de Hercules : « Et qui « est, dit il, celuy qui le blasme » ?

LXXII. Pendant que Epaminondas fut capitaine des Thebains, jamais on ne veit advenir en son camp ces soudaines frayeurs sans cause certaine, que lon appelle terreurs paniques. Il souloit dire, qu'il n'estoit point de mort plus honeste que de mourir en la guerre, et que le corps d'un bon homme de guerre devoit estre exercité, non seulement comme le sont ceux des champions qui combattent ès jeux de prix, mais bien plus endurcy à tout travail, ainsi qu'il convient à un bon soudard : pourtant faisoit il la guerre à ceux qui estoient fort gras, jusques à en casser un des bandes, pour ceste cause seule, di-

* Ceci est une addition d'Amyot pour mieux faire entendre les deux phrases.

sant, qu'à peine trois ou quatre boucliers luy pourroient couvrir le ventre, qui estoit si grand qu'il luy empeschoit de veoir ses parties naturelles.

Au demourant il estoit si reformé en son vivre, et haissoit si fort toute superfluité, que une fois ayant esté invité à soupper par un de ses voisins, quand il veit en son logis un grand appareil de force friandes patisseries, confitures et parfums, il luy dit, « Je « pensois que tu feisses un sacrifice, non un excez « de superfluité », et s'en alla tout aussi tost.

Comme le cuisinier rendist à luy et à ses compagnons compte de leur despense ordinaire de quelques jours, il n'y trouva rien mauvais que la quantité d'huyle : dequoy ses compagnons s'esbahissans, il leur dit, que ce n'estoit pas la despense qui le faschoit, mais que tant d'huyle fust entré dedans les corps des hommes.

La ville de Thebes faisoit une feste publique, et estoient tous en banquets, festins et grandes assemblées les uns avec les autres : au contraire, luy alloit tout sec sans s'estre oingt d'huyle de parfum, ne paré de beaux vestements, tout pensif par la ville : quelqu'un de ses familiers le rencontra en cest estat, qui s'en esbahissant luy demanda, pourquoy il alloit ainsi seul et mal en ordre par la ville : « A fin, dit il, « que vous autres tous puissiez en seureté ce pendant « yvrogner et faire grand chere, sans penser à affai- « res quelconques ».

Il avoit faict mettre en prison un homme de basse condition pour quelque legere faute qu'il avoit com-

mise : Pelopidas le pria de le mettre dehors, ce qu'il luy refusa : mais puis après une femme qu'il entretenoit l'en requit, et il le feit à sa priere, disant que c'estoit de telles gratuitez, qu'il falloit conceder aux amies et concubines non pas aux capitaines.

Comme les Lacedæmoniens vinssent à grosse puissance, pour faire cruelle guerre aux Thebains, on apporta de tous costez des oracles aux Thebains, dont les uns leur promettoient la victoire, les autres les menassoient de desconfiture : il commanda que lon meist ceux de la victoire à main droitte de la tribune aux harengues, et ceux de la desfaite à la senestre : quand ils furent ainsi tous disposez, il se leva en pieds sur la tribune, et parla ainsi aux Thebains, « Si vous voulez rendre bonne obeïssance à « voz capitaines, et prendre la hardiesse en voz cœurs « d'aller chocquer voz ennemis : ceux cy, monstrant « les bons oracles à la main droitte, sont les vostres : « mais si à faute de courage, vous restivez au peril, « ceux là, monstrant les mauvais à la main gauche, « seront pour vous ». Puis ainsi qu'il conduisoit l'armée aux champs pour aller trouver les Lacedæmoniens, s'estant pris à tonner, ceux qui estoient les plus près de luy, luy demanderent, que pouvoit signifier dieu, qu'il tonnoit : « Cela, dit il, signifie que « la cervelle de noz ennemis est estonnée, veu « qu'ayants près d'eux de si commodes assiettes à « loger leur camp, ils se sont campez en celle où ils « sont ».

De toutes les honestes et heureuses fortunes qui

luy estoient jamais advenues, il disoit que celle qui luy avoit donné plus de joye en son cœur, estoit d'avoir desfaict les Lacedæmoniens en la journée de Leuctres du vivant des pere et mere qui l'avoient engendré.

Ayant accoustumé tout le reste du temps de se monstrer net et propre avec une face joyeuse, le lendemain de la battaille Leuctrique il sortit en publique tout sale, morne et pensif : parquoy ses amis luy demanderent incontinent, s'il luy estoit point arrivé quelque sinistre accident : « Non, dit il, mais je senty « hier que pour la joye de la victoire, je m'estois « elevé plus que je ne devois, et pourtant aujour« d'huy je corrige ceste aise qui fut hier trop exces« sive ».

Et sçachant que les Spartiates avoient accoustumé de couvrir et cacher le plus qu'ils pouvoient tels inconvenients, et voulant convaincre et monstrer à descouvert la grandeur de la perte qu'ils avoient faitte, il n'ottroya pas permission d'enlever les morts en bloc à tous ensemble, ains à chasque cité les uns après les autres, tellement qu'il apparut qu'il y en avoit plus de mille des Lacedæmoniens.

Jason prince de la Thessalie estant allié et confederé des Thebains, vint un jour en la cité de Thebes, et envoya à Epaminondas deux mille (1) escus en don, sçachant qu'il estoit extremement pauvre. Il ne voulut pas recevoir le present d'argent : et qui plus

(1) Grec, pièces d'or.

est, la premiere fois qu'il veit depuis Jason, il luy dit, « Tu commances à m'oultrager ». Et ce pendant il emprunta d'un bourgeois de la ville cinquante drachmes d'argent (1), qui peuvent valoir environ cinq escus, pour son entretenement au voyage qu'il alloit entreprendre : et avec cela entra en armes dedans le Peloponese. Depuis encore le grand roy de Perse luy envoya trente mille pieces d'or comme escus de Perse, que l'on appelle Dariques : pour raison dequoy il s'attacha fort aigrement à Diomedes, luy demandant s'il avoit bien entrepris une si longue navigation pour cuider corrompre Epaminondas : et au demourant luy commanda de rapporter à son roy, que tant comme il voudroit et procureroit le bien des Thebains, il l'auroit pour amy, sans qu'il luy coustast rien : mais tant qu'il prochasseroit leur dommage, qu'il luy seroit ennemy.

Les Argiens ayants fait ligue et confederation avec les Thebains, ceux d'Athenes envoyerent leurs ambassadeurs en Arcadie pour essayer d'attirer à eux les Arcadiens. Si commancerent ces ambassadeurs à charger et accuser à bon esciant les uns et les autres : de maniere que Callistratus qui parloit pour eux, reprocha à ces deux citez Orestes et Oedipus. Epaminondas qui se trouva en ceste assemblée de conseil, se leva, et dit : « Seigneur, nous confessons qu'en « nostre ville jadis y a eu un parricide, et en Argos « un matricide : mais quant à nous, nous avons

(1) 39 liv. 4 s. 4 den. de notre monnoie.

« chassé et banny de noz païs ceux qui ont commis « telles malheuretez, et les Atheniens les ont tous « deux receus ».

Et aux Spartiates qui avoient chargé les Thebains de plusieurs grandes et grieves imputations : « S'ils « n'ont fait autre chose, au moins vous ont ils, sei- « gneurs Spartiates, respondit Epaminondas, fait « oublier vostre peu parler ».

Les Atheniens avoient contracté alliance et amitié avec Alexander tyran de Pheres en Thessalie, qui estoit ennemy mortel des Thebains, et promettoit aux Atheniens qu'il leur feroit avoir la livre (1) de chair pour demy obole. Epaminondas luy respondit, Et nous leur fournirons de bois, qui ne leur coustera rien, pour cuire ceste chair, car nous leur irons raser et coupper tout tant d'arbres qu'ils ont en leur païs, s'ils entreprennent de remuer autre chose que bien à poinct.

Cognoissant que les Bœotiens se gastoient et perdoient par oysifveté, il deliberoit de les tenir continuellement en l'exercice des armes : au moyen dequoy quand approchoit le temps de l'election des capitaines, et qu'on le vouloit elire Bœotarche, c'est à dire, capitaine de la Bœoce, il disoit à ses citoyens, « Pensez y bien, messieurs, pendant qu'il vous est « encore loisible, avant que de m'eslire : car je vous « advise, que si vous me faittes vostre capitaine, qu'il « vous faudra venir à la guerre ».

(1) La mine de viande.

Il appelloit le païs de la Bœoce, qui est tout plat et tout ouvert, l'eschaffault (1) de la guerre, disant qu'il estoit impossible de le garder, sinon que les habitans eussent tousjours le bouclier sur le bras, et l'espée au poing.

Chabrias capitaine des Atheniens avoit desfait quelque petit nombre des Thebains, qui par trop d'ardeur de combattre avoient couru à la desbandée jusques tout contre les murs de Corinthe, et comme si c'eust esté une rencontre, il en feit eriger un trophée : dequoy Epaminondas se mocquant, dit, qu'il ne le falloit pas appeller trophée, mais plus tost hecatesie, comme qui diroit statue de Proserpine (2) pource qu'au temps passé on colloquoit ordinairement l'image de Proserpine au premier carrefour qui se trouvoit au devant de la porte d'une ville.

Et comme quelqu'un luy vint rapporter, que les Atheniens avoient renvoyé au Peloponese une armée equippée de nouvelles armes : « Et bien, dit il, Antigenidas pleure il quand il sçait que Tellin a de nouvelles flustes » ? car ce Tellin estoit un mauvais joueur de flustes, et Antigenidas un excellent.

Il s'apperçeut que son escuyer avoit reçeu grosse somme d'argent pour la rençon d'un qui avoit esté prisonnier entre ses mains : « Il luy dit, rens moy « mon escu, et t'en va achetter un cabaret pour y « user le reste de ta vie, car je voy bien que tu ne te

(1) L'orchestre. Voyez les Observations.
(2) Appelée aussi Hécate.

« veux plus en homme de bien exposer aux hasards « de la guerre, comme parcy devant, depuis que tu « es devenu un des riches et opulents ».

On luy demanda quelquefois lequel il estimoit plus grand capitaine de luy, de Chabrias, ou d'Iphicrates : il respondit, « Il seroit bien malaisé d'en juger, « tant que nous sommes en vie ».

A son retour du païs de la Laconie il trouva qu'on l'accusoit de crime capital avec les autres capitaines ses compagnons, pour avoir retenu la charge de capitaine l'espace de quatre mois oultre et par dessus le temps qui estoit prefix par la loy : si dit à ses compagnons qu'ils en rejettassent toute la coulpe sur luy, comme ayants esté forcez par luy : et quant à luy, il dit, que ses paroles ne pourroient estre meilleures que ses effects, mais toutefois que s'il estoit forcé comment que ce fust de dire quelque chose devant ses juges, qu'il les requeroit s'ils estoient d'advis de le faire mourir, qu'ils feissent escrire sur la coulomne quarrée de sa sepulture sa condamnation, à fin que les Grecs entendissent, que Epaminondas auroit esté condamné à mourir pour ce, qu'il auroit contrainct les Thebains malgré eux de brusler le païs de la Laconie, qui de cinq cents ans au paravant n'avoit jamais esté pillé : qu'il auroit repeuplé la ville de Messene, deux cents et trente ans après qu'elle avoit esté destruite et desertée par les Lacedæmoniens : qu'il auroit reuny et rassemblé en un corps et une ligue tous les peuples et villes de l'Arcadie : et qu'il auroit rendu et restitué aux Grecs leur li-

berté : car toutes ces choses ont esté faittes par nous en ce voyage. Les juges ayans ouy ces propos, se leverent de leurs sieges en riant à bon esciant, sans vouloir seulement prendre leurs ballottes pour ballotter contre luy.

Après la derniere battaille où il fut blecé à mort estant rapporté en sa tente, il feit appeller Diophantus, et après celuy là Iolidas : mais quand il entendit qu'ils estoient morts tous deux, il ordonna à ses citoyens de faire appointement avec leurs ennemis, comme n'ayants plus de capitaines qui les sçeussent mener à la guerre : et de faict l'evenement porta tesmoignage à sa parole, qu'il cognoissoit très bien ses citoyens.

LXXIII. Pelopidas, compagnon d'Epaminondas en la charge de capitaine de la Bœoce, comme ses amis le reprissent de ce qu'il negligeoit une chose qui estoit necessaire, c'est à sçavoir de faire amas d'argent : « L'argent necessaire, dit il, ouy bien à ce « Nicomedes là », monstrant un pauvre boitteux estropié de bras et de jambes.

Ainsi comme il se partoit de Thebes pour aller à la battaille, sa femme le prioit, avoir soing de se sauver : « C'est aux autres, dit il, à qui il faut recor« der cela : mais au capitaine et qui a charge de com« mander, il luy faut recorder qu'il ait le soing de « sauver les autres, non pas luy ».

A un de ses soudards qui disoit, nous sommes tombez dedans noz ennemis : « Pourquoy nous dedans « eux, plus tost qu'eux dedans nous » ?

Au reste estant proditoirement retenu prisonnier et mis aux fers, contre la foy des trefves, par Alexandre tyran de Pheres, il luy en disoit injure en l'appellant traistre parjure : le tyran luy demanda, « S'il avoit si grande haste de mourir » : « Ouy, respondit il, à fin que les Thebains en soient plus irritez contre toy, et que tant plus tost tu sois puny de « ta desloyauté ».

Thebe la femme du tyran, l'estant allé veoir en la prison, luy dit, qu'elle s'esbahissoit comment il pouvoit estre si joyeux estant en prison aux fers : « Mais « je m'esbahis bien plus de toy, dit il, comme estant en toute liberté tu peux supporter un si meschant homme qu'Alexandre ».

Après qu'Epaminondas le fut venu tirer de prison, il dit, qu'il se sentoit tenu à Alexandre, « Pource que « par son moyen, dit il, j'ay esprouvé plus que jamais, que mon cœur est ferme assez, non seulement contre la crainte de la guerre, mais aussi contre la peur de la mort ».

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES DES ROMAINS.

LES DICTS NOTABLES DES ROMAINS.

Manius Curius, comme quelques uns de ses soudards se plaignissent de ce qu'il donnoit à chasque soudard bien peu de la terre qu'ils avoient conquise sur les ennemis, et en incorporoit la plus grande part au domaine de la chose publique : « J'à dieu ne plaise, dit il, qu'il y ait aucun citoyen Romain qui estime peu de terre, ce qui est suffisant pour nourrir « un homme ».

Les Samnites, après qu'il les eut desfaicts en battaille, envoyerent devers luy pour luy presenter en don une bonne somme d'or et d'argent. Ils le trouverent autour de son foyer, où il faisoit bouillir des naveaux dedans un pot : il feit response aux ambassadeurs des Samnites, que celuy qui se contentoit d'un tel soupper n'avoit que faire d'or : au reste, que commander à ceux qui avoient de l'or, luy sembloit plus honorable que d'en avoir.

II. Caius Fabricius ayant entendu que les Romains avoient esté desfaicts en battaille par Pyrrhus, il dit, « C'est Pyrrhus qui a vaincu Labienus, non pas les « Epirotes les Romains ».

Estant envoyé devers Pyrrhus pour traitter de la delivrance des prisonniers, le roy luy offrit en don une grosse somme d'or, laquelle il ne voulut pas accepter : Et le lendemain Pyrrhus ordonna que lon

amenast le plus grand de ses elephans, et qu'on le meist droict derriere Fabricius sans qu'il en sceust rien, puis qu'à l'improuveu on le feit soudainement bramer, ce qui fut fait ainsi. Fabricius se retournant s'en prit à rire et dit, « Ny ton or hier, ny ton ele- « phant au jourd'huy, ne m'ont point estonné ».

Pyrrhus luy cuida persuader qu'il voulust prendre party avec luy, en luy promettant de luy donner toute l'authorité au maniement de ses affaires après luy. Il luy respondit, « Cela ne te seroit pas expe- « dient, car quand les Epirotes auroient bien cogneu « l'un et l'autre de nous deux, ils aimeroient mieux « m'avoir pour roy que toy ».

Fabricius ayant esté creé consul, le medecin de Pyrrhus luy escrivit une lettre, en laquelle il luy promettoit de faire mourir son maistre par poison, s'il vouloit (1). Fabricius envoya incontinent la lettre mesme à Pyrrhus, luy mandant qu'il recogneust par là qu'il avoit mauvais jugement à discerner quels il devoit choisir pour ses amis, et quels pour ses ennemis. Pyrrhus ayant ainsi descouvert et averé l'embusche que lon dressoit à sa vie, feit pendre son medecin, et renvoya les prisonniers Romains à Fabricius sans leur faire payer rençon : mais Fabricius ne les voulut pas accepter en don gratuitement : ains luy en renvoya autant de ses gens, de peur qu'il ne semblast que ce fust un loyer qu'il receust pour la descouverture qu'il luy avoit faite, attendu qu'il ne

(1) Voyez la Vie de Pyrrhus, chap. XLIV.

luy avoit fait faire pour bien qu'il luy voulust, mais de peur qu'il ne semblast que les Romains le voulussent faire mourir par trahison, comme s'ils ne le pouvoient vaincre par vertu.

III. Fabius Maximus (1) ne voulant pas combattre en battaille rengée Hannibal, ains consommer par longueur de temps son armée, laquelle avoit faute de vivres et d'argent, l'alloit tousjours suyvant par lieux aspres et montueux, en le costoyant aucunefois : dequoy plusieurs se mocquoient, en l'appellant le pædagogue d'Hannibal : mais luy ne se souciant point de toutes telles paroles, persistoit tousjours en ses desseings et conseils particuliers, disant, « Que celuy qui ne pouvoit endurer un traict de moc-« querie ou une injure, estoit plus couard que celuy « qui s'enfuyoit devant son ennemy ». Et comme son compagnon Minucius eust desfaict quelque nombre des ennemis, tellement que lon ne parloit plus que de luy, et disoit on que c'estoit veritablement un personnage digne de Rome, il dit, qu'il redoubtoit plus la prosperité de Minucius que son adversité : et peu de temps après, ayant donné dedans une embusche que Hannibal luy avoit dressée, en si grand danger qu'il fut bien près d'y demourer luy et toute son armée, Fabius luy allant vistement au secours, non seulement le preserva de ce danger, mais encore tua bon nombre des ennemis : tellement que Hannibal dit adonc à ses familiers, « Ne vous avois-je pas bien dict,

(1) Surnommé Cunctator, c'est-à-dire le Temporiseur.

« que ceste nuée, qui estoit tousjours à l'entour de « nous sur ces montaignes, respandroit à la fin quel- « que grosse pluye dessus nous »?

Après la desconfiture de Cannes, estant esleu consul de Rome avec Claudius Marcellus homme courageux, qui ne demandoit qu'à s'attacher au combat, à l'encontre de Hannibal : luy au contraire avoit esperance, si lon ne le combattoit point, que son armée harassée et travaillée se desferoit d'elle mesme : de maniere que Hannibal disoit, « Qu'il craignoit plus « Fabius ne combattant pas, que Marcellus combat- « tant ».

On luy rapporta qu'il y avoit un soudard Lucanien en son camp, vaillant homme au demourant, et hardy à merveilles, mais qui souvent se derobboit la nuict du camp, et s'en alloit veoir une femme qu'il aimoit. Il commanda que lon prist secrettement ceste femme dont le soudard estoit amoureux, et que lon la luy amenast : quand on la luy eust amenée il feit appeller le soudard, et luy dit, « J'ay esté adverty comme « contre les loix de la discipline militaire tu couches « souvent dehors du camp : mais aussi ay-je bien sceu « d'ailleurs, que tu es homme de bien : et pourtant les « faultes soient remises et pardonnées par les bons « services : mais d'ores en avant tu demoureras avec « nous, car j'ay un plege qui m'en respondra ». Et en disant ces paroles il feit venir la femme, laquelle il luy consigna entre ses mains.

Hannibal tenoit toute la ville de Tarente avec grosse garnison, excepté le chasteau : Fabius trouva

moyen de l'attirer et esloigner le plus qu'il peut de celle marche, par ruze militaire, puis retournant tout à coup, reprit la ville et la saccagea toute : le greffier luy demanda ce qu'il ordonnoit touchant les statues et images des dieux : « Laissons, dit-il, « aux Tarentins leurs dieux, qui leur sont courroucez ».

Au reste Marcus Livius qui tenoit le chasteau, se vantoit que par son moyen la ville avoit esté reprise: dequoy les autres se mocquoient, mais luy respondit, « Tu dis la verité : car si tu ne l'eusses perdue, je ne « l'eusse jamais recouvrée ».

Estant ja sur l'aage son fils fut esleu consul, et comme il donnoit audience, et despeschoit affaires de sa charge en public, Fabius le pere monta à cheval pour l'aller trouver : mais son fils envoya au devant de luy un huissier, luy faire commandement de descendre de son cheval : dequoy les assistans eurent honte, mais luy descendant promptement de cheval, accourut plus viste que son aage ne portoit, ambrasser son fils, en luy disant, « Tu fais très bien « mon fils, de ressentir à qui tu commandes, et de « monstrer que tu entends la grandeur de la charge « que tu as prise ».

IV. Scipion l'ancien estant à repos des affaires, ou de la guerre, ou de gouvernement, employoit tout son loysir à l'estude des lettres : au moyen dequoy il souloit dire, ((1) « Que quand il estoit seul, il es-

(1) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

« toit plus accompagné :) et quand il estoit de loy-
« sir, (1) c'estoit lors qu'il avoit plus d'affaires ».

Ayant pris d'assaut la ville de Carthage la neufve en Espagne, quelques soudards luy amenerent une fort belle fille qu'ils avoient prise prisonniere, et la luy offrirent : il leur respondit, « Je la recevroye vo-
« lontiers, si j'estois homme privé, et non pas capi-
« taine general ».

Estant au siege devant une ville (2), laquelle estoit assise en lieu bas, par dessus laquelle apparoissoit un temple de Venus, il commanda que lon continuast les assignations de ceux qui avoient à plaider devant luy dedans ce temple là, et qu'il y tiendroit son audience au troisieme jour d'après : comme il feit, ayant pris la ville.

Quelqu'un luy demanda en Sicile, ainsi qu'il estoit prest de passer en Afrique, sur quoy il se confioit de vouloir trajetter sa flotte en l'Afrique, il luy monstra trois cents hommes qui se jouoient et exercitoient tous armez aux exercices militaires, au long d'une haute tour assise tout sur le bord de la mer : « Il n'y
« a, dit-il, pas un de ces hommes que tu vois là, qui
« ne monte au hault de ceste tour, et ne se jette du
« hault en bas la teste la premiere, si je luy com-
« mande ».

Estant passé de là, et s'estant aussi tost faict maistre de la campagne, et ayant bruslé deux camps de

(1) Lisez : *C'étoit alors qu'il travailloit le plus. C.*

(2) Lisez : « nommée Budia, par-dessus laquelle, etc. » Voyez Valère Maxime, l. III, chap. 7, §. 1. *C.*

ses ennemis, les Carthaginois envoyerent incontinent devers luy pour traitter d'appointement : et tant fut menée la prattique, qu'ils promirent de quitter tout tant qu'ils avoient de vaisseaux, quitter tous leurs elephans, et de payer une bonne grosse somme d'argent : mais aussi tost comme Hannibal fut repassé d'Italie en Afrique, ils se repentirent de ce qu'ils avoient accordé et promis, pour la confiance qu'ils avoient ès forces et en la personne de Hannibal : dequoy Scipion estant adverty leur dit, que quand ils voudroient il ne tiendroit pas le traicté qu'il leur avoit accordé, sinon qu'ils payassent cinq mille talents (1), qui sont trois millions d'or, davantage que ce qui avoit esté accordé, pource qu'ils avoient mandé et faict venir Hannibal.

Et après que les Carthaginois eurent esté par luy à vifve force desfaicts en battaille, ils renvoyerent de rechef des ambassadeurs pour traitter d'appointement et de paix : mais il leur commanda incontinent, qu'ils eussent à se retirer, pource qu'il ne leur donneroit jamais audience, que premierement ils ne luy eussent ramené Lucius Terentius, lequel estoit un gentilhomme Romain homme de bien et d'honneur, qui par fortune de guerre estoit tombé prisonnier ès mains des Carthaginois : puis quand ils le luy eurent amené, il le feit seoir coste à coste de luy au conseil, et donna alors audience aux ambassadeurs, aux quels il ottroya la paix.

(1) 23,341,250 livres de notre monnoie.

Depuis quand il entra dedans Rome en triomphe, à cause de ceste victoire, Terentius suyvit son char triomphant, ayant un chappeau sur sa teste, comme estant son serf affranchy, et advouant tenir sa liberté de luy.

Et quand il fut trespassé, à tous ceux qui accompagnerent le corps à sa sepulture, il (1) donna à tous à boire du breuvage faict de vin et de miel, et procura diligemment toutes autres choses dont il esperoit honorer ses funerailles : mais cela fut depuis.

Au reste quand Antiochus veit que les Romains estoient passez en Asie avec puissante armée pour luy faire la guerre, il envoya ses ambassadeurs devers Scipion, pour traicter d'appointement : auxquels il respondit, « Il falloit avoir fait cecy devant, et non « pas à ceste heure, que vostre maistre a desja receu « et le mords en la bouche, et la selle avec le chevau-« cheur sur le dos ».

Le senat avoit ordonné qu'il prendroit quelque argent ès coffres de l'espargne et tresor de la chose publique, mais les tresoriers ne vouloient pas ouvrir la chambre du tresor pour ceste journée là : Il leur dit qu'il l'ouvriroit doncques luy mesme, et qu'il le pouvoit bien faire, attendu qu'il estoit cause qu'on le tenoit ainsi fermé, pour la quantité grande d'or et d'argent qu'il avoit faict apporter dedans. Pætilius et Quintus (2), deux tribuns du peuple l'accusoient de plusieurs charges envers le peuple : Et luy au lieu de

(1) Terentius. (2) Voyez les Observations.

s'en justifier dit, seigneurs Romains, à tel jour qu'il est aujourd'huy proprement, je desfeis en battaille les Carthaginois et Hannibal : et pourtant m'en vois-je tout de ce pas, avec ce chappeau de fleurs sur ma teste, au capitole, pour y sacrifier et rendre graces de la victoire à Jupiter : ce pendant qui voudra donner sa voix pour ou contre moy, le face à son plaisir. Et de faict ayant dit cela, il s'y en alla : et tout le peuple alla après luy laissant ses accusateurs plaider tout leur saoul.

V. Titus Quintius (1) dès son advenement aux affaires estoit desja si renommé, que devant qu'avoir esté ny ædile, ny præteur, ny tribun du peuple, il fut eleu consul : et estant envoyé capitaine general lieutenant du peuple Romain, pour faire la guerre à Philippus roy de Macedoine, il fut conseillé de s'abboucher premierement et parlementer avec luy. Philippus pour la seureté de sa personne luy demandoit ostages : « Pour ce, disoit il, que les Romains ont icy « plusieurs capitaines avec toy, et les Macedoniens « n'ont que moy » : « Non, respondit Quintius, pour « ce que tu t'es rendu tout seul, ayant faict mourir « tous tes amis et parents ».

Après qu'il eut desfait en bataille ce roy Philippus, il feit proclamer en la feste des jeux Isthmiques, qu'il remettoit tous les Grecs en leur franchise et liberté entiere, pour desormais vivre à leurs loix : alors les Grecs feirent rechercher par toute la Grece les

(1) Flamininus. Voyez sa Vie au tome IV.



Romains qui avoient esté vendus pour esclaves durant les guerres de Hannibal, et les ayants rachettez de cinq cents (1) drachmes pour teste, qui sont cinquante escus, ils luy en feirent un present : et eux le suivirent en son triomphe avec des chappeaux sur leurs testes, comme la coustume est des serfs qui sont de nouveau affranchis.

Les Acheïens estoient en propos de faire entreprise pour aller conquerir l'isle de Zacynthe : mais il les admonesta de ne se jetter point hors du Peloponese, s'ils ne se vouloient mettre en danger, comme les tortues quand elles estendent leurs testes hors de leur cocque.

La nouvelle estant par toute la Grece, que le roy Antiochus s'y en venoit avec grosse puissance : tellement que tout le monde estoit effroyé d'ouïr nommer le nombre des combattans et leurs diverses armeures, il teint un tel propos au conseil des Acheïens : Qu'estant logé chez un sien hoste en la ville de Chalcide qui luy donnoit à soupper, il s'esmerveilla dont il pouvoit avoir recouvré tant de diverses sortes de venaison, comme il en voyoit servir sur la table devant luy : et que son hoste luy respondit, que c'estoit toute chair de pourceau, qui estoit seulement diversifiée de saulces et de façon de l'accoustrer. « En cas « pareil aussi, ne vous esbahissez point de ceste grande « armée du roy Antiochus pour ouïr nommer des « hommes d'armes armez de toutes pieces, des che-

(1) 389 livres de notre monnoie.



« vaux legers, des archers à cheval, des gens de pied : « car tous ceux là ne sont que Syriens, ((1) hommes « nez à servitude), differents les uns des autres de la « diversité d'armeures ».

Philopœmen estoit lors capitaine des Acheïens qui avoit bien des gens de cheval et des gens de pied, mais il n'avoit point d'argent pour les entretenir : Quintius en se jouant disoit, « Que Philopœmen avoit bien « des mains et des pieds, mais qu'il n'avoit point de « ventre », ce qui estoit de tant plus plaisant, que à la verité il se trouvoit de la composition de son corps tel.

VI. Caius Domitius (2), celuy que Scipion l'aisné laissa en son lieu auprès de son frere Lucius Scipion en la guerre contre le roy Antiochus, ayant recogneu l'armée des ennemis estans en battaillé, comme les capitaines qui avoient charge en l'armée des Romains luy conseillassent que promptement il donnast la battaille : il leur respondit qu'il n'y avoit pas assez de jour pour pouvoir mettre en pieces tant de milliers d'hommes, les saccager et piller leur bagage, et puis s'en retourner au camp et se traitter, mais qu'il le feroit le lendemain de bon matin : et de faict, le lendemain il leur donna la battaille, et en tua cinquante mille.

VII. Publius Licinius (3) consul, en une rencontre

(1) Cela n'est pas dans le texte. *C.*

(2) L'an de Rome 564. Appien l'appelle Cneius. V. *de Bello Syr.* p. 170, édit. d'Amsterdam, 1670, in-8°.

(3) Crassus, l'an de Rome 583.

de gens de cheval fut vaincu par le roy Perseus, et perdit bien environ deux mille huit cens hommes, que morts que pris en la battaille. Après ceste victoire, Perseus envoya devers le consul pour traitter de paix et d'appointement : là où les conditions de paix que le vaincu proposa au vainqueur furent, qu'il se soubmeit entierement luy et son estat aux Romains, pour en faire et ordonner à leur discretion.

VIII. Paulus Æmylius poursuivant un second consulat, en fut debouté et refuzé : mais depuis, quand on veid que la guerre contre le roy Perseus alloit trop à la longue par l'ignorance, paresse et lascheté des capitaines que lon y envoyoit, les Romains l'esleurent consul pour la seconde fois : mais il leur dit, qu'il ne leur en sçavoit ny gré ny grace, d'autant qu'ils l'avoient eleu, non pour luy gratifier, attendu qu'il ne demandoit plus de charge, mais pour ce que eux mesmes avoient besoing d'un capitaine. Retournant de la place en sa maison, il trouva une sienne petite fille, qui avoit nom Tertia, toute esplorée : Si luy demanda la cause pourquoy elle ploroit : elle respondit, « Nostre Perseus est mort, mon pere ». C'estoit un petit chien qui avoit ainsi nom. A la bonne heure, dit-il, ma fille : je prens ceste mort pour bon augure.

Estant arrivé en son camp, il y trouva force babil et force braverie des soudards qui se mesloient de vouloir faire l'estat de capitaine, et qui s'entremettoient curieusement de plusieurs choses plus avant qu'ils ne devoient : il leur commanda qu'ils ne se

meslassent point de tant de choses, mais seulement qu'ils se donnassent peine que leurs espées fussent bien afilées et bien pointues, et que luy provoiroit au demourant.

Ceux qui estoient aux escoutes la nuict, il ne vouloit point qu'ils portassent ne picque ny espée, à fin que sentans qu'ils n'avoient moyen de combattre, s'ils estoient surpris de l'ennemy, ils en fussent plus soigneux de resister au sommeil.

Estant entré dedans la Macedoine à travers les montaignes, il trouva devant soy les ennemis bien rengez en battaille : et luy conseilloit Scipion Nasica, que tout sur l'heure il leur allast donner la battaille : « Si j'estois en l'aage que tu es, dit-il, j'aurois la mesme « opinion que tu as : mais la longue experience en ce « mestier me defend d'aller tout las du chemin com- « battre une armée ordonnée en battaille ».

Après qu'il eut desfaict entierement Perseus, en faisant aux alliez et confederez les festins de sa victoire, il disoit que de mesme sens et experience procedoient le sçavoir renger une battaille très effroyable à ses ennemis, et un festin très agreable à ses amis.

Perseus estant son prisonnier, qui le supplioit fort instamment qu'il ne fust point mené en triomphe : « Cela, luy dit-il, est en ta puissance » : luy donnant congé par ces parolles de se desfaire soy mesme.

Il fut trouvé ès tresors de ce roy une quantité infinie d'or et d'argent, dont il ne toucha ny ne prit jamais rien pour luy : mais il donna à Tubero son gendre, pour honorer sa vertu, une couppe d'ar-

gent du poids de cinq marcs (1) : encore dit on que ce fut la premiere vaisselle d'argent qui entra en la maison des Æmyliens.

De quatre siens enfans masles, il en avoit paravant donné les deux premiers à adopter en autres familles nobles : et des deux derniers qui luy estoient demourez en sa maison, l'un aagé de quatorze ans, luy mourut cinq jours avant son triomphe : et l'autre, qui avoit douze ans, cinq autres jours après : dont le peuple fut fort desplaisant, et en avoit grande compassion de luy : mais luy sortant en public, et reconfortant le peuple, dit, que desormais il pensoit estre hors de crainte et hors de danger que malheur aucun n'advint à la chose publique, pour ce qu'il supportoit pour tous l'envie de tant de prosperitez qu'il avoit euës pour le public, d'autant que la fortune l'avoit derivée et tournée toute sur sa maison seule.

IX. Caton l'ancien en harenguant devant le peuple Romain, et reprenant aigrement son intemperance, ses delices et superflue despense : « Il est bien malaisé, disoit-il, de parler à un ventre qui n'a point « d'aureilles » : et disoit aussi, qu'il s'esbahissoit comment pouvoit durer une cité, en laquelle un poisson se vendoit plus qu'un bœuf.

Et blasmant aussi la trop grande authorité et licence que lon donnoit par tout aux femmes : « Tous « autres hommes, disoit-il, commandent aux femmes, « et nous à tous hommes, et les femmes à nous ».

(1) Cinq livres. Voyez la Vie de Paul Émile.

Aussi disoit-il, qu'il aimoit mieux ne recevoir gré ny grace quand il auroit faict quelque service, que n'estre pas puny quand il auroit faict quelque faute : et qu'il pardonnoit à tous ceux qui failloient par erreur ou ignorance, excepté à luy : et en sollicitant les magistrats de chastier ceux qui offensoient les loix, il disoit que ceux qui avoient le moyen et l'authorité de reprimer les malfaitteurs, et ne le faisoient, commandoient eux mesmes le mal.

Il disoit aussi, que les jeunes gens qui rougissoient quand on les reprenoit, luy plaisoient plus que ceux qui pallissoient : et, qu'il haïssoit un soudard lequel en cheminant demenoit les mains, et en combattant les pieds, et qui ronfloit plus haut en dormant, qu'il ne crioit en frappant : et que celuy là estoit un mauvais gouverneur, qui ne se sçavoit pas gouverner soy mesme.

Il avoit opinion que chacun doit avoir plus de honte de soy-mesme, que d'autre personne quelconque.

Voyant que plusieurs prochassoient que lon leur erigeast des statues : « J'ayme mieux, disoit-il, que « lon demande pourquoy on n'a point erigé de statue « à Caton, que pourquoy on luy en a erigé ».

(1) Il conseilloit à ceux qui avoient licence de faire ce qu'ils vouloient, de l'espargner, à fin qu'elle leur durast tousjours.

(1) Il conseilloit à ceux qui avoient le pouvoir, de l'épargner, pour qu'ils pussent toujours en faire usage. *C.*

Ceux qui ostoient l'honneur à la vertu, ostoient, disoit-il, la vertu à la jeunesse.

Il estoit d'advis que lon ne devoit ne prier un bon magistrat ou juge de chose juste, ne deprier de chose injuste.

Il disoit que si bien l'injustice n'apportoit peril à celuy qui la commettoit, qu'elle en apporte à tous les autres.

Il admonestoit les vieilles gents de n'adjouster point à leur aage la laideur du vice, attendu qu'elle en a tant d'autres.

Il estimoit qu'il n'y avoit difference entre le courroucé et le furieux, sinon d'autant que l'un duroit plus, et l'autre moins.

Il disoit aussi, que lon ne portoit point d'envie à ceux qui usoient de leur fortune sagement et modereement : pource, disoit-il, « Que ce n'est pas de « nous que lon est envieux, mais de ce qui est au-« tour de nous ».

Et que ceux qui font à bon esciant là où il faut jouër et rire, appresteront aussi à rire là où il faudra faire à bon esciant.

Et que les belles et vertueuses actions devroient tousjours rencontrer de belles descriptions, pour ne demourer jamais sans la gloire qui leur appartient.

Il reprenoit les citoyens Romains qui donnoient tousjours leurs voix à un mesme personnage aux elections des magistrats : car il semblera, dit-il, ou que vous n'estimerez pas beaucoup l'honneur de vos

magistrats, ou que vous n'aurez pas beaucoup d'hommes que vous en jugiez dignes.

Il faisoit semblant d'avoir en admiration la force d'un qui avoit vendu des terres qu'il possedoit assises au long de la mer, comme estant plus puissant que la mer mesme : « Car ce qu'elle mine à peine « peu à peu, cestuy cy l'a avallé tout à un coup ».

Prochassant l'estat et office de censeur, et voyant que d'autres siens competiteurs et concurrens alloient caressant et flattant le peuple pour s'insinuer en sa bonne grace : luy au contraire alloit criant que le public avoit besoing d'un medecin aspre et maupiteux, et d'une grande purgation, et pourtant qu'il falloit elire non celuy qui seroit le plus gracieux, mais le plus severe : et en faisant ces remonstrances là il fut eleu devant tous autres.

Enseignant les jeunes hommes à hardiment et asseurément combattre, il disoit, que la parole bien souvent effroye plus l'ennemy que l'espée, et la voix que la main, et luy fait prendre la fuitte.

En faisant la guerre en Espagne à ceux qui habitent au long de la riviere de Betis, il se trouva en danger pour la multitude grande des ennemis qui estoient en armes contre luy, et ne pouvoit avoir promptement secours, sinon des Celtiberiens, qui pour ce faire luy demandoient deux cents talents (1), qui sont six vingts mille escus : les autres capitaines Romains ne vouloient point qu'il promeist cest ar-

(1) 933,750 livres de notre monnoie.

gent à des Barbares pour leur salaire, mais Caton leur dit qu'ils s'abusoient : « Car si nous gaignons, « dit-il, nous les payerons, non du nostre, mais aux « despens de nos ennemis, et si nous perdons, il n'y « aura plus ne qui paye, ne qui demande à estre payé ».

Ayant pris plus de villes qu'il ne demoura de jours en Espaigne, ainsi que luy mesme dit, il n'y prit pour luy jamais rien plus, que ce qu'il y beut et mangea : mais bien departit il à chascun de ses soudards une livre d'argent, disant qu'il valoit mieux que plusieurs retournassent de la guerre en leurs maisons avec de l'argent, que peu avec de l'or : pour ce que les magistrats et capitaines ne se devoient accroistre de rien en leurs charges et gouvernemens, sinon d'honneur et de gloire.

Au voyage de ceste guerre il avoit quand et luy cinq de ses serviteurs, desquels il y en eut un qui achetta trois prisonniers de guerre : mais estant adverty que son maistre l'avoit sçeu devant que venir devant luy, il se pendit et estrangla luy mesme.

Scipion l'Africain le priant de vouloir favoriser à la cause des bannis d'Achaïe, à fin qu'ils fussent remis et restituez en leurs païs, il feit semblant de ne se soucier point de tel affaire : mais voyant que lon en parloit tant, et en faisoit on si grande instance au senat, il se leva et dit, « Comme si nous n'avions au- « tre chose à faire, nous demourons tout le jour à « disputer icy de ces vieillards Grecs, à sçavoir s'ils « seront portez en terre par les fossoyeurs et por- « teurs de deçà, ou par ceux de delà ».

Posthumius Albinus avoit escrit des histoires en Grec, au prologue desquelles il prioit les auditeurs et lecteurs de luy pardonner s'il y avoit aucune improprieté au langage. Caton s'en mocquant disoit, qu'il meriteroit qu'on luy pardonnast, si c'estoit par ordonnance et commandement des amphictyons, qui estoient les estats de la Grece, qu'il eust esté contrainct, malgré luy, d'entreprendre ceste histoire.

X. Scipion le puisné, en cinquante et quatre ans qu'il vesquit, n'achetta, ny ne vendit, ny ne bastit oncques rien : et dit on qu'en une si grosse et si puissante maison, comme estoit la siene, lon n'y trouva jamais que trente trois livres pesant (1) de vaisselle d'argent, mesmement après avoir eu la ville de Carthage en sa puissance, et avoir enrichy ses soudards plus que jamais autre capitaine n'avoit faict.

Observant le precepte que luy avoit donné Polybius, il mettoit peine de ne se retirer jamais de la place, qu'il ne se fust rendu de nouveau quelqu'un de ceux qu'il rencontroit, comment que ce fust, familier et amy.

Estant encore jeune il avoit desja si grande reputation de vaillance et de sagesse, que Caton l'aisné enquis des jeunes gens qui estoient au camp devant Carthage, entre lesquels il (2) estoit, il respondit :

Celuy là seul est au nombre des sages (3),
Les autres sont vaines umbres volages.

(1) Grec, trente-trois livres pesant d'argent, et deux livres d'or.
(2) Scipion. (3) Odyssée, l. x, v. 495. C.

Au moyen dequoy, après son retour à Rome, ceux qui estoient demourez au camp le rappelloient, non pour envie qu'ils eussent de luy faire plaisir, mais pour ce qu'ils esperoient prendre plus tost et plus facilement la ville par son moyen. Au dedans des murailles de laquelle estant desja entré, et neantmoins les Carthaginois combattans encore du chasteau, Polybius luy conseilloit de faire jetter dedans la mer qui est entre deux, laquelle n'est pas fort creuse, des chausses-trappes, ou bien des aix percez de pointes de cloux, de peur que les ennemis passans ce bras de mer ne vinssent en sursaut assaillir leurs remparts. Il luy respondit que c'estoit une mocquerie, veu qu'ils avoient desja guaigné les murailles, et qu'ils estoient dedans la ville de leurs ennemis, chercher les moyens de ne combattre point contre eux. Et trouvant la ville toute pleine de statues et de tableaux Grecs, qu'ils avoient emportez des villes de la Sicile, il commanda que les Siciliens vinssent recognoistre ce qui seroit à eux, et qu'ils l'emportassent : mais de tout le pillage il ne voulut pas endurer qu'aucun esclave ny affranchy en prist ny en achettast chose du monde, combien qu'au demourant chascun en pillast et emportast ce qu'il vouloit.

Le plus grand et plus familier amy qu'il eust, Lælius, poursuivoit l'estat du consulat, et luy favorisoit et aidoit sa poursuitte en tout ce qu'il pouvoit : à l'occasion dequoy il demanda à un Pompeius qui briguoit aussi le mesme estat, s'il estoit vray qu'il le

poursuivist : or estimoit on que ce Pompeius là fust fils d'un menestrier joueur de flustes : Il luy feit response qu'il ne le poursuivoit pas, et qui plus est, luy promeit qu'il accompagneroit Lælius à faire sa poursuitte par tout, et qu'il prieroit pour luy. Ils se fierent à ses paroles, dont ils furent trompez, et le jour de l'election l'attendirent long temps, jusques à ce qu'on leur vint rapporter qu'il estoit desja en la place qui briguoit pour luy mesme, et se recommandoit à tous les citoyens, les uns après les autres. Dequoy tous les autres se courrouceans, Scipion s'en prit à rire disant, « C'est une grande sottise à nous, « quand j'y pense, que nous avons icy demouré si « long temps à attendre un flusteur (1), comme si « nous eussions à prier et invoquer non des hom- « mes, mais des dieux ».

Appius Claudius briguoit à la concurrence de luy, l'office de censeur, et disoit pour rendre sa brigue plus favorable, qu'il saluoit sans aide de protecolle par nom et par surnom, tous les citoyens de Rome, là où Scipion n'en cognoissoit, par maniere de dire, pas un : « Tu dis la verité respondit Scipion, car j'ay « tousjours eu soing non d'en cognoistre beaucoup, « mais de n'estre incogneu de pas un ». Au reste il conseilloit aux Romains qui lors avoient la guerre contre les Celtiberiens, qu'ils les envoyassent tous deux au camp en estat ou de lieutenans, ou de cou-

(1) C'est pour ce que durant les sacrifices, on jouoit tousjours des flustes. *Amyot*.

lonnels de gens de pied, et puis qu'ils reçeussent les tesmoignages des capitaines et hommes de guerre, qui auroit mieux faict le devoir d'homme de bien d'eux deux.

Ayant esté creé censeur, il osta le cheval à un jeune homme, d'autant que despendant excessivement à faire grand'chere, du temps que la ville de Carthage estoit assiegée, il avoit fait faire une piece de four (1), en forme de ville, et l'appellant Carthage, l'abandonna à deschirer et piller à ceux qui estoient à table avec luy. Et comme le jeune homme luy demandast, pour quelle cause il le cassoit et le privoit du cheval public : « Pour autant, dit-il, que « tu as saccagé et pillé Carthage devant moy ».

Durant le temps de sa censure, il apperçeut un jour Caius Licinius qui passoit : « Je sçay de certain, « dit-il, que cest homme icy est parjure : mais d'au« tant qu'il n'y a personne qui l'accuse, je ne puis « estre juge et tesmoing ensemble ».

Estant envoyé luy troisiesme (2) par le senat, comme contrerolleur general pour syndiquer, comme dit Clitomachus, les hommes et le gouvernement des villes, et voir comme se gouvernoient les peuples, les nations, et les roys, quand il fut arrivé en Alexandrie, et descendu de la navire, les Alexandrins accourans de toutes parts pour le voir, le prierent de descouvrir sa teste, d'autant qu'il avoit le bout de sa robbe dessus, à fin qu'ils le veissent mieux à face

(1) Un gâteau. (2) Avec Mummius et Metellus.

toute descouverte : ce qu'il feit, dequoy ils jetterent grandes acclamations, et luy applaudirent des mains en signe de joye : et comme leur roy se parforceast à grande peine, tant il estoit gras et delicat, à faire à l'envy d'eulx qui le suyvoient par tout : Scipion dit tout bas en l'oreille de ceux qui estoient plus près de luy : « Les Alexandrins reçoivent desja ce fruict « de nostre voyage, qu'au moins ils voient leur roy « se promenant pour l'amour de nous ».

En ce voyage il estoit accompagné d'un sien amy philosophe nommé Panætius (1), et de cinq serviteurs, desquels comme l'un fust mort en ceste peregrination, il n'en voulut point achetter d'autre (* hors de païs,) ains en feit venir un autre de Rome.

Il sembloit que les Numantins fussent invincibles et inexpugnables, d'autant qu'ils avoient ja vaincu et desfaict plusieurs capitaines : au moyen de quoy le peuple Romain eleut Scipion consul pour la seconde fois, et comme plusieurs jeunes hommes en bien grand nombre se preparassent pour le suyvre à ceste guerre, le senat l'empescha soubs couleur de dire, que l'Italie demoureroit deserte de gens de defense : et si ne luy permeirent pas de prendre de l'argent qui estoit ja tout prest et present au thresor, ains luy baillerent des assignations sur les payemens des fermiers, dont les termes n'estoient pas encore escheus.

(1) De l'île de Rhodes, selon Strabon, p. 968. Cicéron le mettoit presque au premier rang entre les philosophes stoïciens. *In Lucul.* p. 31.

* Ceci n'est point dans le grec.

Et quant aux deniers, Scipion dit qu'il ne demoureroit pas pour cela, d'autant que son argent et celuy de ses amis fourniroit à cela : mais quant à ce qu'on ne luy vouloit pas souffrir lever et emmener gens, il s'en plaignit bien fort, pource qu'il disoit que la guerre où lon l'envoyoit estoit dangereuse et difficile : « Car si c'est pour la vaillance des ennemis que « nos gens y ont esté tant de fois desfaicts, elle est « dangereuse pour avoir à combattre contre de tels « ennemis : et si ç'a esté par la faute et laschetté de nos « gens, elle l'est encore, pour avoir à combattre avec « de si lasches amis ».

Estant arrivé au camp, il y trouva un grand desordre, grande dissolution, superstition, et grande superfluité de toutes choses : si en bannit et chassa incontinent toutes sortes de devins et de diseurs de bonne adventure, tous sacrificateurs, et tous macquereaux tenants bordeaux publiques, et commanda que chascun renvoyast chez soy toute autre sorte de vaisselle et d'utensiles, sinon la marmite à faire cuire la chair, la broche, et le pot à boire, de terre : de couppes ou de flaccons d'argent ne permeit que lon en peust retenir pesant plus de deux livres. Il defendit de se baigner et estuver, et s'il y en avoit qui se voulussent oindre, qu'ils se frottassent eux mesmes, et que c'estoient les bestes qui n'ont point de mains, qui avoient besoing d'hommes qui les frottassent. Il ordonna aussi que lon disnast tout debout sans manger viande chaulde, mais que pour soupper, on s'asseist qui voudroit, sans y manger autre chose que du

pain avec quelque potage lié, et un simple mets de chair boulie ou rostie, et luy mesme alloit vestu d'une cappe noire bouclée par devant, disant qu'il portoit le deuil de la honte de son armée.

Il trouva que un colonnel de gens de pied, nommé Memmius, faisoit porter après luy sur ses sommiers des couppes et vases à boire, enrichis de pierreries, et d'ouvrage de Thericles (1), si luy dit, « Tu t'es « rendu pour trente jours inutile à moy et à ton païs, « estant tel, et pour toute ta vie à toy mesme, t'ac- « coustumant à si superflues delices ».

Un autre luy monstroit sa rondelle (2) fort bien et richement ornée, auquel il respondit : « Voylà une « belle rondelle, mon amy, mais il faut qu'un sou- « dard Romain mette plus son esperance en sa main « droitte, que non pas en sa gauche ».

Un autre ayant chargé sur ses espaules un faisceau des pallis dont on remparoit le camp, se plaignoit qu'il estoit trop chargé : c'est bien employé, dit-il, pource que tu te fies plus en ces pallis, que tu ne fais en ton espée.

Voyant les ennemis Numantins desesperez, il ne voulut pas incontinent les aller combattre, ains tira la chose en quelque longueur, disant qu'il achettoit avec le temps la seureté des affaires, pource que le bon capitaine doit faire comme le sage medecin, qui ne vient jamais à l'extreme remede de coupper la partie avec le fer, sinon à l'extremité, après que

(1) Grec, et des vases thériciéens. (2) Sorte de bouclier.

tous autres moyens de medecine luy defaillent, toutefois ayant espié son occasion, il donna la battaille à ceux de Numance et les desfeït : quoy voyans les vieillards dirent injure à leurs gens, de ce qu'ils s'estoient ainsi laissez battre par ceux qu'ils avoient battus tant de fois : mais il y en eut un qui leur respondit, « Les moutons sont bien les mesmes qu'ils « estoient par cy devant, mais ils ont un autre ber- « ger ».

Après avoir pris la ville de Numance, et avoir entré en triumphe dedans Rome pour la deuxieme fois, il tomba en different grand à l'encontre de Caius Gracchus, pour la cause du senat, et des alliez et confederez : dequoy le commun peuple estant indigné contre luy, feit bruit et le siffla pour le faire descendre de la tribune aux harengues, ainsi comme il leur cuyda faire ses remonstrances : mais il leur dit, « Jamais la clameur de tout un camp en armes « ne m'estonna, tant s'en fault que la crierie d'une « tourbe de gens ramassez me puisse troubler, à qui « je sçay que l'Italie n'est point mere, mais maras- « tre ». Et comme ce Caius Gracchus criast tout haut, qu'il le falloit tuer comme un tyran : « Ils ont raison « de me vouloir faire mourir ceux qui font la guerre « à leur propre païs, car ils sçavent bien que Rome « ne peult tomber tant que Scipion sera debout, ny « Scipion vivre quand Rome sera abbattue ».

XI. Cecilius Metellus deliberant comme il pourroit faire seurement ses approches devant une place forte, comme un centenier luy dist, « En perdant seulement

« dix hommes tu l'emporteras : » il luy demanda, « S'il vouloit estre l'un de ces dix ».

Et comme un autre colonnel de gens de pied encore jeune d'aage luy demandast ce qu'il vouloit faire : « Si je pensois, dit-il, que ma chemise le sçeust, je la « despouillerois tout à ceste heure pour la mettre de« dans le feu ».

Il avoit esté contraire à Scipion durant sa vie, mais quand il fut mort il en eut regret, et commanda à ses enfans qu'ils allassent mettre leurs espaules soubs le lict pour le porter à son enterrement, disant qu'il rendoit graces aux dieux, de ce que Scipion avoit esté né à Rome, et non pas ailleurs.

XII. Caius Marius estant venu de fort bas lieu au maniement des affaires, par le moyen des armes, demanda l'office d'ædilité grande : et sentant qu'il n'y faisoit pas bon, au mesme jour passa à demander et poursuyvre la petite : et neantmoins encore qu'il fust deboutté de toutes les deux, si ne perdit il point l'esperance de se veoir un jour le premier des Romains.

Ayant des varices qui sont des venes eslargies en l'une et en l'autre cuisse, il les bailla à coupper au chirurgien sans estre lié, et endura toute l'operation du chirurgien, sans souspirer ny froncer les sourcils : mais comme le medecin ayant fait à une cuisse passast à l'autre, il ne la luy voulut pas donner, disant que la cure de tel mal ne meritoit pas que lon en endurast de si griefves douleurs.

Il avoit un neveu appellé Lucius qui au second consulat de son oncle voulut forcer un beau jeune

fils (1), qui ne faisoit lors que commancer à porter les armes soubs sa charge. Ce jeune homme le tua tout roide : et comme plusieurs l'accusassent de ce meurtre, il confessa franchement qu'il avoit voirement fait mourir son capitaine, et en dit et declara la cause tout publiquement. Marius, le faict entendu, se feit apporter une des couronnes que lon avoit accoustumé de donner à ceux qui faisoient quelque bel acte de prouësse à la guerre, et la posa luy mesme de sa propre main sur la teste du jeune homme.

Estant campé assez près du camp des Teutons, en lieu où il y avoit bien peu d'eau, comme ses soudards se plaignissent qu'ils mouroient de soif, il leur monstra une riviere non gueres loing, qui couloit au long du camp des ennemis : c'est là, dit-il, qu'il faut que vous alliez achetter à boire au prix de vostre sang, si vous en voulez avoir : les soudards luy respondirent, qu'il les y menast donc, ce pendant que leur sang estoit encore liquide, et qu'il n'attendist pas qu'il fust du tout sec et caillé de soif.

Du temps de la guerre des Cimbres il donna tout à un coup droict de bourgeoisie Romaine à mille hommes de Camerin (2), qui avoient fort bien servy en ceste guerre, chose qui estoit contre toutes loix : et comme quelques uns le reprissent de ce qu'il avoit ainsi transgressé les loix, il leur respondit, « Qu'il

(1) Il s'appeloit Trébonius. On ne peut deviner pourquoi Amyot a supprimé ce nom assez intéressant, et que Plutarque n'a point omis.

(2) Voyez sa Vie, chap. XLVIII.

« n'avoit peu entendre ce que disoient les loix, pour « le grand bruit des armes ».

Et du temps de la guerre Sociale, se voyant enfermer de trenchées tout à l'entour, et assieger, il eut patience, attendant tousjours son occasion : et comme (1) Pompeius Silo (2) capitaine general des ennemis luy dit, « Marius si tu es si grand capitaine « que lon dit, sors dehors de ton camp et me viens « combattre » : « Mais toy, dit-il, si tu es si grand ca- « pitaine que tu penses, contrains moy malgré que « j'en aye de sortir pour t'aller combattre ».

XIII. Catulus Luctatius en la guerre Cimbrique estant campé au long du fleuve d'Athesis, et voyans les Romains que les Barbares s'efforçoient de passer l'eau, ils delogerent, quelque remonstrance que leur capitaine leur sçeust faire : et quand il veit qu'il ne les pouvoit autrement arrester, luy mesme se meit entre les premiers qui fuyoient, à fin qu'il ne semblast point qu'ils fuyssent devant leurs ennemis, mais qu'ils suyvissent leur capitaine.

XIV. Sylla surnommé l'heureux, entre ses prosperitez en comptoit deux pour les plus grandes, l'une qu'il avoit eu bonne amitié avec Metellus Pius : l'autre, qu'il n'avoit pas destruit la ville d'Athenes, ains l'avoit preservée de ruine.

XV. Caius Popillius fut envoyé devers le roy An-

(1) Pompedius. *C.*
(2) V. la Vie de Marius, ch. LIX.

tiochus (1) portant une lettre du sènat, par lequel on luy mandoit, qu'il eust à retirer son armée d'Ægypte, et de ne point s'attribuer et usurper le royaume qui appartenoit aux enfans de Ptolomeus orphelins. Antiochus le voyant venir devers luy à travers son camp, le salüa de tout loing : Popillius sans le resaluër luy bailla sa lettre : laquelle Antiochus leut, et après l'avoir leuë respondit, qu'il delibereroit sur ce que le senat luy mandoit, et puis qu'il luy feroit response: Popillius adonc luy feit un cercle autour de luy avec une baguette qu'il tenoit en la main, en luy disant : « Delibere doncques, dit-il, avant que sortir de ce « cercle, et m'en fais response ». Toute l'assistance s'estonna merveilleusement de l'asseurance et hardiesse de cest homme. Et Antiochus sur le champ luy respondit, qu'il feroit doncques ce qu'il plairoit aux Romains : et adonc Popillius le salüa amiablement, et l'embrassa.

XVI. Lucullus en Armenie s'en alloit avec dix mille hommes de pied, et mille de cheval, trouver le roy Tygrane, qui avoit cent cinquante mille hommes de guerre, pour luy donner la battaille, et estoit le sixiesme jour d'octobre, auquel l'armée Romaine, qui estoit soubs un Scipion (2), avoit esté desfaicte par les Cimbres. Et comme quelqu'un luy dist, que

(1) L'an de Rome 586. C'est Antiochus Épiphane, ou l'Illustre, roi de Syrie; et les rois d'Égypte, Philométor et Évergète.

(2) C'est Cæpion, qui fut battu par les Cimbres, l'an de Rome 649.

les Romains abominoient et redoubtoient fort ce jour là : « C'est pourquoy, dit il, il nous fault au-« jourd'huy combattre vertueusement et courageu-« sement, à celle fin que nous rendions ceste journée, « que les Romains tiennent pour triste et malencon-« treuse, joyeuse et heureuse ».

Et comme les Romains redoubtassent principalement les hommes d'armes Armeniens, estans armez de toutes pieces, il leur dit, qu'ils ne s'en donnassent point d'ennuy, « Pour ce que je vous asseure que « vous aurez plus de peine à les despouiller, que « vous n'aurez à les tuer ». Et montant le premier dessus une motte, après avoir de là un peu consideré la contenance des Barbares qui branloient, il s'escria tout hault : « Compagnons, ils sont à nous », et de faict, s'estans d'eux mesmes mis en route, sans que personne eust hardiesse d'attendre, il les chassa tellement, qu'il en tua sur le champ jusques à bien cent mille, sans y perdre des siens que cinq tant seulement.

XVII. Cneius Pompeius (1) surnommé le grand fut autant aimé des Romains, comme son pere avoit esté haï : et estant encore fort jeune, il se joignit à la faction de Sylla, et sans avoir office quelconque de la chose publique, ny estre du senat, il leva grand nombre de gens de guerre de tous costez d'Italie : et comme Sylla l'appellast à soy, il dit, qu'il ne meneroit point ses gens à son capitaine, qu'ils n'eussent pre-

(1) Né le 30 septembre, l'an de Rome 648.

mierement fait quelque destrousse, et quelque desfaicte avec effusion du sang des ennemis : et de faict il n'y alla point que premierement il n'eust desfait en plusieurs rencontres plusieurs chefs des ennemis.

Depuis estant envoyé par Sylla pour gouverneur en la Sicile, entendant que ses gens s'escartans de la trouppe, alloient robant, forceant et pillant par tout le chemin, il feit mourir ceux qui se desbandoient sans congé, et qui alloient courir çà et là : mais à ceux qui alloient par son commandement en quelque commission qu'il leur bailloit, il leur seelloit leurs espées avec son cachet.

Il fut sur le poinct de faire passer au fil de l'espée tous les Mamertins entierement, d'autant qu'ils avoient tenu et suivy le party contraire à Sylla. Mais Stennius (1) un des habitants de ceux qui avoient accoustumé de prescher et mener le peuple par leurs harengues, luy dit, « Qu'il ne feroit pas bien si pour « un seul coulpable, il en faisoit mourir plusieurs in« nocents, et que c'estoit luy seul qui avoit esté cause « de tout le mal, ayant induit par persuasion ses « amis, et par force ses ennemis à prendre et suivre « le party de Marius ». Pompeius esmerveillé de ceste remonstrance dit, qu'il pardonnoit aux Mamertins, s'ils s'estoient laissez mener et persuader à un tel personnage, qui avoit plus cher le salut de son païs que sa vie propre, et de faict il absolut la ville toute, et Stennius mesme.

(1) Voyez les Préceptes d'administration, où il est nommé Sthénon, chap. LXI.

Depuis estant passé en Afrique contre Domitius, et y ayant gaigné une grosse battaille, comme ses soudards le saluassent empereur, qui est à dire souverain capitaine general, il leur dit, qu'il ne receyroit point cest honneur tant que le rempar du camp des ennemis seroit debout: et adonc eux s'en courants tout de ce pas, encore qu'il feist une grosse pluye, allerent abbattre la pallissade, et saccager le camp des ennemis.

A son retour Sylla luy feit de grandes caresses et beaucoup d'honneur, et entre autres fut le premier qui l'appella Magnus: toutefois comme il se deliberast d'entrer en triomphe dedans Rome, Sylla l'en voulut empescher, alleguant pour sa raison, qu'il n'estoit pas encore receu au senat. Pompeius se tournant devers les assistans: « Il semble, dit-il, que « Sylla ignore qu'il y a plus d'hommes qui adorent le « soleil levant, que le soleil couchant »: quoy entendant Sylla, s'escria: « Et bien de par dieu, qu'il triom- « phe donc, s'il en a tant d'envie ». Toutefois encore luy faisoient empeschement Servilius homme de dignité senatoriale, qui s'en courrouceoit, et plusieurs de ses soudards mesmes s'opposoient à son triomphe, s'ils n'avoient quelques presents qu'ils pretendoient leur estre deuz: mais Pompeius dit hault et clair, « Qu'il « quitteroit plus tost là triomphe et tout, que de se « soubmettre à les caresser ne flatter »: et adonc Servilius luy dit, « A cela voy-je maintenant, Pompeius, « que tu es grand veritablement, et digne de triom- « phe ».

Estant la coustume à Rome que les chevaliers, après avoir esté à la guerre le temps prefix et ordonné par les loix, amenassent leur cheval sur la place devant les deux reformateurs des meurs, que lon appelle les censeurs, et racontassent là publiquement les guerres où ils se seroient trouvez, et les capitaines soubs lesquels ils auroient porté les armes, à fin que, selon leurs merites ils en fussent ou louez ou blasmez: Pompeius estant consul amena luy mesme son cheval par la bride devant les censeurs, qui pour lors estoient Gellius et Lentulus : et comme eux suivant l'ordonnance luy demandassent, « S'il avoit esté à la guerre « autant d'années comme il estoit requis par les loix » : « Ouy, respondit-il, et tousjours sous moy mesme « capitaine ».

Estant en Espaigne saisy des papiers de Sertorius, entre lesquels y avoit plusieurs lettres missives des principaux du senat, qui appelloient Sertorius à Rome pour y remuer encore quelque nouveau mesnage, il les meit toutes au feu, donnant à ceux qui avoient eu mauvaise volonté, moyen de se repentir et de se corriger.

Phraates roy des Parthes, envoya devers luy le prier de ne passer point la riviere d'Euphrates, et faire que ce fust la borne d'entre luy et eux : mais plus tost, dit-il, sera-ce la justice qui sera la borne d'entre les Parthes et les Romains.

Lucius Lucullus après estre retourné de ses guerres et conquestes s'abandonna debordeement aux voluptez et à vivre sumptueusement, reprenant Pom-

peius de ce qu'il appetoit tousjours de plus en plus à avoir de grandes charges plus que son aage ne portoit : à quoy Pompeius respondoit, « Qu'il estoit plus « hors d'aage à un vieillard s'abandonner aux delices « et voluptez, que de vaquer aux charges de la chose « publique ».

Un jour qu'il estoit malade, les medecins luy ordonnerent qu'il mangeast d'une grive : on en chercha en plusieurs lieux, et n'en peut on trouver, pour ce que ce n'estoit pas en leur saison : mais il y eut quelqu'un qui dit que lon en pourroit recouvrer chez Lucullus, là où lon en nourrissoit tout le long de l'année. « Et quoy, dit-il, si Lucullus donc n'estoit friand et « delicat, Pompeius ne vivroit-il pas » ? et laissant là l'ordonnance de son medecin, il se feit apprester de ce que lon peult trouver par tout ordinairement.

Pour une grande famine et disette de bleds qui advint à Rome, il fut eleu en apparence de parole provoyeur general, ou superintendant des vivres, mais en effect de pouvoir, seigneur de la mer et de la terre : à l'occasion dequoy il alla en Afrique, en Sardaigne et en Sicile : là où ayant fait grand amas de bleds, il s'en vouloit vistement retourner à Rome : mais une grosse tourmente se leva, tellement que les pilotes et mariniers mesmes craignoient fort de se mettre en mer et de faire voile : mais luy s'embarquant le premier, et commandant de lever l'ancre, dit tout hault, « Il est necessaire d'aller, et non pas necessaire de vivre ».

Quand la querelle d'entre luy et Cæsar fut à plein

descouverte, il y eust un Marcellinus qui avoit esté avancé par luy, et s'estoit neanmoins depuis tourné du costé de Cæsar, qui en plein senat dit plusieurs choses à l'encontre de luy. Pompeius ne se peut tenir qu'il ne luy dist adonc : « N'as-tu point de honte Marcellinus, de mesdire ainsi publiquement de moy, « qui t'ay rendu eloquent, au lieu que tu estois muet : « et saoul, jusques à rendre ta gorge, là où tu mourois de faim au paravant » ?

A Caton qui le tansoit et reprenoit aigrement de ce qu'il ne l'avoit jamais voulu croire, quand il luy avoit predit par plusieurs fois que la puissance et l'augmentation de Cæsar, à quoy il tenoit la main, estoit au grand danger et prejudice de la chose publique, il respondit, « Tes conseils estoient plus prudents, et « les miens plus amiables ».

Et parlant de soy-mesme librement, il disoit, qu'il avoit eu toutes ses charges plus tost qu'il ne les avoit attendues, et les avoit quittées plus tost qu'on ne l'avoit attendu.

Après la battaille de Pharsale s'enfuyant en Ægypte, en voulant passer de sa galere en une petite barque de pescheur, que le roy luy avoit envoyée pour l'amener à bord : en se retournant devers sa femme et devers son fils, il ne leur dit autre chose sinon ces vers d'Euripide,

Qui en maison de prince entre, devient
Serf, quoy qu'il soit libre quand il y vient.

Estant passé en ceste barque, et luy ayant esté

donné un coup d'espée à travers le corps, il ne feit autre chose que souspirer une fois seulement et sans mot dire, ains s'affublant le visage, s'abandonna à tuer.

XVIII. Ciceron l'orateur estoit mocqué de quelques uns à cause de son nom (* qui signifie un pois chiche) à cause dequoy ses amis luy conseilloient de changer son nom : mais luy au contraire disoit, qu'il rendroit le nom des Cicerons plus illustre et plus renommé que ceux des Catons, des Catules, ne des Scaures : et faisant une offrande d'un vase d'argent aux dieux, il y feit bien engraver les lettres de ses deux premiers noms, mais pour le troisieme, il feit engraver la figure d'un pois chiche.

Il disoit que les orateurs qui crioient hault à pleine teste, pource qu'ils se sentoient foibles de suffisance, avoient recours au hault braire, ne plus ne moins que les boiteux montent sur des chevaux.

Verrès avoit un fils diffamé d'avoir abusé de son corps en la fleur de sa jeunesse, et neantmoins il disoit injure à Ciceron jusques à l'appeller impudique et paillard : Ciceron luy respondit, « Tu n'entens pas « que c'est à part en la maison à huys fermez, qu'il « fault tanser de cela ses enfans ».

Metellus Nepos luy dit un jour en debattant avec luy, « Tu as fait mourir plus de gens par ton tesmoi« gnage, que tu n'en as sauvé par ton bien dire » : « Je

* Ceci n'est pas dans le grec.

« croy bien, respondit il, car j'ay plus de foy que « d'eloquence ».

Ce mesme Metellus luy demandoit, qui estoit son pere, comme luy reprochant qu'il estoit homme neuf (1) : « Ta mere, dit il, a fait ceste response « bien plus mal aisée à toy », car la mere de Metellus estoit tenue pour femme impudique, et Metellus luy mesme homme leger et ecervellé, et se laissant aller à tous ses appetits.

Il avoit fait mettre dessus la sepulture d'un Diodotus qui avoit esté son maistre en retorique, la figure d'un corbeau de pierre : « Voilà, dit Ciceron, la re« compense telle qu'il luy falloit : car il luy a enseigné « à voler, et non pas à parler ».

Vatinius estoit un mauvais homme et son adversaire : il courut un bruit, qu'il estoit trespassé : depuis le bruit se trouva faulx : Perisse malement, dit « Ciceron, celuy qui a si malement menty ».

Il y avoit quelqu'un que lon souspeçonnoit estre natif d'Afrique, qui luy disoit, « Je ne t'entend point » : « Je m'en esbahy, dit il, veu que tu as les oreilles per« cées ».

Caius Popillius (2) vouloit estre tenu pour jurisconsulte encore qu'il n'y sceust rien, et qu'il fust au

(1) On appeloit à Rome hommes nouveaux ceux qui n'étant point de race patricienne parvenoient les premiers de leur famille aux charges qui donnoient entrée dans le sénat.

(2) On le trouvera appélé Publius Consta dans la Vie de Cicéron. D'autres écrivent Cotta, ou Cassius

demourant homme de lourd entendement. Il fut appellé en jugement pour porter tesmoignage de verité touchant quelque faict, duquel il respondit qu'il ne sçavoit rien : et Ciceron luy dit, « Tu penses à l'ad« venture que l'on t'interrogue du droict ».

Hortensius l'orateur qui plaidoit la cause de Verrès, avoit eu de luy pour son loyer une image de Sphinx, qui estoit d'argent : Ciceron luy ayant d'adventure jetté quelque parole ambiguë et obscure : « Je ne sçay, dit il, que cela veult dire quant à moy, « car je n'entends rien à soudre les ænigmes » : « Si « est-ce, dit Ciceron, que tu as le Sphinx en ta mai« son ».

Il rencontra quelque fois Voconius qui menoit quand et luy trois sienes filles, lesquelles estoient fort laides toutes trois : Il se prit à dire tout bas à ceux qu'il avoit autour de luy, « Cest homme cy a « semé ses enfans en despit du soleil ».

Faustus fils de Sylla se trouva à la fin tant endebté, qu'il fut contrainct d'exposer ses meubles en vente, et en feit mettre des affiches par les carrefours pour le notifier : « J'aime bien mieux ces affiches et pros« criptions icy, dit Ciceron, que celles de son pere ».

Cæsar et Pompeius estans entrez en aperte guerre l'un contre l'autre : « Je sçai bien, dit il, qui fuir, mais « je ne sçay à qui ».

Il reprenoit grandement Pompeius de ce qu'il avoit abandonné la ville de Rome, et qu'il avoit mieux aimé imiter en cela le gouvernement de Themistocles que celuy de Pericles, disant que les affaires de lors res-

sembloient plus au temps de Pericles qu'à celuy de Themistocles.

Il se retira du costé de Pompeius premierement, puis quand il y fut, il s'en repentit : et comme Pompeius luy demandast, là où il avoit laissé son gendre Pison : il luy respondit promptement, chez ton beau pere (1).

Quelqu'un estoit passé du camp de Cæsar en celuy de Pompeius, et disoit qu'il avoit eu si grande haste de venir, qu'il avoit laissé son cheval : « Tu as, luy « dit il, mieux prouveu à sauver la vie de ton cheval « que la tienne ».

A quelque autre qui venoit rapporter au camp de Pompeius, que les amis de Cæsar estoient tous tristes : « Mais dis tu qu'ils veuillent mal à Cæsar ».

Après la battaille de Pharsale perdue, Pompeius s'en estant desja fuy, il y eut un Nonius qui vint dire, qu'il ne se falloit point desesperer, et qu'ils avoient encore sept aigles, qui estoient les enseignes des legions : « Tes admonestemens, dit-il, seroient bons, « si nous avions la guerre contre les geays ».

Après que Cæsar victorieux fut venu au-dessus de tous ses affaires, et qu'il eut fait redresser avec honneur les statues de Pompeius, qui avoient esté abbatues, Ciceron dit, « Que Cæsar en relevant celles « de Pompeius avoit asseuré les siennes ».

Il estimoit tant l'honneur de bien dire, et y prenoit

(1) Pison avoit épousé Tullie, fille de Cicéron, et Pompée, Julie, fille de César.

si grand'peine, avec si grande ardeur d'affection, que ayant à plaider une cause devant les cent juges (1) seulement, estant escheut le jour de l'assignation, l'un de ses serfs, Eros, luy vint apporter la nouvelle que la cause estoit remise au lendemain : il en fut si aise, qu'il luy en donna liberté pour ceste bonne nouvelle.

XIX. Caius Cæsar, lors qu'il fuyoit la fureur de Sylla, estant encore fort jeune, il tomba entre les mains de quelques coursaires, qui luy demanderent de premiere arrivée quelque petite somme d'argent pour sa rençon : il se mocqua d'eux, qui ne sçavoient pas quel personnage ils avoient pris, et de luy mesme leur promeit de leur en payer deux fois autant qu'ils luy en avoient demandé : et estant par eux gardé soigneusement pendant qu'il avoit envoyé chercher et amasser argent pour leur bailler, il leur envoyoit faire commandement de se taire, et ne mener point de bruit pendant qu'il reposoit.

Et s'exercitant à escrire tant en prose que en vers durant qu'il estoit entre leurs mains, il leur recitoit après ce qu'il avoit composé : et s'il voyoit qu'ils ne le louassent pas assez à son gré, il les appelloit barbares et ignorans, et en riant les menassoit qu'il les feroit pendre, comme il feit bien tost après : car estant sa rençon venue, luy delivré de leurs mains assembla incontinent des vaisseaux et des hommes en la coste

(1) Le tribunal des Centumvirs, qui jugèoit de certaines causes particulières, comme des tutèles, testaments, etc.

de l'Asie, leur courut sus, et les ayant pris, les feit attacher en croix.

Estant de retour à Rome, et ayant entrepris la brigue du souverain pontificat à l'encontre de Catulus qui lors estoit le premier homme de Rome : ainsi comme sa mere le convoyoit jusques à la porte de son logis, il luy dit, « Ma mere vous aurez aujour-« d'huy votre fils souverain pontife, ou banny de la « ville de Rome ».

Il repudia sa femme Pompeia, pour le mauvais bruit qu'elle eut d'avoir forfaict à son honneur avec Clodius : et depuis Clodius ayant esté appellé en justice pour ce faict, il fut adjourné pour venir en jugement porter tesmoignage de verité : là où estant enquis par serment il dit, qu'il n'avoit jamais rien sçeu de mal de sa femme : et comme l'accusateur luy repliquast, « Et pourquoy l'as tu donc repudiée? « Pour « ce, dit-il, qu'il faut que la femme de Cæsar soit non-« seulement innocente et nette de crime, mais aussi « de souspeçon de crime ».

En lisant les faicts d'Alexandre le grand, les larmes luy vindrent aux yeux : et comme ses amis luy en demandassent la raison, il respondit : « A l'aage « où je suis, Alexandre avoit ja vaincu Darius, et je « n'ay encore rien faict ».

Ainsi comme il passoit par une meschante petite ville assise dedans les Alpes, ses familiers en jouant demandoient entre eux s'il y avoit point en ceste ville là des factions et des brigues entre les habitans à qui y seroit le premier : il s'arresta tout court, et

après avoir un peu pensé en luy-mesme : J'aimerois, dit-il, mieux estre icy le premier, que le second à Rome.

Les hautes et hazardeuses entreprises, il disoit qu'il les falloit executer, et non pas en consulter : et de fait quand il passa la riviere de Rubicon, qui separe la province de la Gaule de l'Italie, pour aller contre Pompeius, il dit, « Tout le dé soit jetté » : (* comme qui diroit, A tout perdre il n'y a qu'un coup perilleux.)

Et comme Pompeius s'en fut fuy de Rome vers la mer, et que Metellus qui avoit la superintendance du tresor public l'eust fermé, et le voulust empescher d'y prendre de l'argent, il le menassa de le tuer : dequoy Metellus monstrant semblant d'estre esbahy de son audace, « Non non, mon amy, dit-il, je veux que « tu sçaches qu'il m'est plus difficile de le dire, que « de le faire ».

Et pour ce que ses gens demouroient trop à passer la mer de Brinde à Duras (1) se jettant en un petit vaisseau sans que personne des siens en sçeust rien, il voulut traverser la mer, mais comme le vaisseau fust prest à estre submergé des vagues de la mer, il se descouvrit au pilote et luy dit hault, « Asseure toy et « te fie en la fortune, car saches que tu menes Cæsar ».

* Ceci n'est point dans le texte. C'est une asses mauvaise explication d'Amyot ; car le proverbe a le même sens que dans notre langue, le sort en est jeté, c'est-à-dire qu'on ne veut pas reculer, et qu'on est déterminé à pousser l'affaire à bout.

(2) Dyrrachium, aujourd'hui Durazzo.

Pour lors toutesfois il fut diverty et empesché de passer, tant par la tourmente qui se rengregea de plus en plus, comme aussi pource que les soudards accoururent de toutes parts qui se plaignirent à luy, et luy dirent qu'il leur faisoit tort d'attendre d'autres forces, comme s'il se deffioit d'eux.

Il y eut peu de temps après une grosse rencontre, en laquelle Pompeius eut du meilleur, mais il ne suivit pas sa pointe ains se retira en son camp : et lors Cæsar dit « La victoire estoit aujourd'huy à noz en- « nemis, mais leur chef ne l'a pas sçeu cognoistre ».

En la plaine de Pharsale, le jour de la battaille Pompeius ayant rengé son armée en ordonnance, commanda à ses gens qu'ils demourassent fermes en leurs places, et attendissent de pied quoy les ennemis : en quoy Cæsar depuis dit qu'il avoit lourdement failly, pource, dit-il, qu'il ostoit aux soudards la vehemence et violence du choc que leur donne l'eslancement de la course, outre l'ardeur de courage que ceste roideur là leur apporte.

Ayant desfait de premiere arrivée Pharnaces le roy de Pont, il escrivit à ses amis, « Je veins, je vey, je « vainquy ».

Après la desconfiture et fuitte de ceux qui estoient avec Scipion en Afrique, comme Caton se fust desfait luy-mesme, il dit : « Je te porte envie de ta mort Ca- « ton, pource que tu m'as envié l'honneur de t'avoir « sauvé la vie ».

Quelques uns avoient pour suspects Antonius et Dolabella, et si luy disoient qu'il s'en devoit prendre

garde : Il leur respondit, qu'il n'avoit point de deffiance de ceux là qui estoient ainsi bien coulorez et en bon point : mais bien, dit il, de ces pasles et maigres là, en monstrant Brutus et Cassius.

Un jour à sa table comme propos se fust emeu, quelle sorte de mort estoit la meilleure, il respondit soudain, « Celle dont on se deffie le moins. »

XX. Cæsar, celuy qui fut le premier surnommé Auguste estant encore en son adolescence, redemanda à Antonius environ deux millions (1) et quatre cents mille escus, qui après que Jules Cæsar eut esté tué, avoient esté transportez de sa maison en celle d'Antonius, voulant payer aux Romains ce que Cæsar leur avoit laissé par testament : car il avoit legué à chasque citoyen Romain par teste, septante et quinze drachmes d'argent, qui peuvent estre environ sept escus et demy. Antonius retenoit cest argent par devers luy, et respondoit au jeune Cæsar, qu'il se deportast de le redemander s'il estoit sage : quoy voyant l'autre, feit proclamer à vendre, et vendit de faict, tous ses biens patrimoniaux, dont il paya les legs aux Romains, et en acquit la bien-veuillance des citoyens à soy et la mal-veuillance à Antonius.

Rymetalces roy de la Thrace avoit laissé le party d'Antonius, et s'estoit tourné de son costé, mais il estoit importun à la table, par ce qu'il ne faisoit jamais autre chose que parler de ce grand service qu'il

(1) Grec, 25,000,000 de drachmes. La drachme vaut 15 s. 6 d. trois quarts de notre monnoie.

luy avoit fait, et luy reprocher son alliance, tellement qu'à un soupper, Cæsar beuvant à quelqu'un des autres roys qui estoient à la table, dit tout haut, « J'aime bien la trahison, mais je ne louë point les « traistres ».

Les Alexandrins après la prise de leur ville, s'attendoient bien de souffrir toute l'extremité de mal que lon peut faire au sac d'une ville prise par force : mais Cæsar montant sur la tribune aux harengues, et approchant de luy le philosophe Arius qui estoit son familier, natif d'Alexandrie, il dit, qu'il pardonnoit à la ville, premierement pour la grandeur et beauté d'icelle : secondement pour Alexandre le grand, qui en estoit fondateur : et tiercement pour l'amour d'Arius qui estoit son amy.

Estant adverty comme un sien serf nommé Eros qui faisoit ses affaires en Egypte, avoit achetté une caille qui battoit toutes les autres, et estoit invincible, et l'avoit fait rostir et mangée, il l'envoya querir, et l'interrogea pour sçavoir s'il estoit vray : et comme il luy eust confessé que ouy, il le feit crucifier au mat de sa navire.

Il meit en la Sicile Arius pour son agent et procureur au lieu d'un Theodorus : et y eut quelqu'un qui luy presenta un petit billet, où il y avoit escrit : « Le chauve Theodorus natif de Tarse, est un lar- « ron, non pas ? Que t'en semble » ? Ayant leu le billet, il ne feit qu'escrire au dessoubs, « Il le « semble ».

Tous les ans au jour de sa nativité il recevoit de

Mecænas l'un de ses plus familiers un present d'une couppe.

Athenodorus le philosophe estant fort vieil luy demanda congé de se pouvoir retirer en sa maison pour sa vieillesse. Il luy donna : mais en luy disant adieu. Athenodorus luy dit : « Quand tu te sentiras cour-« roucé, sire, ne dy ny ne fais rien, que premiere-« ment tu n'ayes recité les vingt et quatre lettres de « l'alphabet en toymesme ». Cæsar ayant ouy cest advertissement, le prit par la main et luy dit, J'ay encore affaire de ta presence : et le reteint encore tout un an, en luy disant,

Sans peril est le loyer de silence.

Entendant comme Alexandre le grand en l'aage de trente deux ans, ayant fait la plus part de ses conquestes estoit en peine de sçavoir ce qu'il feroit plus desormais, il dit, qu'il s'esbahissoit si Alexandre estimoit qu'il y eut moins d'affaire à bien ordonner, regir et conserver un grand empire, quand il est tout acquis, qu'à le conquerir.

Ayant faict la loy Julia des adulteres, par laquelle il est porté, comme lon doit faire le procès à ceux qui en sont attaincts, et comme lon doit punir ceux qui en sont convaincus : il advint qu'il se rua par impatience de cholere sur un jeune homme qui estoit accusé d'avoir commis adultere avec sa fille Julia, et le battit à coups de poing. Le jeune homme se prit à cryer, Tu as fait la loy, Cæsar, qui ordonne com-

ment il faut proceder contre les adulteres : il en fut si marry, et se repentit tant de ce qu'il en avoit faict, que de ce jour là il ne voulut point soupper.

Envoyant son népveu Caius en Armenie, il feit prieres aux dieux de l'accompagner de la bienveillance de tous envers Pompeius, de la hardiesse d'Alexandre le grand, et de sa bonne fortune de luy.

Il disoit qu'il laisseroit aux Romains en la succession de l'empire, un successeur qui n'avoit jamais consulté deux fois d'une chose, entendant de Tibere.

Voulant appaiser quelques jeunes gentilshommes Romains qui estoient en authorité de magistrat, et menoient un grand bruit devant luy : quand il veit que pour les premiers admonestements ils n'en faisoient rien, il leur dit à certes, « Escoutez vous autres jeunes gens, un vieillard que les vieillards ont « bien escouté quand il estoit jeune ».

Le peuple d'Athenes luy avoit faict quelque faute et desplaisir, il leur escrivit, « Je croy que vous n'ignorez pas que je suis mal content de vous, car « autrement je n'hyvernerois pas en ceste petite isle « d'Ægine ». Mais jamais depuis il ne leur en fit ny ne leur en dit pis.

L'un des accusateurs d'Eurycles, après avoir bien au long deduit contre luy en toute licence, sans aucun respect, tout ce qu'il voulut, finablement il se laissa aller jusques à dire un tel propos : « Et si ces « choses là ne te semblent grandes, Cæsar, com-

« mande luy qu'il me rende (1) le septieme de Thu-« cydide ». Cæsar offensé de son audace et impudence, commanda que lon le menast en prison : mais depuis estant adverty qu'il estoit demouré seul des descendans du capitaine Brasidas, il le renvoya querir, et après luy avoir fait un peu de remonstrances commanda que lon le laissast aller.

Piso bastissoit fort magnifiquement sa maison depuis les fondements jusques à la couverture : quoy voyant Cæsar, luy dit : « Tu me resjouis tout de te « veoir ainsi bastir, comme si Rome devoit estre d'é-« ternelle durée ».

(1) Récite le septième livre.

OBSERVATIONS.

SUR LES PRÉCEPTES DE MARIAGE.

CHAP. IV, page 6. Le grec dit : a de la paille, du bouillon blanc, des poils de lièvre. Les anciens tiroient de cette plante, que les Latins appellent Verbascum, une sorte de filasse ou d'étoupe apparemment, dont ils formoient les mèches de leurs lampes. On les trouve continuellement désignées dans les comédies d'Aristophane par le mot θρυαλλὶς, qu'Amyot a traduit ici par étoupes. Il est vrai qu'Hésychius au mot θριαλλὶς, qu'il faut écrire θρυαλλὶς, l'explique par le nom d'étoupe; mais c'est improprement, et par similitude avec le lin grossier, que les Doriens appeloient étoupe, selon Festus. Voyez les notes sur Hésychius au mot θριαλλίς.

Sur le Banquet des sept Sages.

CHAP. II, page 37. Corinthe étoit bâtie sur la partie méridionale de l'isthme qui portoit son nom, entre le golfe de Crissa à l'occident, et le golfe Saronique à l'orient. La ville ne touchoit à la mer ni d'un côté ni de l'autre; mais elle avoit pour port au nord-ouest un hameau nommé Léchée, voisin de la ville, à laquelle il étoit réuni par deux murailles qui bordoient le chemin intermédiaire. L'autre port au sud-est étoit le bourg de Cenchrées, éloigné de la ville de près de trois lieues. Ces deux ports avoient été ainsi appelés, selon Pausanias, des noms de Léchès et de Cenchréas, fils de Neptune.

CHAP. V. *Note d'Amyot*, page 40. Je ne sais pas sur quoi est fondée cette remarque d'Amyot. Je ne trouve rien de semblable dans aucun des historiens qui ont parlé de Pittacus. Car ce mot de Pittacus est bien rapporté par Simonide, Platon, Diogène Laërce, mais nullement comme ayant été prononcé dans une occasion où on voulut le mettre à la tête d'une armée. Nous avons

déja dit que Pittacus étoit de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos; né dans la trente-cinquième, et mort dans la cinquante-deuxième olympiade, âgé de plus de soixante-dix ans, selon Diogène Laërce, ou de plus de quatre-vingts, selon la correction de Meursius et de Ménage, d'autant plus vraisemblable que Lucien assure qu'il vécut cent ans. Il commença, selon le même Diogène, par chasser, avec le secours des frères d'Alcée, Malanchrus, tyran de Lesbos. Les services qu'il rendit ensuite à sa patrie, et l'éclat de ses vertus, engagèrent les Mitylénéens à le nommer Æsymnète, ce qu'Aristote définit un souverain électif. Ce fut dans la guerre contre la faction des exilés, à la tête desquels étoient Alcée et son frère Antimenide, que cette autorité lui fut déférée, selon le même Aristote. Il eut dans cette guerre tous les succès de la prudence et de la valeur. Alcée fut même, dit-on, son prisonnier; mais il lui rendit la liberté, et traita les vaincus avec beaucoup d'humanité, content, dit Valère Maxime, de leur avoir montré ce qu'il pouvoit. Il fit ensuite la guerre aux Athéniens, à l'occasion de la ville et du promontoire de Sigée, dont ceux-ci réclamoient la possession contre les Lesbiens, alors très puissants sur mer, et qui se prétendoient propriétaires de toute la Troade. Phrynon commandoit la flotte des Athéniens. Après divers succès de part et d'autre, les deux généraux en vinrent à un combat singulier, dans lequel Phrynon fut tué, Pittacus l'ayant enveloppé dans un filet qu'il avoit caché sous son bouclier, comme le raconte Polyen. La querelle entre les deux peuples fut néanmoins, dit-on, terminée par la médiation de Périandre, tyran de Corinthe, qui adjugea Sigée aux Athéniens, en prononçant que chaque parti garderoit ce qu'il cultivoit en ce moment. Pittacus déposa alors, malgré ses citoyens, la souveraine autorité qu'il avoit exercée pendant dix ans, et vécut encore dix ans simple particulier. Quoique je n'aie point de date précise à assigner à ces deux guerres, j'ai cru cependant devoir placer celle des exilés la première, d'après l'autorité d'Aristote, qui dit expressément, qu'il fut nommé par les Mitylénéens Æsymnète, dans la guerre contre les exilés, d'une part, et celle de Valère Maxime, de l'autre, qui atteste qu'il abdiqua la monarchie aussitôt après la guerre contre les Athéniens. Et en effet, puisque depuis son abdication il fut

toujours particulier, selon Diogène Laërce, il faut nécessairement que la guerre des exilés pour laquelle il fut nommé Æsymnète, suivant Aristote, et pendant laquelle au moins il commanda, suivant le témoignage universel, ait précédé celle des Athéniens. Maintenant, puisqu'il est mort dans la troisième année de la cinquante-deuxième olympiade, après dix ans de vie privée, il est clair que son abdication est de la première année de la cinquantième olympiade. Et, puisqu'il ne commanda en tout que dix ans, pendant lesquels il fit, selon Aristote et Valère Maxime, la guerre aux exilés, il faut encore que cette guerre soit placée entre la seconde année de la quarante-septième olympiade et la première année de la cinquantième, de manière cependant qu'elle précède la guerre contre les Athéniens, comme je crois l'avoir établi d'après les passages combinés d'Aristote et de Valère Maxime. Quant à ce qu'Hérodote dit de la médiation de Périandre, par rapport à la guerre des Athéniens, cela me paroît fort difficile à accorder avec les autorités, dont le père Corsini a conclu que la mort de Périandre devoit être fixée à la quarante-huitième olympiade. Mais j'attends sur cet objet les éclaircissements que M. Larcher nous donnera bientôt dans sa Chronologie d'Hérodote, tout prêt de déférer aux lumières d'un savant, sans comparaison plus versé que moi dans la connoissance de l'antiquité. Voyez Diogèn Laërce, à l'article Pittacus; Aristote, Polit. l. III, ch. 15; Valère Max. l. IV, ch. 1, Ext. 6; et l. VI, ch. 5, Ext. 1; Ælian. Var. Hist. l. III, ch. 17; et not. Polyæn. Strat. l. I, ch. 25; et Corsini, Fast Att. t. III, p. 48, 61, 85.

Chap. XXIV, page 57. « Mais toy, Æsope, qui as le sens d'en-« tendre les voix des corbeaux, voire des geais, tu n'entends pas « cependant la tienne propre, ny ta propre parole, etc. » Il y a dans le texte : *σὺ δὲ δεινὸς εἶ κοράκων ἐπαΐειν καὶ κολοιῶν, τῆς δὲ σοῦ φωνῆς οὐκ ἀκριϐῶς ἐξακούεις.* Je crois avec Reiske qu'il faut lire *τῆς δὲ τοῦ θεοῦ φωνῆς οὐκ ἀκριϐῶς ἐξακούεις.* Et il faut traduire : « Mais toy, « Æsope, qui as le sens d'entendre la voix des corbeaux, voire « des geais, tu n'entends pas le langage du dieu, car tu reputes, « que suivant luy, la ville soit très puissante, etc. » *C.*

Chap. XXIV, page 57. Le texte de Plutarque est extrêmement défiguré en cet endroit. Xylander, ni M. Reiske n'ont pas même entrepris de le rétablir; car on peut, ce me semble, apprécier à rien ce qu'en dit ce dernier savant. Avant de proposer la conjecture qui me paroîtroit pouvoir seule se concilier avec la phrase de Plutarque, il faut commencer par expliquer la traduction d'Amyot, dont je crois que le sens n'est pas facile à saisir. Les deux lois dont il s'agit ici se trouvent dans le recueil des lois attiques, par Samuel Petit, la première au l. vi, tit. 1. Il la rapporte d'après Plutarque, *In Amat.* Solon, dit-il, défendit aux esclaves d'aimer des jeunes gens, et leur permit de vivre avec des femmes, sans contracter de mariage, ce qui est clair par un passage que Petit rapporte, où celui que Démosthène défendoit prouve que sa nourrice n'est point esclave parcequ'elle est mariée. L'autre au l. iii, tit. 7. Qu'un esclave ne s'exerce point au gymnase et ne se frotte point à sec. Or ces deux expressions sont synonymes. On voit par un passage d'Eustathe, cité par Henri Étienne, que les anciens appeloient sueur sèche, celle qu'on se procure par des exercices violents, par opposition à celle que provoquent les bains et les étuves. Ils appeloient aussi onction sèche celle des athlètes, qui, après s'être frottés d'huile, se rouloient le corps dans la poussière, dont ils se couvroient sur-tout les mains, afin de pouvoir saisir sûrement leur adversaire. C'est pourquoi le Lexique rhétor. manuscr., cité dans les notes sur Hésychius, explique le mot grec, qui signifie à la lettre s'oindre à sec, par ceux-ci, user de poussière dans les gymnases. Il est donc évident que cette expression de la loi de Solon interdisoit aux esclaves l'entrée des gymnases, ou lieux d'exercices publics.

Maintenant voyons comment les anciens ont interprété ces deux lois, et commençons par celle-ci. Æschine, dans un passage du discours, *in Timarch.* cité par Samuel Petit, p. 300, dit en parlant de cette loi : elle n'ajoute pas : et que l'homme libre s'exerce dans les gymnases; car, en le défendant aux esclaves, elle y engage suffisamment les hommes libres, comme à un exercice honorable qui ne convient qu'à des hommes honnêtes. Et Plutarque, *in Solone*, p. 315, et *in Amator*, p. 10, édit. Reiske, donne précisément la même intention aux deux lois, en ajoutant dans le

dernier passage que cet amour des jeunes gens, où la volupté sensuelle n'avoit aucune part, ne pouvoit convenir à des esclaves. Or, en suivant la même idée, il me semble qu'il faudroit lire ainsi la phrase de Plutarque : *σὺ γὰρ οὔπω γέγραφας* ΜΗ ΕΛΕΥΘΕΡΟΥΣ, Η, *ὅ τι ὅμοιον, εἰνέτας μεθύειν*. Car tu n'as pas encore porté de loi pour défendre aux hommes libres, ou, ce qui revient au même, pour permettre aux esclaves de s'enivrer; comme tu en as porté une pour défendre aux esclaves l'amour des jeunes gens et les exercices gymnastiques; qui par cela seul recommande l'un et l'autre aux hommes libres.

Chap. XXIX, page 61. Il est question de ces jeux funèbres dans le poëme des Travaux d'Hésiode, v. 654, où il dit qu'il passa dans l'île d'Eubée pour concourir au prix qui y étoit proposé, et qu'il le remporta. C'est d'après ces vers que quelque sophiste, un peu plus ancien sans doute que Plutarque, a imaginé l'ouvrage connu sous le nom de *Homeri et Hesiodi certamen*, qui se trouve dans plusieurs éditions de ce poëte, et dans lequel on lui donne pour concurrent à ces jeux Homère, sur qui on lui fait remporter le prix. On croit que c'est à cet ouvrage que Plutarque fait allusion ici. *C.*

Chap. XXXVII, page 69. M. Reiske croit avec raison, ce me semble, que le texte est altéré en cet endroit; et qu'au lieu de la phrase qu'Amyot nous présente ici, il faudroit lire : que t'étant enivré l'année passée, car pour aujourd'hui, tu ne l'es pas, tu en demandas le prix et la couronne. Quant à ces mots : chez mon frère Libys, il les regarde comme une interpolation vicieuse, et je pense de même.

Chap. XXXIX, page 72. Je crois, avec M. Wyttembach, que ces vers d'Homère ont été mis à la marge par quelque lecteur, pour donner un exemple du mot *δαιδρὸν*, qu'Amyot a bien vu qu'il falloit rétablir, et qu'ils ont passé de la marge dans le texte, par l'inadvertance de quelque copiste; il faut donc le retrancher, et lire ensuite avec M. Wyttembach : *ἐπὶ δὲ ταῖς προποσεσιν αὐταῖς, ἔφη, πυνθάνομαι λέγειν τοὺς παλαιὲς εἰωθέναι. Καὶ δαιδρὸν τὸν οἶνον Ὅμηρος ἔφη; ὡς κρέως*

μερίδας, μέτρητον ἑκάστου πίνοντος καὶ μεταδιδόντος αὖ τῷ πλησίον. « Je « crois, dit Mnésiphile, que les anciens avoient coutume de faire « la conversation en buvant, et Homère dit que le vin étoit dis- « tribué DAITRON, c'est-à-dire comme la viande, chacun en buvoit « une certaine mesure et passoit ensuite la coupe à son voi- « sin. » *C.*

CHAP. XLI, page 72. Je n'ai point corrigé ce mot de Planétes, quoique je fusse tenté de le regarder comme une faute d'impression, et que la variation qu'on aperçoit ici dans les diverses éditions d'Amyot semble prouver qu'il y avoit un mot embarrassant pour les éditeurs. Et ce mot est celui de Planctes qui n'est que le nom grec francisé, dont la signification a quelque rapport à celui de Planéte, qui veut dire errant, et qu'Amyot pourroit bien avoir choisi, comme plus connu, pour exprimer la mobilité fabuleuse de ces rochers. Au surplus ce seroit une faute, parceque ce n'est pas leur mobilité seule que les Grecs ont voulu exprimer par cette dénomination, mais le mouvement qui les rapprochoit l'un de l'autre, de manière que rien ne pouvoit passer entre deux sans être saisi et brisé par leur concours subit, après lequel ils s'écartoient de nouveau. C'est par la même raison qu'on les appeloit Symplégades. Ce fut en observant ce mouvement alternatif que les Argonautes franchirent ce passage si dangereux. Lorsqu'ils furent près du détroit, ils lâchèrent une colombe qui, passant d'un vol rapide entre les deux rochers, excita leur rapprochement, et perdit même quelques plumes de sa queue; et les héros, saisissant l'instant alternatif de l'éloignement, passèrent aussitôt à la suite de l'oiseau, et en furent quittes pour radouber leur poupe un peu maltraitée par le retour rapide des rochers. Après quoi ils furent fixés et demeurèrent pour jamais immobiles; car c'étoit là la condition et le terme que le destin avoit prescrits à leur fluctuation. Ces rochers sont les deux petites îles Cyanées, situées à l'entrée du Pont-Euxin, tout près du Bosphore de Thrace, séparées l'une de l'autre par un bras de mer d'environ vingt stades, selon Strabon, c'est-à-dire un peu moins d'une lieue.

Homère, dans le douzième livre de l'Odyssée, a transporté

cette fable aux rochers de Charybde et de Scylla. C'est par là, dit-il, que passent les colombes qui vont porter l'ambroisie à Jupiter. Il y en a toujours une de saisie par les rochers; mais Jupiter en substitue sans cesse une nouvelle, afin que leur nombre soit toujours égal. Autre fable, qui est une allégorie des Pléïades, ou des sept étoiles appelées autrement Vergilies, qui sont placées entre la constellation du taureau et celle du bélier, et dont l'opinion ancienne étoit qu'on ne voyoit que six, soit qu'il y en eût une qui eût réellement disparu pendant quelque temps, soit que l'une des sept, à cause de son extrême petitesse, ne pût être aperçue par le commun des hommes. Leurs noms étoient Électre, Alcyone, Céloeno, Maia, Asteropé, Taygéte et Mérope; c'étoit celle-ci qui étoit regardée généralement comme invisible, parceque seule entre ses sœurs qui avoient épousé des dieux, elle avoit pris pour son mari un mortel, nommé Sisyphe.

Sur les Préceptes d'administration.

Chap. II, page 105. Ce passage, que Bern. Martin, dans ses *variæ Lectiones*, liv. 3, ch. 12, croit du poëte Alcée, a été omis par Xylander dans sa traduction, et M. Wyttembach ne l'y a pas rétabli. Il est, à la vérité, très corrompu, et la conjecture de Méziriac qu'il propose, ne le rend pas plus clair. Je crois que le sens en est à-peu-près ceci: « Séduits par le calme, ils se sont embarqués avec joie, pour s'amuser sur les ondes, et ils sont maintenant le jouet des flots. » Si M. Wyttembach le rétablit dans ses notes, j'aurai soin de faire part de ses corrections dans les additions. *C.*

Chap. XLVIII, page 153. Il y a dans le grec: « Lequel ayant vaincu non seulement la période, mais encore en plusieurs autres jeux ». Avoir vaincu la période, étoit avoir vaincu dans les quatre jeux principaux; savoir: les Olympiques, les Pythiques, les Neméens et les Isthmiques. Voy. *Festus Pompeius* au mot *perithodos*. Il y avoit outre cela des jeux publics dans beaucoup de villes, mais ils étoient moins célébres. *C.*

Chap. LXI, page 167. Darius, avant d'entrer en armes dans la Grèce, avoit envoyé des hérauts demander aux différents peuples qui l'habitoient la terre et l'eau, formule qui exprime une soumission universelle. Les Lacédémoniens et les Athéniens jettèrent les uns dans une fondrière (qui s'appeloit à Athènes le Barathre, à Sparte la Céade), les autres dans un puits, en leur disant d'y prendre la terre et l'eau pour la porter à leur roi. Depuis ce moment les Lacédémoniens ne pouvant obtenir de présages favorables d'aucun sacrifice, firent demander par une proclamation publique, s'il y avoit quelque citoyen qui voulût bien se dévouer à la mort, pour apaiser la colère de Talthybius, c'est-à-dire pour expier la violation du droit des gens en la personne des hérauts. Car Talthybius avoit été, comme on le voit dans Homère, le héraut d'Agamemnon, et il avoit un temple à Sparte, où sa famille étoit en possession héréditaire de la même fonction. Sperthiès, fils d'Aneristus, et Bulis, fils de Nicolaüs, tous deux d'une famille illustre et riche, s'offrirent à mourir pour délivrer leur patrie du fléau qui la troubloit. Ils partirent donc, et se rendirent auprès de Xerxès pour y subir la punition de représailles. Mais s'ils consentirent à mourir, on ne put les forcer de s'avilir, en adorant le roi à la manière du pays. Xerxès, étonné de leur générosité, leur déclara qu'il ne se rendroit pas coupable du crime qu'il reprochoit aux Lacédémoniens, et les renvoya libres dans leur pays. Hérodote, l. VII, pag. 424 et suiv.

Chap. LXXV, page 184. Épiménide, Crétois de la ville de Gnosse, ou, suivant Strabon, de celle de Phæstus, nom que d'autres écrivains donnent pour celui de son père, purifia la ville d'Athènes. Mais il est difficile de fixer cette époque d'une manière précise, dans la diversité des écrivains anciens ou modernes qui parlent de ce sage. Voici du moins le fait qui en fut l'occasion. Cylon, Athénien, homme d'une naissance illustre, gendre de Mégaclès, tyran de Mégare, ambitionnoit la tyrannie; il consulta l'oracle, qui lui ordonna de s'emparer de la citadelle d'Athènes, le jour de la grande fête de Jupiter. Ayant donc réuni des amis, et reçu quelques troupes de son beau-père, il se rendit maître de la citadelle pendant la célébration des jeux Olympiques, croyant,

dit Thucydide, l. I, avoir d'autant mieux expliqué l'oracle, qu'il avoit remporté à ces jeux le prix de la course, dans la trente-cinquième olympiade, selon Jules Afriquain, et n'ayant pas même pensé que le dieu voulût parler de la grande fête de Jupiter, célébrée dans l'Attique, et appelée *Diasia*. Cet évènement ayant troublé toute la ville, les citoyens accoururent en foule; la citadelle fut assiégée, et à la longue réduite à l'extrémité. Cylon s'enfuit, et s'évada. Ceux de sa faction se réfugièrent auprès d'un autel, en qualité de suppliants. Les capitaines athéniens les en firent sortir sous la promesse de leur conserver la vie; mais ils les tuèrent aussitôt qu'ils les eurent entre leurs mains, et quelques uns même d'entre eux au pied des autels des Euménides, qui étoient dans le voisinage. Cet évènement me paroît très probablement fixé par le père Corsini, à la quarante-deuxième ou quarante-troisième olympiade. Cette violation du serment et des autels ayant été quelque-temps après punie par divers fléaux, entre autres, par la peste, Épiménide alla à Athènes pour l'expier par des sacrifices et d'autres cérémonies religieuses. On ne peut, ce me semble, placer ce voyage plus tard que la quarante-sixième olympiade, puisque tous les écrivains sont d'accord qu'il vit alors, et même qu'il aida dans la composition de ses lois, Solon, qui partit d'Athènes pour un voyage de dix ans, immédiatement après l'établissement de sa législation, de la deuxième à la troisième année de la quarante-sixième olympiade. Jusqu'ici tout va assez bien; mais voici de quoi déranger tout. Platon, dans un passage du premier livre des lois, p. 780, édit. Francf., dit expressément qu'Épiménide séjourna à Athènes dix ans avant la guerre des Perses, lorsque les Athéniens craignant l'arrivée de leur flotte, il leur annonça qu'elle ne viendroit point avant dix ans, et que quand elle seroit arrivée, elle s'en retourneroit sans avoir rien fait. Meursius prétend qu'il faut lire dans ce passage de Platon 121 ans, au lieu de dix; et par là il rapporte le séjour d'Épiménide à Athènes, à la quarante-quatrième olympiade. Mais, 1° quelle flotte des Perses les Athéniens pouvoient-ils craindre alors? Cyrus n'est monté sur le trône de Perse, que la première année de la cinquante-cinquième olympiade. 2° Comment supposer qu'Épiménide eût prédit l'arrivée d'une flotte qui n'auroit lieu

que dans 121 ans? Supposons donc comme un point indubitable, que Platon parle ici de la flotte de Xerxès, battue à Salamine la première année de la soixante-quinzième olympiade; Darius avoit été vaincu à Marathon la troisième année de la soixante-douzième. L'intervalle est précisément de dix ans. Épiménide, arrivé à Athènes en ce moment, a bien pu conjecturer qu'il faudroit dix ans à Darius pour établir le nouvel armement contre la Grèce, dont il avoit commencé à s'occuper aussitôt après son retour dans la Perse. Voilà donc une autorité irréfragable. Platon, né la troisième année de la quatre-vingt-septième olympiade, n'a pu ignorer un fait aussi public et aussi récent; mais il est clair aussi que ce séjour d'Épiménide ne peut avoir rapport à l'affaire de Cylon, que nous avons placée à la quarante-sixième olympiade. Il y a plus de cent ans entre ces deux époques; qu'en conclure? Qu'il y a eu deux Épiménides, comme Dodwell le pense, ou que le même Épiménide a vécu cent cinquante ans environ? Et en effet, les historiens lui donnent une vie de cent cinquante-quatre, de cent cinquante-sept, ou même de deux cent quatre-vingt-dix-neuf ans, dont il passa cinquante ans dans un sommeil continuel. Le lecteur choisira, en rejetant ce qu'il y a d'évidemment fabuleux dans ces récits.

Il me reste à prévenir le lecteur contre quelques erreurs échappées au savant Corsini, relativement à ces objets. Premièrement, il entend du second voyage d'Épiménide, ce que Diogène Laërce a dit du premier; et pour cela, au lieu de la quarante-sixième olympiade qu'on lit dans son texte, il substitue par conjecture la soixante-treizième, en quoi il se trouve d'abord en contradiction avec lui-même. Car, si d'après lui Épiménide est venu à Athènes dix ans avant la bataille de Salamine, il est évident que son arrivée est de la troisième année de la soixante-douzième olympiade, et que par conséquent, Nicias, fils de Nicérate, qui alla le chercher en Crète, selon Diogène, seroit parti, non pas dans la soixante-treizième, mais dans la soixante-douzième olympiade. 2° Comment croire que ce Nicias soit le même général qui fut battu et tué en Sicile, la quatrième année de la quatre-vingt-onzième olympiade. Car en supposant qu'il n'eût eu que vingt ans lorsqu'il auroit entrepris ce voyage de Crète, au nom de la république d'Athènes, ce qui est

déja absurde, il se seroit trouvé avoir cent ans lorsqu'il commandoit les Athéniens en Sicile. Or, c'est une circonstance que Thucydide n'auroit certainement pas omise. Il me paroît donc probable que le Nicias dont parle Diogène à la quarante-sixième olympiade, est un autre personnage, et qu'il n'y a rien à changer dans son texte. 3° Enfin, après avoir établi (1) qu'Épiménide étoit à Athènes dans la soixante-douzième olympiade, il place, par un oubli inconcevable (2), l'époque de sa mort à la deuxième année de la soixante-dixième olympiade; tant nous avons lieu d'espérer l'indulgence de nos lecteurs pour les fautes que nous ne nous flattons pas d'éviter, puisqu'il en échappe de pareilles à des hommes si savants.

Chap. LXXVI, page 186. Il faut lire ce vers d'Empedocle ainsi

ἣ θέμις οὐ καλέουσιν, ὅμως ἐπίφημι καὶ αὐτός.

avec Méziriac, cité par M. Wyttembach. « J'appelle maintenant « honneurs, ce qui est ainsi nommé par la multitude, qui suivant « Empedocle, ne leur donne pas le nom qui leur convient, mais « cependant je l'emploie comme elle. Car les véritables honneurs, « et la faveur fondée sur la bienveillance et le souvenir des ser- « vices qu'il a rendus, ne doivent point être méprisés par l'homme « d'état. » *C.*

Chap. LXXVIII, page 188. Diodore de Sicile, au livre XIII, page 634, parle de ces mauvais traitements faits par les Italiens à la femme de Denys l'ancien dans le commencement de sa tyrannie, et du pillage de son palais. Mais il ne fait aucune mention des enfants de Denys, ni de mort, ni de cendres jetées dans la mer, et cela avec d'autant plus de raison, que Plutarque lui-même, au commencement de la Vie de Dion, attribuant ces outrages aux Syracusains, ne parle pas non plus des enfants de Denys; et quant à sa femme, qui étoit fille d'Hermocrate, il la fait mourir de sa propre main, outrée de désespoir des insultes et des infamies qu'elle avoit essuyées.

(1) Fast. Att. t. III, p. 72 et suiv. (2) *Ibid.* p. 135.

Chap. LXXXIV, page 194. On peut consulter sur le vent Cæcias les proverbes d'Erasme. Ce vent, disoit-on, attiroit les nuées, au lieu de les pousser. Il est inutile de chercher à développer les principes d'une opinion si ridicule; mais, puisque l'occasion s'en présente, je vais donner le tableau des vents, avec leurs noms grecs et latins.

Nord........	Aparctias, chez les Grecs. Septentrio, chez les Latins.
Nord-Est....	Cæcias. Aquilo, Boreas.
Est..........	Apeliotes. Subsolanus.
Sud-Est.. ...	Eurus. Vulturnus.
Sud..........	Notus. Auster.
Sud-Ouest....	Lips. Africus.
Ouest........	Zephyrus. Favonius.
Nord-Ouest...	Argestes. Corus ou Caurus.

Quoique cette division soit vraie, c'est-à-dire conforme aux expressions des anciens, et par conséquent suffisante pour les entendre, il faut convenir cependant qu'elle est un peu large; et peut-être quelqu'un desireroit-il des limites un peu plus étroites. Voici donc une autre division en douze vents, division ancienne, et rejetée par Pline, mais adoptée par Sénéque, au l. V, Quæst. Nat. ch. 16; et la voici d'après ses propres termes :

Le vent qui souffle de l'orient des équinoxes s'appelle Subsolanus; les Grecs le nomment Apheliotes. De l'orient d'hiver, Eurus, que nous appelons Vulturnus; de l'orient du solstice (d'été), Cæcias; de l'occident des équinoxes, Zephyrus ou Favonius; du couchant du solstice (d'été), Corus, que d'autres nomment Argestes. Mais je ne suis pas de cet avis, dit-il, parceque Corus est

violent, et ne porte que vers un côté, au lieu qu'Argestes est doux, et aussi favorable pour aller que pour revenir; du couchant d'hiver, Africus, que les Grecs appellent Lips. Du côté du nord à l'extrémité (orientale), Aquilon; au milieu Septentrion; à l'autre extrémité (occidentale), Thrascias. Du côté du midi, Euronotus (vers l'orient); ensuite (au milieu), Notus, que les Latins appellent Auster; ensuite (sur le couchant), Libonotus.

Chap. LXXXVI, page 197. Il falloit traduire Cothurne, car c'est ainsi qu'il fut surnommé, à cause de la légèreté et inconstance de son caractère, c'est-à-dire à cause de la souplesse avec laquelle il savoit s'accommoder aux circonstances, des manèges qu'il employoit pour se rendre agréable aux factions opposées dans la république, et de sa facilité à passer d'un parti dans l'autre, selon ses intérêts; parceque le cothurne, dit le Scholiaste d'Aristophane, est la chaussure des hommes et des femmes, ou parceque le cothurne, selon Xénophon, se chaussoit également bien aux deux pieds. Il étoit, selon Suidas, de Céa, Céos ou Cos, comme Pline nous apprend qu'elle étoit appelée par quelques uns, île voisine de l'Eubée, et qu'il faut distinguer de Cos, patrie d'Hippocrate. Le Scholiaste d'Aristophane dit qu'il passoit en effet pour être de Céos, mais qu'il étoit véritablement de Chio. Aristophane dit: non de Chio, mais de Céos. Mais c'est une allusion à une sorte de jeu, où le coup d'un s'appeloit le coup de Chio, et celui de six le coup de Céos. Il fut disciple du rhéteur Prodicus, et maître d'Isocrate, selon le même Scholiaste (*in Ran.* p. 139, édit. Kust.). Adopté par Agnon, il devint citoyen d'Athènes, et commanda une galère en qualité de triérarque au combat d'Arginuse, dont on a parlé dans la Vie de Lysandre. On le voit dans le huitième livre de Thucydide jouer un grand rôle parmi la faction des quatre cents, qui opprimèrent la liberté d'Athènes pendant la guerre du Péloponnèse; devenu l'un des tyrans connus sous le nom des trente tyrans après la prise d'Athènes, comme on le voit au second livre des Hellèniques de Xénophon, qui les nomme tous, p. 270, il finit, dit le Scholiaste d'Aristophane à l'endroit cité ci-dessus, d'une manière digne de sa vie, ayant été condamné à prendre de la ciguë par ces mêmes

trente tyrans, sur l'accusation de son collègue Critias, ainsi que le raconte Xénophon au même livre, p. 272 et suiv.

Sur le Traité du vieillard considéré par rapport à l'administration.

Chap. IV, page 211. Amyot a attribué à l'Oracle, ce que Plutarque ne lui fait point dire. Il faut traduire : « *Quelqu'un qui le* « *reprendroit, pourroit lui dire ce mot de la Pythie*, tu viens trop « tard. *C'est trop tard en effet pour rechercher des charges, et se* « *mettre à diriger le peuple.* Tu vas à une heure indue, frapper à « la porte du Prétoire, et tu fais comme celui qui vient mal-adroi- « tement au milieu de la nuit pour assister à un festin, ou pour « demander l'hospitalité ». *C.*

Chap. V, page 212. Il n'y a point de lacune ici, le passage est corrompu, et il faut le rétablir ainsi d'après les conjectures de M. Wyttembach. *Οὐ γὰρ τοσοῦτον ἔνδεια τόλμης, ὅσον ἀήθεια τριβῆς ποιεῖ τροπαίκ ἱστᾶναι στρατηγόν.* « Ce n'est pas tant en effet, par faute « de courage, que par le peu d'habitude qu'ils ont de la fatigue, « que les généraux se voient privés de la victoire. » *C.*

Chap. X, page 216. M. Taylor, et après lui M. Reiske ont observé avec raison que la mémoire de Plutarque avoit été en défaut ici, et qu'il y avoit confondu deux passeges de Démosthène dans l'oraison contre Midias, dans l'un desquels il est dit que Midias avoit apporté en effet des bois et des bestiaux dans le vaisseau qu'il commandoit, mais qui n'étoit pas le Paralus, et l'autre où il est dit qu'il étoit chargé de l'entretien du vaisseau qui portoit ce nom. Le premier de ces passages se trouve page 116, et le second page 120, édit. de Taylor.

Chap. XVI, page 221. Thésée, en partant de l'île de Crète, étoit descendu à Délos pour y offrir un sacrifice à Apollon, ainsi que Plutarque le raconte dans sa vie, ch. XXV. Il y célébra même, dit-on, pour la première fois, des jeux dont le prix fut une branche de palmier, dit encore Plutarque au même endroit. Lorsqu'il

fut arrivé à Athènes, le peuple par reconnoissance ordonna que le vaisseau sur lequel il étoit revenu, et qui avoit trente rames, seroit conservé à perpétuité. Depuis cette époque, il le fut en effet de la manière que Plutarque expose ici, jusqu'au temps de Démétrius de Phalère, ainsi qu'il le dit dans la même Vie de Thésée, ch. XXVI, et tous les ans au mois attique Thargélion, ce vaisseau portoit à Délos les députés d'Athènes pour y aller célébrer l'anniversaire de ce premier sacrifice. Pendant tout le temps du voyage, il n'étoit permis à Athènes de faire mourir personne, ce qui prolongea la vie de Socrate de trente jours, sa sentence ayant été prononcée la veille du départ du vaisseau Déliaque. Cette fête s'appeloit Délienne, mais elle étoit, comme on vient de le dire, annuelle, et doit être distinguée de la fête Délienne, instituée par les Athéniens après la purification de Délos, la troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, pour être célébrée de cinq ans en cinq ans, c'est-à-dire après quatre ans révolus, comme les jeux Olympiques.

Il y avoit de même à Athènes d'autres vaisseaux destinés principalement à certains usages, tels que le vaisseau Salaminien, le Paralus dont nous avons parlé un peu plus haut, etc. Mais ce seroit mal à propos qu'on se persuaderoit d'après un passage de Plutarque, sur le Paralus, qu'il m'est échappé de relever en son lieu, que la destination de ces vaisseaux, si on en excepte le Déliaque, fût absolument restreinte à telles ou telles commissions, puisque dans le combat naval donné auprès de Corcyre, la cinquième année de la guerre du Péloponnèse, entre les Athéniens et les Corcyréens d'une part, et les Péloponésiens de l'autre; on voit le vaisseau Salaminien et le Paralus combattants au nombre des vaisseaux athéniens. Voyez Thucydide, l. 3, p. 108, Xénophon, Memorabl. page 475, et Corsini, Fast. Att. tome II, page 320.

Chap. XVII, page 222. On trouvera plus bas, ch. XXVII, p. 257, un Lampon désigné comme un homme qui a passé toute sa vie dans le négoce; et je pense avec M. Reiske que c'est le même personnage. Thémistius le nomme Lampès, ce qui confirme la leçon qui présente en cet endroit Lampis. Il le désigne comme

un homme qui faisoit le commerce de mer, Or. 4, p. 129, et le donne pour citoyen de l'île d'Égine. C'est donc le même dont il est parlé si souvent dans le discours de Démosthène contre Phormion; c'est-à-dire ce Lampis que le commerce maritime avoit rendu le plus riche des Grecs, et à qui les Éginètes avoient donné le droit de bourgeoisie.

Chap. XXXVIII, page 240. Nous avons parlé à l'article de Théramène, de Prodicus, sophiste de l'île de Céa ou Céos, Philétas, poëte, dont parle Élien, l. IX, ch. 14, étoit de l'île de Cos. Il vivoit, selon Suidas, sous les règnes de Philippe, d'Alexandre, de Ptolémée, fils de Lagus, et fut précepteur de Philadelphe, fils de ce dernier. Vossius (*de Hist. Gr.*) conjecture avec beaucoup de vraisemblance que c'est le même dont Athénée cite l'Histoire Attique en onze livres; il étoit véritablement, dit Élien, d'une maigreur extrême, et mourut enfin de consomption en cherchant la solution d'une subtilité sophistique nommée Pseudomène, mot grec qui signifie trompeur ou mensonger, parcequ'on prenoit pour type dans les écoles cette question : un homme qui dit qu'il ment, ment-il en effet? car si vous répondez que non, il a menti effectivement selon votre réponse, puisqu'il avoit dit qu'il mentoit; et si vous dites que oui, il se trouve qu'il n'a pas menti, puisqu'il vous l'avoit dit. Voyez Ménage sur Diogène Laërce, l. II, n° 108.

Chap. LXIII, page 245. Il ne s'agit point ici du labour, mais d'une sorte d'exercice gymnastique, qui se pratiquoit avec le hoyau. Quant aux plombées à sauter, Amyot a suivi le sentiment de Budée, qui a regardé le mot grec qu'on lit ici, comme signifiant un bâton plombé par les deux extrémités, que les sauteurs tenoient dans leurs mains, selon lui, pour conserver l'équilibre, comme on voit ici les gens qui dansent sur la corde. Mais le passage de Galien, cité par Henri Étienne, au mot ἁλτῆρες, dit clairement que c'étoient des poids de pierre, ou de métal garnis d'un anneau pour pouvoir être plus commodément soulevés, comme ceux qu'on met dans nos grosses balances. On les plaçoit devant soi, l'un à droite, l'autre à gauche, en sorte qu'ils fussent écartés

de la longueur d'une brasse, après quoi il falloit se baisser et les ramasser en croisant les mains, en sorte que la main droite relevât celui qui étoit à gauche, et la gauche celui qui étoit à droite, et les remettre à leur place en décrivant avec les mains une ligne circulaire, et cela sans que les pieds variassent, ni que le corps chancelât.

Chap. LVI, page 259. Ce passage de Plutarque est copié mot à mot du cinquième livre de Thucydide. Si Amyot s'en étoit douté, il auroit reconnu aisément la faute qui se trouve ici dans le texte, et au lieu de retraite facile, *εὐπετῶς*, il auroit traduit, retraite qui avoit été si fortement blâmée, *ἐπαιτίως*, comme le dit Thucydide; qui nous apprend jusqu'à quel point les Lacédémoniens en avoient été outrés, puisqu'on fut sur le point de raser sa maison, et de le condamner à une amende de cent mille drachmes, c'est-à-dire près de 78,000 liv. de notre monnoie. En effet, l'armée des Lacédémoniens se trouvant prête à combattre contre celle des Argiens la quatorzième année de la guerre du Péloponnèse, et la position des Lacédémoniens paroissant extrêmement avantageuse, Thrasyllus et Alciphron s'avancèrent pour conférer avec Agis, roi de Sparte, et lui persuadèrent de se retirer sans combattre, en promettant, comme au nom des Argiens, de s'en rapporter à un jugement qui décideroit sur leurs sujets de plainte. Agis se retira sans avoir communiqué ces propositions à son armée. Il vint à bout cependant de calmer la colère de sa république, en sorte néanmoins qu'on lui donna, ce qui étoit sans exemple jusqu'alors, dix conseillers, sans l'aveu desquels il ne lui seroit pas permis de faire ainsi retirer son armée. Quelque temps après, dans la même année de la guerre, mais la troisième de la quatre-vingt-dixième olympiade; car ceci s'étoit passé, selon Diodore de Sicile, à la fin de la seconde; on vint annoncer à Sparte, que la ville de Tégée alloit être entraînée dans le parti des Argiens et de leurs alliés, si on n'y envoyoit promptement des troupes. Agis partit à la tête des Lacédémoniens et de leurs confédérés, et joignit l'armée argienne dans les plaines de Mantinée, où elle occupoit un poste très difficile à attaquer. Le reproche que Plutarque rapporte ici d'après

Thucydide, ou, suivant l'ancien historien, quelque autre considération peut-être détermina Agis à se retirer. Mais ce ne fut que pour faire quitter aux ennemis, par une manœuvre très adroite, l'avantage de leur position; après quoi il engagea la bataille, qui fut, dit Thucydide, la plus considérable qui se fût donnée depuis long-temps entre des Grecs, et remporta la victoire.

Sur les Apophthegmes des Rois et Capitaines.

Chap. II, page 266. Je n'ai point cru devoir mettre au bas des pages de ce Traité, que Xylander regarde comme apocryphe, des notes dans le genre de celles que j'ai jointes aux Traités précédents, pour fixer les époques des personnages que Plutarque présente sur la scène; premièrement, parcequ'un grand nombre des noms qu'on y lit se retrouvent en d'autres ouvrages du même auteur, qui m'ont déja fourni, ou me fourniront par la suite une occasion plus convenable d'en parler; secondement, parceque leurs discours mêmes, ou l'interlocuteur à qui ils sont adressés, ou le sujet même de l'Apophthegme déja connu, sont une indication suffisante pour le lecteur. Enfin, parceque j'ai craint qu'une seule page présentant souvent l'occasion de plusieurs notes, il n'en résultât une confusion fatiguante et désagréable. Il m'a paru d'ailleurs que je pouvois remplir à-peu-près mon objet d'une manière plus simple et plus courte, en donnant ici les successions chronologiques des rois de Lacédémone, de Macédoine et de Perse, qui reparoissent le plus souvent dans ce traité. J'en ai déja présenté quelques unes dans les volumes précédents; et je crois qu'il sera utile et agréable à mes lecteurs de trouver ainsi rassemblé dans un même ouvrage, ce qui peut lui paroître le plus nécessaire de la chronologie ancienne.

Suite chronologique des rois de Lacédémone.

Première dynastie d'après Pausanias. Les époques sont toutes incertaines, ce sont les temps fabuleux.

Lelex.	Œbalus.
Mylès.	Tyndare.

Eurotas.	Castor et Pollux.
Lacédémon, fils de Jupiter.	Ménélas.
Amyclas, fils de Lacédémon.	Oreste.
Argalus.	Tisamène.
Cynortas.	

Sous celui-ci les Héraclides s'emparèrent du Péloponnèse.

Depuis ce moment il y eut à Lacédémone deux familles régnantes, et deux rois toujours régnants conjointement.

Famille des Eurysthenides ou des Agides.		*Famille des Proclides ou Eurypontides, selon d'autres, Eurytionides.*
Eurysthène, fils d'Aristodème, commença à régner avant J. C.	1102.	Proclès.
		Soüs.
Agis,	1056.	Eurypon, ou Eurytion.
Echestratus,	1055.	Prytanis.
Labotas,	1020.	Eunome.
Doryssus,	983.	Polydecte.
Agésilas,	954.	Charilaüs, neveu de Lycurgue.
Archelaüs,	910.	
Téléclus,	850.	Nicandre.
Alcamène,	810.	Théopompe.
Polydore,	771.	Zeuxidame.
Eurycrate I.	*Les commencements de leurs règnes sont inconnus.*	Anaxidame.
Anaxandre.		Archidame I.
Eurycrate II.		Agasiclès.
Leon.		Ariston.
Anaxandride.		Demaratus.
Cléomène I.		Léotychide.
Léonidas I qui fut tué au combat des Thermopyles.		Archidame II qui commença la guerre du Péloponnèse.
		Agis I.
Plistarque,	480.	Agésilas.
Plistoanax,	479.	Archidame III.
Pausanias,	408.	Eudamidas.

Famille des Eurysthenides ou des Agides.		*Famille des Proclides ou Eurypontides, selon d'autres, Eurytionides.*
Agésipolis I,	394.	Agis II.
Cléombrote I,	380.	Eurydamidas.
Agésipolis II,	371.	Épicilidas.
Cléomène II,	370.	*Les dates du commencement*
Arée I,	309.	*de leur règne sont la plupart in-*
Acrotatus I,	265.	*connues.*
Arée II.	*Dates incertaines.*	
Léonidas II.		
Cléombrote II.		
Cléomène III.		
Agésipolis III.		

Au reste il est bon d'avertir que j'ai suivi dans ce tableau la chronologie du père Petau, qui diffère de celle de Dodwell, par rapport au retour des Héraclides, assez considérablement, puisque Dodwell le place à l'an de la Période Julienne 3524, et le père Petau à l'an 3611; mais ils se réunissent à l'époque de la première olympiade qu'ils placent tous deux à l'an de la même Période 3938, avant J. C. 776, ou l'histoire commence à présenter généralement des dates certaines. Et le lecteur n'attend, ni n'a besoin que je discute ces temps si reculés, qui exigeroient un travail immense et presque toujours inutile, comme on en peut juger par la diversité des systèmes établis par les plus habiles chronologistes.

Rois de Macédoine.

Caranus, avant J. C.	814.	Amyntas I,	527.
Cœnus,	786.	Alexandre I,	479.
Thurimas,	758.	Perdiccas II,	436.
Perdiccas I,	713.	Archelaüs I,	413.
Argée I,	665.	Oreste,	399.
Philippe I,	633.	Archelaüs II,	396.
Europe,	598.	Amyntas II,	392.
Alcétas,	555.	Pausanias,	391.

Amyntas III,	390.	Ptolémée,	370.
Argée II,	385.	Perdiccas III,	366.
Amyntas III rétabli,	383.	Philippe II,	360.
Alexandre II,	371.	Alexandre-le-Grand,	336.

Rois de Perse.

Cyrus, avant J. C.	559.	Darius Nothus,	424.
Cambyse,	529.	Artaxerce Memnon, ou Mnémon,	405.
Smerdis-le-Mage,	522.		
Darius, fils d'Hystaspe,	521.	Ochus,	366.
Xerxès,	485.	Arsès,	340.
Artaxerce Longuemain,	465.	Darius Codomannus,	336.
Xerxès, 2 mois, Sogdien, 7 mois,	425.		

Chap. XXXI, page 304. Ce n'est point du tableau de la ville d'Ialysus que Plutarque parle, mais d'un magnifique et fameux tableau représentant Ialysus lui-même. Ialysus étoit fils de Cercaphus, fils lui-même du Soleil et de la nymphe Rhode; il eut deux frères, Lindus et Camire. Ils partagèrent ensemble l'île de Rhodes, et y fondèrent chacun une ville de leur nom; car la ville de Rhodes fut bâtie fort postérieurement. V. Pindar. et les Schol. sur la septième Olympique. Protogène fut sept ans à composer ce tableau, dont le premier aspect fit demeurer Apelle immobile d'étonnement, selon Élien; Var. Hist. l. XII, ch. 41. Les termes de Pline par rapport à ce tableau sont remarquables : *Huic Picturæ quater colorem induxit subsidio injuriæ et vetustatis, ut decedente superiore inferior succederet.* On pourra consulter sur cette phrase un Mémoire très curieux de M. l'abbé Brotier, dans lequel ce savant académicien établit que ce n'est pas de quatre couches de couleur qu'il s'agit ici, mais de quatre tableaux peints l'un sur l'autre, de manière que le premier étoit couvert d'un enduit, sur lequel étoit peint le second, et ainsi de suite jusqu'au quatrième. Le chien qu'on voyoit dans ce tableau (car c'étoit un sujet de chasse) étoit un exemple mémorable de ces rencontres heureuses, qu'on appelle effets du hasard. Il étoit représenté haletant, dit Pline; mais tous les soins, tous les efforts du pein-

tre n'avoient pu parvenir à rendre au naturel l'écume sortant de sa gueule. Enfin, de colère et de désespoir il jette son éponge sur cette partie du tableau qui lui est devenue odieuse, et la pression de l'éponge, confondant les couleurs, achève parfaitement ce que l'art avoit inutilement essayé à plusieurs reprises.

Ce fut, dit Pline, l. xxxv, ch. 10, ce tableau qui sauva la ville de Rhodes, Démétrius n'ayant pu se résoudre à y mettre le feu de ce côté qui étoit le seul accessible, de peur de brûler le chef-d'œuvre de Protogène. En effet, Protogène étoit alors à travailler dans un petit jardin qu'il avoit dans le faubourg dont Démétrius étoit déja maître. Le bruit des armes, ni le voisinage d'une armée au milieu de laquelle il se trouvoit enveloppé, n'interrompirent point ses travaux. Démétrius lui donna des gardes pour mettre sa personne et ses ouvrages à l'abri de toute insulte, et il quittoit souvent lui-même les opérations du siége pour aller trouver le peintre à son atelier, de peur de le détourner en le faisant venir auprès de lui. Il y a seulement cette petite différence entre le récit de Plutarque dans la Vie de Démétrius, et celui de Pline, que c'étoit, selon Plutarque, le tableau d'Ialysus que Protogène achevoit dans cette conjoncture; au lieu que, suivant Pline, c'étoit le Repos du satyre, sur quoi il remarque que le peintre lui avoit mis une flûte à la main, afin que tout respirât dans son ouvrage la sécurité avec laquelle il y avoit travaillé.

Chap. XXXI, page 304. Entre les machines que Démétrius Poliorcète employoit aux siéges des villes, la plus fameuse est celle dont il se servit pour battre les murailles de la ville de Rhodes, et qu'on appela Hélépolis, ou preneuse de villes, à cause de l'effet épouvantable de ses batteries. En voici la description d'après Diodore de Sicile, l. xx, p. 471 :

La base étoit carrée; chaque côté avoit cinquante coudées de longueur. Ils étoient construits avec des pièces de bois carrées jointes ensemble par des liens de fer. L'aire intérieure étoit garnie d'une espèce de plancher formé de solives, entre lesquelles on avoit ménagé un intervalle d'environ un pied et demi pour placer ceux qui devoient faire mouvoir la machine. Elle portoit et rouloit sur huit grandes et fortes roues. Les jantes, dont l'épaisseur étoit de trois pieds, étoient encore fortifiées par des bandes de fer qui

les couvroient. Pour tourner la machine en différents sens, il avoit imaginé une sorte d'instrument qu'on nommoit Antistrepte. Aux quatre angles du bâtiment s'élevoient quatre colonnes ou tourelles de cent cinquante pieds de hauteur environ, qui alloient en se rapprochant dans leur élévation, de manière que, des neuf étages dont il étoit composé, le premier pouvoit contenir quarante-trois lits, et le neuvième neuf. Trois des côtés de la machine étoient recouverts de lames de fer pour les garantir des feux lancés par les assiégés. Chaque étage étoit percé du côté de la ville, en sorte que la forme et la grandeur des fenêtres étoient ajustées à la forme et à la grosseur des traits qui devoient passer par ces ouvertures; et, afin de mettre en sûreté ceux qui travailloient dans l'intérieur aux manœuvres nécessaires pour les mettre en jeu, elles étoient revêtues d'une espèce de rideau qu'on ramenoit sur soi à volonté à l'aide d'une machine, et qui étoit fait de deux cuirs cousus ensemble, pour former un sac qu'on remplissoit de laine, en sorte qu'en prêtant aux coups des pierres lancées par les ennemis, ils en amortissent tout l'effet. A chaque étage étoient adaptées deux longues échelles, l'une pour monter, l'autre pour descendre, afin que le service pût se faire sans embarras ni désordre. Pour mouvoir la machine on avoit choisi dans toute l'armée trois mille quatre cents hommes d'une force prodigieuse, dont les uns agissoient en dedans, les autres poussoient par derrière. Voyez la planche 23 de l'abrégé des commentaires de Folard sur Polybe, p. 215, t. III.

CHAP. XXXIX, page 309. C'est donc Antiochus Sidétès dont il est question ici, c'est-à-dire celui que Josephe appelle tantôt Soter et tantôt Eusèbe, ou le Pieux, mais qu'il ne faut pas confondre avec ceux à qui les autres historiens donnent ces surnoms, dont l'un monta sur le trône 281 et l'autre 95 ans avant l'ère chrétienne, comme on peut le voir dans la succession chronologique des rois de Syrie, parmi mes observations sur le second volume des Morales. Sidétès monta sur le trône de Syrie l'an de Rome 615, avant J. C. 139. Il mit le siége devant Jérusalem la quatrième année de son règne, 135 ans avant J. C., par conséquent la deuxième année de la 161e olympiade, et non pas de la 162e, comme on lit dans Josephe, par erreur de copiste vraisemblablement, ainsi que

l'ont remarqué Scaliger et plusieurs autres savants avant moi. La fête dont Plutarque parle en cet endroit étoit celle des tabernacles. Voyez Josephe, Antiq. Jud. l. XIII, ch. 8.

Chap. XLIV, page 318. Décélie étoit un bourg ou dème de l'Attique, de la tribu Hippothoontide. Il étoit situé près de la mer, du côté de l'Eubée. Les Lacédémoniens s'y portèrent la dix-huitième année de la guerre du Péloponnèse, y établirent un fort, et y logèrent des troupes qui incommodèrent extrêmement les Athéniens, soit par les excursions qu'elles faisoient sur leur territoire, soit par l'interception, ou au moins la difficulté de la navigation. C'étoit Alcibiade qui leur avoit donné ce conseil l'année précédente, comme on le voit à la fin du sixième livre de Thucydide. La guerre fut alors appelée Décélique ou Décélienne, dit Diodore de Sicile, t. I, p. 548, parceque ce fut ce premier acte d'hostilité ouverte, qui renouvela la guerre du Péloponnèse, terminée, ou du moins suspendue par une trève précédente entre les deux peuples.

Chap. LXXII, page 343. L'orchestre étoit une partie entre la scène et l'amphithéâtre, où il y avoit un petit théâtre de cinq pieds d'élévation. C'étoit là que se tenoient les joueurs d'instruments, et les acteurs du chœur. On lui avoit donné ce nom du mot grec qui signifie sauter, parceque c'étoit là qu'étoient placés les baladins qui amusoient le peuple par des parades.

Sur les Apophthegmes des Romains.

Chap. IV, page 355. Ils avoient tous deux pour prénom Quintus, comme on le voit dans Tite-Live, au l. XXXVIII, chap. 50, où il raconte ce fait. Ce passage a échappé à Xylander, qui dit ici dans sa note, qu'il n'a rencontré nulle part le prénom du second. Mais l'un des deux fut surnommé Spurinus : il fut consul, et fut tué dans un combat contre les Liguriens, aujourd'hui les Génois, l'an de Rome 578. *Ibid.* l. XLI, ch. 18.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TRAITÉS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

